UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01238764 3

PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

FRENCH HISTORY

ROMANS

ET ÉPOPÉES

CHEVALERESQUES

DE L'ALLEMAGNE AU MOYEN AGE.

PAR LE

BARON DE BONSTETTEN.

PARIS

A. FRANCK, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

69, RUE DE RICHELIEU.

—

1847

ROMANS

ET

ÉPOPÉES CHEVALERESQUES

ROMANS

ET ÉPOPÉES

CHEVALERESQUES

DE L'ALLEMAGNE AU MOYEN AGE.

PAR LE

BARON DE BONSTETTEN.

PARIS

A. FRANCK, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

69, RUE DE RICHELIEU.

LEIPZIG

Même Maison, 1, Koenigstrasse.

1847

PT
202
B65

Poissy. — Imprimerie de G. OLIVIER.

LA

POÉSIE ALLEMANDE

AU MOYEN AGE.

SES DÉVELOPPEMENTS. SA DÉCADENCE.

Les Minnesenger. Les Wappen-Dichter (hérauts d'armes).

L'influence que le christianisme et la chevalerie ont exercée sur les peuples catholiques du moyen âge, en les rapprochant entre eux par une conformité de mœurs et des sympathies communes, a aussi imprimé une marche presque uniforme aux développements de leur littérature.

Les légendes, les antiques traditions de races ou de tribus, disparaissent peu à peu devant elle pour faire place à d'autres créations de l'esprit d'un intérêt plus étendu et plus général, et la poésie, entraînée par le mouvement rapide des idées à la suite des deux grands mobiles de la féodalité, obéit à toutes leurs inspirations, à tous leurs caprices, et puise en eux son existence et sa force. Elle s'épanouit aux premières lueurs du christianisme, fleurit avec la chevalerie et tombe avec elle pour reparaître enfin sous une forme populaire qui laisse un libre essor à la pensée et aux efforts du génie.

Devenue dès le IXe siècle le partage exclusif du clergé, la poésie allemande prend entre ses mains un caractère uniquement religieux ; partout, les moines frappent d'anathème les

anciennes chansons populaires, ces *carmina diabolica*, comme ils les appelaient, qui entretenaient encore dans les esprits les croyances et les superstitions de l'idolâtrie; partout ils montrent une sainte ardeur à détruire ces vieux monuments littéraires de l'antique Germanie pour leur substituer des poésies sacrées, modelées sur les classiques grecs ou latins. Ils abattent d'une main et réédifient de l'autre; ils coupent les arbres séculaires, derniers souvenirs des prêtres de Bélus, et jettent à leur place de nouvelles semences qui produiront bientôt des fleurs brillantes et vigoureuses; ils brisent, dans leur pieuse ardeur, la lyre sonore des bardes, mais ils soumettent les premiers l'idiome barbare de leur patrie au frein de la grammaire et aux lois de l'écriture.

Au commencement du règne de l'empereur Valens, *Ulphilas*, évêque de Moësie, avait déjà écrit l'Ancien et le Nouveau Testament en langue gothique [1]. Vers la fin du IXe siècle, *Ottfried*, moine bénédictin du couvent de Weissembourg, en Alsace, rédigeait sous la forme épique l'histoire du Christ, dans l'idiome *tudesque*. L'ouvrage d'Ottfried, considéré au point de vue purement poétique, n'est pas d'un grand mérite [2]; ses vers sont presque aussi informes que la langue

[1] *Ulphilas* était arien, et ce fut à son instigation que les Goths embrassèrent cette doctrine; Fritigerne l'envoya plusieurs fois en ambassade auprès de Valens. La meilleure édition de la version d'Ulphilas est celle de MM. de Gabelentz et Lœbe : *Ulfilas, Veteris et Nori Testamenti versionis Gothicæ fragmenta quæ supersunt; Lipsiæ* 1836. *Vide Grimm de Grammatit.*

[2] *Ottfried* vécut pendant quelque temps dans le célèbre couvent de Saint-Gall, et fut disciple de Rabanus Maurus. Il a aussi composé une ode à Louis-

dans laquelle il écrivait ; ses récits sont dépourvus de grâce, de chaleur, d'imagination, et empreints du pédantisme claustral des savants de son époque ; mais il faut tenir compte des difficultés que l'auteur avait à vaincre dans l'emploi d'un idiome barbare ; d'ailleurs, Ottfried n'était qu'un pauvre moine qui ne connaissait ni le monde ni les hommes, et n'avait jamais éprouvé ces grandes passions qui remuent profondément l'âme et créent le vrai poëte ; l'avancement du règne de Dieu fut la seule pensée qui inspira ce pieux cénobite, et le noble but qu'il se proposait doit lui faire pardonner l'imperfection de ses vers.

Dans une épître dédicatoire adressée à Luitbert, archevêque de Mayence, Ottfried rend compte des motifs qui l'ont engagé à publier son *Histoire du Christ*. « Comme les chants « obscènes des laïques blessaient les chastes oreilles des gens « vertueux, plusieurs de mes frères, et surtout une noble « dame nommée Judith, me prièrent de traduire en tudesque « (*theotisce*) une partie des évangiles, dans l'espoir que la lec- « ture de cet ouvrage occuperait agréablement les loisirs du « public et le détournerait d'autres lectures nuisibles ou « du moins peu profitables à notre salut. On me citait pour « exemple Virgile, Lucain, Ovide, qui ont écrit dans la lan- « gue de leur pays les grandes actions dont l'Italie fut le « théâtre. Tels sont les motifs qui m'ont décidé à traduire « les quatre évangiles en tudesque. La première partie de

le Germanique, qu'il qualifie de *prince des royaumes orientaux*, et une épître en vers adressée à Salomon, évêque de Constance. Les ouvrages d'Ottfried ont été publiés avec une traduction latine dans Schilters Thesaurus, t. Ier.

« mon ouvrage contient l'histoire de la nativité du Christ et « le baptême de saint Jean ; la seconde et la troisième, la pro- « pagation de la foi chrétienne ; la quatrième, la passion du « Sauveur, et la cinquième sa résurrection. L'aridité et la « rudesse de notre idiome, qui n'avait jamais encore été sou- « mis au frein de la grammaire, ont rendu ma tâche bien dif- « ficile. »

Un siècle plus tard, Hroswita, religieuse du monastère de Gandesheim, en Saxe, composait dans la solitude du cloître de saints mystères en latin sous la forme des comédies de Térence : « Il est beaucoup de chrétiens parmi nous, dit-elle dans sa préface, qui font leur passe-temps favori de la lecture de Térence ; ils puisent dans ses ouvrages les principes les plus pernicieux, et le mal caché sous des dehors aussi séduisants se glisse aisément dans leur cœur. » Et elle ajoute qu'elle a cherché à imiter la forme et la manière de cet écrivain pour raconter l'histoire du martyre de quelques saintes vierges dont le courage et la force morale offrent un contraste frappant avec la fragilité de leur sexe [1].

Cette alliance du christianisme avec l'antiquité païenne, cette forme classique adaptée à des sujets bibliques, prédomine dans toutes les productions littéraires de l'Allemagne jusque vers la fin du XIe siècle. Les moines feuillètent Homère, Virgile, Lucain, et élaborent péniblement des hymnes, des cantiques, de pieuses légendes calquées sur ces beaux mo-

[1] Hroswita a encore écrit l'histoire de la Vierge et de la résurrection du Christ, les légendes de plusieurs saints martyrs, et une ode à l'empereur Othon Ier, dont la nièce Gerberga était abbesse de son monastère.

dèles. Quelquefois cependant ils cherchent à rendre leur muse plus dramatique et plus populaire en évoquant de vieilles traditions ou les exploits d'un héros dont le nom réveillait chez leurs contemporains d'antiques et glorieux souvenirs, qu'ils modifient d'après les croyances et les idées du christianisme.

Je pourrais citer ici le roman latin de Walther d'Aquitaine [1] et le chant du roi Louis III (*Ludwigs lied* [2]) si je ne craignais d'outre-passer les limites que je me suis prescrites ; ce sont là, d'ailleurs, de rares exceptions. La poésie ne fut jamais pour le clergé qu'un humble et docile instrument destiné à répandre les lumières de la foi ; et tant qu'elle se vit réduite à végéter dans l'étroite enceinte d'un monastère, loin de la scène mouvante du monde, elle resta faible et languissante, et s'éteignit enfin au milieu de l'oisiveté et de l'ignorance toujours croissante des couvents où elle avait pris naissance.

Mais la voix puissante d'un saint ermite appelle l'Europe entière aux armes, et des flots de pèlerins de tout âge, de toutes classes, de toutes nations, franchissent les mers, et se pressent autour de la tombe du Christ. Ces vastes déserts de sable, ces oasis émaillées de fleurs, ce luxe des villes, cette richesse de la nature, tout était nouveau pour les rudes hommes du Nord ; tout semblait concourir à échauffer leur imagination

[1] Le poëme de Walther d'Aquitaine a été composé par le moine Eckchard Ier, de Saint-Gall, au commencement du xe siècle. Il a été traduit en vers allemands par *Klemm* (Leipzig, 1827).

[2] Imprimé dans Schilters Thesaurus, 1er vol

et à donner un rapide essor à leur esprit et à leurs pensées.

Les troubadours et les *Minnesenger* (*chantres d'amour*) parcourent alors les villes et les châteaux, en célébrant l'amour et les dames ; les croisés racontent les merveilles et les féeries de l'Orient dans les romans d'Alexandre et du duc Ernest ; les moines animent la ferveur des chrétiens en retraçant le supplice des martyrs de la foi, et les trouvères célèbrent les exploits fabuleux d'Arthus ou de Charlemagne, tandis que, sur les rives du Rhin, un génie dont le nom est encore un mystère élève à la gloire de sa patrie le plus beau monument littéraire qu'ait jamais produit le moyen âge. Mais ici notre conscience d'historien nous oblige à reconnaître que cette époque si brillante pour la poésie française n'a pas été aussi riche et aussi féconde en Allemagne. La plupart de ses romanciers n'ont su qu'imiter ou traduire les écrivains bretons ou provençaux, et le petit nombre de ceux qui ont osé s'affranchir de cette triste servitude ne se sont pas toujours montrés à la hauteur de leur tâche.

Il faut, je crois, chercher la cause de cette infériorité, moins dans le manque de génie des ménestrels, que dans l'esprit de la nation pour laquelle ils écrivaient.

En Allemagne, les femmes n'ont point joué dans le moyen âge un rôle aussi marquant que chez les Provençaux ; sages et vertueuses ménagères, elles consacraient tous leurs soins à l'éducation de leur jeune famille et à la direction des travaux domestiques ; la modeste retraite dans laquelle elles vivaient les protégeait contre les traits de la satire et de la médisance, et leur conduite donnait rarement aux roman-

ciers l'occasion de se divertir aux dépens d'un amant trompé ou d'un mari outragé ; les mœurs étaient peut-être plus sévères et plus pures qu'en Provence, mais elles y étaient aussi moins douces et moins civilisées. Les hommes vivant constamment entre eux conservaient encore cette rudesse d'habitudes et de langage que la société des femmes avait depuis longtemps bannie de la France ; la chasse et la guerre étaient la seule occupation de ces robustes châtelains d'outre-Rhin, et lorsqu'ils avaient poursuivi tout le jour dans les forêts le cerf ou le sanglier et se rassemblaient le soir autour de l'âtre flamboyant, ils appelaient les ménestrels et leur demandaient encore des chants de guerre ou des récits de combats avec les dragons et les géants. Siegfried, à la peau cornée, Laurain, Signot, la chanson d'Hildebrand, voilà la littérature vraiment nationale de l'Allemagne pendant cette période ; voilà la seule poésie qui convînt à la sauvage énergie des chevaliers germains !

Ces descriptions d'armes et de batailles, ces luttes sanglantes avec les dragons et les monstres de la forêt, n'offraient pas aux poëtes des sujets bien variés ni bien poétiques ; aussi paraissent-ils s'être souvent bornés à reproduire les anciennes chansons populaires telles qu'on les chantait peut-être du temps de Charlemagne. Dans ces monotones récits des exploits de Wolf, de Théodoric, d'Otnit, rien ne parle au cœur et à l'âme, rien n'y trahit la pensée du poëte, et la force de l'intelligence s'y mesure à la vigueur du poignet. Qu'importait d'ailleurs à ces bons ménestrels l'imperfection de leurs vers? On les comblait d'éloges, on leur donnait des

chevaux, des armes, de riches vêtements : ils n'en demandaient pas davantage.

En opposition avec cette poésie nationale, l'esprit chevaleresque et religieux des croisades développa bientôt en Allemagne un nouveau genre de littérature : des princes, de hauts barons, des chevaliers grands coureurs de tournois, épris des coutumes et des usages de la France, cherchèrent à les faire prévaloir chez eux en imitant ou en traduisant les chansons d'amour de ce pays qui reproduisaient sous leurs plus brillantes couleurs les mœurs tendres et galantes de la noblesse française.

Cette manie d'imitation fut bientôt poussée si loin que les *Minnesenger*, qui consacraient leur muse à chanter l'amour et les dames, ne firent souvent que copier les troubadours provençaux, au lieu de puiser leurs inspirations dans leur propre cœur ; puis, non contents de traduire, ils essayèrent, comme on l'a fait encore dans les temps modernes, d'introduire des mots français dans leur langue [1].

[1] Ce fut *Henri de Veldeck*, le plus ancien des Minnesenger allemands, qui donna la première impulsion. Son roman de l'*Enéide* n'est qu'une plate et informe reproduction du chef-d'œuvre latin qu'il a traduit *du français*. (« Moi, H. de V., dit-il, j'ai terminé ce livre, qu'un poëte français avait traduit du latin. ») Il se réduit au séjour d'Enée à Carthage et à ses guerres avec Turnus. Les plus brillants épisodes de l'Enéide, tels que les jeux célébrés sur la tombe d'Anchise, et la belle description de l'antre des Cyclopes et du bouclier d'Enée n'y sont pas même indiqués. De tous les dieux de l'Olympe qui animaient le poëme de leurs haines et de leurs passions, *dame Vénus* seule apparait à de rares intervalles sur la scène du roman allemand. Il répugnait sans doute à la naïve ferveur du chrétien de reproduire les croyances religieuses des anciens, mais le tendre troubadour, le courtois chevalier ne pouvait passer sous silence cette aimable déesse à qui tout bon paladin devait prêter foi et hommage. Veldeck raconte à la fin de son poeme qu'il avait donné à lire son manuscrit à la

C'est alors que parurent les romans du Cycle d'Arthus et les poésies des Minnesenger, sur lesquelles nous nous arrêterons quelques instants.

Les premiers de ces *chantres d'amour* appartenaient pour la plupart à la haute noblesse et ne faisaient de la poésie qu'un délassement. Souvent c'était à la guerre, durant les longues journées d'un siége, que, retirés dans leur tente, ils songeaient à la dame qu'ils aimaient et composaient en son honneur des chansons qu'ils lui envoyaient par un de leurs écuyers ou par un de leurs compagnons d'armes retournant dans sa patrie [1]. Plus tard, on vit des chevaliers sans ressources recourir au *Minnesang* comme le moyen de se procurer une existence heureuse et honorable; montés sur un méchant roussin, l'épée au côté, la lyre suspendue à l'arçon de leur selle, ils s'en allaient demander l'hospitalité de château en château ; ils animaient les danses et les festins par leurs chants, célébraient la beauté de leur maîtresse, la générosité de leurs bienfaiteurs, ou se raillaient de l'avarice des riches qui les avaient mal accueillis. Quelquefois ils donnaient en présence des dames des joutes poétiques qui ressemblaient aux *jeux*

comtesse de Clèves avant de l'avoir terminé, et qu'il lui fut dérobé par le comte *Henri de Schwarzburg* pendant les fêtes des noces de cette dame. Il ne le retrouva que neuf ans plus tard, à la cour du landgrave de Thuringe, Louis le Débonnaire. Ce comte de Schwarzburg expia cruellement sa faute ; il fut enseveli en 1183, avec beaucoup d'autres nobles, sous les décombres du palais d'Erfurth, qui s'écroula tout à coup pendant que la diète s'y trouvait assemblée. — Le roman de Veldeck a été publié par *Myller* dans sa *Sammlung Deutscher Geditchte*, etc., 2 vol. in-4o, Berlin 1785.

[1] On en voit de fréquents exemples dans le *Codex Maness*.

partis des Provençaux et dans lesquels ils observaient toutes les cérémonies usitées dans les tournois.

Mais ils prenaient rarement la lyre pour obéir aux inspirations du génie, ils chantaient parce qu'il était *de bon ton* de chanter ; beaucoup, dans l'espoir d'obtenir les faveurs et les récompenses des grands ; le feu de l'imagination et l'esprit d'invention n'étaient pour rien dans leurs œuvres ; ils faisaient consister tout leur art dans la forme et non dans le fond, dans certains arrangements bizarres de la rime et des vers et non dans l'idée qui devait animer et vivifier ces vers. Leurs chansons, comme celles des troubadours provençaux, roulent presque toutes sur le même sujet. Le *Minnesenger* dépeint longuement l'état de son cœur, puis il célèbre le retour du printemps, les prairies émaillées de fleurs, le chant des oiseaux, la cascade qui se précipite ; cependant l'aspect des beautés de la nature ne peut calmer ses peines amoureuses et il conjure sa dame d'avoir pitié de lui [1].

Souvent un garde de nuit vient annoncer le lever de l'aurore, manière discrète du poëte d'apprendre à ses auditeurs qu'il a enfin obtenu de sa maîtresse les faveurs qu'il implorait.

C'est ainsi que Jacob de Wart chantait :

« Bon chevalier, crois-moi, j'entends déjà le doux ga-

[1] Thibaut de Champagne reproche cette même sécheresse d'idées aux troubadours provençaux :

Foille ne flors ne vaut riens en chantant
Ke pour défauts, sans plus, de rimoier ;
Et pour faire soulas (plaisir) vilaine gent
Qui mauvais mot font souvent abaier

« zouillement des oiseaux : éloigne-toi promptement de ton « amie, l'aurore commence à éclairer les cieux. Cette nou- « velle ne te réjouira pas ; mais suis mon conseil, dis adieu à « ta dame et sépare-toi d'elle. Le lever du soleil doit met- « tre un terme à vos amours. Ainsi chantait le garde de « nuit.

« La gentille dame, plongée dans un doux sommeil, se « réveilla soudain en l'entendant annoncer le lever de l'au- « rore. — Dis-moi, mon fidèle serviteur, l'oiseau chante- « t-il déjà sous la feuillée? lui demanda-t-elle. Pourquoi « m'as-tu privée d'un repos qui faisait tant de bien à mon « cœur? Et il répondit: — Cessez toutes vos questions et éveil- « lez promptement le chevalier ; je vous assure sur mon hon- « neur que le jour approche. Alors la gentille dame réveilla « son amant. — Hélas! cher sire, lui dit-elle, le garde nous « annonce le jour, j'en suis tout attristée! — Ne t'afflige pas, « répliqua le chevalier, bientôt je reviendrai dissiper ton « chagrin. Que Dieu nous protége! je vois déjà briller l'étoile « du matin! »

Walther de la Vogelweide occupe le premier rang parmi cette classe de nobles poëtes ; mais il ne s'est pas contenté, comme eux, d'une vogue passagère, et ses chansons, après avoir fait les délices des cours et des châteaux, au moyen âge, sont encore lues en Allemagne avec le même intérêt. Au lieu de fades et monotones déclamations sur ses peines de cœur et les rigueurs de sa dame, il raconte les grands événements dont il a été le témoin, les luttes de l'Empire et de l'Église, la croisade à laquelle il a pris part et les fêtes brillantes auxquelles

il a assisté. Sa muse énergique et vivante ne s'adresse pas seulement à la chevalerie, mais à la nation entière, et ses poëmes respirent un noble patriotisme.

« Dans les pays allemands, dit-il, l'homme est vaillant et « généreux ; la femme y est semblable aux anges. Je déclare « calomniateurs tous ceux qui oseraient soutenir le contraire. « Si vous cherchez la vertu et l'amour fidèle, venez, venez « dans les pays allemands, le séjour du bonheur ! Puissé-je y « vivre encore longtemps !

« J'ai parcouru bien des pays, et je m'arrêtais volontiers « dans les plus beaux ; mais malheur à moi si jamais les « mœurs étrangères avaient su plaire à mon cœur ! Que me « servirait de vouloir en faire l'éloge ? Mieux vaudra toujours « la vertu des pays allemands.

« Depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, du Rhin jusqu'en Hongrie, « voilà les meilleurs pays du monde. Vrai Dieu ! je vous le « jure, la simple paysanne y est plus belle que la grande « dame partout ailleurs.

« Ma dame ne doit pas m'en vouloir si j'ai cherché à con- « naître, dans les autres pays que j'ai visités, les femmes dis- « tinguées par leurs grâces et leurs vertus. La beauté est faite « pour qu'on l'admire ; mais, noble ou bourgeoise, aucune « ne m'a inspiré de passion bien vive, et je n'ai jamais eu de « peine à m'éloigner d'elle. »

Avant de quitter l'Allemagne pour se rendre aux croisades, Walther prend congé du monde, qu'il représente sous les traits d'une femme qui dessert une hôtellerie appartenant au diable :

« Monde ! dites à l'hôte qu'il efface mon nom de son li-
« vre ; toutes mes dettes sont payées : il doit être satisfait.
« Amis ! gardez-vous d'être son débiteur ; je préférerais em-
« prunter d'un juif plutôt que de me croire débiteur d'un pa-
« reil hôte ; il attend jusqu'au dernier jour, et, si vous ne
« pouvez pas vous acquitter envers lui, il vous forcera à lui
« donner votre âme en gage.

LE MONDE.

« Walther, c'est mal à toi de te fâcher ainsi. Songe à la
« gloire dont je t'ai comblé ; ne t'ai-je pas toujours accordé
« tout ce que tu me demandais ? Je suis vraiment affligé que
« tu ne te sois pas adressé plus souvent à moi. Considère
« combien tu étais heureux ici-bas ; si tu t'éloignes de moi,
« c'en est fait de ton bonheur.

WALTHER.

« Monde, je n'ai que trop tardé ; laisse-moi, il est temps que
« je parte. Ton regard magique et doux m'avait séduit ; lors-
« que je contemplais ta figure, elle me semblait si belle que je
« me suis abandonné à toi, le cœur ivre de joie ; mais tu m'as
« paru hideux aussitôt que je t'ai vu par derrière. Va, je te
« déteste maintenant.

LE MONDE.

« Eh bien ! puisque je ne puis te retenir, accorde-moi du
« moins une dernière grâce : souviens-toi des heureux jours
« que je t'ai procurés, et si jamais le temps te paraissait long,
« songe quelquefois à moi.

WALTHER.

« J'y consentirais volontiers, mais je crains ta fourberie,

« dont personne ne peut se garantir. Que Dieu t'envoie une « bonne nuit, j'ai hâte d'arriver à mon hôtellerie. »

Sur le déclin de l'âge, Walther revint dans sa patrie; mais tout y était changé, et il s'y reconnut à peine.

« Hélas! s'écrie-t-il, que sont devenues les belles années « de ma jeunesse? Ma vie n'a-t-elle été qu'un songe? Ces « événements dont j'ai conservé le souvenir ont-ils réelle- « ment eu lieu? J'ai dormi, sans m'en douter, d'un long som- « meil, et tout est changé à mon réveil. Mes parents, mes « amis ne me reconnaissent plus; le pays où je suis né m'est « devenu étranger; je retrouve dans des vieillards débiles et « moroses mes anciens compagnons d'enfance; les landes « sont défrichées, les bois où j'allais souvent m'asseoir ont « disparu. Tout est changé : la rivière seule coule encore « à la même place. Une amère tristesse s'empare de mon cœur « lorsque je rencontre d'anciens amis qui me saluent à peine « aujourd'hui. Les hommes sont partout si égoïstes! Hélas! « les voilà disparus à jamais, les beaux jours de ma jeunesse, « comme le flocon de neige qui se perd dans l'immensité de « l'Océan. »

A côté de ce brillant ménestrel, qu'on me permette de citer encore un humble poëte suisse, *Hadloub*, de Zurich [1], vrai type de ces tendres *Minnesenger* qui oubliaient le monde entier dans la contemplation de leur dame; ses poésies ont une grâce, une naïveté et une délicatesse de sentiments que les autres ménestrels n'ont jamais su atteindre, et on lit avec inté-

[1] Ses chansons se trouvent dans le *Codex Maness*, de la bibliothèque Royale.

rêt la touchante histoire de ses amours. Hadloub était épris, dès sa tendre enfance, d'une dame de haut lignage sans qu'il eût encore osé lui avouer la passion qu'elle lui avait inspirée.

« Un jour, déguisé en pèlerin, il l'attend au sortir de la « messe, et, d'une main tremblante, il fixe à sa robe, avec « un hameçon, une lettre qui lui disait les peines de son « cœur. »

Enfin les vœux de Hadloub furent exaucés : il eut une entrevue avec sa dame :

« Quelques seigneurs apprirent que j'implorais vivement « un entretien ; ils eurent pitié de moi et m'amenèrent en sa « présence.

« Bien que je fusse venu avec de nobles seigneurs, ma « dame me reçut bien durement. Dès qu'elle me vit entrer, « elle se détourna de moi. Dans l'excès de ma douleur, je « tombai sans connaissance à ses pieds. Les seigneurs qui « m'avaient amené me relevèrent et mirent sa main dans la « mienne : aussitôt, je me sentis renaître.

« J'ignorais, hélas! qu'ils avaient prié ma dame d'agir « ainsi : l'amour seul, me disais-je, l'a inspirée ; elle a craint « de se montrer trop cruelle envers moi... Cependant, je de- « meurais devant elle comme pétrifié en la regardant d'une « façon si lamentable, qu'elle se laissa toucher à l'idée qu'elle « était la cause de mon tourment : elle me tendit la main « avec un tendre sourire.

« Qu'elle était belle ainsi! Jamais homme n'éprouva une « joie pareille à celle que je ressentais en ce moment. Je « pouvais donc enfin admirer ses charmes! Tandis que mes

« bras reposaient sur ses genoux, une tendre extase s'empa-
« rait de mon cœur. Ce fut là le plus heureux instant de ma
« vie !

« Dieu sait comme je pressais sa main d'amoureuses
« étreintes ! Aussi me mordit-elle au bras, croyant me faire
« souffrir ; mais le contact de sa bouche me sembla si doux !
« en se baissant pour me mordre, elle me révéla tant d'ap-
« pas, que je souffrais qu'elle eût sitôt fini ; je me trouvais
« vraiment tout réconforté.

« Les seigneurs la prièrent de me donner en souvenir
« quelque objet qu'elle eût longtemps porté sur sa personne ;
« alors elle me jeta un étui d'aiguilles en ivoire, et moi, dans
« mon amoureuse ardeur, je courus bien vite le ramasser.
« On me le reprit, et on lui demanda de me l'offrir plus gen-
« timent. Oh ! combien j'étais heureux !

« Je pressais la main de ma dame dans les miennes ; j'en-
« tendais sa voix harmonieuse, je recueillais ses douces pa-
« roles, je pouvais enfin admirer ses joues de rose, ses yeux
« brillants, son cou, ses mains plus blanches que la neige.
« Combien j'étais heureux ! Mais quand il fallut me séparer
« d'elle, ah ! croyez-moi, ce fut un grand sujet d'affliction
« pour le pauvre Hadloub. »

Quelque temps après, maître Johann aperçut sa dame qui caressait un enfant :

« Elle l'enlaçait de ses bras et le pressait sur son sein.
« Cette vue fit naître en moi mille désirs amoureux, je sen-
« tis se ranimer tout le feu de ma passion. Comme elle tenait
« tendrement de ses deux mains la tête cet enfant ! comme

« elle l'appuyait sur ses joues de rose ! comme elle l'appro-
« chait de sa bouche ! Hélas ! bientôt elle l'embrassa.

« L'enfant agissait comme j'aurais agi à sa place ; il en-
« tourait de ses petits bras son cou d'albâtre ; on eût dit
« qu'il n'était point insensible à la vue de ses charmes, tant
« il paraissait joyeux. Je ne pus le regarder sans envie. Oh !
« me disais-je, que ne suis-je ce petit enfant aussi longtemps
« que ma dame l'aimera !

« J'épiai le moment où elle le quitta pour attirer à moi
« son jeune favori ; il me semblait si doux de l'embrasser
« partout où elle l'avait embrassé, de le presser dans mes
« bras à la même place où ses bras l'avaient pressé ! »

Lorsque le *Minnesang* commença à déchoir de son ancienne splendeur, il se forma en Allemagne une nouvelle classe de poëtes, les *Wappen-Dichter*, ou hérauts d'armes, qui étaient chargés de chanter les exploits des chevaliers et de décrire leur blason dans les tournois. Vivant ainsi dans une sorte d'intimité avec les grands et la noblesse, ils étaient à même mieux que personne de retracer les événements de leur temps, qui se trouvaient alors concentrés dans la haute sphère où leur carrière les plaçait.

Pierre Suchenwirth [1] a occupé un rang distingué parmi ces hérauts d'armes poëtes ; chacune de ses chansons est l'histoire d'un seigneur marquant de son époque ; il le suit pas à pas, énumère ses hauts faits, raconte ses campagnes et fait ainsi l'histoire des plus célèbres batailles qui se soient livrées de son temps en Europe.

[1] Il a vécu depuis le milieu jusqu'à la fin du XIVe siècle.

A part les rares exceptions que je viens de signaler, cette poésie d'emprunt ne sut jamais s'affranchir de l'humiliant vasselage de la France. Créée pour satisfaire l'esprit aventureux et les goûts passagers de la noblesse, elle n'avait en elle aucun germe populaire et national qui pût lui donner de la force et de la consistance, et elle devait nécessairement s'éteindre avec les mœurs chevaleresques dont elle reproduisait si fidèlement les traits.

La guerre civile qui désola l'Allemagne à l'extinction de la maison de Hohenstauffen fut le signal de sa décadence, et la voix harmonieuse du Minnesang se perdit bientôt au milieu du tumulte des camps. Alors la noblesse jeta la lyre et reprit le casque et l'épée ; les poëtes qui voulurent continuer à cultiver leur art virent se fermer devant eux les palais des rois, où ils avaient toujours reçu un si généreux accueil ; les châteaux envahis par les hommes d'armes leur refusèrent asile, et les hauts barons, sans cesse engagés dans des luttes sanglantes, se lassèrent d'écouter leurs lectures ou de récompenser leurs efforts.

D'ailleurs ce n'étaient plus ces preux d'autrefois qui s'élancaient dans la mêlée en s'écriant : « Dieu et ma dame ! » L'Allemagne passait, par une époque de transition, du règne de la féodalité qui s'usait, à la puissance de la bourgeoisie qui surgissait lentement ; la muse chevaleresque ne convenait plus à l'esprit du temps ; elle disparut suivie de son cortége de nobles et brillants souvenirs, et la poésie populaire avec ses vieilles légendes et ses antiques traditions s'éleva rapidement sur ses ruines. Mais, exploitée comme en France par de

pauvres ménestrels qui en faisaient un métier plutôt qu'un art, elle prit entre leurs mains des allures triviales qui la reléguèrent dans les dernières classes de la société, jusqu'au jour où la grande cause de la réforme religieuse vint la tirer de l'avilissement où elle était tombée.

ROMANS

ET

ÉPOPÉES CHEVALERESQUES

DE L'ALLEMAGNE.

I

LES NIBELUNGEN [1].

Ce fut en 1757 que le savant Bodmer, de Zurich, publia, pour la première fois, l'épopée des Nibelungen, restée enfouie depuis des siècles dans la poussière des bibliothèques.

[1] Ce poëme est de 9,724 vers. La meilleure et la plus complète édition des Nibelungen est celle publiée par le baron de Lassberg (1820-23) dans sa *Lieder-Saal*, (tome IV). Il a été traduit en allemand moderne par Simrock. Berlin 1827, 2 vol. in-12.

Jusqu'à cette époque on reprochait aux Allemands de n'avoir point eu de poésie nationale avant la réforme religieuse, et de s'être bornés à imiter ou à traduire servilement les productions littéraires des autres pays. *Parcival*, ce roman si curieux par les détails qu'il nous donne sur la chevalerie; les touchantes *Amours de Tristan et d'Isold*, qui ont fait répandre tant de larmes aux belles châtelaines d'outre-Rhin; *Flore et Blanche-Fleur, le Chevalier au Lion*, *Barlaam et Josaphat*, ne venaient-ils pas de France, et ces tendres chansons des Minnesenger qui semblaient inspirées par l'amour le plus passionné, n'étaient-elles pas, elles aussi, empruntées aux troubadours de la Provence?

L'anathème était jeté; on regardait la littérature allemande du moyen âge comme une littérature bâtarde, sans originalité et sans couleur; et tandis qu'en France et en Angleterre les savants consacraient leurs veilles à l'étude des anciennes poésies de leur pays, les vieux monuments littéraires de l'Allemagne restaient oubliés et inconnus.

La première publication des Nibelungen, quoique assez incomplète, eut un grand succès en Allemagne; elle développa chez les gens de lettres le goût de l'ancienne littérature en leur en révélant les beautés; et bientôt, grâce à l'infatigable zèle des Müller, des Lachmann, des Hagen, des Büsching, beaucoup d'autres poëmes nés sous le ciel de la Germanie furent rendus à l'admiration du public.

Mais aucune de ces productions ne saurait être comparée aux Nibelungen, et cette belle épopée sera toujours le chef-d'œuvre littéraire du moyen âge. Nulle part, dans les poëmes de cette époque, on ne retrouve une étude aussi approfondie des passions humaines et des caractères aussi admirablement tracés. Comme Homère, l'auteur des Nibelungen chante la guerre d'extermination de deux peuples et les hauts faits de leurs preux, mais le sujet des Nibelungen est plus dramatique encore que celui de l'Iliade ; au lieu d'un mari outragé qui vient arracher sa femme des bras de son amant, c'est une princesse altière qui a vu massacrer son époux presque sous ses yeux, et qui immole à sa vengeance ses frères et toute sa race : le poëte allemand a su tirer habilement parti de cette tradition. On s'intéresse cependant davantage aux héros de l'Iliade, parce qu'on les connaît déjà. Dans les Nibelungen, au contraire, beaucoup de ces preux, qui avaient peut-être rempli le monde de leurs exploits, sont aujourd'hui des personnages tout nouveaux pour nous. Ajoutons encore que plusieurs épisodes (tels que celui de la nuée qui rend invisible, et du trésor qui porte malheur à tous ceux qui en deviennent possesseurs), auxquels l'auteur fait allusion, et qui reposent, sans doute, sur d'anciennes croyances ou des chansons populaires bien connues de ses contemporains, sont fort obscurs pour nous. Mais ce voile mystérieux, jeté sur quelques parties du poëme, lui imprime un caractère sombre et fantastique, qui

remue et impressionne plus vivement l'âme que les chants harmonieux d'Homère.

Les derniers vers de la *Klage*, dont j'ai donné la traduction à la fin de cette analyse, ont fait supposer que les Nibelungen avaient été écrits dans l'origine en latin, et qu'ils figuraient au nombre de ces *barbara antiquissima carmina* que Charlemagne fit recueillir.

D'autres auteurs ont attribué les Nibelungen à un ménestrel du XIIIe siècle, qui a joué un rôle dans les joutes poétiques de la Wartburg; mais ce ne sont là que des conjectures qui n'amenèrent jamais à aucun résultat.

Aujourd'hui, on s'accorde généralement à admettre que les Nibelungen ne sont qu'une compilation d'anciennes chansons populaires, réunies et coordonnées par un ménestrel du XIIe siècle.

Ce poëme se réduit, pour ainsi dire, à la première partie, *die Noth*, qui contient le récit de la mort de Siegfried, de la vengeance de Krimehilde et du massacre des Bourguignons; la deuxième partie, *die Klage* (la Plainte), paraît être d'une époque plus récente : on y reconnaît déjà le genre prétentieux et ampoulé de l'école des Minnesenger.

Quant au fond historique des Nibelungen, M. G.-E. Müller n'y voit qu'une allusion ingénieuse à la découverte de l'or et à la chute de l'homme. Dans l'ignorance des premiers âges, on croyait que l'or, enfoui dans le sein de la terre, y avait été caché par de mauvais génies

qui poursuivaient de leur haine celui qui s'en emparait. Siegfried se rend maître des trésors des Nibelungen et brave impunément l'esprit du mal, aussi longtemps qu'il reste fidèle à Brunehilde (déesse de la guerre); mais Krimehilde (la méchanceté) le conduit dans les bras de la volupté, et il succombe.

D'autres savants ont cru retrouver, dans les Nibelungen, l'histoire des guerres d'Attila et de l'affreux carnage que ce prince fit des Bourguignons en 436. Mais on chercherait vainement à concilier ce poëme avec l'histoire, puisque Dietrich von Bern (Théodorie) ne fut pas contemporain d'Attila.

On ne peut aussi s'empêcher de faire un rapprochement entre Brunehilde et Krimehilde, et les reines d'Austrasie et de Neustrie. Comme Krimehilde, Brunehault, pour venger le meurtre de Siegbert, son époux, allume une longue et cruelle guerre entre ces deux pays, et, comme elle encore, cette furie altérée de sang reçoit la juste punition de ses crimes.

Passons maintenant à l'analyse du poëme.

Au commencement du ve siècle, lorsque des essaims de barbares envahirent l'Occident pour se disputer les dépouilles de l'empire romain, les Bourguignons, originaires des rives de la Vistule, prirent possession de la partie orientale des Gaules, depuis les bords du lac de Genève jusqu'au confluent de la Moselle et du Rhin. C'était un peuple moins belliqueux, peut-être, mais

aussi plus civilisé et plus industrieux que les Francs et les Allemands ; il avait embrassé de bonne heure le christianisme, et était gouverné par de sages monarques, qui surent toujours se concilier l'estime et l'affection de leurs sujets.

Gonthier, Gernot et Giselh avaient succédé à leur père Danchrat, et occupaient ensemble le trône de Bourgogne. Ils résidaient à Worms, dans un palais somptueux, entouré de jardins fleuris, qui ont joui, pendant le moyen âge d'une grande célébrité, par les behourdis et les joutes sanglantes dont ils furent le théâtre. Krimehilde, la sœur de ces princes, était d'une beauté si remarquable, qu'une foule de riches et puissants rois accouraient sans cesse à la cour de Bourgogne pour demander sa main ; mais la fière Krimehilde les accueillait si dédaigneusement, qu'ils s'en retournaient bientôt tout pensifs dans leurs États, sans même oser lui avouer les motifs qui les avaient amenés.

Un jour que Gonthier s'entretenait avec quelques-uns de ses courtisans dans l'embrasure d'une des croisées de son palais, il aperçut un groupe de cavaliers, armés de pied en cap, qui traversaient fièrement la ville de Worms, la lance au poing et l'écu au cou. Se retournant alors vers Hagen, le plus vaillant de ses preux, il lui demande quels sont ces étrangers. Et Hagen, après les avoir considérés quelques instants, lui répond : « C'est le hardi Siegfried, le vainqueur des Nibelungen ; seul il a massacré, avec la redoutable Balmung, Nibelung

et Schilbung, et les douze géants auxquels ils avaient confié la garde de leur trésor. Il s'est emparé de leur pays et de tout leur or, qui eût rempli plus de cent chariots ; il a triomphé du nain Albéric et l'a contraint de lui céder le casque de nuage (Nebel-Kappe). C'est Siegfried qui a tué le dragon ; il s'est baigné dans son sang, et sa peau est devenue si épaisse et si dure, que l'arme la plus tranchante ne saurait l'entamer. Recevons-le de notre mieux, et gardons-nous de nous attirer sa colère, car c'est un preux fort et redoutable. »

A ce récit, Gonthier se hâte de courir-audevant des étrangers, et s'adressant à leur chef : « Noble Siegfried, lui dit-il, soyez le bienvenu dans mes Etats ; mais apprenez-moi, de grâce, les motifs qui vous amènent en Bourgogne. »

Siegfried avait entendu célébrer la beauté de Krimehilde, et s'était rendu à Worms dans l'espoir d'obtenir sa main ; mais il se garda bien d'en faire l'aveu au roi, et lui répliqua fièrement :

« On me parlait sans cesse, à la cour de mon père, de la valeur de tes preux ; je suis venu ici pour les combattre, les vaincre et soumettre ton royaume ! »

Les chevaliers bourguignons, témoins de cette audacieux défi, portent aussitôt la main à leurs épées en frémissant de colère. Le prudent roi Gonthier les calme d'un regard ; puis, se tournant vers Siegfried : « Vaillant prince des basses terres, lui dit-il, dispose ici de tout ce que je possède ; je l'offre de grand cœur à un

hôte aussi illustre. Viens, suis-moi, mon palais sera le tien. »

A ces mots il appelle ses *chambellans*, qui aident Siegfried à se débarrasser de son harnais de guerre, et le conduisent, lui et les siens, dans les appartements somptueux qu'on leur avait préparés.

Des jours, des semaines s'écoulèrent au milieu des fêtes et des tournois, sans que Siegfried eût encore vu Krimehilde ; mais le portrait enchanteur qu'on lui avait fait de cette belle princesse était trop profondément gravé dans son cœur pour qu'il pût s'empêcher de penser sans cesse à elle. De son côté, Krimehilde en entendant parler à ses femmes de la beauté, de l'air noble et fier du héros des basses terres, éprouvait une secrète envie de le voir, et de s'assurer par elle-même s'il méritait tous les éloges dont on le comblait.

Au retour d'une expédition contre les Saxons, où Siegfried fit des prodiges de valeur, Gonthier donna un tournoi auquel il convia toute la chevalerie de ses États. Krimehilde y parut brillante de jeunesse et de beauté. A sa vue, le vaillant Siegfried se sentit tout interdit, et le feu lui monta au visage : *on eût dit une de ces figures peintes sur parchemin par le pinceau d'un maître habile.*

Cependant sa confusion l'abandonna peu à peu, et une douce intimité s'établit bientôt entre les deux amants.

Il n'était bruit, à cette époque, que des prouesses de la fille d'un roi d'Islande, nommée Brunehilde. Cette princesse, aussi remarquable par sa beauté que par sa force et son courage, défiait, dit-on, à la lance et à l'épée, tous ceux qui aspiraient à sa main, et, après les avoir vaincus, elle les faisait impitoyablement mettre à mort. Un grand nombre de preux avaient déjà péri sous ses coups, et leurs ossements blanchis couvraient le rivage de la mer. Ces récits, loin d'effrayer Gonthier, ne firent que l'enflammer d'amour pour la belle Brunehilde, et il résolut de se rendre en l'Islande et de soumettre à la pointe de sa lance le cœur de la rebelle. Vainement ses courtisans s'efforcèrent de le faire renoncer à une entreprise aussi périlleuse ; tout ce qu'ils purent obtenir du sensible monarque, fut qu'il engagerait Siegfried à l'accompagner dans son voyage. Celui-ci y consentit ; mais il mit pour condition qu'on lui accorderait, à son retour, la main de Krimehilde. Il s'arma de son épée, la terrible Balmung, prit son casque de nuages, qui lui donnait la force de douze hommes et le rendait invisible à tous les yeux, et, le cœur ivre de joie et d'espérance, il rejoignit Gonthier, qui l'attendait sur sa nef.

Au douzième jour, le roi des Bourguignons et son ami arrivèrent sous les murs d'Isenstein (pierre de fer), le château de Brunehilde. Cette princesse voit les héros débarquer, depuis les fenêtres de ses appartements, et elle se fait aussitôt apporter ses armes. Elle revêt une

cuirasse d'or sur sa tunique de soie, et, saisissant un lourd bouclier d'or et d'acier incrusté de pierres précieuses, elle s'avance fièrement à la rencontre des étrangers.

« Vaillants chevaliers, leur dit-elle, soyez les bienvenus dans ce pays ; apprenez-moi, je vous prie, le motif qui vous amène ici.

— Noble princesse, répond Gonthier, je suis prêt à tout tenter pour obtenir votre main, et je ne renoncerai à vous qu'avec la vie ! »

Peu sensible aux aimables propos du roi bourguignon, Brunehilde tire du fourreau sa pesante épée et défie son nouvel amant.

Gonthier se sent défaillir et son courage l'abandonne ; mais Siegfried, couvert de son casque qui le rend invisible à tous les yeux, se place devant lui, Balmung à la main. Un combat terrible s'engage ; Brunehilde, croyant n'avoir affaire qu'à Gonthier, fait pleuvoir une grêle de coups sur le bouclier de Siegfried ; les épées s'entre-choquent, et retombent avec fracas sur les cuirasses, d'où elles font jaillir une pluie d'étincelles ; les cottes de mailles se brisent, les lances volent en éclats.

« Dieu me garde ! se disait Siegfried, de blesser une aussi aimable princesse ; il est temps cependant de faire cesser ce jeu. »

Et, saisissant des deux mains Balmung, il frappe Brunehilde avec la poignée, et la fait tomber à genoux sur l'arène.

« Noble Gonthier ! s'écria-t-elle en se relevant presque aussitôt, voilà un coup qui vous fait honneur : vous tous, amis et vassaux, qui avez été les témoins de ma défaite, approchez, et prêtez serment au roi de Bourgogne, votre nouveau seigneur. »

Tandis que Gonthier passait son temps dans les fêtes et les plaisirs à la cour de sa fiancée, Siegfried se rend seul dans le pays des Nibelungen ; Albéric, qui ne le reconnaît point, s'élance sur lui, un fouet d'or à la main, et lui en assène un coup terrible sur le casque. Siegfried croit que la vie l'abandonne ; mais, revenu bientôt à lui, il saisit Albéric par la barbe et le secoue si rudement, que le nain devine son maître à la vigueur de son poignet.

Il demande grâce pour sa vie ; le héros lui ordonne de *réveiller* dix mille Nibelungen et de les lui amener. Albéric n'ose point s'y refuser. « Or sus, vaillants preux, leur crie-t-il, Siegfried vous attend ici ! »

Sa voix glapissante retentit au loin ; les Nibelungen se jettent précipitamment hors de leurs lits, et, armés chacun d'une bonne lance, ils viennent se ranger en silence autour de leur seigneur. Suivi de ces intrépides guerriers, Siegfried retourne à Isenstein et s'embarque bientôt après, avec Gonthier et Brunehilde, pour la Bourgogne.

Pendant toute la traversée, les chants des ménestrels et les doux accords de la harpe ne cessèrent de se faire entendre sur la nef qui portait les deux amants ; la joie

régnait dans tous les cœurs ; mais ce voyage devait coûter des larmes de sang à bien des mères.

Les fiançailles de Siegfried et de Gonthier se célébrèrent presque en même temps, à Worms, en présence d'une foule immense de dames et de chevaliers.

La première nuit de ses noces, lorsque le roi des Bourguignons se trouva seul avec Brunehilde, et qu'il voulut la presser dans ses bras, celle-ci le repoussa brusquement et lui demanda, en versant d'abondantes larmes, pourquoi il avait donné sa sœur à un vassal. L'amoureux Gonthier lui répondit que Siegfried était le fils d'un puissant monarque ; et, tout en disant ces mots, il voulut recommencer ses caresses ; mais Brunehilde lui déclara qu'elle ne céderait point à ses désirs avant qu'il lui eût raconté l'histoire de Siegfried et de Krimehilde.

Gonthier, tout endurant qu'il fût, perdit enfin patience, et voulut obtenir par la force ce que sa femme refusait à ses prières ; alors Brunehilde lui lia les pieds et les mains avec sa ceinture, et le suspendit en chemise à un clou, contre la muraille.

L'infortuné monarque, après s'être longtemps débattu, implora vainement son pardon ; Brunehilde, satisfaite de s'être délivrée de ses amoureuses ardeurs, regagna son lit et s'endormit profondément.

Le lendemain matin elle lui rendit la liberté, et s'en fut avec lui à la messe.

Siegfried remarqua l'air triste et abattu du roi bourguignon, et lui en demanda la cause.

« Hélas! lui dit Gonthier, j'ai introduit le diable dans ma couche ; hier, lorsque je voulus faire l'amour avec Brunehilde, elle m'a suspendu pieds et poings liés à un clou, et ne m'en a détaché qu'au lever du soleil.

—Reprends courage, lui répondit Siegfried ; pas plus tard que cette nuit, Brunehilde sera à toi ; ce soir je me glisserai dans ton lit, la tête couverte de mon casque de nuages qui me rend invisible, et je saurai bien soumettre à tes désirs la vierge d'Islande. »

Combien cette journée parut longue à l'impatient Gonthier! les yeux sans cesse fixés sur Brunehilde, il ne pouvait se lasser d'admirer les grâces de sa personne ; puis, sa figure s'assombrissait tout à coup, et il soupirait profondément ; car cette officieuse intervention de son ami, qui devait le rendre heureux, lui causait aussi bien des soucis.

La nuit venue, Siegfried s'arracha des bras de Krimehilde et se glissa dans la couche où reposait la princesse d'Islande. « Eloigne-toi, Gonthier ! s'écria Brunehilde, si tu ne veux pas que je te suspende encore à la muraille. » Mais Siegfried l'étreignit avec tant de force dans ses bras vigoureux, qu'il fit craquer tous ses membres. « Gonthier, lui dit la reine d'Islande, je m'abandonne à toi, car tu es irrésistible dans les jeux de l'amour comme dans les combats. »

Siegfried se retira après lui avoir enlevé son anneau

d'or et sa ceinture, et Gonthier, qui était resté derrière le lit, vint aussitôt occuper sa place auprès de Brunehilde.

Un jour que Krimehilde et la reine de Bourgogne assistaient à un tournoi et devisaient ensemble, la princesse des Nibelungen s'écria qu'aucun des combattants n'était digne d'être comparé à son époux. « Quelque vaillant que soit Siegfried, reprit Brunehilde, ton frère Gonthier l'emporte cependant de beaucoup sur lui. — As-tu donc oublié tous les exploits du prince des Nibelungen? répondit Krimehilde ; crois-moi, Siegfried a plus de droits à l'admiration que Gonthier. — Oses-tu bien comparer ce chétif vassal au roi, mon seigneur? s'écria Brunehilde. — Le prince des Nibelungen ton vassal! reprit Krimehilde exaspérée. Pourquoi donc n'exiges-tu point de lui qu'il te rende hommage, femme orgueilleuse? — Tu prétends vainement être mon égale, lui dit Brunehilde ; jamais on ne te rendra les mêmes honneurs qu'à moi! — Nous verrons aujourd'hui même si je n'ai pas la préséance sur toi à l'église, » répliqua Krimehilde. Et, en prononçant ces mots, elle s'éloigna d'un pas rapide.

Quelques instants après, les deux reines, magnifiquement vêtues et escortées chacune de dames et de chevaliers, se rencontrèrent à la porte de la cathédrale de Worms. « Arrête! s'écria Brunehilde, une reine doit avoir le pas sur sa vassale! — Jamais on n'a vu une courtisane devenir l'épouse d'un roi, répliqua Kri-

mehilde, enflammée de colère ; Siegfried t'a possédée avant mon frère Gonthier. » Et, sans tarder plus longtemps, elle entra la première dans l'église.

Lorsque la messe fut terminée, Brunehilde arrêta de nouveau la princesse des Nibelungen sous le porche du temple et lui dit : « Puisque tu me traites de courtisane, oseras-tu bien m'en donner la preuve ? — Reconnais-tu cet anneau d'or et cette ceinture que Siegfried t'a enlevés la nuit qu'il a passée avec toi ? » répondit Krimehilde.

A la vue de ces bijoux accusateurs, Brunehilde pâlit et court tout en larmes se plaindre à son époux et lui raconter la scène qui venait d'avoir lieu entre elle et sa rivale.

« Qu'on appelle Siegfried, dit le roi de Bourgogne, et, s'il a osé se vanter d'avoir déshonoré Brunehilde, il faudra qu'il se rétracte en présence de toute ma cour. »

Le vaillant prince des Nibelungen ne tarda pas à paraître : il déclara n'avoir jamais tenu les propos dont on l'accusait et être prêt à l'attester sous la foi du serment.

« Puisqu'il en est ainsi, dit le roi de Bourgogne, je t'absous du crime de félonie, et je te rends mon estime et mon amitié.

— Les femmes se laissent souvent emporter, sans motif, par la colère, ajouta Siegfried ; tâche de calmer la tienne, je saurai bien apaiser Brunehilde. »

Mais la reine de Bourgogne ne pouvait oublier l'in-

sulte publique qu'elle avait reçue, et ne cessait nuit et jour de pleurer. Alors Hagen de Troneck lui dit :

« Ma noble maîtresse sera vengée ; Siegfried payera de sa vie l'outrage qu'il lui a fait. »

Gonthier ne sut pas résister aux prières de Brunehilde et aux représentations des chevaliers bourguignons ; et, dès ce moment la mort du héros fut décidée.

La haine de deux femmes devait coûter la vie à bien des preux, ajoute le poëte.

De faux émissaires viennent annoncer l'approche d'une armée saxonne. Gonthier rassemble ses gens de guerre, et Siegfried est le premier à déployer sa bannière.

Le perfide Hagen se rend auprès de Krimehilde, lui offre ses services, et feint de calmer les inquiétudes que lui cause le départ de son époux, en lui rappelant que le sang du dragon l'a rendu invulnérable.

Krimehilde lui confie alors, sous le sceau du secret, que, tandis qu'il se baignait, une feuille de tilleul était restée attachée entre ses deux épaules et avait empêché le sang du monstre d'atteindre cette place. Se confiant aux protestations de dévouement de Hagen, elle lui promet de marquer d'une croix les vêtements de Siegfried, au seul endroit où il pouvait être blessé. Le chevalier bourguignon s'engage à veiller sur les jours de son époux, et court rendre compte aux conjurés des résultats de son entretien.

Dès que Hagen se fut assuré que Siegfried portait à l'épaule le signe convenu, il lui fait annoncer que les Saxons ont demandé la paix, et l'invite à une partie de chasse à laquelle devait assister le roi de Bourgogne et toute sa cour.

Siegfried fit un grand carnage des hôtes de la forêt : il lutta corps à corps avec un ours et l'emporta vivant attaché à l'arçon de sa selle. Hagen ne le perdait pas de vue, et épiait le moment d'exécuter le crime qu'il méditait.

Le soleil était déjà sur son déclin, lorsque le roi des Nibelungen, pressé par la soif, descendit de cheval et se pencha au bord d'un ruisseau pour s'y désaltérer. Le chevalier bourguignon, profitant de l'instant où il avait le dos tourné, le transperça de son épée et prit la fuite. Siegfried lance d'une main mourante son bouclier contre le meurtrier, et le fait rouler dans la poussière; mais, épuisé par ce dernier effort, il expire en maudissant la perfidie de Gonthier.

Hagen fit déposer le corps du roi des Nibelungen devant la porte de l'appartement de Krimehilde. Le lendemain matin, en se rendant à la messe, cette infortunée princesse l'aperçut tout à coup à ses pieds.

« Ah! Siegfried! s'écria-t-elle en pressant dans ses bras les restes inanimés de celui qu'elle chérissait le plus au monde, mon indiscrétion a causé ta perte : Brunehilde ne pouvait oublier le sanglant affront que

je lui ai fait, et Hagen n'a été que le docile instrument de ses vengeances. »

Après le meurtre de son époux, Krimehilde vécut dans une profonde retraite; sa seule occupation était de prier pour le repos de l'âme du défunt, et de soulager les malheureux. Lorsqu'elle eut dépensé tous ses biens en aumônes, elle se fit encore apporter, à Worms, le trésor des Nibelungen qu'elle voulait distribuer aux pauvres; mais, Hagen et Gonthier, craignant qu'il ne lui donnât une trop grande influence dans le pays, le lui enlevèrent de force et le jetèrent au fond du Rhin.

Cette nouvelle violence ralluma dans le cœur de Krimehilde ses désirs de vengeance; elle ne pouvait plus supporter la vue de ces deux hommes qui lui avaient fait tant de mal. Comme elle se disposait à quitter pour toujours la cour de Bourgogne, des députés du roi païen Attila (Etzel), vinrent lui demander sa main au nom de leur maître.

La princesse des Nibelungen résista longtemps à leurs instances; alors le margrave Roger de Bechalare s'écria :

« Noble dame, cessez de vous consumer en regrets inutiles; songez qu'en épousant Attila, vous trouverez en lui un vaillant protecteur. Seul, avec mes fidèles vassaux, je ferai trembler vos ennemis, et ils payeront cher le mal qu'ils vous ont fait.

— Eh bien, lui dit alors Krimehilde, puisque vous

vous engagez à me défendre et à me protéger, mon parti est pris, j'épouserai Attila. »

Vainement Hagen s'efforça d'empêcher ce mariage en représentant à Gonthier combien il était imprudent de sa part de donner à une femme qu'il avait outragée de si puissants moyens de vengeance ; le roi de Bourgogne ne voulut point, cette fois, contrarier la volonté de sa sœur, et elle partit avec les messagers d'Attila pour le pays des Huns.

Il y avait près de sept ans que Krimehilde était devenue la femme du prince païen ; elle lui avait donné un fils qui portait le nom d'Ortlieb, et elle exerçait un empire si absolu sur le cœur de son époux qu'elle crut pouvoir assouvir enfin sa vengeance.

Une nuit qu'il reposait à ses côtés : « Monseigneur, lui dit-elle en l'embrassant tendrement, voilà bien longtemps que je n'ai vu mes frères et mes parents de Bourgogne, accordez-moi la grâce de leur envoyer des messagers à Worms pour les engager à venir ici. »

Attila, qui ne savait rien refuser à Krimehilde, fit appeler le lendemain ses deux ménestrels, Swemmel et Werbel ; il les équipa magnifiquement, comme il convenait aux ambassadeurs d'un puissant monarque, et leur enjoignit de se rendre, sans délai, à la cour de Bourgogne, et de s'acquitter du message de la reine.

« Dites aux princes mes frères, ajouta Krimehilde, que rien ne saurait m'être plus agréable que leur visite,

et que si j'eusse été un chevalier, j'aurais déjà franchi plus d'une fois la distance qui me sépare d'eux ; engagez surtout Hagen de Troneck à les accompagner, ils ne pourraient pas avoir de guide plus sage et plus expérimenté que lui. »

Les deux ménestrels s'éloignent d'un pas rapide en se demandant pourquoi la reine mettait tant de prix à ce que Hagen vînt chez les Huns. Ils ne savaient pas, ajoute le poëte, pour tenir en haleine la curiosité de ses lecteurs, combien de sang et de larmes leur voyage ferait répandre.

Le douzième jour, Werbel et Swemmel arrivèrent à Worms, et firent part au roi de Bourgogne du motif qui les amenait à sa cour. Hagen et Rumolt, le chef des queux, furent les seuls qui ne se laissèrent point séduire par les protestations d'amitié de la reine.

« Rappelez-vous tout ce qui s'est passé, disait Hagen à Gonthier, gardons-nous d'aller nous livrer en son pouvoir dans le pays des Huns.

— Devons-nous donc renoncer à voir notre sœur, à cause du crime dont tu t'es rendu coupable ! s'écria Giselher, qui n'avait point pris part au complot.

—Reste donc à Worms si tu redoutes la mort, ajouta Gernot d'un air dédaigneux ; nous trouverons assez de braves pour nous accompagner.

— Mon cœur n'a jamais connu la crainte, reprit Hagen, et puisque rien ne peut vous détourner de ce funeste voyage, personne d'autre que moi ne vous ser-

vira de guide ; mais écoutez du moins mon conseil. Emmenez avec vous les plus vaillants chevaliers de Bourgogne, et nous pourrons braver les vengeances de Krimehilde.

Gonthier jugea prudent de se conformer à cet avis, et partit avec ses frères, escorté de trois mille preux. Hagen de Troneck formait l'avant-garde avec mille de ses vassaux.

Arrivé au bord du Danube, Hagen surprend trois sirènes qui s'y baignaient ; il s'empare de leurs vêtements et ne consent à les leur rendre qu'à la condition qu'elles lui prédiraient l'issue de son expédition chez les Huns. Elles lui annoncent qu'il périra avec tous les Bourguignons sur la terre étrangère, et que le chapelain du roi reverra seul sa patrie.

Hagen apprend encore de ces complaisantes sirènes qu'Else et Gelfrat, seigneurs de ce pays, avaient confié la garde d'un des principaux passages du Danube à un de leurs favoris, homme aussi féroce qu'avare, et doué d'une force prodigieuse, et qu'il ne pourrait obtenir de lui qu'il le laissât traverser sur l'autre rive qu'en se faisant passer pour Amalrich, et en lui promettant de le récompenser généreusement.

Le guerrier bourguignon remonte pendant quelque temps le cours du fleuve, et aperçoit la demeure du batelier que les sirènes lui avaient indiquée.

« Viens me prendre ici ! lui crie-t-il ; je suis Amal-

rich le fugitif ; je te donnerai pour ta peine une large agrafe d'or. »

Et sa voix sonore ébranle les arbres de la forêt et soulève les flots du Danube.

A ce nom d'Amalrich [1], le batelier s'élance dans sa nacelle et la dirige du côté où il croyait trouver son ami ; mais il n'a pas plutôt découvert la ruse à laquelle Hagen avait eu recours, qu'il lui assène un violent coup de rame qui le fait fléchir sur ses genoux. Le preux Bourguignon ne lui laisse pas le temps de s'applaudir de sa force, et d'un seul coup d'épée abat sa tête dans la poussière.

Hagen employa un jour entier à faire passer sur l'autre rive le roi et ses preux.

Lorsque vint le tour du chapelain, le meurtrier de Siegfried le saisit par sa soutane et le jeta au milieu du fleuve ; mais le saint homme regagna le rivage à la nage, secoua ses habits ruisselants d'eau, et disparut dans la forêt.

Aussitôt Hagen mit sa nacelle en pièces, et s'écria en poussant un éclat de rire féroce :

« Comment résister aux arrêts du destin ! Nous devons tous périr sous les coups des Huns, et, s'il était des lâches parmi nous qui tentent de fuir au moment du danger, ils trouveront la mort dans les flots ! »

Le poëte consacre plus de cent vers à raconter la

[1] Allusion à quelque ancienne chanson populaire

défaite de Gelfrat, qui voulait venger son favori, la généreuse hospitalité que reçurent les Bourguignons à la cour du margrave Roger de Bechalare, et le mariage de la fille de ce seigneur avec le prince Gisel [1]. Il introduit ensuite Gonthier et ses frères dans le pays des Huns.

Attila et Krimehilde étaient venus à leur rencontre jusqu'aux frontières de leurs États ; ils leur font tous deux de grandes protestations d'amitié, et les conduisent dans leur palais, au milieu d'un immense concours de peuple.

Pendant le repas, Hagen garde constamment à ses côtés la fameuse épée Balmung qu'il avait enlevée à Siegfried, et caresse de la main avec affectation l'énorme jaspe qui en ornait la poignée. Krimehilde s'approche de lui et lui demande comment il avait osé se présenter devant elle après avoir tué son époux.

« Je suis vassal du roi, lui répond-il, et mon devoir est de le suivre partout où il va ; mais quoi qu'il puisse m'arriver, Dieu me garde de nier jamais que j'aie ôté la vie au vaillant Siegfried pour venger l'honneur outragé de la femme de mon seigneur. »

En ce moment Attila se fait amener le petit Ortlieb,

[1] Le poëte fait encore allusion ici au héros de quelque chanson populaire qui s'est perdue. L'épouse de Roger donne à Hagen un bouclier en s'écriant : « Plût à Dieu que ce bouclier eût protégé les jours du vaillant Nudung que Wittich a massacré, et dont je ne cesserai jamais de pleurer la mort ! (Vers 1637). »

et le place devant lui sur la table. Les courtisans huns ne laissent pas échapper une aussi belle occasion de flatter leur maître, en comblant son fils des plus ridicules éloges ; mais Hagen les interrompt soudain, en s'écriant d'une voix stridente :

« Cet enfant est trop faible et trop chétif pour devenir un bon chevalier ; aussi me dispenserai-je de me présenter jamais à sa cour. »

Comme il disait ces mots, Dankwart, l'armure couverte de sang et l'épée nue à la main, s'élance dans la salle du festin : attaqué hors du palais par une troupe de Huns commandés par Blodelin, l'un des officiers de la reine, il avait vu périr à ses côtés tous les Bourguignons qui se trouvaient avec lui, et n'avait dû son salut qu'à la bonté de sa cuirasse et à l'agilité de ses jambes.

A l'ouïde cette trahison, Hagen, transporté defureur, dégaîne Balmung, et fait voler sur les genoux de Krimehilde la tête du petit Ortlieb ; puis, apercevant l'un des messagers qu'Attila avait envoyés à Worms, il tranche d'un coup d'épée sa main droite qui reposait sur la table.

Les Bourguignons et les Huns courent aux armes ; un effroyable tumulte s'élève dans la salle ; Volker, le gracieux ménestrel, saisit sa lyre et entonne le chant du combat ; il se place ensuite, avec Dankwart, devant la porte du palais pour qu'aucun de leurs ennemis ne puisse échapper à la vengeance qu'ils se promettent.

Une lutte acharnée s'engage entre les officiers d'Attila et les preux Bourguignons ; la salle du festin est bientôt transformée en une arène sanglante où se déchaîne avec fureur la haine qui animait ces deux peuples l'un contre l'autre, et qu'ils avaient si longtemps comprimée dans leurs cœurs. Krimehilde s'enfuit tremblante, éperdue, et, apercevant Théodoric, elle s'empare de son bras et le conjure de la sauver. Ce généreux prince, touché de pitié, s'élance sur la table, et d'une voix aussi *vibrante que le son de l'olifan*, demande à Gonthier d'épargner les jours de sa sœur et de son époux.

« Je n'ai rien à refuser à un guerrier tel que toi, » lui répond le roi de Bourgogne.

Théodoric prend alors par la main Attila et Krimehilde, et les emmène hors du palais, dont les portes se referment derrière eux.

Le combat recommence avec une nouvelle fureur. Volker, armé de sa pesante lyre aux coins acérés, brise les casques et les cuirasses, et répand la mort dans les rangs ennemis ; les ténèbres de la nuit ne vinrent point mettre un terme à ces scènes de carnage, et les Bourguignons ne cessèrent de frapper que lorsque tous les chevaliers huns qui assistaient au festin ne furent plus qu'un monceau de cadavres.

En apprenant le massacre de ses officiers, Attila saisit sa lance et son écu, et veut s'élancer hors de sa retraite pour combattre les Bourguignons ; telle était

son humeur belliqueuse, qu'il fallut se saisir de lui et l'entraîner de force loin du champ de bataille. « Les princes d'aujourd'hui, ajoute malignement le poëte, entendraient plus facilement raison sur ce chapitre. »

Hagen voit emmener le roi des Huns comme un enfant par les gens de Krimehilde, et l'accable de railleries et d'injures.

« Mes trésors à qui m'apportera la tête de cet insolent chevalier ! s'écrie Krimehilde.— Envoie-moi donc tes vaillants guerriers, lui répond Hagen, pour que je puisse me divertir à les faire rouler du haut en bas de l'escalier de ce palais.

— Exécute donc ta menace, ou reçois de ma main la punition de ta sotte forfanterie, » interrompt Iring, margrave de Danemark, en se précipitant sur lui le bouclier levé. Les deux preux s'attaquent avec une fureur que rien ne saurait égaler ; les coups qu'ils se portent retentissent dans le palais, et font jaillir de leurs armes une pluie d'étincelles. Iring, saisissant son épée des deux mains, brise le casque de Hagen et lui fait au front une large blessure. Le chevalier bourguignon fléchit sur ses genoux, mais se relevant presque aussitôt, il s'arme de son épieu ; et, tandis qu'Iring se félicite déjà de sa victoire, il lui transperce la tête de part en part et le fait rouler tout sanglant sur l'arène. Le prince danois maudit l'injustice du destin, et son âme remonte au ciel.

Pour venger la mort de son fidèle serviteur, Krime-

hilde fait mettre le feu aux quatre coins de son palais ; mais les Bourguignons se protégent avec leurs boucliers contre les poutres enflammées qui pleuvent sur eux, et étanchent la soif qui les dévore en buvant à longs traits le sang de leurs ennemis.

Le lendemain, cent Bourguignons respiraient encore, et les Huns n'osaient se hasarder à les attaquer au milieu des décombres fumants qui leur servaient de retranchements.

Roger de Bechalare arrive à la cour d'Attila : Krimehilde lui rappelle qu'il avait juré de consacrer sa vie et son honneur à défendre son époux, et le presse vivement de combattre les Bourguignons. Roger, partagé entre l'obéissance qu'il devait à son roi et l'amitié qui le liait à ces étrangers, représente à Krimehilde qu'il avait accordé l'hospitalité à Gonthier et à ses frères, et que Gisel était devenu son gendre. Mais la reine est sourde à ses remontrances et à ses prières ; et, telle était alors la dépendance des vassaux envers leurs suzerains, que le bon Roger est obligé d'étouffer dans son cœur la voix de l'honneur et de l'amitié pour obéir à l'épouse d'Attila.

Il recommande au roi sa femme, ses enfants et ses pauvres sujets de Bechalare, puis il va défier les Bourguignons dans leurs retranchements. Avant le combat, il fait présent à Hagen de son bouclier comme une preuve de l'estime qu'il avait pour lui ; il appelle ensuite ses chevaliers, fond sur les Bourguignons, en fait un

grand carnage, et reçoit la mort de la main de Gernot, qui le pourfend avec l'épée qu'il avait reçue de lui quelque temps auparavant.

Le vieil Hildebrand vient avec ses vassaux réclamer le corps du margrave de Bechalare ; mais les Bourguignons refusent de le lui livrer : un combat meurtrier s'engage. Hildelbrand, après avoir perdu tous les siens, se couvre de son bouclier, et rejoint son neveu, Théodoric de Vérone (Dietrich von Bern), prince des Amelungen. Celui-ci se fait apporter ses armes, et voie sur le champ de bataille ; Hagen et Gonthier seuls vivaient encore : « Vaillants Bourguignons, leur dit Théodoric, rendez-vous à moi, je vous engage ma foi qu'il ne vous sera fait aucun mal, et que je vous ramènerai sains et saufs dans votre patrie.

« Tant que nous pourrons tenir une épée, répond fièrement Hagen, nous ne nous soumettrons point à un semblable affront. »

A ces mots Théodoric tire son glaive, et, s'élançant sur Hagen, lui fait à la tête une blessure profonde ; puis il l'étreint dans ses bras vigoureux et l'amène, avec Gonthier, devant la reine.

Krimehilde ordonne d'enfermer les prisonniers dans deux cachots séparés ; elle se rend ensuite auprès de Hagen, et lui dit : « Si tu veux me restituer tout ce que tu m'as pris, je te laisserai retourner à Worms. — Aussi longtemps qu'un de mes princes vivra, personne ne verra les trésors que je t'ai enlevés, répond Hagen. —

Je saurai bien dompter ton orgueil ! » s'écrie la reine, et elle fait trancher la tête à Gonthier, et l'apporte par les cheveux à Hagen.

« Maintenant, dit-il, que tous les princes bourguignons, mes chers seigneurs, ne sont plus, personne ne possédera le trésor des Nibelungen ; et toi, femme perfide, tu ne le reverras jamais ! — Du moins conserverai-je l'épée de Siegfried, » répond Krimehilde ; et, arrachant Balmung hors de son fourreau, elle fait rouler dans la poussière la tête de Hagen.

« Hélas ! s'écrie Attila, témoin de ce meurtre, la main d'une femme a ôté la vie au plus vaillant chevalier qui ait jamais porté la lance et le bouclier. — Elle ne jouira pas longtemps de son triomphe, » reprend le vieil Hildebrand. En disant ces mots, il plonge son épée dans le cœur de Krimehilde, qui tombe expirante aux pieds d'Attila.

Ainsi finit le Nibelungen-Noth.

Le *Nibelungen-Klage* (la plainte), poëme de quatre mille trois cents vers, paraît être, comme nous l'avons déjà fait observer, d'une époque plus récente que le Nibelungen-Noth ; l'auteur y retrace brièvement le mariage de Krimehilde, l'arrivée des Bourguignons dans le pays des Huns, la mort de Hagen, de Gonthier et le meurtre de Krimehilde. Il dépeint ensuite le désespoir d'Attila, les honneurs rendus aux héros huns et bourguignons, et la mission du ménestrel Swemmel à Worms pour apprendre à Brunehilde la fin tragique

de son époux et de ses frères. Les messagers d'Attila s'arrêtent à Passau, auprès de l'évêque Pilgrim [1], oncle de Gonthier, et ce digne prélat fait promettre à Swemmel de lui raconter à son retour de Worms les prouesses et la mort des princes bourguignons ; « car c'est là, ajoute-t-il, le plus grand événement qui se soit encore accompli dans ce monde. »

Les ambassadeurs huns assistent à Worms au couronnement du fils de Brunehilde et de Gonthier, et l'auteur termine ainsi son poëme : « L'évêque Pilgrim (Peregrinus) de Passau voulut qu'on écrivît en latin toutes les aventures de son neveu, par respect pour sa mémoire, et qu'on mentionnât aussi les hauts faits et la triste fin des preux qui l'avaient accompagné. Mais il ordonna qu'on se bornât seulement à recueillir dans ce livre tous les événements mémorables dont le ménestrel Swemmel et d'autres hommes dignes de foi avaient été témoins. Maître Conrad, l'écrivain, fut chargé de ce travail. Depuis lors, il a composé différents poëmes en langue tudesque. Jeunes et vieux, lisez bien cette histoire ! — Je n'ai plus rien à vous dire des hauts faits et des malheurs des Nibelungen. Ce poëme se nomme la Plainte (die Klage). »

[1] Cet évêque Pilgrim (Peregrinus), régna de 971 à 991. La ville de Vienne faisait partie de son diocèse.

POEMES DU CYCLE DES NIBELUNGEN.

Les poëmes suivants remontent au premier âge de la littérature germanique ; ce sont les précieux débris de ces anciens *cantilènes* que les bardes composaient en l'honneur des héros de leur nation, et qu'ils chantaient à la cour des rois, en s'accompagnant des doux accords de la lyre [1]. Mais tous ces poëmes, à la seule exception peut-être du fragment de la chanson d'*Hildebrand* [2], ont malheureusement subi de si nombreuses transformations avant de parvenir jusqu'à nous, que leur forme primitive doit s'être presque entièrement effacée. Les Minnesenger du XIIIe siècle les ont d'abord remaniés pour les accorder au goût de leurs con-

[1] *Jornandes hist. des Goths.* Théodorich envoya au roi Clovis un de ses ménestrels. *Voy. Grimm Heldensagen*, pag. 373.

[2] Le manuscrit de la bibliothèque de Cassel est de la fin du VIIIe ou du commencement du IXe siècle. Les précieux fragments de ce poëme ont été traduits par M. Michelet et M. Eichof (litt. all. 1838). Vouloir en faire une analyse serait une entreprise aussi inutile que téméraire.

temporains ; puis, est venu Gaspard von der Roen, pédant compilateur du xve siècle, dénué de goût et de sens poétique, qui les a retravaillés et mutilés « *pour* « *qu'on pût, dit-il, les lire du commencement à la fin,* « *sans trop d'ennui.* »

Tels qu'il nous les a laissés, ces poëmes réunissent toutes les imperfections et tous les défauts des productions littéraires du xve siècle ; ils ont cette rudesse de manières et de langage, ce style trivial et ce manque d'élévation qui forment le caractère distinctif de la littérature de cette époque ; ils offrent surtout un contraste frappant avec les mœurs courtoises de la chevalerie et le genre recherché et prétentieux des Minnesenger.

Les Dragons, les Géants et les Gnomes, derniers souvenirs des vieilles traditions mythologiques du Nord, jouent un rôle important dans ces compositions ; les Gnomes y sont ordinairement représentés sous les traits d'un bel enfant aux joues de roses, aux cheveux soyeux et à la mine espiègle ; ils aiment à jouer de méchants tours aux chevaliers errants ; souvent même ils se hasardent à se mesurer, les armes à la main, avec ces hommes bardés de fer. On dirait que le poëte a voulu personnifier en eux l'intelligence luttant contre le despotisme de la force brutale, et reproduire le rêve d'un peuple opprimé, qui se débat sous les rudes étreintes de la féodalité.

Théodoric et Attila sont les héros des romans de

ce cycle [1] ; les poëtes les dépeignent comme des modèles de sagesse et de vertu : « Le roi des Huns, « disent-ils, était l'idole des grands, et du menu « peuple qu'il comblait de ses bienfaits ; il entretenait, sur les revenus de son trésor, 3,000 indigents, « et la reine distribuait elle-même chaque jour, à 400 « femmes, les restes des gigantesques repas de son « époux et de ses chevaliers. Les portes du palais « étaient ouvertes pour tout le monde, et Attila répétait souvent avec un noble orgueil : Je n'ai point « d'ennemis ! Tel était ce grand monarque dont la « gloire a même éclipsé celle du célèbre Arthus de « Bretagne [2]. »

[1] Thideric de Bern de quo cantabant rustici olim (Chr. de Quedlinbourg citée par Grimm, D. Heldensagen, pag. 32).

[2] Etzels Hofhaltung. Jornandès, historien des Goths, confirme ce témoignage : Attila, dit-il, terrarum omnium metus, etc. et consilio validissimus supplicantibus exorabilis.

SIEGFRIED A LA PEAU CORNÉE [1].

Sigismond, roi des Pays-Bas, avait atteint un âge avancé sans avoir d'enfants, et n'espérait plus en avoir, lorsqu'un beau jour la reine mit au monde un fils qui reçut le nom de Siegfried. Le jeune prince se développa avec une rapidité qui tenait du prodige ; si bien qu'à peine âgé de quelques mois, il eût été de force à assommer un bœuf d'un coup de poing. Chacun fuyait ce terrible enfant, et son père lui-même, ne se croyant plus en sûreté avec lui, prit le parti de le faire conduire aux frontières de ses Etats, et de l'y abandonner à son sort.

Siegfried traverse une vaste forêt et arrive chez un forgeron, qu'il trouve occupé à partager une épaisse barre de fer. Le jeune prince lui arrache son marteau

[1] Ce poëme ne se trouve pas dans le Heldenbuch ; il a été imprimé dans le XVe siècle, à Nuremberg.

Tous les romans de ce cycle sont recueillis dans Hagen et Büsching.

des mains, et d'un seul coup brise le fer et enfonce profondément l'enclume en terre. L'artisan, furieux, lui reproche durement sa maladresse, et ordonne à ses ouvriers de le chasser de son atelier; mais Siegfried les culbute pêle-mêle les uns sur les autres, et se remet au travail. Le forgeron eut alors recours à la ruse pour se débarrasser de cet importun, et le pria d'aller lui chercher du charbon dans une forêt qu'il savait infestée de dragons. Siegfried, poursuivi par ces monstres, les prend dans un filet d'écorce d'arbre, et met le feu aux broussailles tout autour d'eux. Un torrent de sang et de graisse fondue s'échappe bientôt de ce vaste brasier. Siegfried s'en enduit le corps, et sa peau devient dure comme de la corne; mais le ciel se rit de l'orgueilleux qui croit pouvoir braver les arrêts du destin. Siegfried laissa une place intacte entre ses deux épaules, et cette négligence causa sa mort, ainsi qu'on peut le voir dans d'autres poëmes [1].

Tandis que le jeune prince des Pays-Bas se plongeait dans cette mare infecte, comme Achille dans le Styx, un dragon, doué de la faculté de se transformer en homme à une certaine époque de l'année, reposait au fond d'une sombre caverne, la tête appuyée sur les genoux d'une belle jeune fille, qui semblait n'écouter qu'avec horreur les tendres propos qu'il lui débitait. Cette demoiselle était la célèbre Krimchilde que

[1] Als in im andern dichten hernach werdt boren wol

le monstre avait enlevée à son père Gibbich, roi de Bourgogne, et qu'il retenait depuis plusieurs années captive dans sa grotte. « Seigneur, lui disait-elle, m'accorderez-vous la permission d'aller passer quelques jours à la cour de Worms? — Non, non, lui répondait l'homme-dragon d'une voix retentissante, tu ne reverras jamais aucun être humain ; d'ici à cinq ans tu seras ma femme, et je t'emmènerai avec moi en enfer. » Alors Krimehilde s'arrachait les cheveux de désespoir en implorant l'assistance de la sainte Vierge ; et la mère de Dieu, touchée de pitié, lui envoya le vaillant Siegfried pour défenseur.

Après s'être baigné dans le sang des dragons, ce jeune preux s'amusait *à pendre des lions aux arbres de la forêt*, lorsqu'un gnome, monté sur un cheval *noir comme du charbon*, se présente à lui, et le saluant par son nom : « Seigneur Siegfried, lui dit-il, si vous tenez à la vie, éloignez-vous promptement d'ici, car cette montagne sert de repaire à un cruel dragon qui a enlevé la fille du puissant roi de Bourgogne. — Krimehilde ! interrompt Siegfried, je la connais bien [1] ; nous nous aimions tous deux depuis notre tendre enfance. » Et plantant son épée en terre, il s'agenouille devant la croix qui lui servait de poignée, et jure par

[1] Die ist mir vol bekandt. *Celle-là m'est bien connue.* J'ai cru ne rien devoir changer à cette expression familière que le poëte met dans la bouche de son héros.

trois fois de délivrer cette jeune demoiselle de sa captivité.

« Adieu donc, sire chevalier, lui dit le nain en tournant brusquement bride; je n'ai aucune envie de m'aventurer avec vous dans une entreprise aussi périlleuse. — Méchant gnome! s'écria Siegfried en saisissant le pauvre nain par les cheveux, tu ne sortiras pas vivant de mes mains si tu ne m'aides à vaincre le monstre. » Et sans attendre sa réponse, il lui frappe la tête contre les rochers avec tant de violence, qu'il met en pièces sa couronne d'or. « Seigneur chevalier, lui dit le gnome, pourquoi me maltraitez-vous ainsi? Je suis prêt à vous obéir; c'est le géant Kupéran qui possède les clefs de la caverne où Krimehilde est retenue prisonnière, et vous ne les aurez qu'avec sa vie. » Siegfried ordonne alors au gnome de le conduire chez le géant, et ne tarde pas à l'apercevoir nonchalamment étendu sur l'herbe, devant sa demeure. A son approche, le farouche Kupéran se lève brusquement, et lui demande d'un air railleur le motif de sa visite. « Je viens délivrer la fille du roi de Bourgogne, lui dit Siegfried; donne-moi les clefs de la caverne. » Pour seule réponse, Kupéran saisit son épieu et accable l'amant de la belle Krimehilde d'une grêle de coups si bien appliqués, qu'il fléchit sur ses genoux, et laisse échapper son épée de ses mains défaillantes. Le géant s'approchait déjà pour le dépouiller de son armure,

lorsque le bon gnome couvrant son protégé de son casque *de nuages*[1], le dérobe ainsi à la colère du géant. Kupéran appelle Siegfried à grands cris, mais il sent tout à coup son épée invisible qui lui laboure les flancs. Dans sa douleur, il brise les arbres de la forêt, en poussant des hurlements de rage; puis haletant, épuisé, ruisselant de sang, il demande merci à genoux, et conduit le jeune prince dans la caverne du Drachenstein, où languissait sa maîtresse.

Tandis que les deux amants s'abandonnaient sans défiance à la joie de se revoir après une si longue séparation, le perfide Kupéran, témoin muet de leur entrevue, s'approche par derrière de Siegfried, et lui assène sur la nuque un coup de massue qui le fait trébucher; mais le désir de se signaler sous les yeux de sa dame, donne au chevalier une force invincible; il court sus au géant et le précipite du haut des rochers du Drachenstein dans les flots du Rhin. Le nain, qui s'était prudemment caché pendant le combat, sort alors de sa retraite, et fait servir à Siegfried, par ses gnomes, un repas succulent qu'ils avaient eux-mêmes apprêté. En ce moment, la montagne retentit d'affreux mugissements, et le dragon, la gueule dégouttante de sang, apparaît à l'entrée de la caverne. Les nains s'enfuient épouvantés; mais Siegfried implore à haute voix

[1] Nebelkappe.

l'assistance de Dieu, et, se couvrant de son bouclier, se précipite sur le monstre, le partage en deux d'un coup d'épée et lance dans le Rhin ses membres palpitants.

Après ce nouveau haut fait, Siegfried prit en croupe la belle Krimehilde, et se rendit à Worms escorté du bon nain Eugel. Il emportait avec lui le célèbre trésor de Nybling, le père du gnome. Chemin faisant, il pria Eugel, qui était fort savant en *astronomie*, de lui prédire sa destinée. « Apprends donc, lui dit celui-ci, que le terme de ta carrière approche ; dans huit ans, à partir de ce jour, tu seras lâchement assassiné ; mais Krimehilde vengera ta mort, et des torrents de sang et de larmes arroseront ta tombe. » — Puisqu'il me reste si peu de temps à vivre, s'écria Siegfried, je n'ai que faire de toutes ces richesses ; et il jeta dans le Rhin le trésor de Nybling.....

Les fiançailles de Siegfried et de la belle Krimehilde se célébrèrent à Worms avec une grande magnificence ; la noblesse de Bourgogne et des pays voisins accourut en foule à la cour de Gibbich pour voir ce célèbre paladin ; les ménestrels chantaient ses hauts faits, les dames se disputaient ses faveurs, les chevaliers ses éloges, et il régnait en maître dans le palais du roi. Sa gloire, ses succès, sa popularité auprès des grands, lui attirèrent la haine de Hagen et des trois frères de Krimehilde, et sa mort fut résolue.

Si quelqu'un désire en savoir davantage, qu'il lise le poëme des noces de Siegfried, il y trouvera tout ce qui s'est passé pendant ces huit années[1].

[1] Strophe 179. Le poëte fait sans doute allusion aux Nibelungen.

OTNIT.

Il existe dans la ville de Suders un vieux livre où j'ai lu l'histoire que je vais vous raconter :

« *Ortney*, le plus vaillant monarque qui ait jamais régné en Lombardie, prit un jour fantaisie de se marier ; il rassembla son conseil pour lui faire part de cette importante décision, et le conseil répondit unanimement qu'on ne trouverait pas, dans le monde entier, une princesse digne de son amour.

« Je connais bien une jeune fille accomplie autant qu'une femme peut l'être, dit *Ilias de Reussen*, qui entrait en ce moment dans la salle ; mais son père *Zacherel, roi de Suders*, fait impitoyablement trancher la tête à tous ceux qui lui demandent sa main. »

La perspective d'une aventure périlleuse à affronter acheva de décider Ortney ; il jura que cette charmante princesse serait sa femme, et qu'il irait l'enlever à la barbe de son père.

« Ortney, mon cher neveu, s'écria Ilias, veux-tu donc que ta tête aille grossir le nombre de celles qui figurent déjà sur les créneaux de *Montamur*? Tu ne sais donc pas que ce cruel vieillard retient sa fille prisonnière dans cette sombre forteresse, et n'attend que la mort de sa femme pour l'épouser?

— Un crime aussi infâme ne doit pas s'accomplir, interrompit Ortney; » et, sans vouloir en entendre davantage, il congédia son conseil et se fit apporter son harnais de guerre. Sa mère s'efforça encore de le détourner de son entreprise; mais lorsqu'elle s'aperçut de l'inutilité de ses remontrances, elle tira de son sein un anneau magique qui avait appartenu à son époux et le lui passa au doigt, en lui faisant promettre de ne jamais s'en séparer.

Impatient de mettre ce précieux talisman à l'épreuve, Ortney monta aussitôt à cheval et s'en alla seul en quête d'aventures.

Le hasard, compagnon favori des chevaliers errants, le conduisit dans un vaste jardin où il aperçut un jeune garçon endormi sous un tilleul. Ortney eut pitié de son abandon et voulut l'emmener avec lui; mais à peine l'eut-il pris dans ses bras que l'enfant se réveilla et fit pleuvoir sur lui une grêle de coups de poing si bien appliqués, qu'il se vit obligé de lâcher prise et de se mettre en défense. Après une lutte obstinée, Ortney réussit à terrasser son adversaire, et il tirait déjà son épée pour lui trancher la tête, lorsque l'enfant lui demanda grâce d'une voix suppliante.

« Vaillant guerrier, lui dit-il, si tu me laisses la vie, je te donnerai la meilleure armure qui existe au monde : le casque est d'or incrusté d'escarboucles qui brillent la nuit comme le soleil ; et l'épée, qui s'appelle *Rosa*, traverse les cuirasses les plus épaisses sans jamais s'émousser.

— Tes promesses ne me suffisent pas, interrompit Ortney, il faut avant tout que je sache qui tu es.

— Mon nom est *Alberich*, reprit l'enfant ; je suis roi des gnomes, et j'habite tour à tour les cavernes et les entrailles de la terre.

— Puisque te voilà en ma puissance, lui dit le roi de Lombardie, je ne te ferai grâce de la vie que si tu t'engages à me donner accès dans le château de Montamur.

— L'entreprise est difficile, reprit le gnome ; cependant je t'aiderai de mon mieux si tu consens à me confier l'anneau que tu portes au doigt.

— Ma mère m'a défendu de m'en séparer, répondit Ortney.

— Eh quoi ! s'écria le nain, tu crains de désobéir à une femme ? Sans doute, ajouta-t-il en ricanant, elle t'aura menacé du fouet.

— Ce sarcasme fit tressaillir notre héros ; tiens, dit-il au gnome en lui présentant l'anneau, et sache que mon cœur n'a jamais connu la crainte.

Comme il achevait ces mots, le nain disparut tout à coup à ses regards avec le talisman qu'il lui avait im-

prudemment confié. « Ortney, lui dit une voix qu'il reconnut aisément, je suis maintenant hors de ta puissance, et il ne tiendrait qu'à moi d'emporter ton anneau dans mon palais de cristal ; mais je veux agir de bonne foi avec toi, et je consens à te le rendre si tu t'engages à ne point maltraiter ta mère lorsque tu auras entendu ce que j'ai à te révéler. »

Le prince de Lombardie fit la promesse qu'Alberich exigeait de lui ; l'anneau roula à ses pieds, et la voix continua : « Sache donc que j'ai été l'amant de ta mère ; tu es mon fils, et c'est moi qui lui ai fait présent de la bague magique que je viens de te rendre.

— Que la volonté du ciel soit faite ! s'écria Ortney. » Aussitôt le nain reparut avec l'armure d'or qu'il lui avait promise ; il l'aida à l'endosser et poussa la courtoisie jusqu'à lui tenir l'étrier. Ortney s'élança à cheval et courut à bride abattue rejoindre ses gens de guerre.

Arrivé sous les murs de Montamur, aucun de ses hommes d'armes ne voulut porter son défi à Zacherel; le bon gnome qui l'avait suivi à son insu le tira d'embarras en lui offrant de se charger de ce dangereux message.

Invisible à tous les yeux, il pénètre dans l'appartement du vieillard et le menace de le pendre à la porte de son château, s'il refuse de donner sa fille au roi de Lombardie. Zacherel, effrayé de cette voix mystérieuse, appelle ses satellites et leur ordonne de mettre à mort

l'audacieux qui le traitait avec tant d'arrogance ; ceux-ci frappent inutilement l'air de leurs épées, le gnome se rit de leurs efforts et assène à Zacherel un vigoureux coup de poing entre les deux yeux. Dans sa fureur, le sultan s'arrache la barbe et blasphème Apollon et Mahomet. Tous les habitants du palais accourent à ses cris ; on se presse, on se heurte, on s'interroge, et la terreur est à son comble ; mais le gnome a déjà rejoint Ortney, et l'engage à profiter de la confusion que sa présence avait jetée à Montamur pour s'en emparer par surprise.

Le combat fut rude et meurtrier ; Alberich s'introduit chez la jeune princesse et l'invite à se soumettre aux volontés de Dieu en épousant Ortney.

« Apprends-moi donc à connaître ton Dieu, lui dit-elle. — J'adore Jésus-Christ, lui répond le gnome, et si tu ne lui obéis pas il te rendra *boiteuse* et *bossue*. — Mais comment pourrai-je rejoindre le roi de Lombardie? s'écrie la belle prisonnière, effrayée de ces terribles menaces. — Viens, suis-moi, » reprend le nain ; et, la prenant par la main, il la conduit auprès d'Ortney, qui dormait sur son cheval. Tous deux montent en croupe derrière lui, et il retourne dans ses États, après avoir donné à ses gens d'armes le signal de la retraite.

Lorsque le méchant Zacherel eut appris l'enlèvement de sa fille, il arracha sa barbe de fureur, en vomissant d'horribles imprécations contre le ciel.

« Très-redouté seigneur, lui dit son grand veneur, je puis, si vous l'ordonnez, ôter la vie au ravisseur de votre fille. Voici deux œufs de dragon que j'ai trouvés dans la forêt, je les placerai devant le feu, et dès que les monstres seront éclos, je les porterai près de la ville de Garta; pressés par la faim, ils ravageront le pays. Ortney, n'écoutant que son courage, viendra les combattre, et périra dans sa folle entreprise. — « Mille marcs d'or seront ta récompense, si tu me venges de ce perfide, » s'écria le monarque.

Douze mois après le siége de Montamur, deux cruels dragons dévastaient la Lombardie; des populations entières disparaissaient sous leur dent meurtrière, et les habitants de Garta n'osaient plus se hasarder hors de leurs murs. Les moines s'imposèrent des jeûnes rigoureux, et firent des invocations ferventes à Dieu et aux saints. De braves chevaliers endossèrent la cuirasse et s'en furent à la recherche des monstres; mais les moines jeûnèrent en vain, et l'on ne revit jamais les chevaliers.

Alors Ortney se fait apporter sa bonne armure, il presse sur son cœur son épouse chérie, s'élance sur son cheval de bataille et pénètre dans la forêt. Là un sommeil léthargique s'empare de lui; il s'endort au pied d'un arbre et devient la proie des dragons.

La jeune reine de Lombardie pleura pendant trois ans ce vaillant guerrier, puis elle jura de le pleurer toujours si Wolf Dietrich ne devenait son époux.

Mais restons-en là sur ce chapitre, dit l'auteur en terminant ce poëme ; si vous voulez en savoir davantage, écoutez l'histoire de Wolf Dietrich.

WOLF DIETRICH.

Wolf Dietrich était fils de Hogo Dietrich, empereur de Constantinople. A l'âge de quatre ans, il était déjà de force *à terrasser un bœuf et à renverser quatre hommes d'un coup de poing*. Un seigneur nommé Sabin, qui avait inutilement tenté de séduire la reine, persuada à l'empereur qu'elle avait eu commerce avec le diable, et qu'il avait vu un homme noir apporter Dietrich dans la couche royale. Saisi d'une sainte horreur, Hogo ordonna au duc Guntung de Méran d'ôter la vie au jeune prince, et le menaça, s'il s'y refusait, de le faire pendre, avec ses seize fils, aux créneaux de son château. L'injonction était pressante; il fallut obéir. Le sire de Méran prit le petit Dietrich dans ses bras et l'emporta dans la forêt. Aux approches de la nuit, il le déposa au bord d'un ruisseau et s'éloigna d'un pas rapide. Mais le ciel veillait sur les jours du jeune héros. Méran, tourmenté de remords, revint à la place où il avait laissé l'enfant, et le trouva entouré d'une bande

de loups qui se tenaient couchés en cercle autour de lui, comme pour le défendre.

Le digne chevalier, redoutant encore quelque sortilége, fit une croix avec des branches d'arbre, et la présenta au petit Dietrich ; mais loin de manifester de l'effroi à sa vue, le jeune prince la prit dans ses mains et l'approcha de ses lèvres. « Pauvre enfant ! s'écria Méran les larmes aux yeux, tu n'as rien de commun avec le diable, et je sacrifierai ma vie et, s'il le faut, celle de ma femme et de mes fils pour te défendre. Or, puisque les loups t'ont si miraculeusement épargné, tu t'appeleras dorénavant *Wolf Dietrich.* »

Le bon Méran confia son petit protégé à un de ses vassaux, lui fit promettre de l'élever comme son fils, et se hâta de retourner auprès de l'empereur.

A la mort de Hogo, le sire de Méran rendit le jeune Wolf à la reine ; mais le perfide Sabin, profitant de l'avarice de ses frères, réussit à le faire chasser du palais avec sa mère.

Soumise et résignée aux volontés du ciel, cette malheureuse princesse prit son enfant par la main et alla chercher un asile dans le château du vertueux Guntung. « Ne pleurez pas, ma noble mère, lui disait le jeune héros, je saurai bien vous venger du lâche Sabin et reconquérir le trône dont j'ai été dépouillé. »

Depuis longtemps il n'était bruit que des exploits du célèbre Ortney, roi de Lombardie ; Wolf résolut d'aller réclamer son assistance. A la prière de sa mère,

il plaça sous sa cuirasse la chemise qu'il portait le jour de son baptême, comme un préservatif infaillible contre l'eau, le fer et le feu, puis il monta sur un bon cheval de bataille, et se mit en route pour la Lombardie.

En arrivant à Garta, il trouva la jeune reine qui pleurait la mort du vaillant Ortney. « Sire chevalier, lui dit cette veuve inconsolable, si vous tuez le dragon qui a dévoré mon époux, mon cœur et ma main vous appartiennent. »

Wolf Dietrich court aussitôt à la recherche du monstre; il erre tout le jour dans la forêt, s'endort au pied d'un arbre et devient la proie du dragon, qui l'emporte au fond de sa tanière. Mais, grâce à la vertu miraculeuse de la chemise qui protégeait notre héros, le monstre eut beau le tourner et retourner dans tous les sens, sa dent meurtrière ne put jamais entamer sa peau, et il s'endormit à ses côtés, sans avoir réussi à assouvir sa faim. Wolf Dietrich lui trancha la tête pendant son sommeil, arracha sa langue et reprit le chemin de Garta avec ce sanglant trophée de sa victoire.

Un nain se présente à lui au milieu de la forêt, et lui propose d'aller combattre un magicien sarrasin qui mettait à mort tous les chrétiens qui approchaient de son palais. L'aventureux chevalier a déjà oublié la belle veuve d'Ortney, pour courir à cette périlleuse entreprise; il lance son cheval dans la direction que lui indique le nain, et arrive devant un magnifique châ-

tau dont les murs étaient incrustés de diamants et d'escarboucles.

« Es-tu Wolf Dietrich qui doit vaincre mon père, selon la prédiction des devins, » lui crie une jeune fille du haut des créneaux.

« Non, répond le héros, je ne le connais même pas. » Et, en disant ces mots, il entre résolûment dans le palais. Le magicien accourt à sa rencontre, et lui fait servir un de ces gigantesques repas, si souvent énumérés dans les romans du moyen âge; il le promène ensuite dans de vastes jardins où chantaient des oiseaux d'or et d'émeraudes; puis, à l'heure du berger, il l'invite à partager la couche de sa fille. Notre héros a trop de courtoisie pour s'y refuser; mais il place une épée nue entre la jeune princesse et lui, et s'endort profondément[1].

Le lendemain matin, le Sarrasin le réveille en lui secouant rudement le bras. « Or çà, lui dit-il d'un air farouche, il est temps que tu me payes l'hospitalité que tu as reçue chez moi.

— Comment l'entends-tu? s'écrie le héros en s'élançant hors de son lit.

— C'est ta vie qu'il me faut, répond le magicien; je lancerai trois fois mon poignard sur toi, et si je ne

[1] Cette coutume des paladins de placer leur épée nue à côté de la femme qu'ils voulaient respecter paraît être un usage emprunté à l'Orient par les croisés; on le retrouve dans *les Mille et une Nuits*.

puis réussir à t'atteindre, tu pourras t'en servir à ton tour contre moi. »

Le combat s'engage ; le Sarrasin tombe frappé au cœur, et Wolf s'éloigne du château sans écouter les menaces et les imprécations de la jeune fille.

A la voix de cette perfide magicienne, un pont s'écroule sous les pas du héros ; il nage pendant trois jours, et parvient à gagner le rivage ; une vaste forêt s'allume derrière lui ; il galope pendant quatre jours, sans cesse poursuivi par les flammes, et tombe enfin à terre épuisé de fatigue. Douze bonnes fées des montagnes, touchées du danger qui le menace, le transportent au palais de cristal qu'elles s'étaient construit sous le lit d'un fleuve, et lui prodiguent des soins empressés.

Il erre de nouveau, pendant trois jours, au milieu des bois, et reçoit l'hospitalité dans un vaste château où résidaient vingt-quatre déesses. L'une d'elles veut le prendre pour époux, et place sur sa tête une couronne de roses ; mais le héros repousse ses caresses et regagne la forêt. Alors un serpent gigantesque tombe hors de la couronne et se jette sur lui ; Wolf le tue d'un coup d'épée et continue sa route.

Tandis qu'il se frayait un passage à travers le réseau d'aventures où il s'était si témérairement engagé, un chevalier déloyal usurpait le prix de sa victoire. Ce chevalier, nommé *Vordeck*, ayant trouvé par hasard la tête du dragon, l'avait rapportée en triomphe à Garta, et

la reine s'était vue contrainte de l'accepter pour époux.

Le jour des fiançailles arrive, Vordeck convie toute la noblesse du royaume à un splendide festin ; il a soin de faire placer la tête du monstre au milieu de la table, et chacun admire le courage dont il a fait preuve en osant attaquer ce terrible animal.

Un pauvre pèlerin, qui se tenait modestement assis à l'extrémité de la salle sans qu'on l'eût encore remarqué, se lève tout à coup de sa place et entr'ouvrant la gueule du monstre : « Depuis quand, s'écrie-t-il les dragons n'ont-ils plus de langue ? Je défie le sire de Vordeck de nous la montrer ! » En disant ces mots, il la sort de sa besace, et la dépose sur la table. La fourberie était évidente ; on se jette sur Vordeck, on lui tranche la tête, et Wolf devient l'heureux époux de la reine de Lombardie.

L'année suivante, il marcha sur Constantinople avec une nombreuse armée, s'en empara, et fit pendre le perfide Sabin aux créneaux du palais.

Après avoir assouvi sa vengeance, Wolf se retira dans le couvent de Tischzung, où il mourut en odeur de sainteté.

La reine de Lombardie lui survécut un an. Son corps fut enseveli à côté de ceux d'Ortney et de Wolf Dietrich, sous le maître autel de l'église de Tischzung. Les moines y prient nuit et jour pour le repos de l'âme de ces deux héros.

LES AVENTURES D'ECKE[1].

(ECKENS AUSFAHRT.)

Un vaillant guerrier, nommé *Ecke*, ayant entendu raconter les nombreux exploits de Théodoric, dans une assemblée de chevaliers à Cologne, fit vœu d'aller chercher par toute la terre ce célèbre paladin, et de l'amener pieds et poings liés à la dame de ses pensées. Il endosse donc sa brillante armure, et s'achemine à pied pour Vérone. Les deux preux se rencontrent dans une forêt, près des frontières de la Lombardie; mais comme le soleil était déjà sur son déclin, ils conviennent de remettre le combat au lendemain, et s'étendent au pied d'un arbre, à côté l'un de l'autre, en attendant le lever de l'aurore. Théodoric, pour qui pareille aventure n'avait plus l'attrait de la nouveauté, s'endort bientôt d'un profond sommeil, et ne répond que par des ronflements sonores

[1] Du Heldenbuch de G. von der Roen p par Hagen.

aux plaintes et aux lamentations de son compagnon, sur l'interminable longueur de la nuit.

Aux premières lueurs du crépuscule, le vaillant Ecke, poussé par son fatal destin, réveille brusquement le héros de Vérone et l'appelle sur le terrain.

Nous ferons grâce à nos lecteurs des détails de ce combat gigantesque, qui n'occupe pas moins de neuf cents vers dans le poëme de Gaspard von der Roën, et nous arrivons au dénoûment du drame.

Théodoric, couvert de blessures et harassé de fatigue, implore à haute voix l'assistance de la Vierge et du Christ; mais bientôt ses forces l'abandonnent, il tombe sur ses genoux, et sa main défaillante laisse échapper son pesant bouclier. « Courage, Théodoric! lui crie un gnome, le ciel te protége! »

A ces paroles, le héros se ranime, et rappelant à lui toute son énergie, il s'élance, comme un sanglier furieux, sur son adversaire, le terrasse et lui plonge son glaive dans la gorge.

Le malheureux Ecke lui fait signe de la main qu'il veut parler, mais des flots de sang s'échappent au même instant de sa bouche; il pousse un long gémissement, et la vie l'abandonne.

« Hélas! qu'ai-je fait? s'écrie Théodoric; le meurtre de ce jeune chevalier me couvre d'une honte éternelle; chacun me montrera du doigt, en disant: « Voilà le prince de Vérone, le tueur de rois! » Et, les yeux inondés de larmes, il creuse une fosse profonde,

où il dépose le corps du vaillant Ecke. Il place une large pierre sur sa tombe, et s'éloigne de ce lieu funeste, en emportant à l'arçon de sa selle la tête du jeune guerrier.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'il rencontre une demoiselle poursuivie par la meute furieuse du géant Fassolt, le frère d'Ecke. Théodoric pend les chiens aux arbres, combat le géant et l'oblige à se rendre prisonnier. Tandis qu'il se repose au bord d'un ruisseau, le perfide Fassolt court réclamer l'assistance de la princesse Rachin, qui habitait, avec ses deux sœurs (Kalleck et Ritzsech), un château voisin. Cette belliqueuse dame endosse aussitôt sa cuirasse, et se rend auprès de Théodoric, qui dormait encore d'un profond sommeil. « Allons, chevalier, lui crie-t-elle, mets-toi en garde; le *diable lui-même* ne t'arrachera pas vivant de mes mains! »

Le prince de Vérone voulut d'abord user de courtoisie, en se bornant à se tenir sur la défensive; mais lorsqu'il se sentit blessé, il fit brusquement trêve de galanterie, et commença à assaillir Rachin à grands coups d'épée. Celle-ci recula de quelques pas, en poussant un cri perçant. A ce signal, ses deux fils, Zer et Eckenot, et le géant Fassolt s'élancent à son secours; Théodoric les pourfend depuis les épaules jusqu'à la ceinture; puis il se rend au château de Hocherin, où habitait la maîtresse du malheureux Ecke, et s'avance vers elle, son épée sanglante à la main.

« Pourquoi t'es-tu fait un jeu d'exposer la vie de ton amant, en l'engageant à me défier au combat? Que les larmes et le désespoir soient désormais tes fiancés! » A ces mots, il jette sur les genoux de la dame la tête du jeune chevalier , et s'éloigne sans se laisser émouvoir par ses cris.

LE GÉANT SIGNOT.

Théodoric était, selon sa coutume, en quête d'aventures, lorsque le hasard lui fit rencontrer un géant qui portait un gnome sous le bras. Le prince de Vérone n'eut garde de laisser échapper une aussi bonne occasion de tirer l'épée. Il défit le monstre, et rendit au nain sa liberté; puis il s'enfonça dans la forêt pour aller à la recherche de Signot, le plus redoutable géant dont les annales de la chevalerie fassent mention.

Après avoir marché tout le jour, il le découvrit enfin endormi sous un chêne, et, comme il ne voulait point tuer un ennemi sans défense, il le poussa du pied pour le réveiller. « Ah! misérable mirmidon! s'écria le monstre, en se levant brusquement, ton insolence te coûtera la vie. Tu es Théodoric, le meurtrier de mon oncle Greim [1]; je te reconnais au lion rouge qui orne ton écu, et, cette fois, tu ne m'échapperas pas. » A ces mots, il le saisit par la jambe

[1] Il avait surpris le géant Greim endormi, et l'avait égorgé pour s'emparer de sa belle armure.

et l'emporte sur ses épaules, pieds et poings liés. Chemin faisant, l'infortuné paladin cherchait à s'excuser de son mieux de la mort de l'oncle Greim; mais Signot, lassé de son bavardage, le plaça sous son bras, et le serra avec tant de force, qu'il vomit des flots de sang par la bouche et perdit connaissance. Le géant le descendit au fond d'une des tours de son château, et courut ensuite se mettre en embuscade sur la lisière de la forêt. Hildebrand, qui était depuis plusieurs jours à la recherche de son maître, vint à passer près de là. Signot le saisit par sa longue barbe, et le porta dans une salle de son palais, où il l'enferma à double tour.

Le pauvre chevalier, encore tout étourdi de sa mésaventure, promène autour de lui ses regards étonnés; il aperçoit, suspendu à la muraille, le cor d'ivoire dont Signot se servait pour appeler les gnomes des montagnes, et leur faire danser des rondes en sa présence. Près de là étaient un casque et une pesante cuirasse; il reconnaît aussitôt l'armure du prince de Vérone, l'endosse à la hâte, et attend de pied ferme le géant. Celui-ci ne tarde pas à reparaître avec un collier de fer, qu'il venait de forger à son intention. Hildebrand le renverse d'un coup d'épée, lui tranche la tête et appelle à grands cris Théodoric, qui lui répond du fond de sa tour.

Le nain que ce prince avait arraché à la mort et qui était *duc* des gnomes, lui jette la ceinture de cuir du

géant Greim pour se hisser hors des murs de sa prison, et les deux preux rentrent à Vérone au milieu des acclamations et des cris de joie du peuple, qui se pressait en foule autour d'eux.

LE NAIN LAURAIN

OU LE PETIT JARDIN DE ROSES [1].

Théodoric se promenait un jour, à quelque distance de Vérone, avec cinq de ses chevaliers favoris. Chacun d'eux racontait tour à tour les exploits et les aventures merveilleuses dont il avait été le témoin ou le héros.

Hildebrand, qui était possédé, comme beaucoup de vieillards, d'un insatiable besoin de parler, brocha de l'éperon, et, se plaçant à côté du prince, lui dit d'un air mystérieux : « Rien de tout ce que vous avez vu n'est comparable au *Jardin de roses*, dont vous ignorez cependant l'existence. Ce jardin, qui répand jusqu'à un mille de distance les plus délicieux parfums, est entouré d'un mur élevé; personne ne peut y pénétrer sans courir risque de la vie. Il appartient à Laurain, le roi des gnomes, qui habite, avec ses sujets, les cavernes

[1] Kunech Laurin nebst Bemerk : von Ettmüller Jena, 1829.

des montagnes. Ce nain possède aussi d'immenses trésors, qu'il tient enfouis dans les entrailles de la terre.

— Ami Hildebrand! s'écria Théodoric, ce que tu viens de me raconter du gnome Laurain me donne envie de le connaître; il faut que tu me conduises auprès de lui.

Chemin faisant, les cinq chevaliers échangeaient entre eux des regards d'intelligence, et s'entretenaient à voix basse du plaisir qu'ils auraient à dévaster le jardin du nain, et des méchants tours qu'ils comptaient lui jouer.

Hildebrand les entendit. « Vous m'aviez promis de ne pas maltraiter le petit Laurain, leur dit-il; mais puisque vous craignez si peu de vous exposer à son ressentiment, je me garderai bien de vous accompagner plus loin; » et, tournant brusquement bride, il fut se cacher dans un épais taillis.

Les cinq preux arrivent devant le jardin, ils enfoncent la porte à coups de poing et s'amusent à ravager ce brillant parterre. Tout à coup Wittich accourt auprès de ses compagnons, et leur montrant du doigt un chevalier aux armes étincelantes qui s'avançait vers eux : « Voilà l'archange saint Michel! s'écrie-t-il d'un air consterné; que Dieu aie pitié de nous! »

Ce terrible personnage n'était cependant que le nain Laurain. Il montait un cheval de la taille d'une chèvre; sa cuirasse d'or resplendissait aux rayons du soleil, et

des oiseaux de cristal chantaient en battant des ailes sur la couronne de diamants qui ornait son casque.

« Pauvres insensés, dit-il d'une voix harmonieuse aux nobles maraudeurs, quel mal vous ai-je donc fait pour que vous trouviez tant de plaisir à dévaster mon jardin ?

— Comment oses-tu nous faire un accueil aussi incivil ? interrompit Wittich, encore tout honteux de sa méprise. Eloigne-toi sur-le-champ d'ici, et si tu t'avises de raisonner, je te pendrai par les pieds à l'arçon de ma selle.

— Puisque vous parlez d'un ont si arrogant, reprit le nain avec un calme plein de dignité, je vous couperai à tous le bras et la jambe droite. » En achevant ces mots, il se jette sur Wittich, et le renverse brusquement à terre. Il allait exécuter sa terrible menace, si Théodoric ne fût venu au secours de son ami, en accablant Laurain d'une grêle de coups. Mais l'armure de ce prince, forgée par les mains industrieuses des gnomes, était impénétrable à l'acier le mieux trempé. Le nain se rit de ses efforts, et saisissant sa petite épée, il en frappe son antagoniste, et lui fait à la jambe une profonde blessure d'où le sang s'échappe à larges flots.

Hildebrand accourt sur le lieu du combat. « Vous ne pourrez jamais vaincre Laurain, s'écria-t-il, si vous ne lui arrachez l'anneau qu'il porte à la main droite. » Aussitôt Théodoric coupe le doigt mignon auquel était passée la bague, et le jette loin de lui.

« Tu payeras de ta vie cet outrage, dit le nain, en pleurant de rage; et il se précipite sur Théodoric et le culbute au milieu des plates-bandes de fleurs. « Prenez-lui sa ceinture d'or ! crie encore Hildebrand. » Mais le nain a déjà tiré de sa poche un chaperon qui le rend invisible, et attaque le prince de Vérone avec une nouvelle fureur. « Le diable de l'enfer a juré notre perte, » dit Théodoric, en frappant inutilement l'air de son épée.

Heureusement pour lui, qu'en s'escrimant des bras et des jambes, Laurain laisse tomber à terre son chaperon. Le prince de Vérone s'en empare aussitôt d'une main, tandis qu'il saisit de l'autre le pauvre nain. « Prenez pitié de moi, vaillant chevalier ! s'écrie celui-ci d'une voix larmoyante, ne me tuez pas maintenant que je suis en votre pouvoir. Dietlaub, souviens-toi que j'ai épousé ta sœur, et protége-moi !

— Seigneur, pour l'amour des dames et l'honneur de la chevalerie, faites-lui grâce de la vie, dit le jeune guerrier, touché des angoisses du petit captif. — Non, non, il faut qu'il meure, » répond Théodoric en frémissant de colère.

— Ce nain est mon parent ! s'écrie Dietlaub, et je saurai bien le défendre. » A ces mots, il arrache Laurain des mains du prince de Vérone, et le place sous son bras.

Furieux de l'arrogance de son vassal, Théodoric s'élance sur lui, et le menace du poing; mais Hilde

brand intervient à temps, et réussit, par ses paternelles exhortations, à réconcilier les deux preux et à obtenir la grâce de Laurain.

Le perfide gnome, feignant une grande reconnaissance de ce qu'on lui avait laissé la vie, conduit les six chevaliers dans son palais, et leur fait servir un splendide festin. Dès qu'il les voit assoupis par le vin, il sonne du cor, et douze mille nains, armés de pied en cap, viennent assaillir Dietlaub, qui s'était réveillé le premier. Ce chevalier lance sur eux les tables, les chaises et tout ce qu'il rencontre sous sa main. Wolf Dietrich les assomme à coups de pierres; Wolfart arrache une des colonnes de la salle, et les broie contre les murs. Alors Laurain sonne une seconde fois du cor, et six géants, Zang, Sieg, Sporn, Slach, Streit et Stauer, accourent à son secours. Les chevaliers leur font mordre la poussière; et ces colosses écrasent encore, en tombant, les pauvres nains qui étaient échappés au carnage [1].

Resté maître du champ de bataille, Théodoric rend la liberté à la sœur de Dietlaub, que Laurain retenait prisonnière dans sa caverne; il s'empare des trésors du nain, et l'emmène avec lui à Vérone, pour divertir les dames et les chevaliers de sa cour.

[1] Les chevaliers combattent, les uns après les autres, avec les nains et les géants. Dietlaub avec Zanck, Wittich avec Streit. Wolfart avec Stauer, Wolf Dietrich avec Sieg, Théodoric avec Slach et Hildebrand avec Sporn.

Quelques années après, le roi des gnomes fut réduit à se faire bateleur [1], et à aller mendier son pain de château en château.

[1] Wurd do ein Gauckellere.

LA COUR D'ATTILA.

(ETZELS HOFHALTUNG.)

La joie régnait dans le palais d'Attila. Ce grand monarque avait invité ses fidèles barons à un somptueux repas, et ils se pressaient déjà en foule autour de la table royale, lorsqu'une belle jeune fille, revêtue d'une robe éblouissante d'or et de pierreries, et paraissant en proie à une vive émotion, s'élança tout à coup dans la salle du festin et se jetant aux pieds d'Attila : « Fais barricader les portes et lever les ponts-levis, lui dit-elle d'une voix tremblante, le terrible géant Wunderer est à ma poursuite ; ses chiens sont sur la trace de mes pas, et, s'il entre ici, il me dévorera en ta présence ; car il en a fait le serment !

— Les portes de mon palais ne se ferment à personne, répondit Attila ; mais rassure-toi, jeune fille, si le géant

[1] Du Heldenbuch de G. von der Roen.

vient ici, je lui donnerai de quoi assouvir son appétit.

— Eh bien, promets-moi, dit l'inconnue, d'employer à ma défense la force et le courage que le ciel t'a départis.

— C'est à quoi je ne puis consentir, reprit le roi des Huns; car je suis le chef d'un grand peuple, et ma vie lui appartient; d'ailleurs, je vois ici beaucoup de preux qui se disputeront la faveur de combattre pour toi. »

Or, cette jeune fille avait reçu du ciel, à sa naissance, trois dons précieux : elle pouvait se transporter en un instant partout où elle voulait; elle préservait les jours du chevalier qui avait embrassé sa défense, et elle savait lire au fond des cœurs et discerner le mérite de chacun.

Elle promena donc ses regards sur l'assemblée, et dit à Attila : « Il n'est ici, après toi, qu'un seul homme capable de me protéger contre le terrible Wunderer : c'est celui qui présente en ce moment une coupe d'or à la reine.

— Tu as choisi Roger de Bechalare, le plus brave de mes preux, répondit Attila; mais je doute qu'il consente à combattre le géant.

— Eh bien, je m'adresserai à ce jeune guerrier que je vois là-bas assis entre deux princesses, reprit l'inconnue.

— Garde-t'en bien! s'écria Attila; ce chevalier est Théodoric de Vérone, le plus ferme appui de mon trône,

et, s'il succombe, tout mon empire s'abîmera avec lui. »

Mais la jeune fille ne tint point compte de sa défense, et courut implorer la protection du héros de Vérone.

En ce moment, un bruit terrible, semblable aux mugissements de l'ouragan, se fait entendre sous les fenêtres du palais.

« *Woffigo* [1] ! s'écrie la belle inconnue, c'est Wunderer qui sonne de l'olifan ! »

— Qu'on barricade les portes, » dit Attila à ses écuyers.

A peine cet ordre avait-il été exécuté, que les pas lourds du géant retentissent dans la pièce voisine.

« Ouvrez ! ouvrez ! crie-t-il d'une voix tonnante, ou je vous passerai tous au fil de l'épée. — Jeune fille, dit alors le vaillant Théodoric, enflammé de colère, je veux combattre pour toi et châtier cet audacieux ! Or çà, varlets, apportez-moi *Hildegrin*, ma bonne armure. »

Comme il achevait ces mots, la porte vole en éclats, et le géant entre dans la salle, précédé de sa meute. Les chiens furieux se jettent à travers les jambes des convives, en poussant d'affreux hurlements, et s'élancent sur la belle inconnue. Mais le prince de Vérone les saisit d'une main vigoureuse et les assomme contre le mur.

[1] Exclamation de terreur

— Insensé! s'écrie Wunderer, livre-moi sur-le-champ cette demoiselle, ou c'en est fait de ta vie. — Point de folle jactance, lui répond impérieusement le héros. Sors d'ici et va m'attendre dans la forêt; les dames ne peuvent supporter l'odeur empestée de ton haleine.

— Laisse-moi du moins emmener cette jeune fille, reprend le géant, intimidé par la fière contenance de Théodoric.

— Arrête, lui dit le prince de Vérone, en le repoussant d'un coup de poing; il faut avant tout que tu m'expliques la cause de ta haine pour elle.

— Soit, reprit Wunderer, je vais t'en instruire en peu de mots. Son père et le mien, qui possèdent chacun un vaste royaume dans le pays des Maures, nous avaient fiancés l'un à l'autre dès notre enfance. La perfide a dédaigné mon amour, elle a repoussé mes hommages, et j'ai juré de la dévorer, pour qu'elle n'appartienne jamais à un autre que moi.

— Tu n'accompliras pas cet horrible vœu! s'écrie Théodoric, en s'élançant sur Wunderer, et lui plongeant, à plusieurs reprises, son épée dans le flanc. Des torrents de sang s'échappent de cette large blessure; le géant chancelle et tombe lourdement à terre.

— Ne crois pas avoir déjà remporté la victoire, dit-il, j'aurai encore la force de te pendre au créneaux de ce château. »

Mais tandis qu'il faisait d'inutiles efforts pour se relever, Théodoric lui tranche la tête d'un seul coup

d'épée, et la soulevant par les cheveux : « Dévore maintenant cette jeune fille, si tu le peux ! s'écrie-t-il avec un éclat de rire féroce.

— Adieu, mon généreux défenseur, dit alors l'inconnue, en pressant tendrement dans ses bras le héros de Vérone ; que Dieu t'accorde tout le bonheur que je te souhaite ! »

En achevant ces mots, elle se glissa hors de la salle, et oncques on ne la revit.

THÉODORIC ET SES COMPAGNONS

(DIETRICH UND SEINE GESELLIN [1].)

Un jour que Théodoric et Hildebrand erraient dans les forêts à la recherche d'une jeune demoiselle nommée Macitus, qui avait été enlevée par le féroce païen Artaban, des gémissements plaintifs vinrent tout à coup frapper leurs oreilles. Hildebrand croit reconnaître la voix d'une femme appelant au secours, et, sans attendre son compagnon, il tire son épée et s'élance dans la direction de ces cris mystérieux.

Bientôt le bruit augmente, la forêt retentit de hurlements sauvages, et il aperçoit la belle Macitus, pâle et les cheveux épars, fuyant devant une meute furieuse. Le preux se jette sur les chiens, et les attache par la queue à des branches d'arbres ; puis il invite Macitus à monter en croupe derrière lui, et reprend, d'un pas rapide, la route qu'il venait de quitter.

[1] Du Heldenbuch de G. von der Roen.

En ce moment, un homme couvert d'armes éblouissantes et le casque surmonté d'une couronne d'or où figuraient les images d'Apollon et d'Affigant, sort brusquement d'un taillis, et ordonne à Hildebrand de s'arrêter. A la roue représentée sur son écu, le vieux chevalier reconnaît Artaban, et se prépare au combat.

« Qui t'a donné la permission de venir dans cette forêt? lui demande le brigand.

— Je l'ai prise moi-même, » répond Hildebrand. A ces mots les deux guerriers s'élancent l'un contre l'autre la lance en arrêt. La victoire, longtemps indécise, se prononce en faveur du chevalier chrétien, et Artaban tombe expirant, en maudissant Apollon, Affigant et Gippito.

La belle Macitus, qui s'était tenue prudemment à l'écart pendant cette lutte meurtrière, accourt aussitôt auprès de son libérateur, panse elle-même ses blessures, et l'engage à venir se reposer dans son palais.

« Il faut, avant tout, que j'aille chercher mon maître, le prince de Vérone, répond Hildebrand.

— Hâtez-vous donc, mon cher seigneur, reprend la dame, car je brûle d'impatience de voir ce célèbre héros.

— Ce n'est encore qu'un enfant, observe le vieux guerrier d'un air de fatuité; je lui enseigne tous les jours le métier des armes. »

Pendant ce dialogue, une troupe de païens avait assailli Théodoric.

« Hildebrand ! Hildebrand ! s'écrie-t-il, tu m'as attiré dans ce guet-apens pour te défaire de moi ; il te fallait mes trésors et ma couronne ! mais mon frère Didier vit encore ! »

A peine avait-il prononcé ces mots, que le galop d'un cheval résonne au loin; et son vieil ami s'élançant l'épée à la main sur les barbares, les frappe à coups redoublés et leur fait mordre la poussière.

« Voilà ce qui s'appelle une aventure, reprit-il d'un air radieux, en délaçant son casque; comme les dames, à votre retour, vont se disputer vos faveurs !

— Si tu sentais sur ton corps toutes les blessures que j'ai reçues, interrompit Théodoric, tu ne songerais guère aux dames à l'heure qu'il est.

— Il y a heureusement ici une jeune demoiselle qui vous fera oublier toutes vos souffrances, « répliqua le joyeux Hildebrand ; et il présenta le prince à Macitus, qui l'embrassa tendrement, et le conduisit sous une tente ornée de perles et de pierre précieuses, où sa mère l'attendait. Mais les deux preux abandonnent bientôt ces aimables princesses, et s'en vont combattre des dragons qui faisaient retentir la forêt de leurs mugissements. Dès ce moment, ils se voient engagés dans un chaos inextricable d'aventures dont ils sont chacun tour à tour le héros, et ce n'est qu'après avoir triomphé de ces obstacles, que Théodoric retrouve sa belle maîtresse. Ces aventures sont si fades et si rebattues,

que je me bornerai à en donner le résumé, pour ne pas lasser la patience de mes lecteurs.

Tandis que le prince de Vérone et son compagnon s'amusaient à tuer une couvée de jeunes dragons, le monstre survient à l'improviste; il portait dans sa gueule un chevalier armé de pied en cap. Hildebrand reconnaît en lui son cousin Rentwein, fils de la margrave Partalopé de Toscane. Il partage en deux le dragon d'un seul coup d'épée, et Théodoric aide le chevalier à sortir de la gueule de ce monstre.

Les trois paladins échangent ensuite force compliments, et s'acheminent ensemble chez Partalopé, qui célèbre l'heureuse délivrance de son fils par des danses et des tournois auxquels Théodoric et Hildebrand ne manquent pas de prendre part. Sur ces entrefaites, un héros sarrasin vient les prier, au nom du prince Janibus, de s'arrêter quelque temps auprès de lui dans son palais d'Ordeneck. Les deux preux se rendent, sans défiance à cette invitation; mais, pendant le repas, Janibus tire tout à coup son épée, et s'élance, avec ses chevaliers, sur ses convives, aux cris mille fois répétés de : *Pagooz gomy!* « ce qui signifie en langue païenne : » *Héros, en avant*[1] ! Théodoric et Hildebrand massacrent les traîtres, délivrent trois jeunes dames (Romilie, Potrune et Porcillia), que le païen Origène retenait

[1] C'est le poëte qui parle.

prisonnières dans le château, et s'éloignent avec elles de ce séjour inhospitalier.

Chemin faisant, Théodoric se donne le plaisir de tuer un sanglier. Un géant, à qui ce pays appartenait, accourt aux rugissements de l'animal, et veut pendre le prince de Vérone à un arbre, comme un larron. Théodoric le renverse à coups d'épée, et l'oblige à le suivre et à porter le sanglier sur ses épaules. En ce moment le son d'une trompe se fait entendre, et un joli nain, que Macitus avait envoyé à la recherche de Théodoric, conduit cet illustre paladin au château d'Oran, où il reçoit la main de cette belle princesse pour prix de sa valeur.

Ainsi finit ce poëme, ajoute Gaspard von der Roën. L'ancien était de quatre cent huit strophes; je l'ai réduit à cent trente, tant il contenait de mots inutiles [1].

[1] So vil unnutzer wort man liest.

LA GÉNÉALOGIE DE THÉODORIC

ET SA FUITE CHEZ LES HUNS.

Par Henri Vogel [1].

—

LA BATAILLE DE RAVENNE.

Ces deux poëmes présentent une telle confusion de noms et de personnes, une union si intime des traditions fabuleuses et de l'histoire qu'il est presque impossible de se reconnaître dans ce labyrinthe.

La fuite de Théoderic chez les Huns semble faire allusion au séjour de ce prince à la cour de l'empereur d'Orient, Léon Ier, à qui son oncle Walemir l'avait envoyé en otage. Son expédition contre Ermerich rappelle la mission qu'il reçut, quelques années plus tard, de l'empereur Zénon, d'aller combattre Odoacre en Italie.

Walemir et Odoacre se confondraient alors ensemble

[1] Il écrivit dans le XIVe siècle, mais il avait sous les yeux un poëme plus ancien : *Der tuot uns an dem puoche kunt*. Ces deux poëmes sont dans le recueil de Hagen.

dans le personnage d'Ermerich, et Attila représenterait à la fois Léon et Zénon.

Cette confusion des noms d'Ermerich et d'Odoacre est plus sensible encore dans la seconde partie de la *généalogie* et dans la *bataille de Ravenne*. On y retrouve toute l'histoire des guerres de Théodoric contre Odoacre, la victoire de Vérone, à laquelle il doit peut-être le surnom de Théodoric de Vérone (von Bern), que lui donnent les chansons populaires, la prise de Milan et le massacre de ses chevaliers à Ravenne.

La *généalogie* et le poëme suivant ne contiennent que de longs et monotones récits de batailles et de combats singuliers, dont l'arme la plus redoutable, observe Gervinus [1], est l'ennui qui finit par tuer le lecteur. Nous serons donc aussi brefs que possible dans l'analyse de ces deux compositions.

Le premier poëme commence, comme l'annonce son titre, par une généalogie de Théodoric, aussi absurde qu'insipide, où sont reproduits les hauts faits, déjà connus, de Wolf Dietrich. Nous ferons grâce au lecteur des deux mille huit cents vers où l'auteur établit la filiation de ce célèbre paladin *dont on raconte et chante partout les exploits* [2], et nous nous bornerons à

[1] Gervinus Gesch : der National-Litteratur der deutschen.

[2] Ce vers indique qu'il existait encore du temps où vivait l'auteur de ce poëme, des chansons populaires sur Théodoric.

rappeler qu'il descendait en droite ligne d'un empereur romain nommé Diethwort, dont le seul titre de gloire fut de vivre 400 ans, et de laisser après lui quarante-quatre enfants.

A la mort de Dietmar, duc de Lombardie et père de Théodoric, Ermerich, roi de Pouille, oncle du jeune prince, fait main basse sur ses trésors, et jette en prison son tuteur Hildebrand et ses plus vaillants chevaliers.

Théodoric, qui n'était encore qu'un enfant, se prosterne humblement aux pieds de son oncle, et implore leur grâce.

« Je les ferai tous pendre aujourd'hui même, répond le perfide monarque, si tu ne me cèdes pas tes droits au trône de Lombardie.

— A Dieu ne plaise que j'hésite un instant à sacrifier mes fidèles serviteurs au prix d'une couronne! s'écrie aussitôt Théodoric ; prenez tout ce que je posséde, sire oncle, et laissez-moi quitter le pays avec mes chevaliers.

— Soit, reprit Ermerich, mais délogez promptement d'ici, ou je vous fais pendre aux arbres de la forêt. »

L'injonction était pressante, il fallut obéir, et Théodoric s'éloigna accompagné de ses preux.

En franchissant les frontières de la Lombardie, le jeune exilé ne put retenir ses larmes.

« Vous pleurez, mon noble seigneur, lui dit alors Hildebrand ; avez-vous donc oublié que le courage et la

force dans l'adversité donnent plus de considération à un prince que l'éclat d'un diadème ? »

Au bout de vingt-trois jours, les fugitifs arrivent à *Gran*, dans le pays des Huns, et reçoivent l'hospitalité chez un riche marchand qui demeurait en face du palais d'Attila.

Le lendemain, au lever de l'aurore, la reine Helche étant venue d'un château voisin rendre visite à son époux, Roger de Bechalare et les autres seigneurs de son escorte aperçoivent Théodoric, qui se tenait modestement à l'écart pour voir passer ce brillant cortége, et ils l'entraînent presque de force au palais du roi. La bonne Helche fut touchée jusqu'aux larmes des malheurs du jeune proscrit, et elle engagea Attila à lui donner un renfort de vingt-quatre mille hommes, sous la conduite du vaillant Roger, qui devait l'aider à reconquérir ses États.

Théodoric se met aussitôt à leur tête, et vole au secours de Milan, qu'assiégeait Ermerich.

« Hurta ! s'écrie le brave Wolfart, nous nous baignerons aujourd'hui dans le sang jusqu'aux éperons, et les cadavres de nos ennemis seront la pâture des vautours ! »

Les Huns se précipitent sur l'armée du roi de Pouille avec l'impétuosité du torrent qui descend des montagnes; les lances volent en éclats, les épées, les haches, les massues brisent les casques et en font jaillir tant d'étincelles, qu'on dirait une forêt embrasée. Chevaux et cavaliers

roulent pêle-mêle dans les flots de sang ; et les oiseaux de proie, attirés par l'odeur du carnage, planent en si grand nombre autour des combattants, qu'ils obscurcissent l'éclat du soleil. Au plus fort de la mêlée, Wolfart s'écrie d'une voix tonnante : « Chevaliers, si vous avez soif, buvez du sang ; j'en ai ici jusqu'aux genoux [1] !

Les hommes d'armes d'Ermerich prennent de tous côtés la fuite, en laissant neuf mille des leurs sur le champ de bataille, tandis que Dietleib, fils du brave Biterolf [2], et le célèbre Wate, échangent encore entre eux, à l'écart, de grands coups d'épée, sans s'apercevoir que le combat avait cessé. Ils tombent enfin l'un à côté de l'autre, épuisés de fatigue et couverts de blessures.

Après la défaite d'Ermerich, Théodoric retourne à la cour d'Attila, où la reine lui fait épouser la belle Herrat. Au milieu des fêtes de son mariage, un messager vient lui apprendre que son oncle avait de nouveau envahi ses États et massacré ses chevaliers. A cette nouvelle, Théodoric *se met à pleurer à chaudes larmes ;* mais Roger de Bechalare ranime son courage ; il déploie sa bannière, et se rend en Italie, à la tête d'une nombreuse armée. Ici l'auteur se complaît à énumérer longuement les noms de tous les brillants paladins qui

[1] Cet épisode rappelle le combat des Trente. (Pub. par Crapelet.)

[2] Voir l'analyse du poëme de Biterolf.

se distinguèrent dans cette guerre. On remarquait, parmi cette fleur de la chevalerie, Diezold de Danemark, Huzold de Norwége, Diebold de Groënland, Fridung de Zähringen, Sturing d'Angleterre, Turung de Normandie, Robert de Paris, Tamung d'Islande, Morolt d'Arles et son frère Charles ; et « *sachez*,» ajoute l'auteur, « *que je ne parle pas du bon Charles, dont on raconte tant de hauts faits.* »

Théodoric remporte plusieurs grandes victoires sur l'ennemi ; il tue dix neuf mille Bourguignons, passe au fil de l'épée les chevaliers d'Ermerich, et retourne, couvert de lauriers, à la cour d'Attila.

LA BATAILLE DE RAVENNE

Avant de quitter la Hongrie pour aller combattre Ermerich, Théodoric donna un splendide tournoi à tous les preux qui devaient l'accompagner dans cette expédition.

« Les ménestrels et les pauvres chevaliers qui assis-
« tèrent à ce tournoi furent comblés de beaux pré-
« sents, et l'on y distribua l'or et l'argent à pleines
« mains à ceux qui en demandèrent. Plût à Dieu
« qu'il en fût encore ainsi aujourd'hui, ajoute le
« poëte. Princes et seigneurs, qu'avez-vous fait de la
« libéralité, de l'honneur et de la probité de vos an-
« cètres? Vous avez hérité de tous leurs trésors, mais
« vous n'avez conservé aucune de leurs vertus. Ah!
« que ne suis-je mort depuis longtemps, afin de ne
« point être témoin d'une si triste décadence! Le monde
« est ainsi fait, il faut s'y résigner. Cessons ces inu-

« tiles imprécations, dont personne ne se soucie, et re-
« venons à notre histoire. »

Le moment du départ approchait, et une foule de chevaliers, accourus des provinces les plus éloignées de l'empire des Huns, venait chaque jour grossir l'armée de Théodoric. Leurs brillantes armures, leurs fringants destriers, leurs bannières ondoyantes, firent une si vive impression sur les deux jeunes fils de Helche, qu'ils la supplièrent de leur permettre de se joindre à l'expédition qui se préparait. Cette tendre mère, qui aimait ses enfants comme *Pâques fleuries,* ne sut pas résister à leurs instances, et se laissa arracher son consentement. Mais que de larmes elle versa en se séparant d'eux ! Un pressentiment funeste lui disait qu'elle ne devait plus les revoir.

Théodoric emmena donc en Italie les deux jeunes princes avec son frère Didier. Pour ne pas les exposer aux chances d'une guerre meurtrière, il pria Ylsan[1] de les garder à Vérone, et s'en alla, avec ses chevaliers, au fameux siége de Ravenne, qui coûta la vie à tant de preux.

« Ami Ylsan, dit-il encore au vieillard avant de s'éloigner, veille constamment sur ces enfants, *je te les recommande comme le Sauveur recommanda, en mourant, saint Jean à sa mère.* »

Mais un jour que les jeunes princes se promenaient

[1] Voir le Rosengarten (jardin de roses), où il joue un rôle important.

avec Ylsan aux environs de Vérone, ils prirent soudain la fuite, sans qu'il s'en aperçût, et se dirigèrent du côté de Ravenne, où ils espéraient rejoindre l'armée.

Chemin faisant, ils rencontrent Wittich qui chevauchait vers eux.

« Holà! beaux seigneurs! leur crie-t-il, êtes-vous des varlets de Théodorie? »

— Nous allons te l'apprendre sur-le-champ, déloyal chevalier, repartit Didier en tirant son épée. Tu as trahi mon frère à prix d'argent, il faut que tu nous laisses ta tête en gage[1].

— Pauvres enfants, reprend Wittich, en haussant les épaules d'un air de dédain, qu'êtes-vous venus faire ici? Croyez-moi, retournez dans le pays des Huns, et cessez ces folles menaces, ou vous ne reverrez jamais le palais d'Attila.

— Mais auparavant nous te punirons de ta félonie! » s'écrient les jeunes princes; et ils s'élancent avec impétuosité sur lui.

Alors Wittich frappe de l'éperon son coursier Schemming, et perce de sa lance le beau Scharfen à la blonde chevelure.

« Varlets, dit-il, passez maintenant votre chemin, et ne me forcez point à vous ôter aussi la vie.

[1] Pendant l'absence de Théodoric, Wittich, qui servait dans son armée, avait livré la ville de Ravenne à Ermerich.

— Je n'ai que faire de tes conseils, lâche meurtrier, répond Orte, en l'attaquant avec fureur; sache que je vengerai mon frère, ou que je mourrai près de lui. »

Quel n'eût pas été l'effroi de la malheureuse Helche, si elle eût vu en ce moment le redoutable champion du *jardin de roses* brandir *Mimung*, sa pesante épée, sur la tête de son faible enfant! Orte ne sut pas éviter cette arme cruelle, qui avait déjà coûté des pleurs à tant de nobles dames. Mimung lui brisa le crâne, et sa cervelle rejaillit jusque sur le corps de son frère.

Didier, résolu à ne point survivre à ses deux amis, frappe à son tour Wittich, sans écouter les exhortations qu'il lui adresse; mais ses coups, mal appliqués, ne font qu'allumer contre lui la fureur du preux, qui lui plonge son épée dans le cœur.

« Théodoric, mon frère chéri! s'écrie le jeune prince, à toi ma dernière pensée! Hélas! je ne te reverrai plus! » et il tombe, expirant, à côté des fils d'Attila.

Wittich, glacé d'horreur à la vue de cet affreux spectacle, baise avec respect la blessure de Didier, et s'éloigne précipitamment, en versant d'abondantes larmes.

Après avoir retracé, sous une forme assez dramatique, la mort des jeunes princes, le poëte revient à Théodoric, et raconte la sanglante bataille de Ravenne, qui dura onze jours de suite et se termina par la défaite des troupes d'Ermerich.

Au moment où les ménestrels entonnaient le chant de victoire, on apporte à Théodoric les cadavres des trois jeunes princes.

« Maudite soit l'heure où j'ai vu le jour ! s'écrie-t-il ; vierge Marie, reine du ciel, prends pitié de moi, car c'en est fait maintenant de mon honneur; partout on me montrera du doigt et on dira : Voilà celui qui a trahi son droit seigneur ! »

Et, dans son désespoir, il pleurait à chaudes larmes, et se mordait les mains jusqu'au sang; puis, maîtrisant soudain sa douleur, il se mit à examiner attentivement les blessures des jeunes enfants :

« Il n'y a que Mimung [1] qui ait pu porter de pareils coups ! » s'écrie-t-il ; et, s'élançant, sur son cheval de bataille, il vole à la recherche du traître. Il l'aperçoit chevauchant paisiblement à quelque distance du camp, et l'appelle à grands cris. Mais Wittich, qui se doutait bien de ce qu'il lui voulait prend aussitôt la fuite, sans lui donner le temps d'approcher.

« Schemming, mon bon Schemming, dit-il à son coursier, en l'excitant de l'éperon, si tu me soustrais à la vengeance de ce chevalier, je te régalerai ce soir d'orge et de foin parfumé. »

Et le noble animal bondit comme un jeune daim, et disparaît, avec son maître, dans un nuage de poussière.

[1] L'épée de Wittich.

Après la prise de Ravenne, Théodoric craignit de s'exposer aux reproches de la malheureuse Helche, et se retira à Vérone, tandis que les chevaliers Huns regagnaient leur patrie. En approchant du palais de Grân, ceux-ci rencontrent la reine qui allait se promener dans ses jardins avec les dames de sa cour.

« Soyez les bienvenus, mes fidèles vassaux, leur dit-elle; mais pourquoi mes fils ne sont-ils point avec vous? »

Et comme ils restaient tous muets devant elle, les yeux fixés en terre: « Ah! s'écria Helche, je comprends votre silence et vos larmes, mes enfants ne vivent plus! Sois maudit, Théodoric, car tu as trahi ta foi! Retirez-vous, continua-t-elle, en s'adressant à la belle Herrat, l'épouse de ce prince, qui se tenait agenouillée à ses pieds; retirez-vous, et ne vous présentez plus jamais devant moi!

— Noble dame, interrompit alors Roger de Bechalare, vous accusez à tort le vaillant Théodoric; aucun de vos chevaliers ne vous est plus dévoué que lui, et son frère bien-aimé a été tué à côté des fils de son roi.

— Dis-tu vrai, Roger? reprit Helche.

— J'étais présent lorsqu'on a apporté à Théodoric les corps sanglants des trois jeunes princes, continua Roger, et j'ai été témoin de sa douleur. Je l'ai vu baiser, en pleurant, leurs blessures sanglantes et se mordre les mains de désespoir.

— Dieu du ciel! s'écria la pieuse reine, pardonne-moi les malédictions que j'ai proférées contre Théodoric! Va, mon fidèle Roger, et invite ce malheureux prince à venir pleurer avec moi ceux que nous aimions, et qu'un cruel trépas nous a ravis. »

GUDRUNE[1].

Le roman de *Gudrune* est un mélange de traditions et de chants populaires, de différentes époques, sur les exploits des héros et des pirates du Nord. On n'y retrouve point ces récits passionnés, ces caractères rudes et énergiques, ces belles descriptions de combats qui ont donné tant de célébrité aux *Nibelungen;* ici tout l'intérêt se concentre sur une jeune fille enlevée par les Normands, et se résignant aux outrages et aux persécutions pour rester fidèle à son amour. Ce sujet est moins grand, moins dramatique que celui des *Nibelungen*, mais il est peut-être développé avec plus d'art et de talent : le poëte pénètre davantage dans la pensée intime de ses héros, il dépeint mieux les mouvements de leur cœur, et il leur donne surtout une noblesse et une élévation d'âme qu'on est surpris de rencontrer chez un écrivain d'un siècle aussi barbare. Le Roman de *Gudrune* paraît avoir été composé à la même époque que les *Nibelungen;* mais les auteurs de ces chefs-d'œuvre du moyen

[1] Ce poëme est de 6820 vers; il a été publié par A. Ziemann en 1835, et, récemment, par A. Hahn, à Leipzig.

âge, qui rendent un témoignage si éclatant au génie poétique et créateur des Allemands, ne semblent cependant pas avoir joui, auprès de leurs contemporains, de la célébrité qu'ils méritaient, et les *minnesenger* (troubadours), qui adressent, dans leurs chansons, de pompeux éloges à tant d'obscurs écrivains, gardent tous un silence obstiné sur ces deux grands poëtes.

Hagen était fils d'Ute et de Siegbant, roi d'Irlande. Un jour que sa nourrice l'avait quitté pour courir assister à un tournoi, un griffon, qui planait dans les airs, aperçoit l'enfant, l'enlève dans ses serres et l'apporte à ses petits. Hagen s'échappe du nid du monstre et se réfugie dans une caverne, où il rencontre deux jeunes princesses qui avaient réussi, comme lui, à se soustraire à la dent vorace du griffon.

Des marchands recueillent les trois enfants sur leur vaisseau et les ramènent en Irlande; Hagen épouse la belle Hilde, l'une de ses compagnes d'infortune, et celle-ci donne le jour à une fille, qui s'appela Hilde, comme sa mère.

La jeune Hilde n'avait pas atteint sa quinzième année, que déjà la renommée de sa beauté merveilleuse s'était répandue dans le monde entier; des rois, des princes, des empereurs chrétiens et païens, vinrent en foule en Irlande pour se disputer sa main; mais, lorsque le farouche Hagen leur eut formellement déclaré qu'il ne donnerait sa fille qu'à celui des préten-

dants qui l'aurait vaincu en combat singulier, ils disparurent tous les uns après les autres, et oncques on ne les revit.

Hettel, roi de Danemark, voulut à son tour se mettre sur les rangs, et il envoya en Irlande le guerrier *Wate*, et *Horrand*, le célèbre Horrand, dont la voix était si harmonieuse, *que jusqu'aux oiseaux se taisaient pour l'entendre*. Les deux messagers se présentent à la cour de Hagen comme de simples marchands; Horrand captive la jeune Hilde par ses douces chansons, et un jour qu'elle était venue voir sur son vaisseau les riches étoffes qu'il avait apportées, il lève l'ancre et regagne avec elle sa patrie.

Hilde devint l'épouse du roi de Danemark, et la mère d'*Ortwein* et de *Gudrune*.

Lorsque Gudrune parut pour la première fois aux tournois, sa beauté mit en émoi toute la cour de son père; les ménestrels chantèrent ses louanges, les paladins se disputèrent ses hommages, et maint chevalier oublia sa dame et se prit à soupirer pour elle

Harthmuth, fils du duc *Louis de Normandie*, jura qu'elle serait sa femme, et il vint en Danemark pour demander sa main. Il avait à sa suite une nombreuse et brillante escorte de seigneurs normands, et il apportait de riches présents.

Mais Gudrune avait donné son cœur au vaillant Herwich, roi de Seeland; elle refusa les présents de Harthmuth et devint la fiancée de son heureux rival.

Le prince de Normandie, transporté de fureur des dédains de Gudrune, retourna dans sa patrie, en proférant contre elle les plus terribles menaces.

A quelque temps de là, Herwich et le roi de Danemark partent pour la guerre, accompagnés de leurs chevaliers; Harthmuth, à l'instigation de sa mère Gerlinde, à qui le poëte donne constamment l'épithète de *diablesse*, équipe une flotte et vient avec son père, le duc Louis, assiéger le château de Mâtelane, où résidaient Hilde et sa fille; les Danois sont contraints de se rendre après une résistance désespérée, et le jeune duc emmène Gudrune et ses plus belles compagnes prisonnières.

Hettel apprend l'enlèvement de sa fille, il vole avec Herwich à la poursuite des ravisseurs, les rejoint près du *Wulpelsand* et leur livre un combat meurtrier; mais Louis de Normandie le pourfend d'un coup d'épée, et profite de la consternation des Danois pour s'enfuir avec les siens sur ses navires.

Tandis que la malheureuse Hilde appelait sur les Normands les malédictions du ciel, ceux-ci cinglaient à pleines voiles vers la France. « Pourquoi pleures-tu? disait brusquement le duc Louis à sa belle captive : consens à aimer mon fils, et mes palais et mes trésors sont à toi. — J'ai donné mon cœur à Herwich, mon gentil fiancé, répondait la jeune fille d'une voix douce, et je n'aimerai jamais que lui! »

Furieux de son obstination, le duc la saisit par les

cheveux et la précipite dans la mer. Harthmuth survient en ce moment, et voit la pauvre Gudrune luttant contre la mort; il s'élance aussitôt dans les flots et la ramène sur le navire. « Si vous n'étiez pas mon père, s'écrie-t-il en menaçant le duc du geste, vous auriez déjà payé au prix de votre vie l'outrage que vous avez fait à Gudrune, ma bien-aimée! — Mon fils, interrompit le vieillard en fronçant le sourcil, l'âge a blanchi mes cheveux sans que personne ait osé m'adresser de réprimande, et je prétends qu'il en soit encore ainsi tant que ma main pourra tirer l'épée. »

Les Normands arrivent dans leur patrie ; Gerlinde comble la jeune captive de caresses et d'éloges, elle l'entretient sans cesse de la richesse des ducs de Normandie et des hommages dont elle sera entourée si elle consent à épouser Harthmuth ; mais lorsqu'elle s'aperçut que rien ne pouvait ébranler sa constance, elle se livra contre elle à tous les emportements de sa haine et de sa colère. « Puisque tu repousses le bonheur qui s'offre à toi, lui dit-elle, je te traiterai désormais comme la plus indigne de mes servantes; tu chaufferas toi-même mon poêle, et tu essuieras avec tes cheveux la poussière dans mes appartements. — Je vous obéirai, répondit la douce jeune fille, jusqu'à ce que Dieu daigne mettre un terme à mes malheurs. »

Un jour que Gudrune et ses compagnes de captivité étaient occupées à laver du linge au bord de la mer, un oiseau blanc vint se poser près d'elle. « Pauvre petit

oiseau! s'écria la jeune princesse, que tu dois être fatigué! car tu viens sans doute de bien loin. — Mon enfant, lui dit-il d'une voix harmonieuse, je suis un messager du Christ, et je puis, si tu le désires, te donner des nouvelles de ta famille. — Puisque le ciel a daigné t'envoyer ici pour me consoler, apprends-moi, doux messager de Dieu, si ma mère Hilde vit encore? — J'ai vu ta mère Hilde, répondit l'oiseau; elle a rassemblé ses gens de guerre pour venir te délivrer. — Doux messager de Dieu, reprit Gudrune, apprends-moi encore si Ortwein, mon frère, et Herwich, mon bien-aimé, ont échappé à la mort? — Ces braves chevaliers, dit l'oiseau sont pleins de vie et de santé; ils ont déjà revêtu leur harnais de guerre, et l'heure de ta délivrance approche, mais le ciel me défend d'en dire davantage : que Dieu te prenne sous sa sainte garde! « En achevant ces mots, la colombe déploya ses blanches ailes et disparut bientôt dans les airs.

Les jeunes captives ne rentrèrent qu'à la nuit tombante au palais; la vieille Gerlinde les accabla de reproches : Vous n'êtes que de sottes paresseuses, leur dit cette *méchante louve;* vous retournerez demain au point du jour à votre besogne, et malheur à vous si vous n'avez pas achevé de laver les habits de mes écuyers pour Pâques fleuries!

Dès que le soleil reparut à l'horizon, Gudrune et ses compagnes se levèrent du banc de bois où elles avaient passé la nuit et s'approchèrent de la fenêtre de

leur prison ; la terre était couverte de neige et un vent glacial agitait les arbres. « Ma chère Hildeburg, dit la princesse de Danemark à l'une des jeunes filles, va prier dame Gerlinde de nous donner des souliers pour aller laver le linge ; nous mourrions de froid si nous devions marcher pieds nus. » Hildeburg se rendit auprès de la *louve*, qui reposait encore dans les bras de son époux, et s'acquitta de son message d'une voix tremblante de peur.

« Comment osez-vous me réveiller à pareille heure ? » s'écria la méchante vieille ; partez bien vite, je ne vous donnerai rien.

Les jeunes filles chargèrent sur leurs blanches épaules les paniers de linge, et s'acheminèrent en pleurant vers le bord de la mer. A peine étaient-elles arrivées sur la plage, qu'elles aperçurent un esquif monté par deux hommes qui se dirigeaient de leur côté. Fuyons loin d'ici, dit Gudrune, il ne faut pas que ces étrangers voient la fille d'un roi sous de misérables haillons. »

Mais la nacelle avait déjà atteint le rivage, et Ortwein et Herwich étaient près d'elles.

Sept années d'une cruelle séparation avaient tellement altéré les traits des deux amants, qu'ils ne se reconnurent point.

« Mon enfant, dit Herwich à sa fiancée, le vent souffle avec violence, et vous êtes toute tremblante de froid, prenez mon manteau pour vous couvrir.

— Que Dieu récompense votre bon cœur, répliqua Gudrune; mais jamais des vêtements d'homme ne toucheront mon corps.

— Ami Ortwein, reprit le prince de Seeland, après avoir considéré attentivement la belle captive, vois combien cette jeune fille ressemble à ta sœur. »

Gudrune n'eut pas plutôt entendu prononcer le nom de son frère, qu'elle reconnut les deux chevaliers.

« Vous ressemblez au preux Herwich roi de Seeland, reprit-elle à son tour; hélas! Gudrune ne serait pas morte en captivité, si ce brave guerrier ne l'eût précédé dans la tombe. »

A ces mots, une pâleur livide se répand sur les traits du prince de Seeland, et il se jette dans les bras de son ami, en versant un torrent de larmes.

Gudrune eut pitié de sa douleur, et ne voulut pas prolonger cette cruelle épreuve; elle lui présenta en souriant l'anneau d'or qu'il lui avait donné, et le prince, ne pouvant plus douter de son bonheur, tomba ivre de joie aux pieds de sa fiancée.

Après un doux entretien, qui parut bien court aux deux amants, le prudent Ortwein rappela à son compagnon qu'il était temps de s'éloigner, et les deux chevaliers regagnèrent leur nacelle, en promettant à la jeune fille de venir bientôt la délivrer.

« Maintenant que deux rois m'ont pressée dans leurs bras, je ne dois plus servir dame Gerlinde! » s'écria Gudrune; et, jetant à la mer les habits des écuyers

qu'on lui avait donnés à laver, elle retourna au palais d'un pas assuré. La méchante *louve* l'attendait sur le seuil de sa porte. « Qu'avez-vous fait des vêtements de mes écuyers? lui demanda-t-elle. — Les vagues les ont emportés, répondit Gudrune. — Tu seras punie de ta maladresse comme tu le mérites! » s'écria la reine en étouffant de colère; et elle ordonna à ses valets d'attacher la jeune fille à un arbre et de la battre de verges.

Le fouet ne doit point effleurer la peau de la fiancée d'Herwich, le vaillant guerrier, pensa Gudrune. « Epargne-moi ce honteux supplice, dit-elle à Gerlinde, je suis prête à épouser Harthmuth. »

Gerlinde lui fait aussitôt apporter une robe étincelante de pierreries; elle place sur sa tête une couronne d'or, et la conduit par la main auprès du jeune duc; Harthmuth, surpris d'un bonheur aussi inattendu, se livre à des transports immodérés de joie; il ordonne à ses chevaliers de prêter hommage à leur nouvelle souveraine, et le reste du jour s'écoule au milieu des fêtes et des plaisirs.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le duc est brusquement réveillé par les cris des sentinelles qui appelaient aux armes; il s'élance hors de son lit et monte avec son fils sur une haute tour, d'où ils aperçoivent une forêt de lances qui s'avançaient à travers la campagne.

« Ce sont les princes de Nortrich et de Sturmland

(pays des tempêtes)! s'écrie Harthmuth; je les reconnais à la tête d'or qui brille sur leur bannière. Cet étendard, plus blanc que neige, avec des *figures* d'argent, est celui du preux de Hegelingen; cet autre, de soie bleu d'azur, accompagne partout Herwich, roi de Seeland. Or sus, mes braves archers, préparons-nous à bien recevoir les hôtes qui nous arrivent! » Et, impatient de signaler sa valeur sous les yeux de sa dame, il fait ouvrir les portes du palais, et s'élance au-devant de l'ennemi avec ses plus braves chevaliers. Les deux rivaux, animés par la présence de Gudrune, qui, des fenêtres du château, assistait au combat, s'attaquent l'un l'autre à plusieurs reprises; le vieux duc de Normandie se jette à son tour sur Herwich, la lance en arrêt, et, plus heureux que son fils, lui fait vider les arçons. « Hélas! se demande le prince de Seeland, que pensera ma maîtresse si elle a été témoin de ma mésaventure? Non, il ne sera pas dit qu'un vieillard aura vaincu Herwich; » et, s'étant promptement remis en selle, il se précipite, de toute la vitesse de son cheval, sur son adversaire, et fait rouler d'un seul coup d'épée sa tête dans la poussière.

Les Normands s'enfuient en désordre sous les galeries du palais; les Danois y pénètrent après eux, et y mettent tout à feu et à sang. Wate, le héros norwégien, saisit la vieille Gerlinde par les cheveux et lui tranche la tête, malgré ses larmes et ses prières. Le même supplice attendait Harthmuth et sa sœur, la gente Ortrune;

mais Gudrune intercède pour eux et obtient leur grâce. Les Danois réduisent en cendre le palais du duc de Normandie, et regagnent en triomphe leurs vaisseaux, chargés de riches dépouilles.

Touchée du désespoir d'Harthmuth et d'Ortrune, que les vainqueurs emmenaient avec eux en captivité, Gudrune exigea qu'on les traitât constamment avec tous les égards dus au malheur; et, lorsqu'elle fut de retour en Danemark, elle fit épouser Ortrune à son frère Ortwein, et Hildeburg au duc de Normandie. Les fiançailles de ces deux princes se célébrèrent le même jour que celles de Gudrune et d'Herwich, dans le palais de Mâtelane.

ROTHER[1].

Le sujet de ce poëme, qu'on ne possède pas en entier, paraît emprunté à une ancienne tradition du Nord, qui se trouve également reproduite dans la Vilkina-Saga ; mais, pour ajouter plus de vie et d'intérêt à son roman, l'auteur en a transporté la scène en Orient, le théâtre des grands événements de son époque, et il a donné aux sauvages guerriers d'Odin les mœurs et le langage des paladins du XIIe siècle. Cette préoccupation du poëte, qui le reporte sans cesse et comme malgré lui aux temps où il écrivait, se fait surtout remarquer dans l'entrevue de Constantin et des géants. On voit qu'il a cherché à peindre sous les traits de ce prince le caractère lâche et sombre de l'empereur

[1] Ce poëme est de 5180 vers ; il a été publié par Hagen, et, plus récemment, par Massmann dans le t. III de la Bibl. der deutschen National-Litteratur.

Alexis, la terreur que les rudes hommes du Nord inspiraient aux Grecs efféminés de sa cour, et les continuelles disputes de prééminence qui faillirent plus d'une fois ensanglanter le trône des Césars. Ses railleries sur l'empereur d'Orient, le rôle ridicule qu'il lui fait jouer et son adroite allusion à la perfidie d'Alexis envers les croisés, dont il avait été peut-être lui-même témoin, devaient donner une popularité d'à-propos à son roman, et ajouter un nouvel intérêt à la grâce et au charme de son récit. Aussi les poëtes contemporains citent-ils *Rother* comme l'un des ouvrages remarquables de leur époque; et bien qu'il ait trouvé de nos jours bon nombre de détracteurs, nous pensons cependant qu'il mérite de figurer encore, au premier rang, parmi les romans du XIIe siècle.

A une époque déjà oubliée de l'histoire, régnait sur le trône d'Occident un bon et vaillant empereur nommé Rother; il était intrépide à la guerre et dans les jeux chevaleresques; une armée de géants, une bande de dragons à langue de feu ne l'eussent pas fait reculer d'une semelle, et cependant il prenait la fuite à la seule vue d'une femme : jeune ou vieille, belle ou laide, peu lui importait, il les haïssait toutes et professait une égale aversion pour le mariage. Avait-il tort ou raison?

C'est là une grave question que nous laissons à décider à nos lecteurs ; toujours est-il que ses fidèles vassaux en étaient fort alarmés, et que mainte fois ils avaient vainement cherché à lui faire entendre raison sur ce chapitre. Un jour que Rother tenait cour plénière dans la ville de Barre, il réunit les principaux seigneurs de ses États, et leur annonça qu'il s'était enfin décidé à se rendre à leurs vœux et à se choisir une compagne. Chaque baron fut invité à se prononcer séance tenante. Le comte Léopold, son parent, prit à son tour la parole. Je connais bien, lui dit-il, dans Constantinople aux belles tours, une jeune fille qui serait digne de partager ta couche ; ses vertus resplendissent comme les astres au firmament, et elle surpasse les autres femmes par l'éclat de ses charmes, autant que dans un tissu l'or surpasse la soie. Mais l'empereur Constantin, père de cette aimable princesse, a juré de faire mettre à mort tous ceux qui viendraient lui demander sa main.

Ce séduisant portrait de la jeune Grecque va droit au cœur du sensible monarque; dès ce moment, c'en est fait de son repos; et il songe nuit et jour à la charmante inconnue qui exerce déjà sur lui une si magique influence.

Le vieux margrave Hermann voit son maître triste et rêveur, et, devinant aussitôt la cause de son mal, il l'engage à envoyer Léopold et onze de ses comtes en ambassade auprès de Constantin, pour lui demander sa fille en mariage.

Rother conduit les douze preux jusqu'à leurs vaisseaux ; avant de les quitter, il leur chante trois chansons en s'accompagnant de sa lyre : « Si jamais, leur « dit-il, vous êtes exposés à quelque danger, et que vous « entendiez ces chansons, prenez courage je serai près « de vous. » Les matelots saisissent l'aviron, et un vent favorable entraîne rapidement le navire loin du rivage. L'empereur, resté seul sur la plage, le suivit longtemps du regard, et lorsqu'il eut disparu de l'horizon, il leva vers le ciel ses yeux humides de larmes et demanda à Dieu de lui ramener bientôt ses fidèles messagers.

Les douze preux débarquent à Constantinople, au milieu d'une foule immense de peuple qui se presse autour d'eux et les observe curieusement. Constantin accourt au-devant des étrangers ; il ordonne à ses écuyers de les débarrasser de leurs lourdes armures et les invite à s'asseoir à sa table. Après le repas, il les questionne d'un air enjoué sur leur patrie et le but de leur voyage.

« Je suis, répond Léopold, le serviteur du plus brave et du plus puissant roi qui ait jamais porté la couronne ; il possède de vaillants guerriers, des chevaux vigoureux, des faucons aux ailes rapides, et l'on rencontre à sa cour de nobles dames et de riches chevaliers : Rother est son nom ; il règne sur le trône d'Occident. La renommée lui a révélé la beauté de ta fille et il m'a aussitôt ordonné de franchir les mers et de venir te demander sa main.

— Tu parles comme un insensé ! s'écrie Constantin, transporté de colère : ne sais-tu donc pas que tous ceux qui osent me faire une pareille demande sont condamnés à ne jamais revoir la lumière du soleil ? »

A ces mots une troupe de soldats se jette sur les douze preux, leur arrache leurs armes et les entraîne en prison.

Des années s'écoulèrent ; Rother allait tristement s'asseoir chaque matin sur un rocher qui dominait la mer et cherchait vainement à découvrir le vaisseau qui devait lui ramener sa fiancée et ses fidèles messagers. « Hélas ! dit-il un jour à ses courtisans, il n'en faut plus douter, Constantin a fait périr mes envoyés ; mais je serais indigne de porter le sceptre, si je ne vengeais pas leur mort. » Le vieux Berthier, comte de Méran, dont les sept fils faisaient partie de l'ambassade, applaudit à ses paroles. Rother appelle ses vassaux aux armes, et une foule de preux accourent des limites les plus reculées du vaste empire d'Occident et se rangent autour de la bannière impériale. Parmi eux on remarquait douze géants venus de régions lointaines et inconnues. Le sage Asprian marchait à leur tête, en brandissant un épieu de fer de vingt-quatre aunes de long ; derrière lui s'avançait le féroce Witold ; on le tenait enchaîné comme un lion pour contenir sa fougue martiale.

Rother fait transporter ses trésors sur de rapides vaisseaux, et s'y embarque lui-même avec les douze

géants et douze de ses plus vaillants ducs, qui commandaient chacun deux cents chevaliers.

Un jour de Pâques, où Constantin donnait un splendide repas aux principaux seigneurs de sa cour, un pauvre bourgeois, pâle et hors d'haleine, apparaît tout à coup dans la salle du festin : « Hélas! Constantin, s'écrie-t-il, c'en est fait de toi et de ton peuple! Une armée de géants d'un aspect terrible vient de débarquer au port; ils sont revêtus d'épaisses armures et chevauchent sur de vigoureux étalons plus blancs que la neige. »

A cette nouvelle, l'empereur et ses convives se sentent défaillir de peur. » Malheur à nous, se disent-ils entre eux, en se regardant d'un air consterné, si nous tentons de résister à ces fiers étrangers! » Sur ces entrefaites, Rother et ses chevaliers avaient quitté leurs vaisseaux et se dirigeaient vers le palais de Constantin.

Ce prince, s'efforçant de cacher sa terreur sous un extérieur calme et gracieux, vole au-devant de ses hôtes et les reçoit avec tous les égards que commandaient leur air martial et hautain. Deux comtes grecs veulent faire les empressés auprès d'Asprian et le débarrasser de son épieu, mais ils ne peuvent en supporter le poids et le laissent tomber à terre. Constantin s'assied à côté du roi et se hasarde à lui adresser quelques questions. Rother lui répond qu'il se nomme Théodoric, et qu'il est venu chercher un refuge dans ses États contre les persécutions de l'empereur d'Occident. Ces pa-

roles suffisent pour rendre au prince grec toute son assurance, et il traite ses hôtes avec tant d'arrogance qu'Asprian, saisissant son épieu en frémissant de rage, lui reproche hautement sa perfidie envers les envoyés de Rother et jure qu'à la première apparence de trahison il lui fera mordre la poussière. Constantin recommence à trembler de tous ses membres aux menaces du géant et cherche à se faire pardonner sa fierté en prétextant son état d'ivresse : « Seigneur, lui dit-il, vous avez tort de vous offenser de mes paroles, mes chevaliers m'ont fait boire aujourd'hui jusqu'à en perdre la raison ! Cette excuse, indigne de la majesté d'un roi, apaisa la colère d'Asprian, et le repas se termina sans autre incident remarquable que l'apparition d'un énorme lion qu'Asprian saisit par la peau du cou et assomma contre le mur [1].

La nuit venue, Rother se retire avec ses preux dans une hôtellerie, et ordonne à Asprian de distribuer de l'argent au peuple; il fait lui-même présent d'armes et de vêtements précieux à un pauvre chevalier grec, nommé Arnolde, qui lui jure un dévouement inviolable.

La beauté de Rother, la majesté de sa taille et cette noble assurance qui a de tout temps exercé une si grande influence sur le cœur des femmes, avait fait une profonde impression sur la fille de Constantin. Lorsque le calme fut rétabli dans le palais, et qu'elle se

[1] Cet épisode se retrouve dans beaucoup de romans de chevalerie.

trouva seule avec sa gouvernante : « Ah ! chère Herlinde, lui dit elle en soupirant, combien je voudrais pouvoir entretenir quelques instants Théodoric sans témoins! Mais où trouver un messager qui ose l'amener dans mes appartements ? — Eh bien, répliqua la complaisante Herlinde, je me chargerai par dévouement pour vous de cette commission. » Aussitôt elle se couvre la tête d'un voile et se rend à l'hôtellerie où logeait le héros : « Seigneur, lui dit-elle tout bas, ma maîtresse vous offre son amour ; hâtez-vous de me suivre, vous n'aurez pas à vous repentir de votre entrevue. » Rother répond à la suivante, d'un air indifférent, qu'il est espionné par tant de curieux qu'il préfère ne pas sortir de ses appartements ; mais il la charge de porter de sa part à sa maîtresse de riches étoffes et deux sandales d'or allant au même pied.

Herlinde court au palais rendre compte de son message ; la jeune princesse admire les présents de Rother et se hâte d'essayer avec une joie enfantine les charmantes sandales ; elle s'aperçoit alors de la méprise que Rother avait volontairement commise, et renvoie le lendemain Herlinde auprès de lui pour lui demander une autre paire de sandales.

Rother l'attendait. « Ecoute, lui dit-il, tous mes chevaliers s'amusent en ce moment à tirer à l'arbalète, personne ne nous observe, conduis-moi chez ta maîtresse. »

La fille de Constantin, cachée derrière les fenêtres de

son appartement, voit le bel étranger qui traversait, avec Herlinde, la cour du palais ; elle bondit de joie comme un jeune faon et s'élance à sa rencontre :

« Je t'aime, lui dit-elle d'un ton passionné, parce que tu es un guerrier brave et généreux ; jamais un autre que toi ne m'a arraché un pareil aveu. » Dis-moi, ajouta-t-elle après un instant de silence, veux-tu m'essayer ces sandales? — Volontiers, » répliqua Rother, tout étourdi de son bonheur ; et plaçant les pieds mignons de la jeune fille sur ses genoux, il y attacha la brillante chaussure.

« Dame, lui demanda-t-il ensuite, n'avez-vous accordé de préférences à aucun des princes qui aspirent à votre main ?

— Je te jure sur le salut de mon âme, répondit la jeune fille, que je n'en connais point qui me plaise autant que toi ; mais j'ai fait vœu d'épouser l'empereur Rother, ou de mourir vierge.

— Eh bien ! s'écria le faux Théodoric, sache donc que tes pieds reposent sur les genoux de Rother ! »

Pour s'assurer de la sincérité de son amant, la jeune princesse le cache derrière une tapisserie, et fait chercher les ambassadeurs que son père retenait captifs. L'empereur saisit sa lyre et repète les trois chansons qu'il leur avait chantées le jour de leur départ. Aussitôt les malheureux prisonniers arrachent la tenture qui les séparait de leur maître et se jettent à ses pieds en les inondant de larmes.

Cette scène de reconnaissance fut suivie d'une scène de réconciliation entre les deux amants ; puis on reconduisit les douze chevaliers en prison, Rother regagna son hôtellerie et la fille de Constantin se renferma dans ses appartements où elle donna un libre cours à ses tendres rêveries.

Bientôt on apprend qu'Ymelot, roi de Babylone, s'avançait avec une armée de quarante mille hommes pour conquérir la Grèce. Cette nouvelle répand l'alarme dans Constantinople, l'empereur rassemble ses troupes et se met en campagne; mais il hésite déjà entre la fuite et le combat.

Au milieu de la nuit, Rother appelle à lui ses douze géants et ses vaillants chevaliers ; il pénètre avec eux dans les retranchements des Babyloniens, en fait un horrible carnage, disperse le reste de l'armée, et emmène captif le puissant roi Ymelot.

Constantin, charmé de remporter les fruits d'une victoire sans avoir eu à affronter les dangers d'une bataille, complimente d'un air hautain le héros sur sa valeur, et le charge d'aller annoncer à l'impératrice cette heureuse nouvelle. Rother arrive à Constantinople, couvert de sang et l'effroi peint sur tous ses traits :

« Fuyez, fuyez, dit-il à la reine, les païens sont vainqueurs, ils ont tué votre époux et avancent à grandes journées pour piller le palais et réduire la ville en cendres.

— *Yarga* [1] ! s'écrie la reine, prends pitié de nous, ne nous abandonne pas à la fureur des barbares et emmène-nous avec toi. »

Rother feint d'y consentir, et retourne les attendre sur son navire ; il voit bientôt accourir sur la plage la reine et sa fille, suivies d'une foule de femmes, de vieillards et d'enfants qui tendent vers lui des mains suppliantes Rother fait embarquer la jeune princesse la première, et dès qu'elle eût mis le pied sur son navire, il s'éloigne à force de rames :

« Consolez-vous, crie-t-il de loin à la reine, l'empereur revient triomphant à Constantinople ; dites-lui que Rother sera l'époux de sa fille, et que Théodorie n'a jamais été mon nom !

— Loué soit Dieu ! répliqua la sage matrone, de ce qu'il a exaucé mes vœux les plus chers. Adieu, vaillant héros, que saint Gilles vous protége ! »

Tandis que les deux amants cinglent à pleines voiles vers l'Italie, l'impératrice court au-devant de Constantin, et lui apprend avec une maligne joie l'enlèvement de leur fille. A cette funeste nouvelle, l'empereur tombe en pamoison, et le rusé Ymelot en profite pour s'enfuir à toutes jambes.

Un pauvre ménestrel (*ein spielmann*), témoin du désespoir du roi, s'engage à lui ramener la jeune princesse s'il consent à mettre ses trésors à sa disposition.

[1] Exclamation de douleur.

Il achète des bijoux, des armes, des fourrures précieuses, les transporte sur un navire, s'y embarque avec quelques matelots, et se rend en Italie.

Il jette l'ancre dans le port de Barre (résidence de Rother) et étale ses marchandises le long de son vaisseau. La reine y accourt, escortée seulement de quelques chevaliers; le ménestrel fait jeter à l'eau les seigneurs italiens, et retourne en Grèce avec la fille de son maître. Rother était à Vérone lorsqu'on lui annonça l'enlèvement de sa femme; il monte sur un rapide navire, et arrive en peu de jours à Constantinople.

D'importants événements étaient survenus en Grèce depuis son départ. Ymelot avait profité de l'absence de Rother pour rassembler une nouvelle armée, et contraindre le faible Constantin à unir la jeune fugitive à son fils Basilistius.

Le roi d'Italie, accompagné du sire de Méran, pénètre dans le palais pendant le festin de noces, et se glisse sous la table sans avoir été remarqué de personne. Rother s'assied aux pieds de sa femme, et, prenant doucement sa main, il lui passe au doigt son anneau d'or. La reine reconnaît ce gage d'amour et ne peut retenir un cri de joie.

« D'où vous vient cette bague, et pourquoi ces transports soudains? lui demande son ombrageux fiancé en fronçant le sourcil. Rother est ici, j'en suis sûr!

— J'ai placé douze de mes gardes devant la porte de

cette salle ! s'écrie Constantin, et si Rother s'est introduit dans le palais, il n'échappera pas au supplice des voleurs et des traîtres ! »

Pendant ce temps, l'empereur conférait avec le sire de Méran sur le parti qui leur restait à prendre.

« Seigneur, lui disait le duc, le Dieu qui a conduit les Israélites à travers les déserts, et qui a entr'ouvert pour eux les flots de la mer, ce Dieu puissant et bon ne nous abandonnera pas ; montrons-nous donc aux infidèles et que saint Gilles nous protége ! »

Rother n'hésite plus ; il s'élance de dessous la table, et se plaçant fièrement en face de Basilistius :

« Me voici, lui dit-il, regarde-moi, si tu l'oses !

— Roi Rother ! s'écrie le prince, tu seras jeté à la mer et ton corps deviendra la pâture des requins !

— Vous vous montrez trop généreux envers ce traître, ajoute le lâche Constantin, il mériterait d'être traité plus rigoureusement encore. »

A ces mots, les soldats grecs se saisissent de Rother et le chargent de chaînes.

« Ymelot ! s'écrie ce rusé prince (*dielistige man*), je te demande la faveur d'être pendu à l'entrée de la forêt qu'on aperçoit d'ici, et je t'invite à assister toi-même à mon supplice avec tous les officiers de ton armée. »

Ymelot, qui tenait à voir exécuter sa sentence, ne se refuse pas à l'étrange caprice de son prisonnier et ordonne à ses hommes d'armes de conduire ce prince vers la forêt. Mais le chevalier Arnold a déjà appris le

danger qui menace son bienfaiteur ; il rassemble ses amis, et après avoir attaché au bout de sa lance *une sainte relique* qu'on conservait au temple, il se jette avec eux sur les soldats qui emmenaient Rother, les met en fuite et rend la liberté au héros. Celui-ci saisit le cor d'ivoire qu'il portait suspendu au côté et en sonne trois fois.

A ce signal, les preux sortent de la forêt où ils se tenaient cachés et volent au secours de leur roi ; les douze géants se ruent sur les païens comme une bande de loups affamés ; ils brisent les casques et les cuirasses avec leurs lourds épieux de fer, et inondent la terre de sang ; Ervin pourfend d'un coup d'épée le prince Basilistius depuis les épaules jusqu'à la ceinture ; les fiers chevaliers du roi de Babylone mordent tour à tour la poussière , et Ymelot échappe seul au massacre.

Constantin s'était enfui dans son palais dès le commencement du combat ; mais lorsqu'on vint lui dire que Rother était resté maître du champ de bataille, il s'arma d'audace, et, prenant sa fille par la main, il s'avança à la rencontre du vainqueur, précédé de quatre-vingts dames magnifiquement parées et portant chacune sur la tête une couronne d'or.

Les géants voulaient mettre à mort ce lâche monarque, et réduire Constantinople en cendre ; Rother le leur défendit *par respect pour la mémoire de sainte Hé-*

lene et des sept apôtres qui reposent dans les murs de cette ville [1].

Peu de temps après son retour en Italie, la reine mit au monde un prince qu'on appela Pepin ; Rother le fit couronner empereur à Aix, et se retira dans un cloître avec son vieil ami Berthier de Méran. La reine elle-même l'engagea à renoncer à la gloire de ce monde :

Nu volge ims, Konige edele
Yz ne Kumit uns nicht übele
Do sprach der.....
Suis cet avis, noble roi,
Il ne nous sera pas désavantageux.
Alors dit le.....

Là s'arrête le poëme.

[1] Il récompensa le fidèle Arnold en lui inféodant une partie de la Grèce ; il donna l'Espagne à Ervin ; l'Autriche, la Bohême et la Pologne au sire de Tengelingen ; la Karlungie (Lorraine) au duc Léopold ; la Sicile et l'Appulie au duc de Méran ; Rheims à Asprian ; l'Ecosse aux onze géants et les pays de Thuringe, de Brabant, de *Plisium* et de *Suuruen* (Prusse) aux autres preux qui l'avaient accompagné dans cette expédition.

SALOMON ET MOROLF[1].

Le roman de Salomon et Morolf appartient encore à cette poésie populaire, grossière et informe, mais pleine de verve et d'originalité qui précéda la muse monotone des Minnesenger; son style trivial et burlesque, l'humeur bouffonne et facétieuse de ses héros, et les railleries qu'ils se permettent à tout propos sur les femmes, ne rappellent rien des mœurs, des goûts et du langage de la noblesse, et l'on s'aperçoit que l'auteur de Salomon et Morolf s'adressait seulement à l'avide populace qui se pressait autour des tréteaux de foire pour applaudir aux lazzi obscènes qu'il débitait. Son roman n'est qu'une longue diatribe sur l'inconstance des femmes et la crédulité des maris, enrichie de ces mêmes épisodes d'enlèvements et de voyages lointains qu'on retrouve dans Rother et dans Gudrune, et qui semblent

[1] 4215 vers; publié dans le recueil de Hagen.

être l'accompagnement obligé des romans du douzième siècle. Salomon joue ici le rôle d'un prince niais et ridicule, victime de l'aveugle confiance que lui inspire la belle Salomé. Morolf est un sceptique qui se raille de tout et qui a toujours la raison de son côté.

Le dialogue de Salomon et de Morolf n'est que la reproduction d'un poëme latin qui a peut-être également fourni le sujet du fabliau obscène publié par Mac Méon et celui des *dicts de Salomon avec les réponses de Marcon*[1]. La traduction allemande de cette seconde partie est l'œuvre d'un moine qui voulait charmer par ce travail ses longues veillées d'hiver; il paraît cependant que le choix d'un sujet aussi profane lui inspira quelques scrupules, et il commence par se discul-

[1] In-12 sans date, d'une grande rareté. C'est un dialogue entre Salomon et Marcon :

SALOMON.

Qui veult mesurer
L'eau de la mer,
Il est plein de rage.

MARCON.

Qui tient en la main
La foy de p..ain,
Il a mauvais gage.

SALOMON

Maison esventée
Est tôt allumée
Quand le feu s'y prend.

MARCON

Pu..ain bien parée
Est tôt aprestée
Quand voit de l'argent, *etc.*

per de son mieux des expressions peu châtiées qui vont sortir de sa plume.

« En m'amusant à fureter dans ma cellule, dit-il, « j'y découvris un livre latin que je me mis à parcou- « rir pour passer le temps. Il contenait plusieurs anec- « dotes qui pourront sembler assez mal séantes en al- « lemand. Je prie donc mes lecteurs, jeunes et vieux, « de me pardonner les expressions peu courtoises qui « me seront échappées dans mon ouvrage ; mais je n'au- « rais pas pu les traduire autrement sans altérer le « sens de l'original. »

Un jour que le roi Salomon devisait dans son palais de cèdre avec son frère Morolf et la belle Salomé, fille du prince Cyprian, un héraut d'armes richement vêtu se présenta tout à coup devant lui, et s'agenouillant au pied de son trône : « Puissant Salomon, lui dit-il, le roi Pharaon mon maître te somme de lui céder ta femme, la belle Salomé, ou de combattre contre lui en champ clos. — Héraut, répliqua Salomon, dis à ton maître qu'il devra rompre plus d'une lance, et désarçonner bien des chevaliers avant de m'enlever la belle Salomé. »

Aussitôt le vaillant Morolf rassemble les guerriers d'Israël et marche au-devant de l'armée égyptienne ; la mêlée fut rude et sanglante, mais le *Christ* donna la victoire aux Hébreux, et Morolf rentra en triomphe à Jérusalem avec le roi Pharaon et une foule d'illustres captifs, enchaînés derrière son char.

Salomon voulant prouver à ce prince que la vertu de sa femme surpassait encore la valeur de ses soldats, imagina de le confier à la garde de la belle Salomé.

« Prenez garde d'enflammer la paille en l'approchant trop près du feu, » lui disait le sage Morolf. Mais Salomon ne l'écouta pas, et mal lui en prit, car la reine, touchée de l'esprit et de la grâce de Pharaon, le fit secrètement évader de prison, en lui promettant de le rejoindre dès qu'il aurait tout préparé pour sa fuite.

Six mois après, Salomé rencontre un matin, en allant à la messe, un ménétrier étranger qui portait suspendue à l'épaule une *harpe allemande*, incrustée de pierres précieuses, sur laquelle deux colombes se tenaient perchées : « Dame, lui dit-il à voix basse, je suis Turcis, le « harpeur du roi d'Egypte, mettez ceci à la bouche et « ayez confiance en moi. »

En achevant ces mots, il glisse dans sa main une racine magique et disparaît.

Salomé entre à l'église et s'assied, d'un air calme et recueilli, à côté de son royal époux ; puis, au moment où le prêtre s'avançait vers l'autel, elle porte à sa bouche la racine merveilleuse, et tombe comme morte dans les bras de ses dames d'atour. Ce drame imprévu répand la consternation et l'effroi ; le service divin est interrompu, les assistants se lèvent en désordre, la foule envahit le temple, les *chambellans* et les officiers du roi accourent auprès de la reine pour lui prodiguer leurs soins ; et, au milieu de ce tumulte, on voit le

sage Salomon s'agiter sur son trône et s'arracher la barbe de désespoir.

On transporte Salomé au palais, on consulte les astrologues et les plus habiles médecins de la Judée; mais la racine magique déjoue les efforts de leur science; ils décident alors que la reine a cessé de vivre.

Salomon fit donc déposer le corps de sa belle compagne dans un riche cercueil, puis on le porta en grande pompe au lieu de sépulture des rois de Judée. Quand Morolf aperçut ce cortége, il lui prit un long accès de gaieté, et il s'écria que celui qui croyait à la perspicacité d'un savant et à la vertu d'une femme, ne méritait plus d'être appelé sage.

Le lendemain on vint apprendre au roi que le sépulcre était ouvert et que le corps de la défunte avait disparu. Grand fut le désespoir et l'inquiétude de ce bon monarque; Morolf en eut pitié, et s'engagea, par serment, à lui ramener la belle Salomé morte ou vivante.

Il tue un vieux juif, l'écorche, s'enveloppe dans sa peau, s'affuble de ses vêtements et s'embarque seul sur un petit canot en cuir, *bien enduit de goudron et garni de deux fenêtres en verre.*

Il navigue pendant sept ans, et aborde enfin sur une plage inconnue; un vieillard lui apprend qu'il est dans le royaume des Pharaons. Morolf se fait indiquer la route qu'il doit suivre pour se rendre à la résidence royale; puis il plonge son poignard dans la gorge du

pauvre Egyptien, et jette son corps dans un fossé fangeux, en s'écriant : « Ami, sois discret et ne dis à personne que tu m'as rencontré ! »

En passant devant la cour du château de Pharaon, il y aperçoit les officiers et les courtisans du roi qui jouaient au palet et tiraient à l'arbalète; ceux-ci l'accablent d'outrages et de railleries, mais le sage Morolf se garde bien de leur répondre, et va se poster tranquillement à la porte de l'église. Il ne tarde pas à en voir sortir la belle Salomé, suivie d'une nombreuse escorte de dames richement parées.

« Sois le bienvenu, pauvre vieillard, lui dit la reine en s'approchant de lui. Quel motif t'amène dans le pays des idolâtres ?

— Dame, lui répondit-il, la tempête m'a jeté sur ces rives, et j'implore votre libéralité.

— Digne pèlerin, ajouta Salomé, puisque tu as tant voyagé, tu dois connaître Jérusalem, et tu y auras sans doute vu Salomon et son frère, le sage Morolf?

— J'étais, il y a sept ans, à Jérusalem, dit celui-ci, et on m'a assuré que le roi était toujours inconsolable de l'enlèvement de la belle Salomé. »

La nouvelle épouse de Princian se prit alors à rire, et s'éloigna, en recommandant à un de ses *chambellans* d'avoir soin de cet étranger, et de veiller à ce qu'il ne manquât de rien.

Le lendemain Morolf fut invité à se rendre chez la reine, et, après s'être entretenu quelque temps avec

elle, il lui proposa une partie d'échecs, où il jouerait sa tête contre la possession de la sœur du Pharaon. La partie s'engage, et le prince juif, se voyant enlever ses pièces l'une après l'autre, sort de sa poche une bague d'or, sur laquelle était représenté un rossignol. L'oiseau, pressé par un ressort invisible, se met tout à coup à gazouiller, et Salomé, distraite par ce prodige de l'art, oublie son jeu et perd la partie. Alors Morolf se lève et chante une douce mélodie ; la reine le reconnaît aussitôt à sa voix : « Malheur à toi, Morolf! s'écrie-t-elle, tu ne reverras jamais ta patrie ! » En disant ces mots, elle appelle ses valets et leur ordonne de conduire le prince juif en prison. Mais, pendant la nuit, Morolf fit boire à ses gardiens quelques gouttes d'un breuvage soporifique qu'il portait sur lui dans un flacon d'or ; puis, lorsque le sommeil les eût gagnés, il les tonsura comme des moines, et s'échappa de la tour, en s'écriant : « Maintenant, mes bons amis, chantez ensemble la messe tant qu'il vous plaira ! »

Dès que la reine apprit l'évasion de son prisonnier, elle envoya cinquante de ses écuyers à sa poursuite, et leur promit à chacun trente mares d'or s'ils le lui ramenaient mort ou vif. Morolf se débarrasse encore d'eux, à l'aide de son breuvage qui ne le quittait jamais. Il tonsure ensuite les chevaliers, tranche la tête au chef de la troupe, et retourne auprès de Salomé, revêtu des habits de ce seigneur. La reine, le prenant pour un de ses serviteurs, lui demande ce qu'est devenu

le fugitif : « Nous l'avons rejoint au bord de la mer, répond Morolf, et nos gens l'ont si bien garrotté, que le sang lui jaillissait des ongles. — Puisqu'il est arrêté, dit le roi, je vais me mettre au lit. » Alors Morolf a de nouveau recours à son flacon d'or, tonsure Pharaon, le transporte à côté *d'un chapelain païen* qui dormait dans un coin de la salle, et dépose à sa place un jeune prêtre sur la couche royale. Cela fait, le rusé Morolf regagne son navire et lève l'ancre.

Tandis qu'il s'éloignait à pleines voiles du rivage, Pharaon sort de son assoupissement, et, s'imaginant être encore à côté de Salomé, il commence à caresser le chapelain, sans se douter de sa méprise ; mais celui-ci, impatienté de ce jeu, lui répond par un vigoureux soufflet, qu'il croyait adresser à son confrère. « Noble reine ! s'écrie douloureusement le prince païen, voici la première fois depuis sept ans que vous me traitez si rigoureusement. »

En achevant ces mots, il entr'ouvre les yeux et reconnaît le moine. « Oh ! oh ! qu'allais-je faire? continua-t-il ; quel diable m'a donc transporté ici ? c'est sans doute un nouveau tour que m'aura joué ce rusé Morolf. » Et, s'élançant vers le lit de la reine, il aperçoit le jeune prêtre qui reposait paisiblement à ses côtés. « Sus, sus ! chapelain, lui dit-il en le tirant par les jambes, ne te mêle pas de faire la besogne d'autrui, et va à l'église chanter matines. »

Au milieu de cette scène de confusion, on entend

tout à coup la voix harmonieuse de Morolf qui chantait sur sa barque. « Vaillant Morolf ! lui crie Pharaon, depuis la fenêtre de son palais, ne nous quitte pas encore, la reine désire prendre congé de toi.

— Sois tranquille, répond le prince juif, tu me reverras plus tôt que tu ne le voudrais. »

Alors Pharaon appelle son amiral et lui ordonne d'envoyer sa flotte à la poursuite du fugitif ; mais celui-ci disparaît sous les flots, avec son esquif, et reste quinze jours au fond de la mer, où *il reçoit de l'air par un long tuyau de cuir ;* puis il remonte à la surface de l'eau, et arrive un mois après à Jérusalem.

Lorsque le roi des Juifs vit revenir son frère sans l'aimable Salomé, il recommença de plus belle à arracher sa barbe et à déchirer ses vêtements.

« A quoi bon toutes ces doléances? lui dit le sage Morolf: Fais publier à son de trompe, dans tout le royaume, *un grand tournoi* sous les murs de Jérusalem, je me charge du reste. »

Dix mille guerriers accourent pour prendre part à cette fête : c'était la fleur de la chevalerie juive. Morolf les exhorte à venger l'honneur de leur prince, et se rend avec eux en Egypte, accompagné de l'inconsolable Salomon. Les preux jettent l'ancre au fond d'un golfe d'où l'on apercevait la ville et les hautes tours du palais de Pharaon. Le roi des Juifs endosse une robe de pèlerin par-dessus sa brillante armure, et s'achemine seul vers la résidence de son rival ; la perfide Salomé

reconnaît son époux sous son déguisement, et le condamne, par un raffinement de cruauté, à être témoin des caresses qu'elle prodigue à son amant; puis, s'abandonnant aux transports de sa fureur, elle appelle ses gardes, et leur ordonne d'aller pendre le prétendu pèlerin. Les soldats entraînent le roi des Juifs dans la rue, lui attachent une corde au cou, et le conduisent ainsi au supplice à travers une foule de peuple. Tandis qu'on préparait l'échafaud, Salomon embouche son olifan et en sonne par trois fois. A ce signal, les Juifs, ayant à leur tête Morolf et deux *chevaliers du Temple*, s'élancent impétueusement hors d'une forêt où ils se tenaient cachés, dispersent les Egyptiens, et attachent Pharaon à la potence qu'il avait fait dresser pour leur roi.

Au milieu du tumulte, Salomé effrayée du sort qui l'attendait, court se jeter aux pieds de son époux, et cherche à désarmer son juste courroux par d'artificieuses paroles :

« Illustre prince, lui dit-elle, écoute le songe que « j'ai fait la nuit dernière : Mon vœu le plus cher avait « été exaucé, je reposais enfin dans tes bras, et deux « jeunes faucons voltigeaient au-dessus de nos têtes. « Oublie donc le passé et réjouis-toi, car je te donne- « rai deux fils qui régneront en Israël comme le fau- « con dans l'empire des airs.

— Puisque tu ajoutes foi aux songes, interrompit brusquement Morolf, écoute à ton tour celui-ci : J'ai

rêvé hier que je te voyais pendre à une haute potence, sous un grand chêne. »

Mais la prétendue vision de Salomé avait déjà fait une profonde impression sur le faible monarque; ses larmes, son intéressante pâleur et le désordre de sa toilette, qui rehaussait encore l'éclat de ses charmes, achevèrent de toucher son cœur; il releva d'un air ému la belle pénitente et dit à son frère :

« Morolf, oublions le passé, Salomé me promet de m'être désormais fidèle, et d'ailleurs je veillerai sur elle [1].

— Vous aurez beau faire, murmura Morolf, vous ne l'empêcherez pas de vous jouer encore quelque mauvais tour. »

La nuit venue, les Hébreux incendient le palais de Pharaon, et regagnent leur flotte, chargés d'un riche butin. Debout, sur la proue de son navire, Morolf contemple d'un air joyeux les cadavres qui jonchent le champ de bataille, et s'écrie, en agitant son épée sanglante : « Adieu, peuples idolâtres! nous vous avons appris à connaître la valeur des *chrétiens;* nous vous avons baptisés dans votre sang et martyrisés comme des saints! Que le diable soit votre maître et vous entraîne corps et âme en enfer [2]! Quant à nous, buvons en l'honneur de monseigneur saint Jean. »

[1] Ich will sie bass versuchen
Sie gedut iss nummer me.

[2] Der Tüfel sol ir herre syn.

Au nombre des captives que Salomon ramenait à Jérusalem, se trouvait la jeune Affre, sœur de Pharaon. Sa beauté, son esprit, ses grâces enfantines, embrasèrent le cœur du galant monarque, et il oublia bientôt pour elle Salomé, et les trois cents concubines moabites, ammonites, iduméennes, sidoniennes et géthiennes dont il avait peuplé son palais.

« Ami Morolf, disait-il souvent à son fidèle confident, j'ai résolu d'épouser la belle Affre, si jamais Salomé vient à mourir..... — Ou s'il lui prend encore fantaisie de se laisser enlever, ajoutait brusquement Morolf.—J'ai trop bien pris mes précautions pour avoir rien à craindre de ce côté-là, » reprenait le présomptueux Salomon.

Ici le poëte interrompt son récit et adresse de prudents conseils à ses lecteurs : « Un homme sage, dit-il, doit laisser sa femme se garder elle-même, car si la vertu n'est pas un frein assez puissant pour la retenir dans le bon chemin, les murs et les verrous ne serviront à rien. »

La catastrophe que Morolf avait prévue ne tarda pas à s'accomplir, et Salomé prit un beau jour la fuite avec le roi d'un pays voisin, nommé Princian. Morolf enfourche aussitôt un âne et retourne à la quête de l'infidèle. Il se présente à la porte du palais de Princian, sous le costume d'un pauvre mendiant. Le roi lui envoie, par un de ses *chambellans*, des vivres et un anneau qui avait appartenu à Salomon ; et Morolf, après

avoir débité force lazzi aux habitants du château, remonte sur son âne et se retire dans la forête voisine.

« C'est Morolf, le rusé Morolf ! s'écria Salomé, en apprenant la visite de l'étranger ; trente marcs d'or à qui me ramènera le mendiant mort ou vif ! »

Les officiers du roi, croyant la chose facile, se mettent aussitôt en campagne. Chemin faisant, ils avisent un pèlerin, et lui demandent des nouvelles du vieux mendiant.

« Allez toujours droit devant vous, leur répond-il, vous ne tarderez pas à le rejoindre, du train où vous courez. »

Les officiers s'en vont toujours droit devant eux, pendant un jour et une nuit, et ne rencontrent qu'un vieux baudet qui errait à l'aventure ; ils font haro sur le baudet, et retournent au palais rendre compte de leur mission.

« Ce pèlerin, c'était Morolf, le rusé Morolf ! s'écrie la reine ; trente marcs d'or à qui me le ramènera mort ou vif ! »

Et voilà les officiers de Princian galopant de nouveau par monts et par vaux... « Eh ! mes amis, leur dit un ménestrel qui se dirigeait vers la ville, si vous cherchez le vieux pèlerin, prenez le premier chemin que vous trouverez à votre droite. »

Les officiers s'y lancent à pleine carrière ; ils battent les forêts et les buissons, ravagent les récoltes, écrasent sous les pieds de leurs chevaux tous les passants qu'ils

rencontrent, et reviennent au palais, harassés de fatigue, et de fort méchante humeur du peu de succès de leurs recherches.

Salomé ne les eut pas plutôt aperçus, qu'elle les accabla d'injures et de reproches : « Avez-vous donc entièrement perdu l'esprit? leur dit-elle ; comment n'avez-vous pas reconnu Morolf sous cet habit de ménestrel? Allez, remontez promptement à cheval et courez à sa poursuite; je donnerai trente marcs d'or à celui qui me le ramènera mort ou vif! »

Morolf, déguisé en boucher, échappe encore cette fois aux émissaires de la reine, et retourne à Jérusalem, auprès de Salomon.

Ce prince s'embarque avec 10,000 preux pour le pays d'Abers. Maldeger, neveu de Morolf et fils d'une sirène, revêt son casque de nuages (Nebelkappe), qui le rendait invisible, et ouvre aux Juifs le château où s'étaient refugiés les deux amants. Morolf tue Princian en combat singulier, ses troupes sont passées au fil de l'épée, et le roi ramène en triomphe à Jérusalem la belle Salomé; mais Morolf, qui était las de courir le monde après cette nouvelle Hélène, la fit mourir en lui ouvrant les veines, et déposa lui-même son corps dans la *cathédrale* de Jérusalem. « Maintenant, noble dame, s'écria-t-il, en roulant une pesante pierre sur son sépulcre, vous ne nous échapperez plus jusqu'au jugement dernier. Peu de jours après, Salomon épousa la belle Affre, qui lui fit bientôt oublier les temps ora-

geux de son premier hyménée. *Et quand Dieu les rappela tous deux à lui, ils furent s'asseoir ensemble à sa droite parmi les élus.*

Que le ciel nous accorde la même grâce ! Amen.

DIALOGUE DE SALOMON ET MOROLF.

Le grand roi Salomon, tout sage qu'il était, ne pouvait se défendre d'un goût prononcé pour la controverse; peu lui importait le sujet, pourvu qu'il lui donnât l'occasion de faire parade d'érudition, et qu'il restât surtout maître du terrain. Il discourait sur la philosophie, la religion, la guerre, l'astronomie et sur les productions de la terre, « *depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille;* » et il parlait, avec une égale facilité, « *des bêtes, des oiseaux, des reptiles et des poissons*[1].

« Et il venait des gens de tous les peuples pour en-

[1] Les Rois, liv. II, chap. IV, v. 33.

tendre la sagesse de Salomon, et de la part de tous les rois de la terre qui avaient entendu parler de sa sagesse [1]. »

Le roi de Tyr lui fit proposer, par des ambassadeurs, des problèmes difficiles, qu'il résolut à l'entière satisfaction de ce prince, et la reine de Saba « *le vint elle-même éprouver par des questions obscures.* »

Les historiens sacrés ne disent point quelles étaient ces questions, mais on sait « qu'il lui expliqua tout ce qu'elle lui proposa, et qu'il n'y eut rien que le roi n'entendît et qu'il ne lui expliquât [2]? »

Or, parmi cette foule de pèlerins qui se pressait autour de lui pour le voir et l'entendre, il remarqua un jour un nain difforme et hideux qui semblait attendre qu'il lui adressât la parole. C'était bien le plus sale et le plus dégoûtant philosophe qui se fût encore présenté devant lui. Ses méchants haillons recouvraient à peine certaine partie du corps que la bienséance nous interdit de nommer; sa tête, qui tenait plus du singe que de l'homme, était surmontée d'une épaisse crinière de cheveux roux, et il s'exhalait de toute sa personne une odeur infecte. Ce petit monstre donnait le bras à une femme qui le surpassait encore en laideur, et sur laquelle il veillait d'un œil jaloux, comme si elle eût été la beauté la plus accomplie de la terre. Salomon

[1] Les Rois, liv. II, chap. IV, v. 34.

[2] Ibid., chap. X, v. 1 et 2.

contempla quelques instants avec étonnement ce singulier couple, et demanda ensuite au nain qui il était.

« Qui es-tu toi-même? » interrompit l'étranger.

Le roi lui fit complaisamment toute sa généalogie, après quoi le nain reprit :

« Mon trisaïeul se nommait Rumpolt, mon bisaïeul Ronepolt, mon aïeul Rolbrecht; et je m'appelle Morolf comme mon père. Cette dame qui m'accompagne est ma femme; on reconnaît aisément qu'elle est de noble race à la richesse des vêtements qui recouvrent son beau corps.

—Tu me parais un étrange compère, lui dit Salomon; mais voyons, discutons ensemble, et si tu peux répondre victorieusement à mes questions, je ferai ta fortune. »

Là-dessus commence un feu roulant de proverbes et d'énigmes obscurs, qui font peu d'honneur à l'esprit et au bon goût de l'auteur; puis Salomon, dépité de ne pouvoir embarrasser Morolf, lui ordonne brusquement de se retirer.

Morolf. Il faut auparavant que tu te reconnaisses vaincu et que tu me donnes ce que tu m'as promis.

Les officiers du roi. Manant, tu deviens trop hardi, tu mériterais qu'on secouât la poussière de ton dos avec un bâton noueux.

Salomon (à ses officiers). Ne lui faites point de mal; donnez-lui, ainsi qu'à sa femme, une paire de souliers et mettez-les tous deux à la porte.

Le lendemain le roi accorde une seconde entrevue à

Morolf, et le chasse encore de son palais, en le menaçant de le faire dévorer par ses chiens, s'il osait reparaître devant lui.

Morolf se présente, quelques instants après, dans la cour du château, avec un lièvre caché sous sa robe ; les officiers du roi excitent les chiens contre lui ; mais il lâche le lièvre, et ceux-ci s'élancent aussitôt à sa poursuite. Morolf rentre alors au palais, tout fier du succès de sa ruse.

« Puisque te voilà, lui dit Salomon, je veux bien te permettre d'assister à la fête que je donne aujourd'hui. Maintenant que j'ai fait mettre de beaux tapis dans cette salle, ne t'avise pas de cracher partout, selon ta détestable habitude, ou choisis du moins une place qui *sera restée à découvert.* »

Les convives arrivent ; Morolf, se sentant envie de cracher et apercevant un chevalier *chauve* qui dormait dans un coin, lui crache sur la tête.

Vient ensuite le célèbre jugement de Salomon.

« A quoi as-tu reconnu la véritable mère ? demande Morolf au roi.

— A ses cris et à son désespoir, lorsque j'ai voulu faire partager l'enfant, répond Salomon.

— Bien fou qui se fie aux larmes d'une femme ! s'écrie Morolf ; elles savent toutes feindre habilement des sentiments qu'elles n'éprouvent point. Si tu te laisses toucher aussi facilement, tu seras trompé plus d'une fois. »

Le roi s'emporte alors en invectives contre Morolf, qui va se réfugier dans une ruche d'abeilles. Deux larrons surviennent et enlèvent le nain avec la ruche. Morolf applique par derrière, à l'un des voleurs, un vigoureux coup de poing; celui-ci, s'imaginant que c'était son camarade qui l'avait frappé, se jette sur lui pour riposter, et le nain s'enfuit.

Une nuit que la campagne était couverte de neige, Morolf s'attache aux pieds et aux mains des pattes d'ours, se promène autour du palais, et va se cacher ensuite dans le fourneau d'une chaumière abandonnée. Le lendemain matin, Salomon, apercevant depuis sa fenêtre l'empreinte des pas d'une bête fauve, appelle ses veneurs et fait mettre ses meutes sur la piste.

Les chiens le conduisent, à son grand étonnement, dans la chaumière, et Morolf, en entendant la chasse royale approcher, présente aussitôt le d..... à l'ouverture du poêle.

« Seigneur, dit-il à Salomon, vous m'aviez déclaré que vous ne vouliez plus jamais revoir ma figure, voici donc la seule position dans laquelle j'ose me présenter devant vous. »

Après cette grave insulte, le nain est condamné à être pendu à un arbre; il obtient comme dernière faveur qu'il lui soit permis de le choisir lui-même, et il se dirige vers la forêt avec une escorte de soldats; mais la journée se passa sans qu'il eût encore trouvé un arbre qui lui convînt, et les gens du roi, lassés de ses indé-

cisions, lui firent grâce de la vie, à condition qu'il quitterait pour toujours la Judée.

Une année s'écoule, Salomon se laisse enlever sa femme, et envoie chercher Morolf par toute la terre. Le nain sort alors de sa retraite, et s'engage à retrouver la fugitive.

La fin du roman n'est plus qu'une répétition abrégée de celui dont j'ai déjà donné l'analyse.

L'auteur termine son poëme en priant ses auditeurs de le juger avec indulgence, et d'avoir égard aux difficultés que présente un pareil travail.

BITEROLF[1].

La composition de ce poëme remonte pour le moins au XIIe siècle. Grimm et Lachmann se fondant sur quelque analogie de formes, l'attribuent à l'auteur du *Nibelungen-Klage* ; toutefois Biterolf est sous, tous les rapports, bien inférieur à ce poëme. Ce n'est qu'une effrayante accumulation de vers dénués d'idées et de pensées, et où l'esprit et l'imagination ne jouent qu'un très-faible rôle.

L'auteur de Biterolf paraît avoir puisé le sujet de son poëme, à la même source que celui du Jardin de roses[2] ; on y retrouve l'expédition des Huns en Bourgogne, la joute tenue sous les murs de Worms, et présidée par

[1] De 1,350 vers; publié par Hagen, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Vienne.

[2] Je donnerai plus loin l'analyse de ce poëme.

Krimehilde, la querelle de Théodoric, et du vieil Hildebrand, et le retour des Huns dans leur patrie.

Biterolf et Dietleib tiennent peu de place dans ce poëme malgré qu'ils en soient les héros, et ils disparaissent bientôt derrière les grands noms de Théodoric de Siegfried, et de Roger de Bechalare.

Parmi tout ce fatras de mauvais vers, il n'est rien qui puisse captiver un seul instant l'attention, ni exciter le moindre intérêt. L'auteur termine son roman par une leçon de tolérance dont nous pourrions encore aujourd'hui faire notre profit :

Und wer nindert Christenlichen tuet
Nur horden (thésauriser) und sparen.
Der mag noch baz ze helle varen
Dann Etzele der maere
Wie er ein hayden waere [1].

Biterolf, prince de Tolède, était né sous une heureuse étoile, car il possédait une femme sage et vertueuse, et l'épée la mieux trempée qui se fût jamais vue.

Sa femme se nommait Dietlind.

[1] Ce passage est traduit à la fin de l'analyse.

L'épée s'appelait Schrit, elle avait été forgée à vingt milles de Tolède par le vieux Myme.

La naissance d'un fils vint mettre le comble à tous les désirs de Biterolf; rien n'eût manqué à son bonheur, si une secrète jalousie n'eût dévoré son cœur. Il enviait la gloire d'Attila, parce qu'elle surpassait la sienne ; cette pensée l'obsédait nuit et jour, et il résolut enfin de s'assurer par lui-même si le monarque païen était vraiment digne de sa haute renommée. Il confia donc à son neveu *Walter*, *prince de Paris*, l'administration de ses États, et sans faire part à sa femme de ses projets, il partit pour le pays des Huns, suivi de douze de ses plus braves chevaliers.

Biterolf traverse la Bourgogne, et oblige le vaillant Gelfrat à lui accorder le libre passage par son royaume de Bavière. Après s'être reposé quelque temps dans le château de Bechalare , où la belle Gotlinde, l'épouse du célèbre Roger, lui accorde une généreuse hospitalité, il arrive enfin au terme de son voyage. Attila l'accueille comme un frère, le loge dans les plus beaux appartements de son palais, et met tous ses trésors à sa disposition.

Forcé d'admirer sa courtoisie et sa libéralité, Biterolf voulut encore être témoin de sa bravoure, et le suivit à la guerre. Trois années s'écoulèrent sans que le prince de Tolède eût réussi à surprendre chez son hôte un seul défaut qui ternît ses vertus ; mais semblable à ces joueurs dont les revers ne font qu'exciter la funeste

passion, il oubliait les devoirs d'époux et de roi pour courir après une vaine chimère. Sa jalousie faillit le perdre. Un jour qu'il observait Attila d'un œil d'envie, sous les murs de *Gamaly*, *en Prusse*, il fut surpris par l'ennemi, et emmené prisonnier. Sa captivité ne dura pas longtemps ; il réussit à tromper la vigilance de ses gardiens, et rejoignit Attila.

Mais, laissons ce monarque continuer à épier le roi des Huns, et revenons à son fils. Touché du désespoir de sa mère, qui ignorait le sort de son époux, le jeune Dietleib forma le projet d'aller à sa recherche ; il se procura secrètement des armes et des chevaux et se mit un beau jour en campagne avec ses compagnons de jeu qui étaient tous aussi téméraires et aussi inexpérimentés que lui.

En traversant la Bourgogne, il rencontre Hagen de Troneg : « D'où viens-tu, gentil bachelier? lui demande le preux. — J'aurais bien à faire si je voulais raconter mon histoire à tous les curieux que je trouverais sur mon chemin, » répond fièrement l'enfant. Hagen insiste et le menace ; pour seule réponse, Dietleib lui assène un grand coup d'épée, et le héros bourguignon se retire sans en demander davantage.

« Malheur à cet aventurier ! s'écrie le roi Gonthier en apprenant la déconfiture de son chevalier, je vais lui faire sentir la force de mon bras et le poids de ma colère. »

Quelques instants après il rentrait à Worms, les ha-

bits déchirés et couverts de poussière, en s'appuyant péniblement sur un tronçon de lance ; il avait laissé ses armes et son cheval entre les mains du vainqueur

Dietleib désarçonne encore force chevaliers, pourfend force géants, et arrive chargé des trophées de ses victoires à la cour d'Attila. Le roi des Huns et sa femme, la belle Hilde, se prirent aussitôt d'une vive affection pour ce jeune étranger qui possédait, en vrai héros de roman, toutes les vertus et toutes les perfections imaginables ; la guerre, les combats, les fatigues et le tumulte des camps étaient sa vie, son élément, et on aurait pu le comparer « à un de ces faucons de bonne race qui naissent avec les plus nobles instincts. »

En se promenant un jour, à quelque distance du palais, Dietleib rencontre un chevalier magnifiquement équipé, qui venait de son côté ; il le prend pour un guerrier *polonais*, broche de l'éperon et fond sur lui l'épée haute. L'inconnu dégaîne à son tour, et les armures des deux champions retentissent, comme l'enclume sous le marteau, des coups qu'ils se portent l'un à l'autre. A ce moment, Roger de Bechalare accourt de toute la vitesse de son cheval, et saisissant Dietleib par le bras : « Arrête, lui dit-il, et cesse de frapper celui à qui tu dois la vie ! »

Nous n'essayerons pas de peindre l'étonnement et la joie de Biterolf en reconnaissant son fils dans le brave chevalier qui l'avait assailli avec tant de courage ; d'ailleurs l'auteur n'esquisse que rapidement les détails de

cette entrevue, et appelle notre attention sur un autre sujet.

On se souvient que Hagen et Gonthier avaient attaqué Dietleib à son passage en Bourgogne, et que ce jeune prince ne leur était échappé que par une vigoureuse résistance. Attila résolut de venger l'injuste agression dont son favori avait failli être victime, et il fit sommer Gonthier, par un héraut d'armes, de venir lui-même se justifier de ce crime auprès de Dietleib, ou de se préparer à une guerre à outrance.

Gonthier ne se laissa point intimider par les menaces du puissant roi des Huns, et repartit fièrement qu'il était résolu à défendre contre lui son honneur et sa couronne. Lorsque le héraut eut rapporté cette réponse à Attila, celui-ci appela ses vassaux aux armes, et leur ordonna de se mettre aussitôt en marche pour la Bourgogne.

Roger de Bechalare formait l'avant-garde avec ses chevaliers ; Biterolf, Dietleib, Théodoric, Hildebrand, le prince de Milan, le brave Nudung, et une foule de preux, déjà renommés par leurs exploits, composaient l'élite de l'armée.

Le margrave de Bechalare vint porter à Worms, au roi de Bourgogne, la dernière sommation d'Attila et de ses alliés. Gonthier le reçut assis sur un trône resplendissant et entouré des plus célèbres paladins de son royaume. On distinguait, parmi eux, Siegfried, l'époux de la fière Krimchilde, Hagen de Troneg,

Ortwein de Metz, et Walther d'Aquitaine, l'époux de la belle Hildegonde, qui avait trouvé à la cour de ce prince une généreuse hospitalité.

Dès que le margrave eut annoncé l'objet de sa mission, tous ces vaillants chevaliers frappent du poing sur leur épée en jurant de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de leur roi : « Les « guerriers bavarois étaient ceux qui criaient le plus « fort, » ajoute le poëte, « car la jactance est chez eux « à l'ordre du jour, et un simple écuyer y parle plus « de ses hauts faits que trente chevaliers d'un autre « pays. »

L'audience terminée, Gernot (le frère du roi) prit par la main l'ambassadeur d'Attila, et le conduisit auprès de la reine Brunehilde, qui l'embrassa en signe du bienvenu, comme c'était d'usage alors. Vint ensuite le tour de Krimehilde et d'Hildegonde, aux lèvres de rose, qui lui accordèrent la même faveur, et lui firent présent de faucons aux ailes rapides, de chiens de chasse dont le collier était garni de pierres précieuses, et d'une lance d'Angran ornée d'un gonfanon bleu d'azur. Puis l'heureux margrave salua ses hôtes, et rejoignit l'armée des Huns, qui campait déjà sous les murs de Worms.

Comme dans le *Jardin des roses*, le vieil Hildebrand est chargé par Attila de régler l'ordre de la bataille ; mais aucun chevalier ne veut accepter la place qu'on lui assigne. Tous éclatent en violents murmures contre

le vieux guerrier; et Théodoric, qu'il avait désigné pour combattre Siegfried, le frappe au visage de son gantelet de fer. Le margrave Roger prend alors le parti de faire proposer au roi de Bourgogne d'ouvrir la guerre par une grande joute, où chaque combattant choisirait lui-même son adversaire.

Les Huns, qui avaient peu l'habitude des jeux chevaleresques, furent rudement traités dans ce tournoi ; plusieurs d'entre eux perdirent leurs armes et leurs chevaux, et les Bourguignons eurent tous les honneurs de la journée.

Le lendemain les chevaliers d'Attila, impatients de venger l'honneur de leur nom, font sonner les fanfares dès le lever de l'aurore, et marchent les premiers à l'ennemi. De brillants étendards flottaient autour d'eux ; celui du duc de *Tenelant*, représentant un cerf aux cornes d'or, formait l'avant-garde. Les deux armées se ruent l'une sur l'autre avec la rapidité de la foudre, et une *pluie de sang* inonda bientôt les rives verdoyantes du Rhin. Théodoric et Siegfried, l'Hector et l'Achille du moyen âge, animent l'ardeur de leurs guerriers, et le carnage et la mort signalent partout leur présence.

La victoire, longtemps indécise, sembla enfin se prononcer en faveur des Bourguignons.

« Hélas ! s'écrie Wolfart, je donnerais Rome et le palais Latran pour n'avoir jamais quitté mes foyers !

Voilà nos gens qui reculent comme des écrevisses qui sortent de l'eau. »

Mais Théodoric s'élance à la tête des siens, et rétablit les chances du combat. Il appelle Siegfried d'une voix tonnante, et les deux héros fondent l'un sur l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux.

« *Ahi ! ahi !* crient les Bourguignons en se pressant autour de leur chef.

— *En avant ! en avant !* » répondent les Huns qui accourent au secours du prince de Vérone.

Le sang coule à torrents, et la plaine retentit au loin du choc des armes et des hennissements des nobles destriers.

La nuit vient enfin mettre un terme au combat ; les guerriers délacent leurs casques et leurs cuirasses, et ensevelissent leurs morts à la lueur des flambeaux.

Le troisième jour, Roger de Bechalare fait vœu d'aller planter sur les murs de Worms l'étendard que lui avait donné Krimehilde ; il choisit quatre-vingt-six princes qui doivent l'aider dans son entreprise, et prévient Gonthier qu'il ait à lui opposer un nombre égal de chevaliers de race princière. La reine et les dames de la cour se placent aux fenêtres du palais pour assister à ce combat, et leurs défenseurs s'avancent en belle ordonnance sur les remparts.

Je passe sous silence les innombrables prouesses qui s'accomplirent dans cette mémorable journée. Roger de Bechalare et Dietleib défendirent vaillamment la

bannière, et ils étaient déjà près d'atteindre le rempart, lorsque les trois reines donnèrent le signal qui devait mettre fin à la joute.

Elles vinrent ensuite recevoir les princes Huns aux portes de Worms, et les conduisirent au palais de Gonthier, où elles les aidèrent elles-mêmes à se débarrasser de leurs armures et à se mettre au bain. Puis Huns et Bourguignons s'assirent ensemble à un somptueux festin, et ne se séparèrent qu'au lever de l'aurore.

Attila combla de riches présents tous ceux de ses alliés qui avaient pris part à cette expédition, et il donna à Biterolf, en récompense de ses fidèles services, le beau pays de Styrie, où ce prince vint s'établir, une année après, avec Dietlind et Dietleib.

« Si les monarques chrétiens, ajoute ici le poëte, « pratiquaient la justice comme le roi des Huns, ils « n'auraient pas à redouter les flammes de l'enfer; « car Attila, tout païen qu'il était, aura accès dans « le ciel avant ceux qui ne sont chrétiens que de « nom. »

LE PAUVRE HENRI. — SAINT GRÉGOIRE. — YVAIN,

OU LE CHEVALIER AU LION.

Par Hartmann, vassal d'Aue [1].

Ce romancier, qui fut aussi l'un des plus célèbres minnesenger du XIIIe siècle était né en Thurgovie, dans le château de Vesperspuel [2], dont on aperçoit encore les ruines près de la jonction de la Thur et du Rhin. Dès qu'il fut d'âge à porter les armes, Hartmann quitta le manoir de ses pères, il dit adieu à sa patrie, à la dame qu'il aimait, et suivit comme écuyer le baron d'Aue à la guerre et aux tournois.

A la mort de ce seigneur, Hartmann regagna tristement ses montagnes; le froid accueil que lui fit sa maîtresse vient mettre le comble à ses chagrins.

« Ce n'est pas sans raison que je suis accablé de « tristesse; j'ai perdu tout ce qui faisait mon bonheur « dès ma tendre enfance. Dieu l'a voulu ainsi ! la mort

[1] *Le Pauvre Henri*, publié par Myller — *Saint-Grégoire*, par Lachmann; Berlin, 1838. — *Yvain*, par Benecke et Lachmann.

[2] Hagens Minnesenger.

« de mon maître a déchiré mon cœur, et la dame que « j'aimais déjà, lorsque *je m'amusais encore à chevaucher « sur un bâton*, me refuse ses faveurs [1]. »

Privé de son protecteur, repoussé par sa maîtresse, le vassal d'Aue embrassa la croix et partit pour la terre sainte, le cœur dévoré d'amertume. Il composa cette chanson en quittant sa patrie :

1° « Soyez chaste et vertueux lorsque vous avez pris la croix, elle vous rendra le bonheur et vous donnera la force de maîtriser un amour malheureux. Mais la croix n'est rien sans les œuvres. A quoi vous sert de la porter sur l'habit, si vous ne la portez pas aussi dans le cœur ?

2° « J'ai longtemps suivi messire Hachen (son maître), à la recherche d'une gloire vaine et passagère. Le monde m'a attiré à lui par ses appâts trompeurs ; insensé ! je m'y suis laissé prendre. Seigneur Christ, à qui j'appartiens maintenant, aide-moi à renoncer au monde avec l'aide de cette croix que je porte sur l'épaule. »

Après son retour de terre sainte, Hartmann reprit la lyre pour se plaindre des rigueurs de l'amour.

« Souvent l'on me dit : Hartmann, viens avec nous faire la cour aux dames ; et moi je réponds : Ah ! de grâce, laissez-moi en repos et courez seuls auprès de vos belles dames ; elles m'ont tellement maltraité que

[1] Chanson du codex Manesse.

leur société est sans charme pour moi. » Il réussit cependant à trouver une beauté plus traitable qui l'épousa contre le gré de ses parents et se retira avec lui en Souabe, où il passa le reste de sa vie.

Hartmann était un des plus grands érudits de son époque. Il parlait le roman, le français et le latin, et il rappelle avec une certaine vanité qu'il savait aussi lire et écrire.

Outre les jolies chansons que le recueil *Manesse* nous a conservées, on possède encore de lui une traduction des romans *d'Erec et Enite*, *et d'Yvain* (tous deux de Chrétien de Troyes), *le Pauvre Henri*, *et la Légende de saint Grégoire*.

Le poëme du *Pauvre Henri* parle plus au cœur qu'à l'imagination; on n'y trouve point ces longues descriptions de combats et ces aventures merveilleuses qui font le sujet habituel des romans de chevalerie; tout le charme de ce récit repose dans la grâce naïve avec laquelle l'auteur a su retracer le dévouement d'une jeune fille pour un pauvre lépreux.

« Un chevalier *qui savait lire dans les livres*, et avait
« nom Hartmann, vassal d'Aue, résolut d'occuper ses
« longues veillées à composer quelque histoire qui
« tournât à la gloire de Dieu et divertît en même temps
« ceux qui l'entendraient. Il s'est nommé en commen-
« çant, dans l'espoir que toutes les peines que lui a
« causées ce travail ne seront pas sans récompense, et
« que ceux qui le liront prieront pour le salut de l'âme

« de l'auteur. On dit d'ailleurs qu'on obtient la rémis-
« sion de ses propres péchés en invoquant Dieu à l'aide
« de ses frères. »

Il y avait autrefois en Souabe un riche et jovial seigneur, appelé Henri d'Aue, qui possédait les vertus d'un chevalier accompli; c'était un *diamant de loyauté, un refuge pour les malheureux, et un bouclier pour ses vassaux* [1]. Partout on citait ses sages reparties, partout on racontait ses exploits; mais les éloges qu'on lui prodiguait dans les palais et dans les chaumières remplirent son cœur d'un fol orgueil, et furent la cause de sa ruine. Ebloui d'une si longue prospérité, entraîné par la passion de la gloire, il s'abandonna à une vie dissipée, et ne songea plus qu'à briller dans les tournois et à chanter l'amour et les dames.

« Que sont, hélas! les plaisirs de ce monde? Une
« torche qui brille un instant et se réduit en cendre;
« une fleur qui se fane lorsqu'elle commençait à s'ou-
« vrir; un sourire que les larmes viennent bientôt
« étouffer! Le sire d'Aue ne tarda pas à s'apercevoir,
« comme Absalon, que toutes les couronnes d'ici-bas
« tombent au moindre choc, et que la mort plane sans
« cesse sur nos têtes : *Media vita in morte sumus.* »

Une cruelle maladie vint fondre tout à coup sur lui : son corps se couvrit de lèpre, et le beau chevalier n'inspira plus que des sentiments d'horreur et de dégoût.

[1] Ein schilt siner mâge.

Il s'en fut consulter les médecins des célèbres écoles de Montpellier (Munpasilieu) et de Salerne, dans l'espoir d'obtenir quelque soulagement à ses souffrances ; tous lui déclarèrent qu'il ne pourrait se guérir qu'en lavant ses plaies dans le sang d'une jeune vierge qui aurait volontairement sacrifié sa vie pour le sauver.

Le sire d'Aue, qui avait une grande expérience du monde, comprit qu'il serait inutile de mettre à une pareille épreuve le dévouement des nobles dames qui l'avaient aimé; il regagna tristement son manoir, distribua ses biens aux pauvres, et se retira chez un de ses fidèles vassaux.

Un soir que l'hôte et sa famille se trouvaient réunis avec lui autour du feu, ce digne homme ne put s'empêcher de lui demander si les médecins regardaient son mal comme incurable : « Hélas ! répliqua le pauvre Henri en poussant un profond soupir, Dieu m'a envoyé cette maladie en punition de mon orgueil ; chacun me fuit, chacun me repousse avec horreur, et si je n'avais pas trouvé un asile chez vous, mes fidèles amis, la mort serait bientôt venue mettre un terme à mes souffrances. C'est d'ailleurs elle seule qui peut m'en délivrer, car les docteurs de Salerne et de Montpellier m'ont déclaré qu'il fallait, pour me guérir, qu'une jeune vierge consentît à arroser mes plaies de son sang ; et dans l'état où je suis réduit, comment pourrais-je trouver une femme qui fût capable d'un pareil sacrifice ? »

Une petite fille que le sire d'Aue tenait sur ses ge-

noux ne perdit pas un mot de tout ce qu'il venait de dire. Pendant la nuit, les malheurs et la touchante résignation du bon chevalier se représentèrent si vivement à son imagination, qu'elle ne put retenir ses sanglots. Ses parents, qui couchaient dans la même chambre qu'elle, lui ayant demandé la cause de ses larmes :

« Je songe, répliqua-t-elle, aux souffrances de notre maître, qui nous a toujours traités avec tant de bonté.

— Nous en sommes affligés comme toi, répondit son père ; et si c'était un autre que Dieu qui le tourmente ainsi, nous le maudirions de tout notre cœur. »

La nuit suivante, la petite fille déclara à ses parents qu'elle avait résolu de se sacrifier pour le sire d'Aue. Ses paroles réjouirent et attristèrent à la fois leur cœur.

« On s'aperçoit, mon enfant, lui dit son père, que tu n'as pas vu la mort de près ! Ne t'avise plus de tenir de pareils propos, ou gare à ta peau [1] !

— Il est vrai que je suis encore bien jeune, reprit la petite fille ; mais, en n'échangeant que quelques années de vie contre mon salut éternel, le sacrifice sera d'autant moins pénible à faire. Accordez-moi votre pardon, mes bons parents, car mon parti est pris ; je mourrai pour le sire d'Aue : il faut que cela soit !

[1] Es gât dir uf dîne hût.

— Mon enfant! s'écria la pauvre mère en la pressant dans ses bras, veux-tu donc briser mon cœur de désespoir? Toi qui fais notre orgueil et notre joie, toi qui devais être le soutien de notre vieillesse, tu descendrais avant nous dans la tombe, et tu violerais le saint commandement qui t'ordonne d'aimer ton père et ta mère, et de leur obéir en toutes choses! »

Mais la jeune fille fut inébranlable dans sa résolution; elle réveilla de grand matin le sire d'Aue, et partit avec lui pour Salerne.

Lorsqu'ils furent arrivés chez le médecin, celui-ci prit l'enfant par la main, et l'emmena dans son laboratoire où il devait accomplir le sacrifice. A peine se fut-il éloigné, que le *pauvre Henri*, tourmenté de remords et d'inquiétudes, courut observer, à travers une fente de la porte, le drame qui allait se passer. Il vit la jeune fille couchée toute nue sur une table, et regardant aiguiser, d'un air tranquille, l'instrument qui devait lui donner la mort; puis le savant docteur s'approcha d'elle le scalpel à la main, et fit jaillir de son corps quelques gouttes d'un sang vermeil. En ce moment la porte se brise avec fracas, et le sire d'Aue, la figure livide et l'œil en feu, s'élance sur l'Esculape, et, lui secouant rudement le bras :

« Garde-toi d'ôter la vie à cette belle enfant! lui dit-il; je ne veux point de la santé à un pareil prix. Tu auras tout l'or que je t'avais promis; mais elle ne

mourra pas. Je saurai supporter, sans me plaindre, l'épreuve que le ciel m'a envoyée. »

La noble jeune fille eut vainement recours aux prières et aux menaces :

« Lâche ! lui disait-elle, qui n'osez pas même affronter la vue de la mort : je vous mépriserai dorénavant comme vous le méritez ! »

Cette espèce de défi n'eut point le résultat qu'elle en attendait, et le sire d'Aue la ramena dans sa patrie.

Quelques années après, Dieu eut enfin pitié de la résignation de ce digne chevalier ; il lui rendit la force et la santé, et le *pauvre Henri* devint l'époux de la belle jeune fille qui avait voulu mourir pour lui.

SAINT GRÉGOIRE[1].

(Gregorius.)

On ne se douterait guère que ce poëme, qui commence et finit par un inceste, ait eu un but moral et religieux ; c'est cependant là ce que se proposait Hart-

[1] Publié par Karl Lachmann. Berlin, 1838.

mann d'Aue. En écrivant la vie de Grégoire, il a voulu prouver que le pécheur, quelque coupable qu'il soit, trouvera néanmoins grâce devant Dieu, s'il est touché d'un repentir sincère et profond. Mais le sujet de cette légende est si révoltant, que nous nous bornerons à en donner une rapide analyse.

Un prince d'Aquitaine s'éprend d'un criminel amour pour sa sœur. Elle met au monde un fils qu'elle abandonne, comme Moïse, à la fureur des flots. Un pêcheur recueille l'enfant, et confie son éducation à l'abbé d'un couvent voisin, qui le baptise du nom de Grégoire. Ce vénérable prélat s'attache à son élève, et le destine à lui succéder ; mais le jeune Grégoire, préférant la guerre et les combats aux douceurs de la vie monacale, se sépare de son protecteur et se met en quête d'aventures.

Son malheureux destin le conduisit auprès de sa mère, qui se trouvait alors en guerre avec un seigneur du voisinage. Grégoire le défait en combat singulier, et épouse bientôt après la princesse d'Aquitaine.

Celle-ci reconnaît un jour, entre ses mains, des tablettes d'or qu'elle avait déposées dans son berceau en se séparant de lui ; et, n'osant plus douter de l'horreur de son crime, elle se retire pour le reste de ses jours dans un couvent.

Quant à Grégoire, il s'exila sur un rocher au milieu de la mer, où il vécut pendant dix-sept ans sans abri contre le froid et les tempêtes. Le ciel eut enfin

pitié de son repentir, et deux seigneurs romains, guidés comme les mages d'Orient par une étoile miraculeuse, vinrent déposer à ses pieds la tiare et le manteau pontifical.

YVAIN,

ou le Chevalier au Lion [1].

« La gloire et le bonheur sont la récompense de « ceux qui s'appliquent au bien : le bon roi Arthus « nous en donne la preuve. Il s'est toujours signalé « par tant de courage et de vertus, qu'il a obtenu la « couronne d'honneur, et qu'il jouit partout d'un haut « renom. Les gens de son pays prétendent qu'il vit « encore aujourd'hui. Mais, quoi qu'il en soit, si son « corps est rentré dans la poussière, sa gloire n'en est « pas moins éternelle [2].

[1] 8,165 vers.

[2] Chrétien de Troyes entre tout de suite en matière :

Arthus li bons rois de Breteigne
Ja ceci proesce nos enseigne
Que nos soions preu et courtois
Tint cort si riche come rois.
. . . . . .
La court fu à Carduel en Gales.

« Un chevalier lettré, *qui savait lire dans les livres* « et s'amusait à rimailler lorsqu'il n'avait rien de « mieux à faire, s'est imposé la tâche d'écrire ce « poëme, dont la scène se passe à la cour de ce prince. « Il s'appelle Hartmann d'Aue.

« Le roi Arthus était venu, selon son habitude, célé- « brer les fêtes de Pâques dans sa bonne ville de Kari- « dol ; tous les seigneurs et toutes les dames de ses États « s'y étaient donné rendez-vous ; on dansait, on jouait « de la lyre, on tirait à l'arbalète, on rompait force « lances ; enfin, on s'amusait comme on ne sait plus « s'amuser de notre temps [1]. »

Un soir que le royal couple était allé prendre quelques instants de repos, Geneviève [2] reconnut la voix de quelques chevaliers qui causaient ensemble dans la pièce voisine. Le sujet de leur entretien excita si vivement sa curiosité, qu'elle quitta son époux pour se rendre auprès d'eux. Kalogrant l'aperçut le premier, il se leva aussitôt de son siége, et s'inclina respectueusement devant sa souveraine. Jaloux de se voir devancé par ce jeune preux, Key, le sénéchal, lui dit avec aigreur : « Nous savions déjà que vous vous croyiez le chevalier le plus courtois et le plus accompli de la terre; il me semble cependant qu'au lieu de vous lever seul,

[1] Li un raconterent noveles,
Li autre parlaient damors.
(*Chret. de Troyes.*

[2] La femme d'Arthus.

vous eussiez dû nous prévenir de l'arrivée de la reine et attendre que nous la saluions.

— Sénéchal, interrompit Geneviève, ton cœur est si envieux, que mes meilleurs serviteurs sont toujours sûrs de te déplaire.

— Noble dame ! s'écria Key, épargnez-moi ces dures remontrances, et ne me traitez pas comme le dernier de vos valets.

— On ne parviendra jamais à vous persuader, messire Key, de mettre moins d'amertume dans vos paroles, lui dit Kalogrant, car autant vaudrait chercher à empêcher le frelon de piquer, ou le fumier de répandre son odeur empestée ; aussi ne me formaliserai-je point de vos injures.

— Kalogrant, interrompit Key d'un air dédaigneux, il serait injuste que vous fissiez partager la punition de ma faute à la reine et à tous ces seigneurs, en leur refusant la suite de votre intéressant récit. Cessez donc de vous occuper de moi et ne les laissez pas languir plus longtemps.

— Un jour que j'étais en quête d'aventures dans la célèbre forêt de Brezilian [1], reprit Kalogrant, j'avisai

[1] Wace, l'auteur du roman du *Roux*, voulut visiter cette forêt dont il avait entendu raconter tant de merveilles ; mais il en revint fort désappointé.

Là alai jo merveilles querre,
Vis la forest é vis la terre,
Merveilles quis, mais nès trovai,
Fol m'en revins, fol i alai,
Fol i alai, fol m'en revins.

un géant d'une monstrueuse laideur, qui reposait nonchalamment au milieu de bêtes féroces. « Ami ou ennemi ! lui criai-je[1] en portant la main sur mon épée.

— Je ne fais point de mal à ceux qui ne m'attaquent pas, repartit le géant. Dis-moi donc ce qui t'amène ici ? »

Je lui répondis que je cherchais aventure ; mais ce rustre, qui n'avait aucune notion de chevalerie, ne sut pas même ce que je voulais dire, et je perdis bien du temps à le lui faire comprendre.

« Je sais ce qu'il te faut, reprit-il enfin ; tu trouveras près d'ici une fontaine de marbre, sous un grand tilleul; une coupe d'or est suspendue à l'arbre par une chaîne d'argent; remplis cette coupe d'eau et verse-la sur le bassin. Puisque tu cherches des entreprises périlleuses à accomplir, ajouta-t-il en ricanant, tu auras, je crois, tout lieu d'être satisfait. »

Le géant ne m'avait pas trompé; je suivis le chemin qu'il m'avait indiqué, et j'arrivai à la fontaine merveilleuse; je saisis, sans hésiter la coupe, et je répandis de l'eau sur le bassin. Aussitôt le soleil s'obscurcit, et une épouvantable tempête se déchaîne autour de moi ; la foudre éclate, le tonnerre gronde et un vent impétueux brise les arbres de la forêt. A peine l'ouragan se fut-il calmé, qu'un chevalier, armé de toutes pièces, se pré-

[1] Bist übel oder guot? (*Es-tu méchant ou bon ?*)

senta inopinément devant moi. « Téméraire, me dit-il d'une voix tremblante de colère, tu vas être puni comme tu le mérites pour avoir osé dévaster ainsi ma forêt; » et ce disant, il fond sur moi, la lance en arrêt, me fait vider les arçons et s'éloigne en emmenant avec lui mon cheval.

Tout confus de ma mésaventure, je regagnai à pied le château d'une dame qui m'avait accordé la veille l'hospitalité, et je me consolai auprès d'elle de la honte de ma défaite.

« Neveu Kalogrant, dit Yvain, ce que tu viens de nous raconter me donne envie de tenter à mon tour l'aventure de la fontaine merveilleuse.

— Yvain, reprit Key, on s'aperçoit bien à vos propos que vous sortez de table [1] ! On prétend que l'abstinence n'est pas votre fort; vous aurez sans doute puisé ces idées téméraires au fond d'une coupe pleine d'un vin généreux.

— Raillez tant qu'il vous plaira, sénéchal, repartit Yvain; je me garderai bien d'imiter les chiens qui aboient dès qu'ils en entendent aboyer d'autres. »

Le lendemain, au point du jour, Yvain appelle son écuyer, se fait amener son cheval, et se rend en secret à la fontaine merveilleuse. Il répand de l'eau sur le bassin, combat le chevalier inconnu et lui brise le

[1] Bien pert qu'il est après mangier,
Fait Kex qui taire ne se pot.
(*Chrét. de Troyes.*)

casque d'un coup d'épée. Celui-ci se sentant mortellement blessé, tourne brusquement bride et s'enfuit à pleine carrière. Yvain vole à sa poursuite, gravit une colline, franchit un pont-levis et pénètre dans la cour d'un château, dont la herse retombe aussitôt derrière lui; mais l'inconnu, qu'il croyait atteindre, était disparu comme par enchantement.

Tandis que notre héros délibérait en lui-même sur le parti qu'il devait prendre, une porte s'entr'ouvrit avec précaution, et une jeune demoiselle lui dit à voix basse : « Seigneur chevalier, si vous tenez à la vie, hâtez-vous de passer à votre doigt cet anneau qui vous rendra invisible à tous les yeux. »

A peine avait-elle achevé de parler, que le château retentit de cris et de gémissements, et Yvain vit apporter sur une litière, portée par des écuyers vêtus de noir, le corps du chevalier de la fontaine. Une jeune dame, les cheveux épars et les yeux pleins de larmes, suivait ce convoi funèbre. En passant devant Yvain, le mort parut faire un mouvement, et le sang jaillit de ses blessures. « Dieu du ciel! s'écria la dame, frappée de ce signe accusateur, l'assassin de mon époux est ici! Il a sans doute eu recours à quelque maléfice pour se dérober à mes regards; mais, quoi qu'il fasse, il ne sortira pas vivant de ce château. » Et cependant elle était déjà vengée; car le malheureux Yvain *se sentait blessé à mort par les traits d'amour*, et il se serait jeté aux genoux de la belle éplorée, si sa protectrice ne l'en eût empêché.

Le soir, lorsque cette demoiselle, qui avait nom Lunette, se trouva seule avec sa maîtresse : « Dame, lui dit-elle, le ciel aura pitié de votre douleur et vous enverra un époux digne de remplacer celui que vous pleurez. »

Tu parles comme une sotte, répondit la veuve inconsolable, Dieu lui-même ne saurait en créer un qui lui soit comparable. — Vous savez, cependant, reprit Lunette, qu'il vous faut un vaillant chevalier pour garder la fontaine merveilleuse. — Eh! ne puis-je pas avoir un défenseur, sans qu'il faille pour cela m'imposer un époux? Va! tu as beau dire, je ne me remarierai point. » Mais la belle châtelaine contredisait par ses paroles les secrets désirs de son cœur, comme font encore de nos jours bon nombre de veuves.

« Je connais cependant un paladin, observa la malicieuse Lunette, qui serait digne de votre amour. — Tu en connais un? dis-tu ; je serais vraiment curieuse de le voir, interrompit la dame en jetant un regard gracieux sur sa suivante. — Rien n'est plus facile, reprit Lunette; vous savez qu'un chevalier a vaincu votre époux; ce chevalier vit encore..... — Retire-toi! s'écria la dame, l'œil enflammé de colère, et ne te présente plus devant moi! »

Le lendemain, à peine le soleil fut-il apparu à l'horizon, qu'elle fit appeler sa fidèle Lunette : « J'ai réfléchi, lui dit-elle, que le chevalier qui est cause de mon malheur cherchera sans doute à le réparer, en

me servant fidèlement ; et comme d'ailleurs je ne puis pas garder moi-même la fontaine merveilleuse, je me suis décidée à le choisir pour mon défenseur, s'il est jeune et de noble race. »

Lunette, devinant l'impatience de sa maîtresse, courut chercher Yvain. Elle lui enleva son anneau, et le conduisit auprès de la belle veuve. Mais dès que le chevalier fut en présence de la châtelaine, l'émotion le rendit muet, ses jambes fléchirent et il faillit se trouver mal.

Or çà, messire Yvain, dit l'officieuse Lunette, vous qui saviez si bien jaser avec moi, avez-vous maintenant perdu l'usage de la parole, ou les belles dames vous font-elles peur ? Allons, approchez-vous de ma maîtresse, *je vous promets qu'elle ne vous mordra point.* »

Honteux de cette apostrophe, Yvain réussit à vaincre son émotion, et, se jetant aux pieds de la dame, il lui demanda grâce et merci [1].

Le pardon fut bientôt accordé, et le chevalier devint l'époux de la belle Laudine. . . . . .

. . . . . .

Cependant le roi Arthus, qui avait juré sur l'âme d'Utpandragon, son père, qu'il irait visiter la fontaine merveilleuse le jour de la Saint-Jean, s'était déjà

[1] Dame a voir ni criérai
Merci cinz vos mercierai,
(*Chrét. de Troyes.*)

mis en route avec ses preux, pour accomplir ce vœu.

« Eh bien, Kalogrant, lui disait Key, le sénéchal, qu'est donc devenu votre ami [1] ? On voyait bien qu'il sortait de table lorsqu'il vantait tant sa bravoure. Si on lui eût fait vider encore une coupe de vin, il eût été homme à pourfendre à lui seul douze géants.

— Ah ! messire Key ! s'écria Gauvain, avant de vous railler ainsi d'Yvain, vous devriez au moins savoir si rien ne l'a empêché de nous rejoindre pour cette expédition. »

Pendant ce dialogue, on était arrivé à la fontaine merveilleuse. Arthus répand de sa royale main de l'eau sur le bassin de marbre ; la tempête éclate, et, au milieu des coups de tonnerre et des éclats de la foudre, un chevalier, armé de pied en cap et la visière baissée, vient défier les preux de la Table ronde.

Key se présente le premier pour le combattre, *car, malgré sa sotte jactance, il était doué d'une grande bravoure, sans laquelle Arthus ne lui eût point conféré la dignité de sénéchal.* Dès le premier choc, Key rompit sa lance jusqu'à la poignée, et fut jeté à terre comme un sac de farine. « Ah ! sire sénéchal, lui dit l'inconnu d'un ton railleur, pourquoi avez-vous quitté votre cheval ? Vous

[1] Et que est ore devenu
Yvain, car il n'est çà venu,
Qui se vanta après mangier
Qu'il irait son cosin vangier.
(*Chrét. de Troyes.*)

l'avez sûrement fait exprès pour savoir par expérience comment on vide les arçons ? »

En disant ces mots, il s'approcha du roi, mit un genou en terre et se fit connaître à lui. Charmé de retrouver dans ce vaillant chevalier son fidèle Yvain, Arthus voulut aller complimenter lui-même la belle Laudine[1], et pria le chevalier de le conduire auprès de cette dame.

Au bout de six jours passés dans les fêtes et les tournois, le roi et ses preux quittèrent la noble châtelaine pour regagner la Bretagne. Yvain ne put résister au désir de les suivre, et il se sépara de sa jeune épouse, en lui promettant de revenir avant qu'une année entière fût révolue.

Mais l'amour de la gloire lui fit bientôt oublier la douce Laudine, et l'année s'écoula sans qu'il eût songé à quitter la cour du roi. Un jour qu'Arthus siégeait avec ses preux autour de la fameuse Table ronde, Lunette, montée sur une blanche haquenée, se présente tout à coup à l'entrée de la salle : « Perfide et ingrat chevalier, dit-elle à Yvain, tu as abandonné ma maîtresse qui t'avait comblé de ses bienfaits ; n'espère donc plus la revoir, elle renonce pour toujours à toi. » En

[1] Et li damé fut fors issue
D'un drap imperial vestue,
Robe d'ermine tote frecce,
Sor son cies (tête) une garlendecce.
(*Chrét. de Troyes.*)

disant ces mots, elle s'inclina gracieusement devant le roi et s'éloigna [1].

Tant qu'Yvain s'était cru sûr de la constance de sa femme, il n'avait répondu à sa tendresse que par une froide indifférence; mais lorsqu'il se vit repoussé par elle, son cœur fut à la fois embrasé des feux de l'amour et de la jalousie. Dans son désespoir, il déchira ses vêtements, et courut tout nu dans la campagne, en poussant des cris lamentables.

Trois dames qui se promenaient dans la forêt le surprennent endormi sous un arbre; elles lui frottent le corps avec un onguent préparé par la fée Morgane, comme remède contre la folie [2], lui font apporter des vêtements convenables à son rang, et l'engagent à venir se reposer dans leur manoir.

Ici commence le récit d'une longue série d'aventures qui tournent toujours à la plus grande gloire du héros. Nous le verrons délivrer des demoiselles, pourfendre des géants, désarçonner des chevaliers, et réussir, à force d'exploits, à reconquérir le cœur de sa dame.

[1] Li rois mult hastement salue,
Et après mon signor Gauvain,
E tos les autres fors Yvain,
Le desloial, le mentor,
Le mensongier, le *iangleor*,
Qui la laissie et deceve.
(*Chrét. de Troyes.*)

[2] Que leur donna Morge la sage,
Et si ne dist que nulle rage
Si est en teste que ne leu oste.
(*Idem.*)

Un comte Alière se disposait à faire le siége du château de Narizon, où Yvain avait reçu l'hospitalité, le preux le défie en combat singulier et l'oblige à se rendre prisonnier. La dame de Narizon, qui professait une grande admiration pour les chevaliers errants, fit comprendre à son libérateur qu'il pouvait lui demander ses faveurs sans crainte d'être repoussé; mais Yvain s'était promis de rester fidèle à la belle Laudine, et il se hâta de quitter un asile où sa vertu se trouvait exposée à une aussi rude épreuve.

Le jeune paladin rencontre dans la forêt de Brezilian, théâtre de ses premiers exploits, un dragon qui emportait un lion dans sa gueule; il transperce le monstre de son épée, et le lion reconnaissant s'attache à lui et le suit comme un chien [1].

En passant devant la fontaine merveilleuse qui lui rappelait de si doux souvenirs, Yvain s'abandonne tout haut à son désespoir [2]; ses soupirs et ses gémissements font accourir auprès de lui son amie Lunette, qu'il eut quelque peine à reconnaître sous les misérables haillons dont elle était couverte. Elle lui apprit que sa

[1] Et ses pies sous li estendoit,
Et viers terre incline sa chière,
S'est mis sor les deux pies derière
Et toute sa force moillait
De larmes par humilité.
(*Chrét. de Troyes.*)

[2] Dans son désespoir, « il cait pasmés tant fu dolanz. »
(*Idem.*)

maîtresse l'avait chassée, en l'accusant d'être cause de son malheur, et qu'elle était condamnée à périr le lendemain sur un bûcher, faute d'un chevalier qui voulût combattre en champ clos pour elle.

Yvain lui promet de lui servir de champion, à condition qu'elle ne le nommerait point, et s'éloigne tristement de la fontaine merveilleuse. Il arrive devant un donjon d'assez pauvre apparence. Le châtelain s'avance à sa rencontre jusqu'au pont-levis, et l'invite à venir se reposer chez lui. Yvain, frappé de son air préoccupé et abattu, lui en demande le motif. « Hélas! lui répliqua son hôte en poussant un profond soupir, une étrange fatalité semble s'attacher à tout ce que j'entreprends; le géant Harpin me fait, depuis quelque temps, une guerre cruelle, parce que ma fille refuse de l'épouser. Il a ravagé mes terres, incendié mes fermes et mes villages, et il me menace encore de pendre mes six fils aux arbres de la forêt, si je ne lui livre pas leur sœur.

— Et comment n'avez-vous par réclamé l'assistance du roi Arthus? reprit Yvain.

— Vous ne savez donc pas le malheur dont ce prince vient d'être victime? repartit le châtelain. Il y a quelques jours qu'un paladin inconnu se présenta à sa cour, et s'agenouillant au pied de son trône : « Sire, lui dit-il, j'ai partout entendu faire l'éloge de votre libéralité, et je suis venu vous prier de m'octroyer une grâce. — Parle, répondit Arthus, je te donne d'avance

ma parole de chevalier que je t'accorderai ce que tu me demanderas. — Eh bien ! s'écria l'inconnu, j'emmènerai avec moi votre femme, la belle Geneviève. Envoyez, si vous le voulez, tous vos paladins à ma poursuite, je n'en donnerai pas pour cela un coup d'éperon de plus à mon destrier. » Vous pouvez juger, seigneur, du désespoir d'Arthus, en se voyant enlever la reine sous ses yeux. Lorsque les preux de la Table ronde furent revenus de la stupeur où cet événement les avait plongés, ils s'élancèrent à cheval et coururent dans toutes les directions à la poursuite de l'inconnu. « Si ce félon avait pu se douter qu'il aurait affaire à moi, il se serait bien gardé d'exécuter sa menace, » disait Key avec sa jactance accoutumée.

Ce fut lui qui rencontra le premier le ravisseur, et il eut tout lieu de s'en repentir ; car un coup de lance bien dirigé le fit sauter hors de selle, et il resta pendu à une branche d'arbre par une courroie de son casque. Kalogrant le trouva dans cette étrange position, mais il n'eut garde de le dégager, et le laissa méditer à son aise sur sa sotte présomption.

L'inconnu lui fit à son tour vider les arçons. Segramors, Henète, Millemargot eurent le même sort. Bref partout où avait passé l'inconnu, on rencontrait des chevaliers errants sans monture, et des chevaux galopant sans cavalier. Sur ces entrefaites, Gauvain arriva à la cour d'Arthus, et dès qu'il eut appris l'enlèvement de la reine, il fit vœu de ne point revenir qu'il

ne l'eût délivrée [1]. Vous savez maintenant, seigneur, poursuivit le châtelain, pourquoi je suis exposé à la merci de Harpin, sans espoir d'être secouru.

« Je dois combattre demain pour une jeune demoiselle à qui j'ai voué une grande reconnaissance, dit Yvain, je tâcherai cependant de vous débarrasser de ce terrible géant. »

Le preux tint fidèlement parole; le lendemain il avait vaincu Harpin avec l'aide de son lion, et se trouvait, à l'heure fixée, devant le bûcher qui attendait la malheureuse Lunette. Les trois accusateurs se présentent dans la lice, armés de pied en cap; Yvain les oblige, l'épée à la main, à proclamer tout haut l'innocence de Lunette, et ils sont aussitôt jetés dans les flammes, au milieu des acclamations de la foule [2].

Après avoir délivré la suivante de Laudine, le chevalier au lion s'éloigne avec une demoiselle *de la Noire-Epine* [3], qui l'avait prié de lui servir de champion contre sa sœur.

[1] Chrétien de Troyes raconte en peu de mots l'enlèvement de Geneviève; il ne fait pas mention de la mésaventure du sénéchal :

Mais la feme le roi emaine
Un chevalier d'estrange terre
Qui làla a la cort requerre.

[2]

Car ce est reisons de justice
Que cil qui autrui juge à tort
Doit de cele meismes mort
Morir, qu'il li a jugiée.
(*Chrét. de Troyes.*)

[3] Von dem schwarzen dorne.

Vers le déclin du jour, les voyageurs arrivent sous les murs d'une sombre forteresse [1], et se disposent à y aller demander l'hospitalité. Une pauvre femme, qui cueillait de l'herbe au bord du chemin, s'approche d'Yvain, et lui dit d'un air mystérieux : » Seigneur, gardez-vous d'entrer dans ce château, car il vous en coûterait la vie.

— Je vous remercie de vos conseils, répond le chevalier au lion ; mais la nuit va venir, et je me soucie peu de coucher à la belle étoile.

— Sire chevalier ! lui crie un nain qui l'observait du haut d'une tour, ne voulez-vous point vous reposer ici?

— Ouvrez ! » réplique brusquement Yvain.

Dès qu'il eût franchi le pont-levis, le nain laissa retomber la herse derrière lui et reprit d'un ton railleur ! « Maintenant que je vous ai fait entrer ici, mon noble seigneur, ce sera à vous de trouver le moyen d'en sortir. » Et il disparut sans attendre sa réponse.

Yvain erra longtemps dans ce mystérieux château, sans rencontrer aucun être vivant ; partout régnait un morne silence, qui n'était troublé que par le bruit de ses pas. Il traversa plusieurs pièces ornées de riches tentures et de meubles précieux, et arriva enfin dans

[1] Le chastel de pesme (mauvaise) aventure.
(*Chrét. de Troyes.*)

une *grant sale haute et noeve*, où trois cents dames travaillaient en commun à des ouvrages de broderie. Rien ne surprit autant le digne chevalier que le calme inaccoutumé d'une si nombreuse réunion de femmes. A sa vue elles laissèrent échapper leurs aiguilles, et se mirent à fondre en larmes. Yvain, touché de leur désespoir, se hasarda à en leur demander la cause.

« Le seigneur de notre pays, lui répondit la plus âgée de ces dames, a été vaincu en combat singulier par deux géants, les maîtres du château, et il a dû s'engager à leur envoyer chaque année en otage trente jeunes filles qui resteront ici prisonnières, jusqu'à ce que les deux géants aient été vaincus à leur tour.

— Votre délivrance ne se fera pas longtemps attendre! s'écria Yvain, et, avec l'aide de Dieu, je mettrai vos persécuteurs à la raison. » En disant ces mots, il s'inclina respectueusement, et courut à la recherche des géants.

Le hasard l'amène dans un beau jardin, où un vieillard, couché sur de moelleux coussins, à l'ombre d'un cèdre, écoutait une pucelle qui lisait devant lui « *en un romanz ne sai de cui* [1]. »

Dès que l'inconnu eut aperçu le chevalier au lion, il se leva et vint à sa rencontre. Deux belles esclaves lui apportèrent une robe d'hermine et l'aidèrent à délacer

[1] Die viel wol ist mir gesagt
Walhisch lesen kunde.
(*Poème allemand*.)

sa pesante armure ; elles lui servirent ensuite un souper digne d'un roi, et le conduisirent dans une salle éblouissante d'or et de pierreries, où un bon lit l'attendait.

Le lendemain, au lever de l'aurore, Yvain se rendit auprès de son hôte pour prendre congé de lui et le remercier de son hospitalité ; mais le vieillard le retint par les bras et lui dit d'un air sévère :

« Tout beau ! sire chevalier, les étrangers que je reçois chez moi doivent combattre, avant de me quitter, les deux géants qui habitent ce château. Mes vastes domaines et la main de ma fille sont le prix réservé au vainqueur.

— Je n'ai que faire de votre fille, repartit brusquement Yvain ; mariez-la à qui bon vous semblera.

— Puisque vous ne voulez pas accepter la femme que je vous offre, il faudra bien du moins que vous acceptiez le combat avec les géants, dit le vieillard en fronçant le sourcil.

— Vous faites chèrement payer le pain qu'on mange chez vous, interrompit Yvain ; mais ne perdons pas de temps à discuter, allez chercher vos champions, il me tarde de sortir d'ici. »

Les deux géants ne se firent pas longtemps attendre ; ils attaquent le chevalier à grands coups de massue, et brisent son casque et son bouclier. La mort, qui l'avait déjà si souvent épargné, allait enfin l'atteindre, lorsque son fidèle lion, s'élançant à l'improviste sur

les assaillants, les terrasse d'un coup de patte, et les oblige à crier grâce et merci.

Après avoir rendu la liberté aux trois cents jeunes captives, Yvain rejoignit la demoiselle de la *Noire-Epine*, et ils arrivèrent tous deux à la cour d'Arthus au jour fixé pour le combat. Le chevalier au lion et Gauvain, qui était le champion de l'autre sœur, s'attaquèrent sans se connaître, et échangèrent entre eux force coups d'épée. Mais les demoiselles de la Noire-Epine, frappées de la bravoure de ces paladins, ne voulurent pas qu'ils exposassent plus longtemps leur vie pour elles; leur réconciliation mit fin au combat, et amena la reconnaissance des deux amis, qui volèrent aussitôt dans les bras l'un de l'autre.

Cependant la belle Laudine ayant entendu parler des hauts faits d'un chevalier qu'on ne connaissait que sous le nom du *chevalier au lion*, résolut de confier la garde de la fontaine merveilleuse à ce célèbre paladin; Lunette fut chargée de ce message, et conduisit Yvain au château de sa maîtresse. Laudine ne chercha point à dissimuler sa joie, Yvain son repentir, et dame Lunette comprit, aux tendres transports des deux amants, que l'explication qui allait avoir lieu entre eux devait se passer sans témoin.

LE DUC ERNEST [1].

Le *Duc Ernest*, et les deux romans suivants, offrent une fidèle peinture du mouvement intellectuel du XIIe siècle, et du rapide essor que les croisades avaient communiqué à l'esprit et à l'imagination des peuples.

La guerre de terre sainte, qui était la pensée dominante et comme la force motrice de cette époque, fixait les regards de toute l'Europe chrétienne. Dans les villes et les châteaux, on ne s'entretenait que des hauts faits des croisés en Palestine, et de leurs voyages aventureux à travers des pays à peine connus jusque alors ; on décrivait les phénomènes dont ils étaient témoins, les monstres qu'ils rencontraient sur terre et sur mer, les coutumes étranges des peuples barbares

[1] 5,560 vers; publié par Hagen. Ce roman se trouve aussi dans le *Heldenbuch*.

qu'ils avaient à combattre ; et les poëtes, obéissant à leur tour à l'impulsion générale des esprits, abandonnaient les glorieuses et antiques traditions de la vieille Germanie, pour transporter la scène de leurs romans au milieu de ce monde de prodiges et de merveilles, qui laissait d'ailleurs un si vaste champ aux caprices de leur imagination.

Le roman du *Duc Ernest* est un recueil de tous les récits fabuleux que les anciens auteurs grecs avaient débités sur l'Orient, et que la première croisade faisait revivre en Europe. Homère, Hérodote, Megastènes, dépeignaient certaines contrées de l'Asie comme peuplées d'hommes et d'animaux monstrueux, et la naïve crédulité des pèlerins et des croisés du XIIe siècle ajoutait foi à ces contes absurdes, et souvent les exagérait encore.

L'auteur du *Duc Ernest* prouve cependant qu'il avait une notion assez exacte de la route de la Palestine ; mais il ne paraît pas y attacher une grande importance. Son dessein était d'amuser et non d'instruire ; et c'est sans doute pour atteindre plus sûrement ce but qu'il a fait un large emprunt aux contes des *Mille et une Nuits*, que les relations des croisés avec les Arabes commençaient à répandre en Europe.

Les guerres d'Ernest avec l'empereur d'Allemagne, qui occupent toute la première partie du roman, semblent faire allusion à la révolte d'Ernest de Souabe (en 1030) contre Conrad II le Salique, que sa mère

Gisèle avait épousé en second mariage [1]; mais la tradition populaire, ou le caprice du poëte, ont défiguré ce fait historique, en confondant Ernest de Souabe avec Luidulf, qui prit aussi les armes contre son père Othon le Grand, et se réconcilia un an après avec lui, à Ratisbonne, en 954.

La personne d'Ernest a joui d'une grande popularité en Allemagne, pendant le moyen âge, et ses exploits merveilleux ont fait le sujet de plusieurs poëmes qui, pour la plupart, n'existent plus [2].

On a voulu attribuer le roman d'*Ernest* à Henri de Veldeck, l'auteur de l'*Enéide allemande;* mais cette opinion n'a été, jusqu'ici, appuyée d'aucune preuve [3].

. . . . . .

Adélaïde de Souabe avait perdu, à la fleur de son

[1] Cette princesse obtint par ses prières la grâce de son fils, et l'empereur lui inféoda la partie de la *Norique*, où se trouvait comprise la forteresse de Rossfeld, ancienne résidence des ducs de Bavière. C'est sans doute pour ce motif que l'auteur donne constamment à son héros le titre de duc de Bavière.

[2] On possède un poëme latin sur Ernest de Bavière : *Ernestus, seu carmen de varia Ernesti Bavariæ ducis fortuna Auctore, Odone.* Ce poëme est du commencement du XIIIe siècle.

[3] Les vers suivants ont accrédité cette opinion :

Ist ymant an die stad kommen
Da er richer huss habe vornommen
Wirt das von ym kunt gethan
Der von *Veldecken* wol ym das gan.

âge, un époux qui possédait toutes ses affections, et pour se dérober aux sollicitations d'une foule d'obscurs prétendants, elle était allée ensevelir son désespoir et ses larmes dans un château isolé, qu'elle habitait seule avec son jeune fils Ernest, le héros de ce roman.

L'empereur d'Allemagne, Othon le Roux, qui cherchait depuis longtemps femme, entendit faire l'éloge de sa beauté, et lui adressa une épître d'un style brûlant et passionné, où il lui faisait l'offre de sa couronne et de sa main. La constance d'Adélaïde ne sut pas résister à une aussi dangereuse épreuve, et l'inconsolable veuve devint la compagne d'Othon le Roux.

A cette époque de notre histoire, le jeune Ernest était déjà un chevalier accompli, et maniait la lance et l'épée comme un vrai paladin de la Table ronde ; ses brillantes qualités ne manquèrent pas de lui attirer la haine de quelques envieux, qui cherchèrent à lui nuire dans l'esprit d'Othon. Henri, margrave du Rhin, sut persuader à ce crédule monarque qu'Ernest avait formé un complot contre sa vie, et le jeune duc fut condamné à être dépossédé de ses États et banni des terres de l'empire.

Mais, lorsque le margrave voulut s'emparer de la Bavière en vertu de la sentence qu'il avait obtenue du roi, il y rencontra une si vigoureuse résistance, qu'il jugea prudent de s'enfuir, et de laisser son armée à la merci du vainqueur.

Après avoir repris possession de son duché, Ernest se rendit à Spier, accompagné d'un comte Wenceslas, pour se justifier, auprès de l'empereur, du crime dont il était accusé. Il traverse la ville sans être reconnu, et pénètre inopinément dans l'église où Othon faisait ses dévotions. A sa vue, l'empereur se lève de son trône, et, jetant sur lui un regard courroucé, s'éloigne d'un pas rapide, suivi de ses officiers. Ernest aperçoit, parmi les fuyards, son implacable ennemi, le margrave Henri, qui cherchait à s'esquiver par une issue secrète. Il s'élance à sa poursuite, lui plonge son épée au travers du corps sur les degrés de l'autel, et rejoint son escorte qui l'attendait aux portes de Spier.

La fin tragique du favori d'Othon devint le signal d'une nouvelle guerre. Les armées impériales envahissent la Bavière, et y mettent tout à feu et à sang. On combat des deux côtés avec acharnement; et la victoire eût été encore longtemps disputée, si le jeune duc n'avait pris la généreuse résolution de s'exiler en terre sainte, pour mettre un terme à tant de maux.

Il s'embarque à Constantinople avec Wenceslas et quelques chevaliers dévoués. Une violente tempête disperse sa flotte, et jette le vaisseau qu'il montait sur les côtes de Chypre. Les pèlerins, peu habitués aux fatigues d'une longue traversée, errent avec ravissement dans cette île enchantée. Là, tout est nouveau pour eux; tout excite leur surprise et leur admiration; ils ralentissent à chaque instant leur marche, et promè-

nent des regards étonnés sur cette brillante végétation et sur ce ciel embrasé par les feux du soleil, tandis que leurs pensées se reportent involontairement vers le climat brumeux et les sombres forêts de sapins de leur patrie.

Nos voyageurs arrivent, par de riants bosquets de myrtes et de lauriers, devant un vaste château dont le seul aspect leur inspire une vive curiosité. « Ses murs « étaient d'un bleu d'azur, et l'on y voyait représentés « en couleur d'or, le soleil, la lune, les étoiles et tous « les animaux de la création, depuis le petit oiseau « jusqu'au monstrueux dragon. »

Les portes et les fenêtres de ce palais merveilleux étaient ouvertes ; ses ponts-levis abaissés, et cependant on n'apercevait, à l'intérieur, aucun être vivant, aucune forme humaine, pas une trace, pas un indice qui semblât annoncer qu'il était habité : partout régnait un lugubre silence.

Etait-ce un piége imaginé par un cruel enchanteur pour faire tomber en son pouvoir les voyageurs égarés, ou quelque horrible drame venait-il peut-être de s'accomplir dans cette enceinte ?

Ernest résolut, en preux paladin, d'éclaircir ce mystère. Suivi de ses chevaliers, il traverse une cour sombre et déserte, franchit un escalier de marbre qui conduisait aux étages supérieurs, et s'arrête pétrifié d'étonnement à l'entrée d'une salle immense, tapissée de draps d'or et de soie, et garnie de meubles d'or massif, incrusté de pierres précieuses. Mais rien ne

flatta aussi agréablement la vue et l'odorat des pèlerins que l'aspect d'une table couverte de viandes, de ragoûts et de hanaps pleins de vin. Ils s'imaginèrent, dans la simplicité de leur foi, que le Dieu qui avait envoyé la manne aux Hébreux leur avait aussi préparé ce splendide festin, et se mirent aussitôt en devoir d'y faire honneur, comme des gens qui étaient à jeun depuis trois jours.

Le repas terminé, Ernest ordonna à ses chevaliers d'aller l'attendre sur le vaisseau, et resta seul avec Wenceslas, dans l'espoir de voir bientôt apparaître l'hôte mystérieux qui les avait si bien traités.

Lorsque les voix de leurs compagnons qui s'éloignaient eurent cessé de se faire entendre, les deux amis se levèrent de table, et commencèrent leurs perquisitions, en invoquant *dame Aventure*, comme doit le faire tout bon chevalier.

Ils traversèrent une longue suite de somptueux appartements, et visitèrent le palais, jusque dans ses recoins les plus cachés, sans rien pouvoir découvrir sur le sort de ses habitants. Lassés enfin de l'inutilité de leurs recherches, ils se décidèrent à regagner leur navire; mais, avant de quitter ce délicieux séjour, ils voulurent encore jouir de tous les plaisirs qu'il leur offrait. Ils savourent, dans un vaste jardin, des fruits rares qui y croissent en profusion et se baignent dans les eaux fraîches et limpides d'un bassin de marbre; puis ils vont se reposer sur un lit d'or massif, garni de

draps de soie bordés d'hermine, et jettent à côté d'eux leurs robes de voyage, dont la couleur douteuse attestait les longs états de service. Nos héros, qui n'avaient eu jusqu'ici pour oreiller que les bancs de leur vaisseau ou la selle de leur cheval, étaient peu familiarisés avec les douceurs de l'édredon ; aussi, à peine eurent-ils appuyé leur tête sur ces moelleux coussins, qu'ils s'endormirent d'un profond sommeil.

En rouvrant les yeux, ils s'aperçurent, à leur grand étonnement, qu'une main invisible avait remplacé leurs méchants habits par deux tuniques de soie brodée d'or. Cette nouvelle aventure les mit de fort joyeuse humeur, et ils prirent gaiement le parti de quitter le château merveilleux sans avoir pu satisfaire leur curiosité. Comme ils franchissaient le perron de marbre, ils entendirent des cris lugubres qui ressemblaient au croassement d'un vol de corneilles, et ils virent la cour envahie par une troupe de cavaliers, dont le cou, démesurément long, était surmonté d'une tête hideuse garnie d'un bec d'oiseau. Ces monstres étaient accompagnés d'une jeune demoiselle d'une beauté remarquable, et qui paraissait en proie à une vive affliction. Le duc de Bavière jugea que l'occasion allait enfin s'offrir à lui d'accomplir quelque haut fait chevaleresque en l'honneur de cette charmante inconnue, et il se blottit avec son ami dans un recoin obscur, d'où il pouvait tout observer sans être vu.

Les hommes-monstres prennent place autour de la

table merveilleuse où les pèlerins s'étaient déjà si bien régalés. Leur chef fait asseoir la dame à ses côtés ; il approche sans cesse son affreux bec de sa bouche de rose, et lui croasse, dans son langage, toutes sortes de propos tendres et galants ; puis, excité par le vin et furieux de la résistance que la belle lui oppose, il la saisit dans ses bras malgré ses cris et ses prières, et se dispose à l'entraîner dans la pièce voisine. En ce moment, Ernest et Wenceslas s'élancent hors de leur retraite pour délivrer l'inconnue des mains de son ravisseur ; les monstres ne les ont pas plutôt aperçus, qu'ils se jettent sur la malheureuse jeune fille et la frappent de leur bec à coups redoublés. Le duc se fraye cependant un chemin jusqu'à elle, en tranchant, avec son épée, les têtes des assassins, comme un moissonneur qui fauche un champ de blé, mais il la trouve expirante et baignée dans son sang.

« Digne chevalier, lui dit-elle d'une voix déjà affaiblie par les atteintes de la mort, je vous rends grâce de m'avoir sauvé l'honneur ; aidez-moi encore à fuir hors de ce château maudit, et le sceptre de l'Inde sera votre récompense. Avant de nous éloigner, il faut cependant que vous sachiez que la violence seule m'a fait tomber au pouvoir de ces monstres ; ils ont égorgé toute ma famille, et m'ont emmenée captive loin de ma patrie. »

En achevant ces mots, la jeune princesse appuya sa tête sur son bras d'albâtre, et ferma les yeux. On eût

dit qu'elle dormait d'un doux sommeil, mais son âme s'était envolée au ciel.

Touché de ce triste spectacle, le duc de Bavière recouvrit le corps de la belle Indienne d'un linceul de soie, et sortit du château avec Wenceslas. Quelques instants après, il s'éloignait à pleines voiles de l'île de Chypre.

Les pèlerins furent favorisés d'un bon vent pendant les douze premiers jours de leur navigation ; puis il survint une violente tempête qui leur fit perdre leur route ; ils errèrent longtemps à l'aventure, et découvrirent enfin une île où ils résolurent d'aborder. Lorsqu'ils s'en furent rapprochés davantage, le pilote reconnut avec effroi que cette île était la *Roche-Aimantée*, si célèbre par le naufrage du fameux Sindbad. Mais il n'était déjà plus en son pouvoir de réparer cette fatale erreur ; et le vaisseau, entraîné par un courant irrésistible, vint heurter sa proue contre les flancs de ce funeste rocher.

Là, deux redoutables fléaux attendaient encore les malheureux pèlerins, et ils eurent à lutter à la fois contre les horreurs de la famine et la voracité de cruels griffons qui enlevaient chaque nuit, à leurs côtés, les cadavres de leurs compagnons.

Cet affreux spectacle inspira au duc de Bavière une idée hardie qui devait hâter sa mort ou le rendre à la liberté.

Il ordonne à ses chevaliers de s'envelopper dans une

peau de bœuf et de se coucher à terre. Les griffons les saisissent dans leurs serres, et les emportent loin de l'Ile-Aimantée, au fond d'une caverne, où ils avaient construit leur nid.

Fort heureusement pour nos chevaliers, les monstres n'étaient pas en appétit ce jour-là, et reprirent presque aussitôt leur vol. Dès qu'ils furent partis, les preux se glissèrent hors de la grotte, et s'enfuirent à toutes jambes. Arrivés au bord d'une rivière, ils construisirent un radeau, et s'abandonnèrent au courant de l'eau en chantant le *Kyrie eleison*.

« Ce fut pendant ce voyage, ajoute le poëte, que le « duc Ernest découvrit, dans une saillie de rocher, le « célèbre diamant qui orne le diadème impérial, et « qu'on appelle l'*Orphelin*, parce qu'on ne saurait en « trouver un autre pareil. Et ceux qui n'ajoutent pas « foi à ce que je viens de raconter, n'ont qu'à aller « s'assurer du fait à Babenberg, dans le livre qui « contient l'histoire du duc Ernest, et qu'on conserve « dans l'église cathédrale de cette ville. »

Après trois jours de navigation, les pèlerins débarquent dans le pays d'Arimaspy [1], habité par un peuple cyclope. Or le roi de cette nation, tout cyclope qu'il était, se signalait par sa clairvoyance et la profondeur de ses vues. Frappé de l'air martial de ces étrangers,

[1] On appelle *Arimas* en langue scythique les *monocules*, c'est-à-dire de hommes qui n'ont qu'un œil. (*Trad.* d'Hérodote, liv. IV.)

il résolut de s'aider de leur valeur contre son voisin, le prince des Pieds-Plats (Platt-fuss), dont l'esprit remuant lui inspirait de vives inquiétudes ; pour atteindre plus sûrement son but, il chercha à retenir le duc Ernest dans ses États, en lui donnant de belles seigneuries et un château fortifié, que les gens du pays appelaient *Luzerne*.

Les projets du monarque cyclope furent couronnés d'un plein succès : Ernest et ses chevaliers passèrent l'armée ennemie au fil de l'épée, et ramenèrent prisonniers, à la cour d'Arimaspy, les deux généraux des Pieds-Plats, dont les longues pattes d'oie excitèrent la risée des Cyclopes.

Peu de temps après, les Bavarois défirent une troupe de cinq cents géants kananéens, qui avaient envahi le royaume d'Arimaspy. Ils remportèrent ensuite une grande victoire sur une race de sauvages, dont les oreilles étaient d'une si prodigieuse dimension, qu'elles leur enveloppaient le corps comme une carapace, et terminèrent leur expédition en délivrant les Pygmées d'une innombrable quantité d'oiseaux qui avaient envahi leur île et répandaient l'effroi chez ces pauvres nains.

Ernest contraignit tous ces peuples à se reconnaître tributaires du roi d'Arimaspy, et fit présent à ce prince de deux prisonniers de distinction, choisis parmi chacune des nations qu'il avait vaincues.

Cependant, au milieu de ses triomphes, le duc de

Bavière songeait sans cesse au vœu qu'il avait formé d'aller visiter le saint sépulcre, et il pressait vivement son hôte de lui fournir les moyens de l'accomplir; mais ce prince ne pouvait se résoudre à se séparer d'un si utile auxiliaire, et inventait mille ingénieux prétextes pour le retenir à sa cour. Ernest perdit enfin patience, et s'embarqua secrètement, avec ses chevaliers, sur un vaisseau marchand qui faisait voile pour l'Égypte.

Les Ubiens, prévenus de l'arrivée de ce célèbre héros, vinrent aussitôt solliciter son secours contre le prince de *Halap*, le roi de Babylone et le *bailli* de Damas, qui voulaient les contraindre, par la force des armes, à abjurer le christianisme et à élever des temples à leurs dieux Mahomet, Apollon et Trévigant. Ernest remporte une sanglante victoire sur les infidèles; puis il se rend à Jérusalem, où il se signale par de nombreux hauts faits.

Après un séjour d'un an dans la ville sainte, il reçoit une lettre de sa mère qui le rappelait en Allemagne: « Mon cher fils, lui écrivait-elle, le bruit de tes exploits est parvenu jusqu'à moi, et a rempli mon cœur d'une douce joie [1]; ton zèle à défendre la sainte cause de la religion a désarmé le courroux de l'empereur, et il se joint à moi pour te prier de revenir auprès de lui. Rends-toi donc aux vœux d'une mère qui

[1] Wie sanft das mynem herzen tut. vers 5, 194.

n'a jamais cessé de t'aimer tendrement, et que le Christ t'accorde une heureuse traversée ! »

Le duc de Bavière fait sur-le-champ équiper un navire à Saint-Jean-d'Acre, débarque à Barre, et se dirige vers Babenberg, où Othon était venu célébrer les fêtes de Pâques. Il entre dans l'église pendant qu'on y disait la messe, et, se jetant aux genoux de l'empereur, il s'écrie comme le péager de l'Évangile : « *O Seigneur ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur !* » Et Othon le relève et lui dit : « Prends courage, mon fils, tes péchés te sont pardonnés. »

La nouvelle de la réconciliation du duc de Bavière et de l'empereur se répand aussitôt dans la ville, et y cause une vive allégresse. Les danses, les tournois, les splendides festins s'y succèdent, sans interruption, pendant plusieurs jours. Les comtes et les barons caracolent dans l'arène sur leurs fiers destriers, et rompent force lances ; les dames et les jeunes chevaliers dansent des *coraules* aux doux accords de la viole ; et les Bavarois, cédant aux instances de leurs amis, prennent bientôt eux-mêmes part à la danse avec leurs robes grises [1] de pèlerin. Chacun voulait voir ces célèbres voyageurs ; on se poussait, on se heurtait autour d'eux, et plus d'une fois de petites mains douces et potelées venaient secrètement presser la leur au milieu de la foule. Ernest racontait ses voyages, ses merveilleuses aventures ; tout le monde

[1] Den Kotzen, vers 5,515.

applaudissait à son courage, et les dames avaient sans cesse leurs beaux yeux fixés sur lui, et le contemplaient avec admiration [1].

Mais pourquoi raconter les vains plaisirs de cette fête? Les gracieuses châtelaines, les joyeux chevaliers qui l'animaient, ne sont plus aujourd'hui que poussière, et celui qui en était le héros repose depuis des siècles sous les dalles humides de l'église de Rossfeld, à côté de la tombe de sainte Irmengarde.

[1] Ernstes fremde wunder
Beschauwelt man vil besunder.

ERACLIUS[1].

Ce poëme n'est que la traduction du roman français d'Eracle de Gauthier (le bossu) d'Arras, qu'on attribue au célèbre historien *Otton de Frisingen*, petit-fils de l'empereur Henri IV[2].

La première partie d'*Eraclius* forme à elle seule une curieuse légende, où toutes les croyances et les superstitions du moyen âge se trouvent naïvement reproduites. Le sujet de la seconde partie est emprunté aux chroniques du Bas-Empire. On sait qu'Eraclius, fils d'un exarque d'Afrique, usurpa la couronne impériale, reprit la sainte croix que Chosroès, roi de Perse, avait enlevée de Jérusalem, et mourut à Constantinople,

[1] 5,265 vers; le roman français en contient 6,515.

[2] M. Massman, qui a publié ces deux romans dans la *Bibliotheque allemande*, place le poëme allemand beaucoup au-dessus de l'autre; il y a, selon nous, un peu de préjugé national dans l'opinion du savant professeur.

vers le milieu du septième siècle, après avoir embrassé l'hérésie du patriarche Sergius. L'exemple de ce sage empereur, succombant à l'esprit de ténèbres, malgré l'intervention des anges et les miracles que Dieu opère en sa faveur, remplit d'une sainte terreur l'âme du poëte; il se reproche de n'avoir point non plus écouté les avertissements du ciel, et semble s'être imposé, en expiation de ses fautes, la tâche de traduire en allemand le roman d'Eracle. Il consacre son livre à Dieu, et implore ses bénédictions sur lui, tandis que le bossu d'Arras, moins soucieux des biens invisibles que des choses d'ici-bas, dédie le sien *au bon conte Tiebault de Blois, le plus vallant li soit d'Irlande juske à Romme*, et réclame ses faveurs en le comblant de pompeuses louanges.

« Seigneur Dieu [1]! j'ai rarement obéi à tes saints
« commandements, et au lieu d'imiter cet homme de
« l'Evangile, qui fit valoir les cinq talents que son
« maître lui avait confiés, je les ai dissipés d'une ma-
« nière indigne; mais je veux désormais mettre à
« profit les grâces célestes que j'ai reçues de toi et son-
« ger à mon salut.

[1] C'est le poete allemand qui parle.

« Tu as dit : *Nolo mortem peccatoris*, et cette pensée « me console. Répands sur moi ton Saint-Esprit, pour « raconter d'une manière convenable les miracles que « tu as accomplis en faveur du sage Eraclius, qui a re- « conquis la croix du Christ. L'histoire de ce saint « personnage a été rédigée par un savant homme, « nommé *Othon*, qui nous apprend qu'il l'a lue dans un « livre écrit en français [1]. ». . . . . .

. . . . . .

Un riche citoyen romain, appelé Miriados, était marié depuis sept ans, sans avoir encore d'enfants, bien qu'il demandât constamment au ciel de lui accorder les douces joies de la paternité. Une nuit un ange apparut à sa femme, la sage Cassinie, et lui annonça que ses prières avaient trouvé grâce devant Dieu. Neuf mois après, cette vertueuse dame mit au monde un fils qui reçut le nom d'*Eraclius*. Lorsqu'on voulut déposer le nouveau-né dans son berceau, on y trouva *uns brief lettre très tous ploijées*, où il était écrit que cet enfant saurait discerner *les propriétés de toutes les pierres*,

[2] Walhisch

le mérite de toutes les femmes et les qualités de tous les chevaux[1].

Ces trois dons du ciel devinrent la source de sa fortune et de sa gloire. A la mort de Miriados, Cassinie distribua ses biens aux pauvres et aux églises, pour délivrer l'âme de son époux du purgatoire, à l'aide de ses pieuses offrandes. Elle conduisit ensuite le petit Eraclius au marché, et le vendit mille besants d'or à l'empereur Focas.

Celui-ci voulut aussitôt mettre à l'épreuve la science de son nouvel esclave, et le chargea de lui procurer la pierre la plus précieuse, le coursier le plus rapide et la femme la plus vertueuse qu'il y eût au monde. La tâche était difficile; cependant Eraclius eut bientôt découvert une pierre dont le possesseur pouvait braver impunément l'eau, le fer et le feu, et un poulain qui

[1] Toutes les pierres connissait
De quel viertu cascune s'roit;
De fame savoit ensement
Toute la vie et l'airement,
Et des cevaus resavoit-il
Li keus valoit mieux entre mil.
(V. 270-275.)

Voici le texte allemand de ce même passage :
Swelchen stein er sache
Oder man im nande
Daz er in sâ bekande
Sin natur unt sin art, etc.
Daz dehein orse waere
Er rekande sin alter unt sin jugent.
(V. 335-340.)

devançait à la course les meilleurs chevaux de l'empereur; mais il lui fallut bien du temps pour trouver une femme accomplie, car les apparences sont trompeuses, *le verre ressemble au diamant, et il voyait le keuvre (cuivre) de sous l'or et le plonc paroir sous l'argent.*

Eraclius parcourut sans succès le vaste empire romain, visita les châteaux et les chaumières, et revint à Rome convaincu de l'inutilité de ses recherches. En approchant du palais de Focas, il aperçut une pauvre jeune fille, nommée Athénaïs, qui le salua gracieusement. Le voyageur arrêta son cheval pour la contempler, et reconnut qu'elle était sage et vertueuse; elle avait aussi :

Bielle bouce, biel nés, biel vis (visage)
Et biel très-tout [1].

Bref, par un miracle qui ne se reproduit plus de nos jours, il avait enfin découvert une femme accomplie. L'empereur la fit aussitôt couronner reine par le pape, et conféra le même jour à son fidèle serviteur la dignité de chevalier.

Peu de temps après cette cérémonie, Focas dut se

[1] C'est la flors et c'est la gemme (pierre précieuse),
De tout cest siècle et paze femme, etc.
Il n'a c'un arbre en la foriest
Et une rose ens el rosier
Et un seul clerc ens el clergier
K'en tout le mont n'en a sa per.

Ce joli passage n'est pas reproduit dans le poëme allemand.

séparer d'Athénaïs pour aller soumettre les bourgeois de Ravenne, qui s'étaient révoltés contre lui. Malgré la vertu de sa belle compagne, il jugea prudent de l'enfermer, pendant son absence, dans une forte tour, pour que *nus ne puist à li toucher.*

L'ennui d'une longue captivité, et surtout le dépit que lui causait une aussi injuste défiance, indisposa la reine contre son époux, et lui inspira des désirs de vengeance qu'il ne lui fut que trop aisé de satisfaire. Il était alors d'usage chez les Romains de donner tous les ans une grande fête, que l'empereur et l'impératrice devaient présider en personne. Les matrones chargées de surveiller Athénaïs n'osèrent point enfreindre cette coutume, et conduisirent leur prisonnière à la tribune qu'on avait préparée pour elle.

Parmi les chevaliers qui se signalèrent au tournoi, la reine remarqua un jeune homme, nommé Paridès, dont la grâce et la beauté firent une si profonde impression sur son tendre cœur, qu'elle ne put fermer l'œil de toute la nuit.

« Dame, lui disaient ses suivantes alarmées, souffrez-vous?

— Hélas! oui, répondait Athénaïs, j'éprouve des douleurs dans la tête et dans le corps [1]. »

De son côté, Paridès rentra chez lui fort agité.

« Que t'es-il donc arrivé, mon cher enfant? lui demanda sa mère.

[1] In dem houbte und allent halben.

— Un feu intérieur me consume, et je tremble de froid [1] ! » s'écriait le jeune paladin en se frappant la poitrine.

On courut aussitôt appeler la vieille Morféa ; elle tâta le pouls du malade, examina attentivement ses artères et lui dit à l'oreille :

« Ne dissimule pas avec moi, je vois que tu souffres du mal d'amour ; apprends-moi quelle est ta dame, et quand ce serait la reine elle-même, je saurai te procurer une entrevue avec elle.

— Tu viens de la nommer, repartit Paridès ; c'est Athénaïs, *cette flour de biauté douce rose*, qui est cause des tourments que j'endure [2].

— Elle sera à toi avant qu'il soit longtemps, lui dit la vieille, je te le promets ; prends donc patience et aie confiance dans mon adresse. »

Le lendemain Morféa s'achemine vers la tour avec un panier de belles cerises, et demande au gardien la permission de les offrir à la reine. Dès qu'elle se vit seule avec la jeune malade, elle lui dépeignit d'une façon si touchante l'amour de Paridès, son désespoir, ses cruelles souffrances, qu'Athénaïs, qui n'était déjà plus maîtresse de son cœur, lui promit d'aller elle-même consoler le beau chevalier dans la maison de Morféa. Elle se fait aussitôt amener sa haquenée, et se dirige vers la ville, suivie d'une nombreuse es-

[1] Ich entbrinne gar und bin doc Kalt.

[2] Din reine bluome Athanais

corte d'écuyers. En approchant du repaire de la sorcière, Athénaïs conduit adroitement son cheval contre une borne ; l'animal bronche, et elle se laisse choir à terre, en s'écriant :

Aïe ! con (comme) cis cevaus m'a hui traie
L'os de la jambe me defiere [1]
Mes ne vous en desconfortes
A celle mason m'emportes.

Lorsqu'on eut exécuté ses ordres, elle congédia ses écuyers. Morféa ferma la porte à double tour, et l'impatient Paridès, s'élançant hors de la retraite où il se tenait blotti, vint tomber aux genoux de sa maîtresse, éperdue d'amour. . . . . .
. . . . . .

Sur ces entrefaites, l'empereur rentra à Rome, couvert des lauriers de la victoire. La reine, instruite de son approche, accourut à sa rencontre, avec les principaux sénateurs de la ville ; mais dès qu'Eraclius eut jeté les yeux sur elle, il dit à Focas d'un air contrit :

« Hélas ! sire empereur, si vous aviez suivi mon conseil de laisser à ma Dame toute sa liberté, ce malheur ne serait point arrivé !

— De quel malheur parles-tu ? s'écria Focas.

— Ah ! sire, de celui que vous vouliez empêcher. »

[1] Mir ist diu huf
Abe unde rucke.

L'empereur n'en demanda pas davantage ; il fit dresser un bûcher, et ordonna qu'on y brûlât la coupable à petit feu.

« Faites mieux, sire, lui dit le sage Eraclius, répudiez une femme indigne de porter le nom de reine ; unissez-la à son amant, et que la honte et le remords soient sa punition. »

Ainsi fit l'empereur :

Il n'apert pas à ma matière,
Q'je plus die de Lais (Focas)
De Paridès, d'Athanais
Si vous dirai d'Eracle hui-mès (dorénavant) [1].

L'empereur Focas périt, après huit ans de règne, sous le fer d'un assassin, et Eraclius fut appelé au trône par les vœux de la nation.

« Une ancienne chronique [2] rapporte que les empe-
« reurs romains résidaient alors en Grèce et que Con-
« stantin, le fondateur de Constantinople, avait intro-
« duit le premier cet usage, car les Grecs gouvernèrent
« durant 500 ans l'empire romain, jusqu'au temps où
« Charlemagne, le roi des Francs, en entreprit la con-
« quête. »

[1] Von der frowen unt von Paridè
Vinde ich dekeine rede mè
Geschriben an disme buoche.

[2] An eime buoche kronicà. Ce passage, qui dénote la plume d'un historien plus que celle d'un poète, ne se trouve pas dans l'Eracle français de Gauthier d'Arras.

A peine arrivé dans ses nouveaux États, Eraclius rassembla une armée pour aller reconquérir la sainte croix, que Chosroës, roi de Perse, avait enlevée de Jérusalem ; ce farouche tyran qui se faisait adorer comme un dieu par ses sujets, nourrissait une haine profonde contre les chrétiens, dont il abhorrait les vertus. L'audacieuse entreprise du jeune empereur le plongea dans une violente fureur, et il jura par sa barbe qu'il le ferait pendre au créneaux de son palais. Il chargea son fils, qui se nommait comme lui Chosroës, de marcher contre les Romains, de franchir ensuite le Danube [1] et de pénétrer jusqu'à Rome par la Hongrie et la Toscane. Lorsque les deux armées furent en présence, Eraclius fit proposer au général persan de décider de la victoire par un combat singulier, et ce jeune prince, qui ne manquait point de courage, accepta le défi.

Dès le lever du soleil, l'empereur se rend à la messe et : *viers dam le Dieu molt s'umelie ;* il revêt ensuite sa cuirasse étincelante et se présente le premier dans l'arène. Les deux champions font pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de coups ; le diable protégeait Chosroës et lui inspirait une force invincible ; mais le ciel veillait sur les jours du héros chrétien. Il terrasse son adversaire et lui mettant l'épée sur la gorge :

[1] Chosroës trace à son fils un autre itinéraire dans le roman français :

Passe mon-g'n
Et Normandie et France et Flandre.

Paijens, lui dit-il, car devien por Dieu crestijens
Si croi en Dieu le fils Marie [1].

« Jamais, répond le jeune prince, je ne serai assez « lâche pour sauver mon corps au prix de mon âme. » Irrité de son obstination, Eraclius lui tranche la tête, et l'armée persane, effrayée de la mort de son chef, se soumet au vainqueur et reçoit le baptême.

Eraclius distribue ensuite aux pauvres les immenses trésors du roi de Perse, et ne se réserve que la vraie croix, qu'il rapporte lui-même à Jérusalem.

Il arrive sous les murs de la sainte cité le jour de Pâques fleuries, revêtu d'un manteau de pourpre et monté sur un beau genêt d'Espagne; mais les portes de la ville se ferment devant lui, et un ange lui apparaît du haut des remparts : Eraclius, lui dit le messager céleste :

Por-coi viens-tu si faitement (avec tant de pompe)?
Orguelleus est ta viestivre
Et fière ta cevauceure.
Tout autrement vint jà par-ci
Cil Dieus ni plains est de mierci.

Alors l'empereur descend de cheval, se dépouille de ses riches vêtements [2] et entre à Jérusalem nu-pieds et en chemise en disant *molt oreisons*. Il portait sur

[1] Touf dich, werde Kristen.

[2] Undzoch abe sin gewant
Sine sidinen wat.

ses épaules la sainte croix et les reliques d'Anastase [1].

. . . . . .

Les chroniques nous apprennent encore que ce fut ce jour-là que naquirent Mahomet et un roi de France nommé Tageprecht (Dagobert), qui soumit les Souabes, les Bavarois et les Hongrois, et les convertit à la foi chrétienne. Pour en revenir à Eraclius, ce prince embrassa l'hérésie de *Sergius* et fut défait par les Juifs Agaréniens. Il retourna à Constantinople et y mourut d'hydropisie après avoir rétracté ses fausses croyances.

[1] Ici l'auteur allemand abandonne son guide pour se livrer à ses propres inspirations. Son poëme ne devient plus alors qu'une chronique rimée.

ALEXANDRE[1],

Par le moine LAMBERT (Lamprecht).

Les hauts faits d'Alexandre ont été le sujet favori des poëtes du moyen âge. L'esprit guerrier et aventureux de ce prince leur fournissait un modèle de parfaite chevalerie à offrir à leurs contemporains, ou de flatteuses allusions à l'histoire des grands de leur siècle, tandis que ses lointaines expéditions se prêtaient à tous les rêves de leur imagination; aussi retrouve-t-on en Espagne, en Flandre, en Allemagne et principalement en France, une foule de romans et de chansons sur le héros macédonien.

Le poëme dont nous donnons l'analyse est un des

[1] 7,300 vers; publié par Massmann. (*Bibl. der deutschen National-Litteratur.*

plus remarquables de ces vieux monuments littéraires élevés à la gloire d'Alexandre. Il a été traduit du français, vers la fin du douzième siècle, par un moine nommé Lambert.

« Ecoutez bien cette chanson (daz liet), et vous « saurez qui était Alexandre. *Albéric de Vicence*[1] l'a « écrite en français, et je l'ai mise en allemand. Que « personne ne s'en prenne donc à moi, car je n'ai « fait que répéter ce qu'il a dit.

« *Vanitatum vanitas,*
« *Et omnia vanitas,*

« s'écriait souvent le roi Salomon ; et, pour échap- « per à une oisiveté funeste au corps et à l'âme, « ce prince composa un recueil plein de sages pré- « ceptes. Maître Albéric trouva que Salomon avait « raison, et il se mit aussi au travail. Moi-même « qui vous parle, je n'ai pas eu d'autre but, en tra- « duisant ce livre, que d'occuper utilement mes loi- « sirs.

« Plusieurs écrivains, mal informés, vous diront « qu'Alexandre était le fils d'une magicienne[2] ; mais « n'en croyez rien ; je connais la généalogie de ce hé-

[1] Cet auteur n'est connu que par ce passage du roman allemand.

[2] Le fils d'Olympia et de Nectanebus, roi d'Égypte

« ros, et je puis vous assurer qu'il descendait en « droite ligne de Philippe et d'une noble dame, appe- « lée la *belle Olympia*, sœur du roi de Perse. »

On s'occupa de bonne heure de l'éducation de ce jeune prince. On lui donna un maître pour le grec et le latin ; un autre fut chargé de lui apprendre à chanter et à jouer de la rote [1] et de la lyre; le troisième lui enseigna l'art de calculer la distance qui sépare le soleil de la terre et le ciel de l'eau. Le célèbre Aristotilès (Aristote) lui révéla les secrets de l'astronomie ; le cinquième maître le forma au métier de la chevalerie, et le sixième lui montra comment il devait administrer la justice et distinguer le vrai du faux.

Lorsque Alexandre eut atteint sa quinzième année, il demanda des armes à son père, et envahit, à la tête de ses vassaux, les Etats d'un prince voisin, nommé *Nicolas*.

Pendant cette expédition, le jeune héros apprend que Philippe de Macédoine voulait répudier sa mère et épouser la belle Cléopâtre; il court aussitôt auprès de lui, et le conjure de ne point ternir sa gloire, en sacrifiant à une courtisane la vertueuse princesse à laquelle il devait le jour. Le chevalier Lysias, qui assistait à cette entrevue, veut lui imposer silence, mais Alexandre lui brise les dents avec un hanap d'or qu'il tenait à la main, et Philippe tombe et se

[1] Instrument qu'on a appelé depuis *vielle ;* il était monté de cinq cordes.

casse l'épaule, en courant au secours de son serviteur.

Il y a ici une lacune dans le manuscrit, et nous retrouvons Alexandre au siége de Tyr. Il incendie cette ville avec le feu grégeois (chriechis-für), et la rase ensuite de fond en comble.

Après la destruction de Tyr, Darius envoie au vainqueur une balle d'or, des courroies de sandale et un lingot d'argent. Une lettre lui apprenait en même temps le sens qu'il devait attacher à chacun de ces présents. La balle d'or signifiait que les amusements de l'enfance convenaient mieux à son âge que les travaux de la guerre ; les courroies qu'il était son vassal, et l'argent qu'il devait regagner à tout prix les Etats de son père.

Alexandre fait comparaître en sa présence les ambassadeurs de Darius.

« Annoncez à votre maître, leur dit-il, que je reçois la « balle d'or comme l'emblème de ma puissance ; l'ar- « gent comme le tribut d'un vassal à son suzerain ; « et les courroies de sandale comme un gage de sou- « mission. »

Lambert raconte la prise de Thèbes, d'Athènes, de Sardes, « l'un des sept châteaux dont il est fait mention dans l'*Apocalypse*. » Il passe en revue tous les ducs et princes qui se sont rangés sous la bannière de Darius, et fait une description poétique des combats sanglants que se livrent les deux armées grecques

et persanes ; viennent ensuite la mort de Darius et la guerre d'Alexandre et de Porus.

Lambert appelle ici l'attention de ses lecteurs sur les éléphants qui portaient les *chevaliers* indiens.

« Or, sachez, dit-il, qu'on peut bâtir des tours sur « le dos de ces terribles animaux, et qu'à la seule ex- « ception de leur nombril (nabel) tout leur corps est « invulnérable. »

Alexandre, ayant triomphé de Porus, pénètre dans le pays d'*Occidatis*, dont les habitants, à pieds de boue, le prennent pour un dieu, et lui demandent de les rendre éternels.

Arrivé aux extrémités du monde, il écrit à sa mère et à Aristote une longue lettre, où il leur dépeint les merveilles qu'il a vues dans son voyage. Il leur parle des morsures des scorpions, de la voracité des crocodiles, de la cruauté d'une espèce d'hommes à figures de singes, de mouches à mâchoires humaines, aussi grandes que des pigeons et qui rongent le nez de ses soldats ; de belles jeunes filles couchées dans le calice des fleurs, du phénix, etc.

« J'entrai, dit-il ensuite, dans le pays de Brasiacus, « qui forme les limites du monde. Là, le ciel enve- « loppe la terre, comme la roue entoure l'essieu [1]. Je

[1] Alse umbe de alissen daz rat

« rendis visite à la reine Candacie, qui habite un « beau château nommé Meroues, tel que j'en voudrais « un pour ma mère ; elle m'accueillit très-gracieuse- « ment, et me demanda si j'avais fait la conquête du « monde : je lui répondis que oui ; alors elle me combla « de riches présents, dont je vais vous faire l'énumé- « ration : cent images d'or, cent cinquante enfants « maures à longues oreilles, trente tonnes d'or, qua- « tre-vingt-dix éléphants, une couronne garnie de « pierres précieuses pour la statue de notre dieu Am- « mon, et un animal nommé monoceros, qui porte « l'escarboucle entre ses cornes, et se prosterne devant « les vierges [1]. Candacie me conduisit ensuite dans une « grotte, où je trouvai plusieurs dieux aux *yeux flam-* « *boyants comme des torches allumées.* Je priai l'un d'eux « de me dire combien j'avais encore de temps à vi- « vre. — « Il n'est permis à aucune créature humaine de « savoir d'avance l'heure de sa mort, me répondit le « dieu ; Alexandrie sera le lieu de ta sépulture : c'est « là tout ce que je puis t'apprendre. » Là se termine la « lettre qu'Alexandre envoya à sa mère. »

Après avoir avoir achevé la conquête du monde, le héros macédonien forme le projet de s'emparer du paradis, et d'imposer un tribu aux anges ; il remonte l'Euphrate, qui prend, *comme on sait*, sa source dans le saint lieu. Une haute muraille de diamant se dresse tout à

[1] Daz sich vor di magit leget.

coup devant lui, et l'oblige à s'arrêter. Il fait approcher ses catapultes, et somme les âmes[1] qui le défendaient de se rendre à discrétion. Un vieillard paraît sur les créneaux, et s'adressant à Alexandre : « Pourquoi tournes-tu tes armes contre les enfants de Dieu[2] qui habitent dans ces murs ? Prends cette pierre précieuse, et éloigne-toi promptement d'ici, en demandant humblement à Dieu de te pardonner ce sacrilége.

De retour en Grèce, Alexandre convoque les savants de ses États, et les prie de lui apprendre quelles étaient les vertus de cette pierre mystérieuse. L'un prétendit reconnaître une topaze, un autre une améthyste, un troisième un onyx, un quatrième un jaspe, un cinquième un saphir, un sixième une sardoine, un septième une chrysolite, un huitième un *crisoprasus*[3]; enfin, un vieux Juif prit à son tour la parole : « Cette pierre, lui dit-il, n'a pas sa pareille sur la terre ; vous en conviendrez vous même quand je vous aurai montré les singulières propriétés dont elle jouit. » A ces mots, il la plaça dans le bassin d'une balance, et remplit tour à tour l'autre bassin d'or et de gros cailloux sans pouvoir soulever le précieux talisman. Il essaya ensuite d'y mettre seulement une plume, et ce fut la plume qui

[1] Di selen dar inne.

[2] Di gotis kint; l'auteur semble faire ici allusion à l'ambition des grands feudataires de l'Empire, qui usurpaient les biens des couvents.

[3] Lambert, le moine, énumère toutes les pierres précieuses que l'on connaissait de son temps.

l'emporta. « Dieu, continua le Juif, a eu recours à cette pierre pour donner une sage leçon aux rois de la terre, et confondre leur orgueil. Tenez-vous en garde contre les désirs d'une folle ambition, car ils abreuvent la vie de peines et d'inquiétudes. Aimez et craignez Dieu, à qui vous devez la gloire et la puissance dont vous jouissez, et songez que, de toutes vos conquêtes, il ne vous restera un jour que sept pieds de terre, comme au plus pauvre de vos sujets [1]. »

J'ai maintenant achevé mon récit. Dames et seigneurs qui l'avez entendu, travaillez à obtenir la couronne céleste. *Deum deorum in Sion.*

[1] Wene erden siben voze lanc.
Alse der armiste man.

LA GUERRE DE TROIE,

HERBORT DE FRITZLAR [1].

Herbort était un de ces pauvres ménestrels qui vivaient des libéralités du landgrave Hermann de Thuringe, le Mécène allemand du moyen âge. Ce fut par son ordre qu'il entreprit de traduire en vers un roman français de la *Guerre de Troie*, dont le comte de Leinengen avait fait hommage à son protecteur.

Le poëme dont il s'est servi doit être celui de Benoist de Sainte-Maure, trouvère anglo-normand du XIIe siècle, qui n'a fait lui-même que le traduire du latin.

[1] 18,458 vers; publié par G. K. Frommann, dans la *Bibl. der deutschen National-Litteratur*, t. V.

Et porce me voil travailler
Et une estoire comenchier
Que del latin ce io le truis
Se iai loisir et se io puis
Le vaurai si en roman mettre.

Cornélius, neveu de Salluste, trouva à Athènes, où il *tenoit escole :*

L'istoire que *Daire* ot escrite
En greche lange faite et dite,
Cil Daire dont vos ci oes
Fu de Troie noris et nés
Dedans estoit ainc nen issi
Devant que l'ost san départi.

Cornélius, *de grec la torna en latin*, et Benoist la *torna* à son tour en français. Ce trouvère place le poëme de Darès bien au-dessus de celui d'Homère; il semble même faire assez peu de cas de l'auteur de l'*Iliade*.

Car les dex com homes humains
Faisoit combatre as Troiains
Et quant son livre recitèrent
Plusor por ce lo refusèrent.

Et d'ailleurs, ajoute notre érudit, il est né 100 ans après la guerre de Troie.

Ne est merveille s'il a failli
Car onques verités nen oi
Quant il en ot son livre fet.

Herbort se recommande d'abord humblement à l'indulgence de ses lecteurs; il avoue que le sujet qu'il

va traiter est bien au-dessus de ses forces ; « mais une « goutte d'eau, quelque petite qu'elle soit, finit ce- « pendant par creuser le rocher le plus dur, et il es- « père aussi que la patience et l'application suppléeront « aux talents que la nature lui a refusés. D'ailleurs, « ajoute-t-il, je me borne à suivre la route que de « plus habiles m'ont frayée. »

Il commence ensuite son poëme par la conquête de la Toison d'or.

Pélée, jaloux de la gloire de Jason, l'engage à tenter cette périlleuse entreprise. Ce prince s'embarque avec Hercule, et ses plus braves chevaliers, sur un vaisseau construit par le célèbre Argus. La tempête force les pèlerins d'aborder en Troade ; mais Laomédon, loin d'avoir pitié de leur détresse, les fait sommer, par un héraut d'armes, de repartir immédiatement :

Sans son congié et sans son gré
Estes en son pais entrés,
Il ne sait pas por quel afaire
Si veut que plus i demorois.

Et Hercule répond au messager :

Vassal le port et le rivage
Gerpirons nous hui ou demain,
Mais d'une cose fais certain
Laomedeon votre Signor
Jusqu'a trois an verra tel ior
Qu'en cest pais arriverons [1].

[1] Ces vers de Benoist reproduisent assez fidèlement le sens du texte allemand.

Les preux remontent en silence sur leurs nefs, la rougeur au front et le cœur altéré de vengeance ; un vent favorable enfle leurs voiles, et les transporte en peu de jours dans le port de *Jaconite*, en Colchide :

Oetes va contre aus, li rois
Et si lor fist mult lie chère.

Jason n'a pas plutôt aperçu Médée, qu'il s'enflamme d'amour pour elle. « Cette princesse, dit Herbort, était « aussi sage que belle ; ses blonds cheveux retombaient « sur ses épaules en tresses soyeuses ; elle avait les yeux « vifs et brillants, et le teint ni trop rouge ni trop « blanc, mais tel qu'il doit être [1]. » Médée joignait, au charme de la beauté, les avantages d'une éducation accomplie. « Elle avait étudié les propriétés médici- « nales des plantes et la nécromancie [2] ; elle savait « déchiffrer le livre noir (livre de magie), conjurer les « mauvais esprits et prédire l'avenir : science qui s'en- « seigne encore aujourd'hui à Tolède, en Espagne.

« Tandis que le roi et la reine surveillaient les ap-

[1] Plus fine fresce colorée
Que li rose quant el est née.
Poëme de Benoist.

[2] Emolt estoit de grand savoir
Mult sot d'engin et de maistrie.
. . . . . .
Astrenomie et ngremancie
Ot tote aprise dee enfance.
Benoist.

« prêts du souper, l'amoureux Jason se rapproche de « Médée, et porte la main à ses vêtements, sous le pré- « texte d'en ôter la poussière ; il n'y en avait ce- « pendant pas le plus petit grain, mais il faisait comme « s'il y en avait eu. Bientôt sa main téméraire s'égare « dans les plis de sa robe : « Vrai Dieu ! s'écrie la « jeune fille, tremblante de colère, vous êtes bien inso- « lent d'oser vous comporter de la sorte ; retirez vo- « tre main ! — Vous aurez beau dire et beau faire, ré- « pond l'impétueux fils d'Eson, je ne la retirerai « point. »

Une lutte, hélas ! bien inégale, s'engage entre les deux amants ; la victoire, longtemps incertaine, allait enfin se prononcer en faveur du héros, lorsque le roi reparut pour chercher son hôte et le conduire à table. Pendant le repas, Médée fut silencieuse ; sa bouche était muette, mais son cœur parlait [1].

A l'heure où *fut colciés li rois*, Jason se glisse dans l'appartement de sa maîtresse ; les deux amants étendent ensemble leurs mains sur une idole [2], et prennent *Vénus* et *Pallas* à témoin qu'ils s'unissent pour la vie ; puis ils tombent éperdus dans les bras l'un de l'autre.

[1] Ce passage ne se trouve pas dans le poëme de Benoist.

[2] Si a une ymage aportée
De Jupiter le deu puissant.

Et Médée dit à Jason :

Sor l'image ta main metras.
Benoist

Après avoir conduit Jason et Médée jusque dans la chambre nuptiale, Herbort referme discrètement la porte derrière eux ; et s'adressant à ses lecteurs : « Je n'en « dirai pas davantage sur ce sujet [1] ; ceux qui connais- « sent les doux ébats de l'amour devineront le reste ; « quant aux gens inexpérimentés qui n'ont jamais en- « core obéi aux secrets penchants de la nature, j'au- « rais beau rester mille ans à leur expliquer ce qui se « passa entre ces tendres époux, qu'ils n'y compren- « draient rien. »

Le lendemain Jason, protégé par une image magique que lui avait donnée Médée, triomphe du monstre qui gardait la Toison d'or, et retourne ensuite avec sa maîtresse dans sa patrie.

« Le livre français, remarque Herbort, abandonne ici « Jason et Médée ; nous les quitterons donc aussi pour « revenir au sujet principal de notre poëme [2]. » Hercule, impatient de venger l'affront qu'il avait reçu sous les murs de Troie, appelle aux armes les plus vaillants rois de la Grèce, et vient mettre le siége devant cette or-

[1] Mais io n'ai or de ce qus faire
De ce raconter et retraire.
Benoist.

[2] Si en sera plus par moi retrait
Si io plus nenn truis en cest livre
Si de lui (Jason) ne voil plus escrire
Si Beneois pas ne l'aloigne.
Idem.

gueilleuse cité [1]. Les Grecs, avides de sang et de carnage, la détruisent de fond en comble, immolent sur ses ruines fumantes Laomédon et les défenseurs de son trône, et emmènent en captivité plusieurs dames de distinction et :

La fille du roi, Essiona (Hésione),
Jamais si bele ne sera.

En apprenant l'invasion des Grecs, et le danger qui menace son père, Priam vole à son secours du fond de la Phrygie : mais Troie n'existait plus :

La cité trova escillie
Et la gent morte et detrancie
Tot trouva ars et abatu.

Priam s'appliqua à réparer les désastres de cette cruelle guerre, il fit reconstruire Troie, l'enrichit de temples et de somptueux édifices, et l'entoura de fortes murailles. Après avoir pourvu à la sûreté de ses sujets,

[1] Quant vint al tans qui verd devise
Que l'herbe vert point en la lise
Lan que florissent li ramel
Que dolcement cantent oisel
Merle, mauvis et oriol
Et rossignols et estorniax
La blance flor vient en l'espine.
Et verdoie li gaudine.
Que li tans fu dols et socs.

On retrouve plus loin cette description du printemps dans le roman allemand.

ce bon prince chargea le *comte Antenor* [1] d'aller traiter avec les Grecs du rachat de sa sœur ; mais ceux-ci accablèrent d'outrages l'ambassadeur troyen, et le chassèrent de leur pays en lui défendant, sous peine de mort, d'y jamais revenir [2]. Dès qu'Antenor fut de retour à Troie, Priam réunit ses parents et ses amis, pour délibérer avec eux comment il se vengerait des Grecs.

« Écoutez, leur dit Pâris, ce qui m'arriva *ces chalendes de mai*, un jour que je poursuivais un cerf « dans les forêts [3]. » Sur quoi il raconte le célèbre jugement qu'il rendit en faveur de *dame Venus* et la promesse que lui fit cette déesse de lui donner la plus belle femme qu'il y eût au monde. Or, je sais, ajouta-t-il en s'adressant au roi, que cette femme est en Grèce : faites équiper de rapides vaisseaux et j'irai, avec quelques hardis chevaliers, l'enlever à nos ennemis afin de punir leur indomptable orgueil.

« Dès que la douce haleine du printemps eut rendu « la verdure aux prés et aux forêts et rappelé les oiseaux

[1] Un sien contre rice baron
Mult de grans sens et de grant nom
Antenor estoit apeles.

[2] Or vos metez tost à la voie
Si gardez jamais ne vos oie
Trop avez en ma tere este
Gardes ni soies mais trové
Jamais ne revenriez à Troie.

[3] Cel jor ne venta gaires bize.

Benoist.

« sur l'aubépine en fleur, » Pâris fait voile pour la Grèce avec 5000 braves guerriers.

Il rencontre en pleine mer le roi Ménélas, qui s'en allait rendre visite à son ami Nestor [1]. Les deux princes se saluèrent sans se connaître, et continuèrent chacun leur route. L'époux de la belle Hélène cingla vers les côtes d'Epire, tandis que Pâris jetait l'ancre dans le port de Cythère.

L'amour conduit le héros troyen au temple de Vénus, où la reine de Sparte était venue faire *ses dévotions*. Il massacre tous les chevaliers de son escorte, entraîne sur son navire la belle Hélène, qui

Bien fist semblant de consentir,

et regagne en triomphe sa patrie. De leur côté, les Grecs équipent une flotte nombreuse, et viennent, pour la seconde fois, mettre le siége devant Troie.

Ici commence un naïf récit de la fameuse guerre de dix ans, revêtu du coloris chevaleresque du moyen âge; les héros grecs et troyens y sont transformés en preux de la Table ronde; Homère lui-même ne les re-

[1] Droit en Epire voloit aler
Nestor l'avoit mandé à soi
Mais io ne sai dire porcoi.

[2] Là faisoient lor sacrefices
Tot cil del païs, à lor guises.

Benoist.

connaîtrait plus sous le ridicule accoutrement de paladins dont ils sont affublés.

Tantôt c'est le *chevalier* Hector qui, monté sur son beau destrier Galathée, présent de la reine Pantésilée, fond la lance en arrêt et l'écu au poing sur le *duc* Achille, et lui fait vider les arçons; tantôt c'est Enée ou le roi de Perse Xerxès, qui pourfendent les Grecs à grands coups d'épée; plus loin le duc Diomède rompt une lance avec Troilus, l'abat sur l'arène, et envoie, par un de ses écuyers, le cheval du vaincu à la belle Briséis, la dame de ses pensées.

Herbort fait apparaître, au plus fort de la mêlée, une bannière aux armes de Thuringe (un lion mi-partie de gueules et d'argent en champ d'azur), dans le but trop évident de flatter la vanité de son noble protecteur; puis il nous montre la reine Hélène, vêtue d'un manteau de vair et d'hermine, assistant au combat depuis les fenêtres de son palais avec les dames de sa cour[1]. Selon la coutume des tournois, elle envoie à Hector sa ceinture de brocart, et le galant chevalier s'empresse d'attacher cette *faveur* au bout de sa lance. Enfin le poëte conduit ses lecteurs dans un temple magnifique, où il leur fait entendre la voix inspirée de Cassandre, qui prédit la ruine de Troie et la pro-

[1] Les dames furent sor les murs
Por regarder le grant tornoi.

Benoist.

chaine venue du Christ et de ses apôtres sur la terre.

Pantésilée[1], reine des Amazones, apprend le danger qui menace les Troyens, ses fidèles alliés, et vole aussitôt à leur secours, avec une formidable armée; elle répand le carnage dans les rangs des Grecs, et fait des prodiges de valeur. Pyrrhus se précipite au-devant de l'héroïne et la défie; une lutte terrible s'engage, les armures des deux combattants retentissent sous leurs coups, *comme l'enclume frappée par mille marteaux à la fois*. L'alliée des Troyens succombe, Pyrrhus lui tranche la tête, et jette son corps dans un étang fangeux[2].

« Que Dieu nous garde, ajoute le poëte allemand, « de voir encore de nos jours des femmes courir au « combat; les travaux de l'aiguille leur conviennent « mieux que ceux de la guerre. »

Après avoir décrit la prise de Troie, Herbort et Benoist reconduisent les Grecs dans leur patrie. Ils racontent les malheurs d'Ulysse, la mort d'Agamemnon, les fureurs d'Oreste; puis le trouvère allemand termine ainsi son poëme :

[1] A Troie vint en la contrée
La reine Pentesilée,
Prous et hardie, bel et sage
De grand valor et de linage
Poëme de Benoist

[2] Sor l'erbe fresse novelle
Li espant tote la chervele.
Benoist.

« Le livre que vous venez de lire a été écrit par Her-
« bort de Friztlar, qui avoue s'entendre mal à faire des
« vers ; mais il a ce rapport de commun avec bien
« d'autres poëtes. D'ailleurs, il vous fait grâce de vos
« éloges.

« Ainsi finit sa chanson [1]. »

[1] Benoist de Sainte Maure termine ainsi sa *Guerre de Troie :*

Ce estuet le conte fenir
Ici fenist li mieldre estore
Qui onques fust mise en memore.
Jen en sai plus ne plus nen dist,
Beneois qui cest romans fist.

WIGALOIS,

PAR

WIRNT DE GRAFENBERG [1].

Le célèbre roi Arthus avait l'habitude de ne jamais se mettre à table sans qu'on lui eût raconté quelque histoire de chevalerie. La tâche semblait facile dans ce siècle de combats et d'amour, où tant de preux erraient la lance au poing, et l'écu au cou, à la quête d'aventures. Un jour, cependant, les conteurs firent défaut, et l'heure du repas avait déjà sonné, qu'Arthus attendait encore son histoire. Sur ces entrefaites, la reine s'étant retirée dans ses appartements, aperçut de sa fenêtre un chevalier revêtu d'une tunique écarlate, qui traversait le pont-levis du château, en caracolant sur un beau cheval noir.

[1] C'était un noble chevalier de la Franconie ; il a écrit son roman vers l'année 1212. Ce roman a été publié par Benecke. Berlin, 1819.

« Noble dame, lui dit l'étranger, daignez accepter cette ceinture qu'on croirait brodée par la main d'une fée. Si vous refusez de la garder, je viendrai défier demain vos chevaliers en combat singulier. »

A ces mots, il présenta la ceinture à Geneviève au bout de sa lance, piqua des deux, et disparut au galop.

La reine fit aussitôt appeler son sage neveu Gauvain, et lui demanda ce qu'il lui conseillait de faire.

« Votre honneur vous défend d'accepter ce présent, lui répondit le jeune preux. »

Et il courut bien vite raconter cette aventure à Arthus.

Le lendemain, le chevalier inconnu reparut comme il l'avait annoncé. Il portait pour cimier une couronne enrichie de rubis, et sur son écu une aigle d'or en champ d'azur. Dès qu'il fut arrivé sous les fenêtres de la reine, il délaça par courtoisie son casque, le posa sur l'arçon de sa selle, et, s'inclinant respectueusement devant l'épouse d'Arthus, lui demanda ce qu'elle avait décidé à son égard.

« Noble chevalier, répondit Geneviève, je ne puis garder le présent que vous vouliez me faire; mais j'espère que vous comprendrez le motif qui m'oblige à le refuser. »

En disant ces mots, elle lui jeta précipitamment le ceinture, et s'éloigna en rougissant.

Alors l'inconnu replaça fièrement son casque sur sa

tête, et défia à haute voix les chevaliers de la Table ronde.

Le sénéchal Key, si célèbre par ses ridicules forfanteries, se présenta le premier, et perdit les arçons, selon son habitude. Vint ensuite le tour de Segramors, de Milianz, et de maints autres preux qui roulèrent sur l'herbe l'un après l'autre. Le brave Gauvain ne fut pas plus heureux : l'inconnu le lança rudement hors de selle, et l'emmena prisonnier, au grand désespoir d'Arthus et de Geneviève.

« Cher compère, lui dit-il chemin faisant, d'un air de bonne humeur, vous vous êtes vaillamment défendu; et sans les vertus magiques de cette ceinture, je ne sais ce qui me serait advenu. C'est à ce seul talisman que je dois la victoire. Acceptez-le comme un gage de mon amitié, et souvenez-vous que tant que vous le porterez vous serez invincible. »

Vers le déclin du jour, les deux voyageurs arrivent devant un magnifique château entouré de vastes jardins.

« Ce château, et tout le pays environnant, m'appartiennent, dit l'inconnu à Gauvain ; vous y serez reçu avec les égards qu'on doit à un brave paladin et au neveu d'Arthus ; mais hâtons-nous de descendre de cheval, il se fait tard, et un bon repas nous attend. »

Gauvain parut fort satisfait de cette perspective; il sauta lestement hors de selle, et les deux voyageurs entrèrent dans le palais, précédés de pages qui

tenaient chacun à la main une torche en bois de cèdre.

Après le bain de rigueur, le paladin acheva promptement sa toilette, et rejoignit son hôte au moment où il venait de se mettre à table. Une jeune dame, d'une beauté remarquable, était assise à ses côtés. Elle portait une robe de velours mi-partie vert, mi-partie rouge, qu'une ceinture d'or retenait autour de sa taille; un riche manteau d'hermine, orné de *peaux de poissons venues d'Ybernie*, était jeté sur ses épaules, et laissait apercevoir une tunique de soie brodée et frangée d'or. Cette demoiselle tenait la tête modestement baissée, *comme c'est l'usage en France;* ce qui n'empêcha pas Gauvain de la voir et de la trouver admirablement belle.

« Eh bien! sire chevalier, dit l'inconnu au neveu d'Arthus qui, dans son extase, semblait avoir perdu l'ouïe et la parole, que pensez-vous de ma fille? Seriez-vous disposé à l'épouser?

— O ciel! qu'ai-je entendu! s'écria Gauvain; parlez-vous sérieusement? Je donnerais le monde entier pour posséder un pareil trésor!

— Il paraît, reprit l'inconnu en souriant, que mon prisonnier se résigne de bonne grâce aux conditions que je lui impose. Or çà! puisque nous voilà d'accord, il faut que votre mariage avec ma bien-aimée Florie s'accomplisse ce soir même. Que Dieu vous accorde le bonheur que je vous souhaite à tous deux! . . .

. . . . . .

Six mois s'étaient écoulés sans qu'aucun nuage eût troublé l'union du jeune couple, lorsque Gauvain s'arracha des bras de Florie, et se rendit à la cour de son oncle, où il voulait passer les fêtes de Pâques. Deux jours après son arrivée à Karidole, il se mettait de nouveau en route pour rejoindre sa bien-aimée Florie; mais il avait oublié la ceinture magique, qui eût seule pu le mettre sur le bon chemin, et il ne parvint jamais à retrouver le château où il avait laissé sa compagne chérie.

Tandis que Gauvain se consumait dans d'inutiles regrets, la belle Florie mettait au monde un fils qu'elle appela Wigalois.

Ce jeune prince ne sut pas plutôt conduire un cheval et manier la lance, qu'il résolut d'aller par tout le monde à la recherche de son père. Florie chercha vainement à le retenir auprès d'elle; ses prières et ses larmes ne purent le détourner de l'accomplissement de son vœu, et il prépara, avec une secrète joie, son équipage de guerre, avec lequel il se flattait d'accomplir les plus brillants exploits.

Lorsque le moment de son départ fut venu, Florie attacha d'un main tremblante, autour de sa taille, la précieuse ceinture que lui avait laissée Gauvain, en lui recommandant de ne jamais s'en séparer.

« Pauvre femme que je suis! s'écria-t-elle en pressant dans ses bras ce noble enfant qu'elle ne devait plus revoir, pourquoi mon cruel destin me condamne-t-il à

être séparée de tous ceux que j'aime ? Hélas ! mon cher Wigalois, tu emportes avec toi le dernier rayon de bonheur qui animait encore ma triste existence! »

Les distractions d'un voyage, qui avait pour le jeune bachelier l'attrait de la nouveauté, lui firent bientôt oublier les larmes de sa mère, et il hâta le pas de son cheval en s'abandonnant aux rêves de son ambition.

A peu de distance du château de Florie, Wigalois rencontra un varlet richement équipé, et le chaperon orné de fleurs, qui courait en brandissant un bâton dans ses mains, *selon la coutume des pages*.

« Seigneur, dit-il au bachelier, si vos affaires vous le permettent, je vous conseille d'aller à la cour du roi de Bretagne ; il a fait annoncer un grand tournoi où doivent figurer trois mille chevaliers ; les Anglais sont les tenants, et je vais inviter de sa part, à cette fête, la noblesse d'Espagne. »

Wigalois se fit aussitôt indiquer la route de Karidole, et arriva, le cœur palpitant d'émotion, à la cour d'Arthus, qui accueillit avec bonté le jeune voyageur, et lui donna lui-même l'accolade, la veille du tournoi où il devait faire ses premières armes.

Un jour que le roi était assis avec ses preux autour de la fameuse Table ronde, une belle demoiselle, montée sur un palefroi blanc, entra tout à coup dans la salle du festin ; elle était escortée d'un nain qui se mit aussitôt à chanter d'une voix mélodieuse ; puis elle prit à son tour la parole, et s'adressant à Arthus :

« Sire, lui dit-elle, ma maîtresse Lariette, reine de Korantin, m'envoie réclamer, en son nom, l'assistance de celui de vos chevaliers qui ne craindra pas d'affronter la mort pour elle. »

L'inconnue n'eut pas plutôt fini de parler, que Wigalois se leva vivement de son siége, et demanda à Arthus la permission de tenter cette aventure; le roi y ayant consenti, il se hâta de revêtir son harnais de guerre, et voulut suivre la belle messagère. Mais celle-ci, indignée de ce qu'on avait confié la défense de sa maîtresse à un aussi jeune chevalier, lui déclara, d'un air méprisant, qu'elle se passerait fort bien de sa compagnie. Cela dit, elle pressa le flanc de sa monture et disparut, en laissant Wigalois tout interdit de cette brusque incartade.

L'inconnue cheminait depuis quelques instants, en silence, à côté de son nain, lorsqu'elle vit venir derrière elle, à pleine carrière, un chevalier qui portait une *roue d'or* pour cimier.

« Dame, lui dit son compagnon, voici le jeune preux que le roi de Bretagne nous envoie; si vous m'en croyez, vous l'accueillerez de votre mieux, car nous n'aurions pu en choisir un qui fût plus digne de remplir une aussi périlleuse mission.

Mais Wigalois, n'osant point enfreindre la défense de la demoiselle, la suivit à une distance respectueuse, sans lui adresser la parole.

Sur le déclin du jour, l'inconnue se retourna enfin vers lui, et lui demanda où ils passeraient la nuit.

« Je connais bien, lui dit-elle, un seigneur qui demeure près d'ici ; malheureusement il a l'étrange habitude de n'accorder l'hospitalité qu'à ceux qui l'ont vaincu en combat singulier ; nous ferons donc mieux d'aller chercher un gîte ailleurs.

— Non ! de par saint Michel, interrompit Wigalois, il faut que nous logions chez lui. »

Comme il achevait ces mots, il aperçut le terrible châtelain qui chevauchait vers eux. Le jeune preux, impatient de se signaler sous les yeux de l'envoyée de Lariette, s'élança aussitôt à sa rencontre, lui traversa la gorge d'un coup de lance, et l'étendit mort à ses pieds.

« Pourquoi l'avez-vous tué ? s'écria la demoiselle, il faut maintenant nous éloigner promptement d'ici, si nous ne voulons pas être massacrés par ses gens d'armes. »

Les voyageurs pénétrèrent dans une vaste et sombre forêt, où ils furent bientôt à l'abri de toute poursuite ; le nain prépara un lit de feuilles sèches pour sa compagne, et Wigalois s'assit à quelque distance d'elle.

Vers l'heure de minuit, une voix de femme qui appelait au secours vint frapper les oreilles de notre héros, et le voilà courant à pleine carrière dans la direction d'où partaient ces cris lamentables. Peu d'in-

stants après, il aperçoit, à la lueur d'un grand feu, deux géants qui battaient de verges une pauvre jeune fille. Wigalois, touché de sa détresse, s'adresse à lui-même cette chaleureuse allocution :

« Un brave chevalier ne doit-il pas être toujours prêt à risquer sa vie pour la défense des dames ? Ne sont-elles pas la joie et l'ornement de ce monde ? »

Et tirant son épée, il se jette à l'improviste sur les ravisseurs, les frappe d'estoc et de taille, et les oblige, sous la foi du serment, à conduire la jeune fille à la cour d'Arthus ; les géants exécutèrent leur promesse ; « car à cette époque, observe le poëte, celui qui vio-« lait de pareils engagements était voué à la honte et « au mépris pour le reste de ses jours. »

Le lendemain, au lever du soleil, la demoiselle et le nain se remirent en route. Wigalois, qui les suivait de loin, ayant remarqué un petit épagneul qui jappait autour de son cheval, eut l'idée de l'offrir en présent à sa compagne ; mais sa galanterie faillit lui coûter cher. Au moment où il saisissait le chien, un chevalier, portant pour cimier un cygne d'hermine, au bec d'or, sortit brusquement d'un taillis, et lui ordonna de lui rendre l'épagneul ou de se préparer à mourir.

« Cette menace serait tout au plus bonne pour une vieille femme, lui répond le fils de Gauvain en serrant les courroies de sa selle ; nous allons voir à qui de nous deux restera le chien. »

Il est inutile de dire que le chevalier au cygne fut

désarçonné et que notre héros resta maître de l'épagneul.

Survient ensuite une dame éplorée dont le chaperon était orné de plumes de paon. Wigalois lui demande la cause de ses larmes, et lui offre ses services.

« Le comte de Mannsfeld, s'écrie-t-elle, m'a enlevé un cheval noir et un perroquet qui faisaient mes délices.

— Je vous rendrai votre cheval et votre perroquet, » lui répond Wigalois.

Cette promesse fit tarir aussitôt les pleurs de la dame aux plumes de paon, et elle invita son défenseur à venir se reposer auprès de sa cousine la princesse de Perse, nonchalamment étendue sous un riche pavillon, où une de ses chambrières lui lisait *la Guerre de Troie et les Aventures d'Enée et de Didon*. Mais notre héros, à qui il tardait de rejoindre sa compagne, ne profita pas de l'hospitalité que lui offrait cette dame. Il alla défier le comte devant sa tente, et le força, les armes à la main, à restituer le cheval et l'oiseau et à porter lui-même au roi Arthus la nouvelle de sa victoire.

Après maintes aventures de ce genre, Wigalois arrive enfin à Korantin, chez la reine Lariette, dont il s'était constitué le champion à la cour de Bretagne. Cette princesse vivait dans de continuelles alarmes, depuis l'apparition dans ses Etats d'un cruel dragon et d'un célèbre magicien, nommé Roaz de Glois, qu'on disait voué au diable; c'était contre ces deux incommodes

voisins qu'elle avait envoyé réclamer l'assistance des paladins de la Table ronde.

Enflammé par les beaux yeux de l'aimable Lariette. Wigalois renouvelle à ses pieds le serment de vaincre ou de mourir pour elle. Il se fait lire la messe, reçoit la sainte hostie et vole à la recherche du monstre.

Au milieu de la forêt il rencontre un léopard portant sur sa tête une couronne d'or et deux cornes noires ; ce léopard se transforme tout à coup en un géant dont les yeux lançaient des flammes.

« Es-tu diable ou chrétien ? lui crie Wigalois en tirant brusquement la bride de son cheval.

— Je suis chrétien, lui répond le géant ; Dieu m'a infligé cette métamorphose en punition de mes péchés. Tu vois devant toi le roi de Korantin, traîtreusement assassiné par Roaz de Glois ; si tu triomphes du dragon, ma fille Lariette est à toi. Mais as-tu bien songé aux dangers auxquels tu t'exposes ?

— Mon cœur ne connaît pas la crainte, répond Wigalois.

— Voilà un langage digne du fils de Gauvain! s'écrie le géant.

— Quoi ! reprend le paladin, ce célèbre héros que j'ai rencontré à la cour d'Arthus est mon père? Ah ! que ne ferai-je pas maintenant pour mériter son estime et l'amour de Lariette ! »

En disant ses mots, il se dirige d'un pas rapide vers le repaire du dragon, et trouve ce monstre oc-

cupé à dévorer les cadavres de quatre chevaliers, dont les épaisses armures se brisaient sans efforts sous sa dent.

« Puissant Dieu du ciel, à mon aide! s'écrie-t-il, en lui plongeant son épée dans le flanc ; au même instant un coup de queue du dragon expirant le lance au fond d'un ravin, où il reste étendu sans connaissance.

Le hasard voulut que l'amant de Lariette vînt tomber devant une vieille femme qui ramassait du bois sur la lisière de la forêt. Celle-ci ne fut pas plutôt remise de l'émotion que lui avait causée une aussi brusque apparition, qu'elle dépouilla Wigalois de ses riches habits et de sa précieuse ceinture, et disparut dans les taillis; mais une noble châtelaine avait été témoin de cette scène depuis les fenêtres de son manoir. Elle envoya aussitôt ses écuyers à la poursuite de la méchante vieille, et courut, de son côté, porter des secours au paladin qui commençait à reprendre ses sens. Or, Wigalois était aussi chaste que brave. Qu'on juge donc de son effroi, lorsqu'il se trouva exposé, sans aucun vêtement, aux regards d'une jeune et belle dame. Il arracha convulsivement de l'herbe et des feuilles, et voulut s'enfuir.

« Arrêtez, sire chevalier! lui criait la châtelaine, de grâce, écoutez-moi! »

Notre héros hésite; la décence lui disait de s'éloigner, la courtoisie lui ordonnait de rester; il se décida

enfin à obéir, en ayant soin de se présenter de profil [1] à la belle inconnue. Celle-ci lui rendit ses habits que la bûcheronne lui avait enlevés, et l'engagea à venir faire panser ses blessures dans son manoir.

Après quelques jours de repos, Wigalois prit congé de sa protectrice, et se remit en route pour aller chercher et combattre l'enchanteur, *sans consulter les croassements de la corneille ou le vol de l'épervier, car un vrai chrétien tel que lui n'ajoute point foi à ces absurdes présages.*

Roaz de Glois avait lu dans les astres la prochaine arrivée du fils de Gauvain, et s'était assuré, par son art magique, de l'assistance des puissances infernales ; mais Wigalois déjoua ses maléfices avec l'aide de la sainte Vierge. Poursuivi jusque dans son palais, et réduit à se défendre l'épée à la main, Roaz opposa au jeune paladin une longue et vigoureuse résistance. Le combat dura pendant une nuit entière, et les premières lueurs de l'aurore furent encore témoins de la défaite du cruel enchanteur. Wigalois lui plongea son épée dans la gorge, et tomba sans connaissance à ses côtés.

Un comte Amaury, qui était retenu prisonnier depuis plusieurs années dans ce château, attendait avec la plus vive anxiété l'issue de cette terrible lutte. Dès que le calme fut rétabli, il courut sur le lieu du com-

[1] Die site kert er gegen ir dar.

bat, et, soulevant dans ses bras Wigalois expirant, il se mit à déplorer à haute voix les souffrances qu'il endurait pour Lariette.

A ce nom de Lariette, si cher à son cœur, le tendre chevalier entr'ouvre les yeux, en poussant un profond soupir.

« Amour ! s'écrie-t-il, sois à jamais béni ! c'est toi seul qui m'as rendu la vie. Hélas ! ramène-moi aux pieds de Lariette, ma dame bien-aimée. »

La nouvelle de la double victoire remportée par Wigalois sur le dragon et l'enchanteur se répandit bientôt dans tout le pays, et y causa une joie universelle. Le peuple accourt en foule au château de Roaz, pénètre jusqu'à l'appartement où reposait le jeune héros, et l'emmène en triomphe à Korantin.

Comme le cortége approchait de la ville, Wigalois aperçoit de loin une dame, montée sur une haquenée blanche, qui s'avançait à sa rencontre ; son cœur lui dit que c'est Lariette, et il vole auprès d'elle ; mais la violence de son émotion lui ôte l'usage de la parole, ses blessures se rouvrent, ses forces l'abandonnent, et il tombe dans les bras de sa maîtresse.

Lariette n'eut pas la cruauté de prolonger les souffrances de Wigalois, et les fiançailles de ces deux tendres amants se célébrèrent le lendemain, en présence de Gauvain, de Lancelot, d'Yvain et des plus célèbres paladins de la chrétienté.

Pendant le repas de noces, un varlet, les cheveux

épars et les vêtements déchirés, entre tout à coup dans la salle du festin, et annonce d'une voix lugubre à Wigalois que sa mère avait cessé de vivre.

« Ah! cruelle mort! s'écrie Gauvain en versant un « torrent de larmes, pourquoi épargnes-tu tant de « femmes vieilles et acariâtres pour frapper avec achar- « nement la jeunesse et la beauté! » . . . . .

. . . . . .

Lariette mit au monde un fils dont le nom devint célèbre dans les annales de la chevalerie; il s'appela *Li-fort Gawanides*.

« Je laisse, ajoute le poëte, à un autre plus habile que moi le soin de retracer ses hauts faits. *Il faudrait pour cela savoir traduire le français en allemand*, et cette tâche est au-dessus de mes forces.

« Ici ce termine l'histoire de Wigalois, que j'ai reproduite telle qu'elle me fut racontée un jour par un écuyer. »

PARCIVAL[1]. — WILLEHALM.

(Par Wolfram d'Eschenbach.)

L'auteur de *Parcival* et de *Willeham* est un noble Bavarois qui vivait au commencement du XIIIe siècle, à cette brillante époque du *Minnesang*, où tout bon chevalier se piquait de savoir rimer quelques vers en l'honneur de sa dame. Wolfram d'Eschenbach assure cependant que, pour sa part, il fait plus de cas du métier des armes que de celui de poëte, et qu'il manie mieux l'épée que la plume ; il avoue même qu'il ne connaît point la *science de l'écriture ni l'art de savoir lire dans les livres*.

Wolfram a aussi composé quelques chansons qui ont été recueillies dans le code Manesse[2] ; il s'y plaint

[1] 24,700 vers ; publié par Myller dans le Samlung deutscher : Gedichte Berlin, 1782 ; et par Lachmann, Berlin 1833. Ce roman a été traduit en allemand moderne par Simrock. 2 vol. in-8° ; Stuttgart und Tubingen, 1842.

[2] De la bibliothèque Royale de Paris.

des rigueurs d'une dame aux *lèvres de rubis* et aux joues de rose, qui a fait autant de dégâts dans son cœur qu'une *cigogne dans un champ de blé*, et il se déclare prêt à soutenir, la lance au poing, que si Vénus vivait encore elle serait obligée de lui céder la palme de la beauté.

Le roman de *Parcival*, qui lui a valu le titre de premier poëte de l'Allemagne[1], a souvent été confondu avec celui du Saint-Graal; et Chrétien de Troyes dit lui-même en commençant son *Parcival français :*

> Chrestien sème et fait semence
> Ci est li contes do *greal.*

L'un et l'autre ont pour sujet la légende de ce vase mystérieux dont on a, jusqu'ici, vainement cherché à découvrir le sens et l'origine.

M. de Hammer a cru retrouver, dans l'ordre religieux et militaire du Saint-Graal, une allusion à certains mythes que les templiers auraient empruntés à une secte païenne de l'Orient; et il reproduit, à l'appui de son assertion, les bizarres accusations que la haine avait formulées contre eux. Selon lui, le Saint-Graal représente ici la figure baphométique devant laquelle les frères du Temple se seraient prosternés en secret, et qu'ils auraient adorée comme la source de tout bien.

[1] Schlegels Europa II, 138.

Cette hypothèse, une fois admise, on pourrait expliquer la manière confuse dont les auteurs de *Parcival* parlent de l'ordre du Saint-Graal, par la crainte qu'ils avaient de se compromettre en attaquant trop ouvertement les templiers [1]. Mais il est plus vraisemblable que l'histoire du Graal se rattache à quelque ancienne tradition défigurée par le temps, et déjà aussi incompréhensible pour les romanciers du moyen âge qu'elle l'est aujourd'hui pour nous.

« Kiot le Provençal, dit Eschenbach, découvrit à « Tolède, dans les livres arabes, l'histoire du Saint- « Vase [2], sans avoir recours à la nécromancie. Un païen, « nommé Flégetanis, qui descendait en droite ligne « du roi Salomon, a fait le premier mention du Graal, « dont il avait lu le nom dans le ciel ; les anges sont « venus le déposer sur la terre, et ceux qui se voue- « ront à le servir seront heureux et respectés. Voilà « ce qu'écrivait Flégetanis ; mais Kiot, sans cesse ai- « guillonné par le désir de s'instruire, voulut encore « savoir quel peuple avait eu la gloire de conserver « le Graal; il feuilleta les chroniques d'Irlande, de « Bretagne, de France, et découvrit enfin toute l'his- « toire de ce précieux vase en Anjou. »

Cette fiction lui servit à composer en français un

[1] Il existe une analogie frappante entre le nom allemand des chevaliers du Graal : *Templeis* et celui de templier.

[2] Graal signifie vase en provençal.

poëme sur le Saint-Graal, où Chrétien de Troyes[1] et W. d'Eschenbach, quelques années plus tard, ont chacun puisé l'idée de leurs romans de *Perceval*, dont la lecture a fait les délices du moyen âge.

Tous deux ont suivi la même marche ; mais Eschenbach a laissé bien loin derrière lui le trouvère français. Le sujet du poëme était ingrat ; il a su l'embellir d'épisodes piquants, de détails gracieux, qui ajoutent du charme à son récit; et tandis que Chrétien de Troyes entasse péniblement l'une sur l'autre les aventures de son héros, Wolfram réussit à les lier ensemble, et à leur donner plus de couleur et d'intérêt par les réflexions, tantôt plaisantes, tantôt graves et profondes qu'elles lui inspirent, ou bien encore par des parallèles curieux avec les choses et les hommes de son temps.

Le trouvère français a écrit une légende rimée et Eschenbach un poëme épique ; le premier n'est que l'ouvrier qui ébauche la pierre, le second est l'artiste habile qui l'anime du souffle de son génie.

[1] Le roman français est dédié par Chrétien de Troyes à Philippe de Flandre :

Chrestiens sème et fait semmence
Du roman qu'il en commence, *etc.*
Si le fait por lo plus prudome
Qui soit en lempire de Rome.
Ces li cuens *Felipes de Flandres*
Par lo comandemant li conte
A arimer lo meilloz conte
Qui soit contez en cest reial
Ce est li contes do Greal
Don li cuens li bailla lo livre.

Le *Parcival* allemand est cependant loin d'être un chef-d'œuvre ; l'action de ce roman est sans cesse entravée par une effrayante accumulation d'épisodes, et et elle manque d'ailleurs d'ensemble et d'unité par l'introduction du personnage de Gauvain, dont les aventures font souvent perdre de vue le héros principal.

Quant au sujet même du roman, ce sont toujours ces mêmes descriptions de combats, ces hauts faits d'armes si rebattus, ces longues complaintes de demoiselles éplorées qui errent dans les forêts à la recherche d'un défenseur, et toutes ces fatigantes banalités des romans de chevalerie.

Mais ce qui constitue le vraie mérite de ce poëme et le distingue de ceux qui ont été écrits à cette époque, c'est son but éminemment moral. Doué d'une âme noble et généreuse, Eschenbach saisit chaque occasion qui se présente à lui de mettre en évidence la puissance et la bonté de Dieu. Il nous montre d'abord son héros triste, découragé et en proie à cet abattement de l'esprit que produisent le doute et l'incrédulité; puis, touché par les exhortations d'un sage ermite, on le voit s'humilier devant les décrets de la Providence et goûter aussitôt une félicité parfaite [1].

Partout, en un mot, on retrouve dans l'ouvrage du chevalier-poëte ces élans d'une foi vive et profonde qui

[1] Comme roi du Graal.

entraînaient les peuples d'Occident à la conquête du saint sépulcre.

« La constance est la plus noble des vertus, je l'ad-
« mire autant que ces vases d'un bleu d'azur entourés
« d'un cercle d'or. Croyez-moi, dames et chevaliers,
« défiez-vous des cœurs volages et n'espérez jamais les
« fixer; autant vaudrait prétendre saisir par les cheveux
« un homme chauve. Mais je ne veux pas perdre plus
« de temps à pérorer, et j'entre en matière : »

Gamuret, prince d'Anjou, avait fait naufrage sur les côtes de *Patelamunt*[1] en se rendant à Babylone; la reine maure Balakane s'était prise d'une belle passion pour cet aimable chevalier et lui avait abandonné son cœur, ses trésors et ses vastes États. Cependant Gamuret ne tarda pas à regretter les tournois et la vie d'aventure, et il prit un beau jour la fuite comme le pieux Énée. Balakane se livra au désespoir en ne voyant point revenir son infidèle amant; mais au lieu d'imiter Didon et de se donner la mort, elle mit au monde un fils *moitié noir, moitié blanc*, qui reçut le nom de Fierefiss.

[1] Il va sans dire que ce pays n'existait que dans la tête du romancier.

Peu de temps après le retour de Gamuret en France, Herzeleide, reine du pays de Galles, fit annoncer un grand tournoi à Kanvoleis, où elle promettait sa main au chevalier qui ferait les plus beaux coups de lances.

Le volage amant de Balakane entre l'un des premiers en lice, triomphe de tous ses rivaux et épouse Herzeleide en lui imposant la condition de donner chaque mois un tournoi à sa cour; mais l'aventureux chevalier se lassa bientôt de la vie douce et tranquille qu'il menait à Kanvoleis, et il traversa encore la mer pour aller combattre sous les drapeaux du *baruk* de Bagdad. Le sort des armes ne lui fut pas favorable et il perdit la vie dans une sanglante mêlée.

Herzeleide reçut cette triste nouvelle au moment où elle venait de mettre notre héros au monde. Les consolations de la religion et les joies de la maternité l'aidèrent à supporter avec résignation la cruelle épreuve que le ciel lui envoyait. Elle renonça aux fêtes et aux plaisirs de la cour, et se retira dans le vallon solitaire de Solatane pour s'y consacrer uniquement à l'éducation de son enfant. Cette sage princesse veilla surtout à ce que rien ne pût développer dans le cœur de Parcival les goûts aventureux de son père, et elle poussa même la prévoyance jusqu'à défendre à ses vassaux, sous peine de mort, de prononcer devant lui le mot de *chevalerie*.

Le jeune Parcival courait du matin au soir dans les champs avec les pâtres et les laboureurs. Quelquefois

il s'amusait à tuer de petits oiseaux à coups de flèches, et les rapportait tout joyeux à sa mère. Herzeleide se désolait de voir naître en lui la passion des armes et de la chasse, et elle en voulait aux rossignols et aux fauvettes qui servaient de but à ses traits.

Un jour que le jeune héros errait dans la forêt [1], il vit venir à lui

Cinq chevaliers armez,
De toutes armes acesmez (équipés)
Et moult grant noise demenoient
Les armes de ceus qui venoient
Et souvent heurtoient as armes
Et les lances et les guisarmes (pertuisanes)
Sonne li fus (bois) sonne li fers
Et des escus et des haubers [2].

Celui qui marchait en tête était revêtu d'une cotte de mailles garnie de clochettes d'or. Parcival crut à une apparition céleste, et se jeta aux genoux de l'étranger, en s'écriant :

[1] Le roman français de Chrét. de Troyes ne fait pas mention du père de Parcival et commence à la rencontre de ce jeune héros avec les chevaliers dans la forêt :

Ce fu au temps qu'arbres florissent
Feuilles, boccages, prés verdissent
Et aloiselle en lor latin
Doucement chantent au matin.

C'est là l'introduction obligée des romans de cette époque.

[2] Ces vers sont tirés du roman français de Chrét. de Troyes. Je continuerai ces citations lorsqu'elles rendront le sens du texte allemand.

« Mon Dieu ! aie pitié de moi !

— Je ne suis point un dieu, lui dit le preux avec un doux sourire ; si tu regardais mieux, tu reconnaîtrais en nous des chevaliers.

— Et qui donne la chevalerie ? demanda le jeune héros.

— C'est le roi Arthus qui confère cette dignité, » répondit l'inconnu.

Parcival examina encore avec une curiosité enfantine chacune des pièces de l'armure de l'étranger, en s'en faisant expliquer l'usage.

« Si les cerfs de la forêt avaient une peau aussi dure que la tienne, lui dit-il, mes javelots ne les transperce raient pas aussi aisément.

— Pauvre damoiseau ! s'écria le chevalier, que le ciel t'accorde autant de jugement que de beauté ! »

En achevant ces mots, il piqua des deux et disparut dans un nuage de poussière.

Parcival courut bien vite raconter à sa mère la conversation qu'il avait eue avec l'étranger, et la pria de lui fournir des armes et un cheval pour aller demander l'accolade au roi Arthus.

Herzeleide feignit de se prêter de bon cœur à ses désirs ; elle lui donna des braies de grosse toile, un bonnet de fou garni de grelots, et un méchant roussin qui pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Cette tendre mère espérait qu'il serait tellement bafoué sous ce grotesque accoutrement, que la honte ne tarderait pas à le ramener auprès d'elle.

Parcival ne se douta point de cette innocente ruse, et prit congé d'Herzeleide, le cœur ivre de joie.

« Mon fils, lui dit-elle en le pressant dans ses bras, n'oublie jamais de saluer poliment tous ceux que tu rencontreras sur ton chemin, et lorsqu'une dame consentira à te donner un baiser et son anneau, prends l'un et l'autre, ils te porteront bonheur si elle est sage et vertueuse. »

Dames et pucelles amez
Si serez partout honorez.

Le jeune preux, se croyant déjà un paladin accompli, enfourche son cheval, et se dirige vers la forêt de Brezilian, célèbre par les hauts faits d'armes dont elle était sans cesse le théâtre. A peine avait-il quitté le toit maternel, que la pauvre Herzeleide, tourmentée d'inquiétude sur le sort de son fils, expire de douleur, en le recommandant à la protection du ciel.

Parcival arrive devant une tente magnifique, sous laquelle reposait une jeune dame; il lui dérobe un baiser et son anneau, selon le conseil de sa mère, et continue sa route. En approchant de Nantes, il rencontre un chevalier revêtu d'armes vermeilles; la housse de son cheval, son écu, le bois de sa lance et jusqu'à sa monture étaient de la même couleur; il tenait à la main une coupe d'or.

« Jeune varlet, dit-il à Parcival, puisque tu vas à la cour d'Arthus, annonce à ce prince et à ses preux que

le chevalier aux armes vermeilles attend ici tous ceux qui se présenteront pour le combattre. Fais aussi mes excuses à dame Geneviève[1] de ce qu'en enlevant trop précipitamment cette coupe de sa table, j'en ai répandu le contenu sur ses genoux. Dis-lui que je n'avais point l'intention de l'offenser, et que je voulais seulement défier les paladins d'Arthus à venir me reprendre ce gage, s'ils en ont le courage. »

Eschenbach interrompt ici son récit pour faire une allusion au roman d'Erec d'Hartmann d'Aue; les poëtes de ce temps en usaient ainsi entre eux.

« Messire d'Aue, dit-il, voilà un nouvel hôte que
« j'envoie à votre roi Arthus; tâchez, je vous prie,
« qu'on ne se moque point de lui, si vous ne voulez
« pas que je condamne votre dame Enide et sa mère
« Karsanafide à aller tourner la meule d'un moulin. »

Malgré cette exhortation, l'apparition du jeune protégé d'Eschenbach dans la salle du festin excita une bruyante hilarité parmi les convives du roi. La belle Kunevare, qui avait fait vœu de ne jamais rire avant d'avoir vu le chevalier le plus accompli de la terre, ne put cette fois s'empêcher de rompre son serment, sur quoi Key, le sénéchal, lui reprocha d'accorder à un fou une faveur qu'elle avait refusée à tant de preux, et accompagna cette réprimande d'une grêle de coups

[1] Les romanciers lui donnent plus souvent le nom de *Genièvre*.

de bâton, si vigoureusement appliqués, que la malheureuse demoiselle en perdit pour longtemps l'envie de rire.

Parcival ne se laissa point déconcerter par toutes les railleries dont il était l'objet, et dès qu'il eut demandé et obtenu du roi la permission de combattre le paladin aux armes vermeilles, il se hâta de remonter sur son roussin et d'aller le rejoindre.

« Ither, lui dit-il en saisissant son cheval par la bride, Arthus m'a octroyé ton harnais de guerre, et je viens le prendre. »

Mais à peine avait-il achevé ces mots, que le preux, enflammé de colère, le frappa si rudement du bois de sa lance, que notre héros et sa faible monture roulèrent ensemble dans la poussière.

Parcival se relève avec l'agilité d'un daim surpris par le chasseur, et son javelot, lancé d'une main ferme, atteint Ither à l'œil, au défaut de la visière, et lui fait jaillir la cervelle hors de la tête.

Un jeune varlet de Geneviève, qui passait par hasard près du lieu du combat, aide Parcival à endosser les armes du paladin mourant. Le bachelier s'élance ensuite sur son beau genêt d'Espagne, et vole à la quête de nouvelles aventures.

Comme il traversait le pays de Brobarz, la reine Kondwiramur, prévenue de l'arrivée d'un chevalier étranger dans ses Etats, envoya réclamer son assistance contre Klamide de Bradigan, qui assiégait son château

de *Pelrapaer* [1]. Parcival se rendit aux vœux de la belle opprimée ; il défit en champ clos ce monarque et son sénéchal, leur ordonna d'aller se constituer tous deux prisonniers de la demoiselle que Key avait si fort maltraitée à cause de lui, et se laissa conduire en triomphe auprès de la reine de Brobarz [2].

Pendant la nuit, notre paladin eut à affronter un danger encore nouveau pour lui, et que bien des chevaliers, même des plus aguerris, n'auraient pas bravé impunément. Au moment où il allait se mettre au lit, il voit tout à coup apparaître à son chevet l'aimable Kondwiramur, qui venait le remercier du service signalé qu'il lui avait rendu.

Eschenbach révèle ici une foule de détails qui prouvent la force d'âme que Parcival déploya dans cette occasion ; mais les convenances nous obligent de les passer sous silence, et nous constaterons seulement, à la gloire de notre héros, qu'il ne se rendit point coupable envers Kondwiramur d'une faute que cette tendre princesse lui eût si aisément pardonnée.

Après un séjour de quelques mois à la cour de Kondwiramur, Parcival s'arrache enfin aux séductions

[1] Nom défiguré de Bel-Repair.

[2] « Les gens du château, dit Eschenbach, épuisés par la famine, avaient la « peau ratatinée comme un vieux cuir de Hongrie ; ces malheureux n'avaient « pas fait souvent frire des beignets dans la poêle, et messire le comte de « Wertheim aurait été peu tenté de figurer à ce siége. »

de cette aimable Circé, pour aller chercher fortune ailleurs.

Abîmé dans ses amoureuses pensées, le jeune prince abandonne les rênes de son cheval, et laisse au hasard le soin de le conduire. Vers le déclin du jour, l'intelligent animal s'arrête devant la porte d'un magnifique château, et se met à hennir. A ce bruit, un essaim de pages et d'écuyers viennent aider le paladin à descendre de cheval, et l'introduisent dans une grande salle éclairée par des torches en bois d'aloës, qui répandait le plus suave parfum. Une centaine de chevaliers étaient nonchalamment étendus sur de moelleux divans, autour d'une table chargée de viandes et de mets succulents. La nappe était d'une si éclatante blancheur, que

> Legas ne Cardonnal ne pappe
> Ne menga onques sus si blanche [1].

Un vieillard, enveloppé d'un manteau de martre zibeline, se tenait couché devant une vaste cheminée où brûlait un feu ardent. Dès qu'il vit entrer Parcival, un rayon de joie anima ses traits décolorés et il l'invita du geste à venir s'asseoir à ses côtés.

Alors parut un varlet, tenant à la main une lance dont le fer ruisselait de sang; il traversa d'un pas lent la salle, au milieu des cris et des gémissements de tous

[1] Roman français de Chrét de Troyes

les convives, et sortit par la porte opposée sans prononcer une parole. Après lui vinrent huit jeunes filles d'une ravissante beauté; leurs têtes étaient couronnées de fleurs et elles portaient chacune un flambeau d'or. La reine Repans de Schoie les suivait avec le Saint-Graal, qui reposait sur un coussin de velours vert. Elle salua le vieillard et plaça devant lui le précieux vase.

Surpris des étranges cérémonies dont il était témoin, Parcival fut plusieurs fois tenté d'en demander l'explication à son hôte; mais il se rappela avoir entendu dire qu'un bon chevalier devait observer sans faire de questions, et il garda le silence.

Vers la fin du repas on apporta au vieillard une épée enrichie de rubis : « Acceptez cette arme, dit-il tristement au jeune paladin, elle m'a rendu de bons services avant que Dieu voulût que je fusse atteint d'un coup de lance empoisonnée qui m'a ôté la force de me mouvoir. »

En achevant ces mots, il fit un signe à ses écuyers qui prirent chacun une torche et conduisirent Parcival jusqu'à l'entrée de l'appartement qui lui avait été préparé.

Le lendemain, à son réveil, notre héros s'aperçut avec étonnement que les hôtes de ce palais mystérieux avaient disparu comme par enchantement; les portes étaient ouvertes, les ponts-levis abaissés, et son cheval l'attendait tout sellé dans la cour; il essaya d'appeler,

mais l'écho répondit seul à sa voix, et il fut forcé de s'éloigner sans avoir revu le vieillard dont le sort l'intéressait si vivement.

A peu de distance du château, il rencontre dans une forêt sa tante *Sigune,* et lui décrit les merveilles qui s'étaient passées sous ses yeux en lui avouant qu'elles étaient encore incompréhensibles pour lui parce qu'une secrète fausse honte l'avait empêché d'en demander l'explication à son hôte.

Comment Perceval li chietis
Ha Perceval maleureus
Com ies or mal aventureus !

s'écria Sigune, ton heureux destin t'a conduit au château de Montsalvaesch[1] chez Anfortas, roi du Saint-Graal, et si tu l'avais interrogé, il n'eût tenu qu'à toi de soulager ses maux et de jouir pour le reste de ta vie d'une félicité parfaite ; mais ta sotte présomption t'a perdu.

Parcival, tout confus de ces reproches, remonte à cheval et continue tristement sa route.

La nuit venue, notre héros, en vrai chevalier errant, se couche au pied d'un arbre et s'endort d'un aussi profond sommeil que s'il eût reposé sur l'édredon :

Au matin il fut bien negiée,
Et froide estait la contrée,
Et Parceval la matinée

[1] Mons Salvatoris.

Fu levez, si com il soulait
Querre et rencontrer voulait,
Avanture et chevalerie,

il aperçoit dans les airs un vol d'oies, *qui s'en allaient braiant;* l'une d'elles avait été blessée par un faucon, et trois gouttes de son sang tombèrent près de lui sur la neige. Parcival, en proie à une hallucination amoureuse, croit y reconnaître l'image de la charmante Kondwiramur :

Li vermeus sus le blanc assis
Com ces trois goutes de sang furent
Qui sus la blanche noif (neige) parurent
Si s'appuya de sus sa lance
Pour regarder celle semblance.

Un page d'Arthus, qui revenait de porter un message à un prince du voisinage, vit de loin Parcival et courut annoncer aux preux de la Table ronde qu'il avait rencontré dans la forêt un chevalier armé de pied en cap qui semblait les attendre.

Cette nouvelle met toute la cour d'Arthus en émoi; chacun veut aller se mesurer avec l'inconnu, mais Segramors, en qualité de parent de Geneviève, obtient la préférence. Il s'élance sur son fier Castillan et vole au-devant de Parcival :

« Sire chevalier! lui crie-t-il de loin, rendez-vous à merci ; vous pourriez avoir lieu de vous repentir d'une vaine résistance. »

L'amant de Kondwiramur laisse tranquillement approcher l'impétueux paladin, lui fait vider les arçons au premier choc, et retourne à ses amoureuses rêveries. Key, le sénéchal, si célèbre par sa sotte jactance, vient à son tour défier notre héros ; mais il en fut quitte à moins bon marché que Segramors, et Parcival

L'os du bras destre li brisa
Ainsi qu'une sèche astelle (branche).

Gauvain accourt aux cris que poussait le sénéchal ; il appelle Parcival, le menace, le secoue rudement, sans que celui-ci paraisse s'apercevoir de sa présence ; et il fallut qu'il jetât un mouchoir sur les trois gouttes de sang pour lui faire lever les yeux de terre et l'arracher à ses tendres pensées. L'amoureux paladin revint alors à lui, et accompagna le neveu d'Arthus à Karidole.

Le roi ne reconnut point, dans la personne de ce fier chevalier, le jeune rustre dont le grotesque accoutrement avait diverti les dames de sa cour quelques mois auparavant, et il lui accorda la plus haute distinction que pût recevoir un paladin, en l'invitant à prendre place à la fameuse Table ronde [1]. Mais Parcival répondit tristement qu'il se regardait comme indigne d'une aussi grande faveur, tant qu'il n'aurait pas

[1] « C'était, observe le poëte, un tapis de soie de la même forme que la « Table ronde, qui restait toujours à Nantes. Elle avait cette forme parce que « tous ceux qui étaient jugés dignes d'y siéger devenaient par là égaux en « rang. »

retrouvé le château du Saint-Graal; et il quitta la cour d'Arthus en désespérant de la bonté de Dieu.

A peine s'était-il éloigné que Gauvain, monté sur *Gringuljet aux courtes oreilles*, s'en alla de son côté à la quête d'aventures.

« Hélas! s'écrie ici le poëte, avec quelle verve et quel « entrain je vous raconterais les exploits de ce preux, « si j'y étais encouragé par une jeune beauté aux lè- « vres de rose, dont les pieds, croyez-moi, sont plus « petits que ceux qui pressent de l'éperon les flancs « de mon cheval. »

Un jour que Gauvain se croyait seul avec une dame nommée Antikonie, chez laquelle il avait reçu l'hospitalité, notre ardent paladin crut pouvoir se permettre certaines libertés, que les Minnesenger du temps appelaient les préludes du joli jeu d'amour; mais un vieux chevalier les épiait derrière une porte, et courut chercher Vergulat, le frère de cette dame. Celui-ci rassembla aussitôt ses écuyers et ses valets, et vint brusquement interrompre le doux tête-à-tête des deux amants.

Gauvain, ne pouvant atteindre son épée, repoussa les assaillants à grands coups d'échiquier [1], et se réfu-

[1] Si fist escu d'un eschaquier (roman français). L'échiquier joue un grand rôle dans les romans de chevalerie. On se rappelle le combat de Charlot (le fils de Charlemagne) avec Baudouin :

A ses deux mains a saisi l'esqueker,
Bauduinet en féri el fronter.
Li test li fent, s'en salt li cerveler.
(*R. d'Ogier*, vers 3,175.)

gia avec Antikonie au haut d'une tour, d'où ils firent pleuvoir pêle-mêle sur l'ennemi toutes les pièces du jeu d'échecs.

Des gros eschaz que il lor ruient (jettent).
Li plusor arrière san fuient
Qui lor assaus s'offrir ne puevent.

Vergulat jugea prudent de ne pas réduire au désespoir un adversaire aussi redoutable, et il lui offrit la liberté s'il s'engageait par serment d'accomplir, à sa place, le vœu que Parcival lui avait imposé quelques jours auparavant, d'aller à la quête du Saint-Graal.

Ici le poëte abandonne à son tour Gauvain pour revenir à son héros.

« Ouvrez, ouvrez ! — Qui est là ? — Laissez-moi entrer, j'ai d'intéressantes nouvelles à vous raconter. — Ah ! c'est vous, dame Aventure ; apprenez-moi, de grâce, ce que fait le beau Parcival. » Sur quoi dame Aventure s'empresse de satisfaire la curiosité du poëte [1].

Le prince d'Anjou était si absorbé par son chagrin,

Que de Deu (dieu) ne li sovient mais (point)

[1] Chrétien de Troyes termine ce chapitre d'une façon moins originale :

Rien plus à dire ne me plaist
De mon seignor Gauvain se taist.
(Lorsque) A tant li contes dou Graal
Si commence de Perceval,

Cinq fois passa avril et mais
Ce sont cinq ans testuit (?) antier
Ainsi qu'il entrait en mostier
Ne Deu ne sa oroiz na ora (prié).

Sa seule pensée, son seul désir était de retrouver le Saint-Graal, dont la possession devait lui procurer un bonheur éternel.

En traversant une forêt, il rencontre un vieux chevalier qui se rendait à un lieu de pèlerinage avec sa fille et ses écuyers. Ce seigneur témoigne à Parcival son étonnement de ce qu'il osait enfreindre les lois de l'Eglise en chevauchant armé *au jor que Jehu Christ fu morz.*

« Hélas ! lui répond Parcival en poussant un profond soupir, les fêtes de l'Eglise ne sont plus rien pour moi depuis que je suis abandonné du ciel ! »

L'inconnu, touché du désespoir de notre héros, lui rappelle toutes les souffrances que le Sauveur a endurées sur la croix, et l'engage à aller confier ses peines à un pieux ermite nommé Trevrezent, qui habitait la forêt.

« Eh bien ! reprit Parcival, s'il est vrai que Dieu se montre miséricordieux envers ceux qui portent le casque et la lance, qu'il me vienne donc aujourd'hui en aide, et que sa main dirige mon cheval. »

En disant ces mots, il lâcha la bride de son genêt d'Espagne, qui partit au galop ; peu d'instants après, il

s'arrêtait devant la *Fontaine Sauvage*, au bord de laquelle Trevrezent avait construit son ermitage.

C'est là, interrompt le poëte, que Parcival apprit de la bouche de ce sage anachorète l'histoire du Graal.

« Kiot[1] m'avait prié de ne pas la raconter plus tôt, « pour ne pas déplaire à dame Aventure. Ce célèbre « trouvère découvrit à Tolède, dans des livres arabes, « l'origine de ce vase, sans avoir recours à la nécro- « mancie. L'efficacité du saint baptême lui a seule per- « mis d'éclaircir ce mystère : Un païen, nommé Flé- « getanis, qui descendait en droite ligne du roi Salo- « mon, a fait le premier mention du Graal, dont il « avait lu le nom dans le ciel. Les anges, dit-il, sont « venus le déposer sur la terre, et ceux qui se voue- « ront à le servir seront heureux et respectés. Voilà ce « qu'écrivait Flégetanis; mais Kiot, sans cesse aiguil- « lonné par le désir de s'instruire, voulait encore sa- « voir quel peuple avait eu la gloire de conserver le « Graal. Il feuilleta les chroniques d'Irlande, de Bre- « tagne, de France, et trouva enfin l'histoire de ce « précieux vase en Anjou. C'est là qu'il apprit com- « ment Titurel et son fils Frimutel le transmirent à « Anfortas, frère d'Herzeleide et oncle de mon héros. »

L'apparition du brillant chevalier dans sa pauvre

[1] Ce trouvère n'est connu que par cette citation d'Eschenbach.

cabane excita vivement la curiosité de ce bon ermite, et il ne put s'empêcher de lui demander qui il était.

A peine Parcival se fut-il nommé, que le saint homme courut à lui les bras ouverts, et pressant sur son cœur le jeune paladin tout interdit :

« Béni soit Dieu ! s'écria-t-il, de ce qu'il me permet « d'embrasser encore le fils de mon bien-aimé frère Ga- « muret avant de quitter ce monde ! »

Lorsque Trevrezent se fut un peu remis de l'émotion où l'avait plongé la visite inattendue de son neveu, il l'invita à s'asseoir à ses côtés, sur l'herbe fleurie, et lui raconta les aventures de son père, la mort d'Herzeleide et l'histoire de ses aïeux.

« Ton oncle Anfortas, lui dit-il, était déjà roi du « Graal lorsqu'il viola les vœux de chasteté imposés « aux chevaliers de cet ordre, et s'éprit d'une violente « passion pour une jeune dame qui devint bientôt « l'unique objet de ses pensées. Il rompit maintes lances « en son honneur, et *amour !* devint son cri de guerre. « Le ciel le châtia cruellement de ses fautes ; il fut « atteint dans un tournoi d'un coup de lance empoi- « sonnée. Mes frères et moi nous essayâmes vainement « de le guérir. D'habiles médecins lavèrent sa plaie avec « du sang de pélican ; ils y appliquèrent des herbes « venues des bords du Tigre et de l'Euphrate, qui arro- « saient jadis le paradis ; ils eurent même recours aux

« vertus bienfaisantes de l'escarboucle qui croît sous « les cornes du *monicirus;* mais tous les secours de l'art « ne purent le guérir. Nous nous agenouillâmes alors « devant le saint vase ; une main invisible y avait tracé « ces mots en lettres de feu : *Anfortas ne recouvrera la « santé que lorsqu'un jeune chevalier l'aura interrogé, de « son propre mouvement, sur la cause de son malheur.* »

« Quand tu vins à Montsalvaesch, il n'eût tenu qu'à « toi, mon cher Parcival, de mettre un terme aux « souffrances de ton oncle, mais la passion de paraître « tout savoir et tout comprendre t'a empêché d'ac- « complir les ordres du destin.

« Le malheureux Anfortas est sans cesse en proie à « une fièvre ardente et reste nuit et jour couché sur « son lit de douleur ; quelquefois cependant on le « transporte au bord d'un lac dont les eaux baignent « son manoir, et c'est là ce qui lui a valu le nom de « roi *pêcheur*, que lui donne le peuple. La contempla- « tion du Saint-Graal conserve son existence sans allé- « ger ses maux, et il attend avec résignation le libéra- « teur que le ciel lui a promis.

« Quant à moi, j'ai depuis longtemps renoncé aux « plaisirs du monde, et j'ai consacré le reste de ma vie aux « jeûnes et aux prières, dans l'espoir de calmer le cour- « roux céleste, qui pèse sur mon frère. »

Parcival ayant encore demandé à son oncle l'explication des étranges cérémonies dont il avait été témoin à Montsalvaesch, l'ermite continua en ces termes :

« Le Graal est fait d'une pierre précieuse, appelée « *Lapis-exilis ;* sa seule vue rajeunit un vieillard et « donne la force et la santé aux preux voués à son ser- « vice. Chaque vendredi une colombe descend du ciel « et dépose sur le saint vase une hostie qui renouvelle « ses vertus miraculeuses. Voilà pourquoi ses cheva- « liers portent l'image de cet oiseau sur leurs écus et « sur les housses de leurs chevaux. Le Graal est lui- « même le chef de l'ordre, et le nom du nouvel élu ap- « paraît en lettres de feu sur le saint vase...

« Si Dieu se plaît à récompenser la valeur, qu'il me « choisisse donc pour roi du Graal, interrompit l'or- « gueilleux Parcival, car je n'ai jamais reculé devant « aucun ennemi.

« Il faut avant tout, mon cher enfant, reprit l'er- « mite, que la présomption et la vanité ne trouvent « plus de place dans ton cœur, et que l'humilité soit « ta devise. »

Lorsque le sage vieillard eut achevé l'histoire du Graal, il exhorta son neveu à se soumettre aux décrets de la Providence, et à ne jamais douter de la miséricorde de Dieu. Ces paroles, prononcées avec l'éloquence qu'inspire toujours une profonde et sincère croyance, firent une vive impression sur le jeune Parcival, et il sentit renaître peu à peu dans son âme l'espérance et la foi. Le lendemain, au point du jour, il prit un tendre congé de son oncle, et partit à la recherche du saint

vase, animé d'une douce confiance dans la bonté de Dieu [1].

Ici Eschenbach et Chrétien de Troyes abandonnent tous deux leur héros à ses ambitieuses pensées et reviennent à Gauvain.

Ce digne chevalier, fidèle à l'engagement qu'il avait contracté envers le frère de la belle Antikonie, était allé de son côté à la recherche du Saint-Graal. Chemin faisant, il rencontre une jeune dame, nommée *Orgeluse* [2], qui voyageait sous l'escorte d'un nain; il lui demande la permission de faire route avec elle, et s'obstine à la suivre malgré les méchantes railleries dont elle l'accable.

Tout à coup des cris plaintifs se font entendre près d'eux dans un taillis. Le neveu d'Arthus, obéissant aux inspirations de son bon cœur, met aussitôt pied à terre pour aller offrir ses secours à l'être mystérieux qui poussait de si lamentables gémissements; mais au même instant un chevalier s'élance brusquement hors du taillis, saute sur Gringuljet, et disparaît au galop.

Confus de s'être laissé prendre à ce piége, Gauvain

[1] Toute cette curieuse légende du Graal ne se retrouve point dans le roman français; l'ermite sermonne longuement Parcival sur les devoirs du chrétien; puis le poëte ajoute :

De Perceval plus longuement
Ne parole li contes a
Ançois auroiz assez oi
De mon seignor Gauvain parler
Que viens moiez de lui conter.

[2] C'est le mot défiguré d'orgueilleuse.

se décide à enfourcher le maigre roussin que le voleur lui avait laissé.

> Graisle ot (avait) le col, grosse la teste
> Longues oreilles et pendans
> De viellece ot (avait) perdu les dens.

La triste figure que faisait Gauvain sur ce vilain animal lui attira de nouveaux sarcasmes de la part de sa maîtresse ; mais il les supporta avec la même résignation, et ne répondit à ses insultes que par de tendres soupirs.

L'aspect d'un palais de marbre dont les fenêtres étaient garnies

> De dames et de damoiselles
> Qui regardaient devant eles
> Les préz et les vergiers floriz

vint enfin mettre un terme aux souffrances de Gauvain. Au moment où les voyageurs atteignaient le bord d'une rivière qui baignait les murs de ce château, un chevalier, armé de pied en cap, se présente devant Gauvain pour lui disputer le passage. Orgeluse *qui felon cuer avait el ventre* laisse son compagnon seul aux prises avec l'inconnu, et se fait traverser sur l'autre rive par un batelier. Pendant ce temps, Gauvain désarçonnait son adversaire, et s'emparait de ses armes et de son cheval, selon les lois de la guerre ; mais quelle ne fut

pas sa joie en reconnaissant, sous le riche harnais qui le recouvrait, son fidèle *Gringuljet aux courtes oreilles*.

« Gringuljet! mon cher Gringuljet! s'écrie-t-il en le caressant de la main, je te retrouve donc enfin, toi que je croyais ne plus revoir! »

Et prenant par la bride le noble animal, il se dirige vers le palais de marbre.

Un marchand colporteur lui apprend qu'il se trouvait dans le pays de *Terre-Merveille*, soumis à la domination de l'enchanteur Klingsor, qui retenait en captivité dans ce château quatre reines et cinq cents jeunes dames.

Gauvain ne laissa pas au marchand le temps d'achever son récit, tant il était impatient de délivrer les belles prisonnières. Il lui confia la garde de son cheval, et pénétra dans le Palais de marbre l'écu au cou et l'épée à la main.

Une longue suite d'appartements décorés avec un luxe merveilleux conduisait à une galerie de cristal de roche incrusté de pierres précieuses, et dont le parquet était si glissant, qu'on pouvait à peine s'y tenir debout. Au fond de cette galerie se trouvait un lit enchanté qui roulait sans cesse, d'un mur à l'autre, avec la rapidité d'une flèche.

Comme le marchand avait prévenu Gauvain que le succès de son entreprise dépendrait de son adresse à sauter sur ce lit, l'intrépide paladin prend son élan et

s'y jette tout armé. Aussitôt le lit roule et se heurte avec une telle violence contre les parois de la salle, que le palais en est ébranlé jusque dans ses fondements; le preux se cramponne aux couvertures, et implore l'assistance de Dieu. A ce moment une grêle de flèches et de pierres vient pleuvoir de tous côtés sur lui.

Li enchantemanz tex estait
Que nul hom veoir ne povait,
De quel part li carrel (flèches) venoient,
Ne les archiez qui les traioient (tiraient).

Gauvain se couvre de son écu, et attend patiemment la fin de l'aventure; mais lorsqu'il crut le danger passé et voulut relever son bouclier, il se rencontra nez à nez avec un énorme lion, qui s'élança en rugissant sur lui. Le preux eut encore la force de lui enfoncer son épée dans la gueule; puis il se laissa tomber à terre sans connaissance.

Au bruit de sa chute, la porte de la galerie s'entr'ouvrit doucement, et :

Une pucele vint léianz (céans).
Qui mult est belle et avenanz.

C'était une des suivantes d'Arnive, veuve d'Uterpandragon [1] et mère d'Arthus, que cette bonne princesse

[1] Wace raconte, dans le roman de *Brut*, qu'Arthus était fils d'un roi cambrien nommé Utter, Tête-de-Dragon, et d'une princesse bretonne, épouse du roi Gorloes, dont Utter avait emprunté les traits.

envoyait au secours de Gauvain ; elle approcha de ses lèvres une racine magique qui le rappela à la vie ; et, jetant sur lui un regard plein de tendresse :

« Venez, sire chevalier, lui dit-elle ; venez recevoir les remercîments de mes compagnes que vous avez délivrées, par votre courage, d'une longue captivité. »

Appuyé sur le bras de la charmante inconnue, Gauvain se laissa conduire auprès des belles prisonnières, et les soins qu'elles lui prodiguèrent l'eurent bientôt guéri de ses blessures.

Il en était une cependant, la plus profonde et la plus cruelle de toutes, qui résista aux secours de l'art ; les beaux yeux qui l'avaient faite pouvaient seuls la fermer, et Orgeluse, l'insensible Orgeluse, n'était pas là !

Un jour :

As fenestres d'une tornele (tourelle)
O resgardoit une pucele
Et un chevalier tot (tout) armé
Qui venoient parmi lo pré.

Quelle ne fut pas la joie de Gauvain en reconnaissant la dame de ses pensées ! Il s'élance aussitôt à sa rencontre, et fait rouler dans la poussière le chevalier qui l'accompagnait ; mais lorsqu'il voulut s'approcher d'Orgeluse, un géant, armé de toutes pièces, vint lui barrer le passage, et lui demanda, d'un air moqueur, s'il oserait se trouver, dans deux jours,

Isoflanz pour combattre contre lui à outrance, sous les yeux d'Arthus, et des dames et seigneurs de sa cour.

Gauvain accepta son défi, et rejoignit Orgeluse, le cœur palpitant d'émotion. A peine fut-il arrivé auprès d'elle, que cette fière beauté se jeta à ses genoux, et le conjura, les larmes aux yeux, de lui pardonner sa dureté à son égard [1].

« L'homme que vous venez de voir, lui dit-elle, est le meurtrier de mon époux ; mon seul désir, ma seule pensée était de trouver un chevalier qui osât me venger de ce monstre. *Anfortas* voulut embrasser ma cause, mais il fut blessé d'un coup de lance empoisonnée qui l'obligea de renoncer au métier des armes. Aujourd'hui que j'ai rencontré en vous un défenseur, je voudrais racheter, même au prix de ma vie, le pardon des offenses dont je me suis rendue coupable envers vous.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, interrompit vivement Gauvain en la pressant dans ses bras ; consentez à devenir ma femme, belle Orgeluse, et mon pardon vous est acquis. »

Vostre volonté d'outre en outre,
Ferai sire dist la pucele.

[1] Si a son cheval arresné (attaché)
A l'arbre et vint vers li a pié
Si a cuer et talent changié.
(*Chrét. de Troyes.*)

En ce temps-là les amoureux allaient vite en besogne. Orgeluse présenta à Gauvain sa joue de rose ; Gauvain y déposa un tendre baiser, et tous deux s'en furent au Palais de marbre pour y consommer leur union.

Le lendemain, la sage Arnive vint elle-même réveiller les deux amants, et, s'asseyant au chevet de leur lit, elle leur raconta l'histoire de Klingsor et du château enchanté.

« Ce magicien, leur dit-elle, est duc de Terre-Labeur et seigneur de Capoue : son oncle, le célèbre Virgile de Naples, l'a initié dans tous les secrets de la nécromancie. Un jour le roi Ibert, de Sicile, le surprit dans les bras de sa femme, et le mutila d'une si cruelle façon que ce malheureux, dégoûté de la vie, se retira dans ce lieu solitaire, et y construisit le palais enchanté où il nous retenait captives depuis de longues années. »

Après s'être encore entretenu pendant quelques instants avec Arnive, Gauvain, se rappelant tout à coup le cartel du géant, se fit apporter son armure, et ordonna qu'on se préparât au départ.

Déjà les routes se couvraient d'une foule de dames et de chevaliers qui se rendaient à Isoflanz dans leur plus bel équipage, et l'on voyait de tous côtés reluire les casques et les lances, et flotter au vent les brillants panonceaux.

Arthus venait d'y arriver avec Geneviève et les preux de la Table ronde, lorsqu'il voit sa tente envahie par un

essaim de jeunes filles : Gauvain marchait en tête du cortége, en conduisant Arnive par la main. Aussitôt Arthus pousse un cri de joie, et court se jeter dans les bras de sa mère [1]. De leur côté, les chevaliers de la Table ronde ont retrouvé, parmi les captives, des sœurs, des épouses, de tendres fiancées ; partout on se reconnaît, on s'embrasse, on se félicite ; et Orgeluse, pressant Gauvain sur son cœur, lui montre avec orgueil les heureux fruits de sa victoire [2].

Le ciel commençait à peine à s'éclairer des premiers feux de l'aurore, que le géant, magnifiquement équipé, se dirigeait déjà vers l'arène disposée pour le combat.

En traversant une forêt, il aperçoit un chevalier qui se tenait immobile à une croisée de chemin, la visière baissée et l'écu au cou. La couronne qui surmontait son casque annonçait un noble guerrier :

Li cercles estoit dor massif
Plains de iaspes et de saphirs,
Et de pierres qui reluisoient.

Dans sa belliqueuse ardeur, le géant se persuade que c'était Gauvain qui l'attendait ; et mettant sa lance en ar-

[1] Dans le roman français, Gauvain dit à Arthus en lui présentant Arnive :

C'est la mère qui vous porta
Dedans son propre cors neuf mois.

[2]

Mes sachiez bien certainement
Que cil ont joie plenière.
(*Chrét. de Troyes.*)

rêt, il s'élance sur lui de toute la vitesse de son cheval. Mais un instant après, il heurta du nez contre terre et le prétendu Gauvain, qui n'était autre que le très-illustre Parcival, le ramenait prisonnier à Isoflanz.

. . . . . , ... , .

. . . . . .

Pendant un splendide repas que donnait le roi de Bretagne en l'honneur de Parcival et où figuraient les cinq cents dames du Palais de marbre et les chevaliers de la Table ronde, la tête ornée de couronnes de roses, la sorcière Kondrie, messagère du Graal vint annoncer à Parcival que son nom était apparu en lettres de feu sur le vase mystérieux, et que le ciel l'avait désigné comme successeur d'Anfortas.

Notre héros prend aussitôt congé d'Arthus et de ses convives, et vole à Montsalvaesch. Là, après avoir imploré à genoux l'assistance de la sainte Trinité, il adresse à Anfortas cette question, désignée par l'oracle : « *Mon oncle, de quel mal souffrez-vous ?* » A peine eut-il prononcé ces mots qu'Anfortas se trouva guéri par la volonté de l'Être tout-puissant *qui rendit la vie au bœuf de saint Sylvestre* [1] *et fit sortir Lazare du tombeau.*

A la nouvelle de ce miracle, le pieux ermite *Trevrezent* accourt à Montsalvaesch, et pressant tendrement son neveu dans ses bras : « Humilie-toi, mon cher en-

[1] Sylvestre monta sur le trône pontifical en 314 et convertit au christianisme l'empereur Constantin ; il rendit la vie à un bœuf, dit la légende, en présence d'une foule de Juifs qui abjurèrent aussitôt leur religion.

fant, lui dit-il, devant la puissance et la bonté infinie de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui ont foi à sa miséricorde. » . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Bien des années après cet événement, une nacelle traînée par un cygne amenait un beau chevalier sur les rives du Brabant. La reine de ce pays s'éprit d'amour pour lui et l'épousa : « Souvenez-vous, lui dit le chevalier au cygne en la conduisant à l'autel, de ne jamais me faire aucune question sur ma patrie ou sur ma naissance, car une pareille demande nous perdrait tous deux. »

Un jour la jeune princesse oublia sa promesse et adressa à son époux la fatale question. Alors il l'embrassa tristement, remonta sur sa nacelle, et disparut pour toujours... C'était Loherangrin (le Lorrain), le fils de Parcival ; oncques elle ne le revit. Ainsi l'avait ordonné le Saint-Graal [1] !

[1] Je passe sous silence le roman de *Titurel*, où l'on retrouve encore l'histoire du Saint-Graal et les exploits des preux de la Table ronde. Si ce livre est favorablement accueilli du public, je me réserve de donner plus tard l'analyse de ce grand roman avec celle de *Pancelot*, d'*Athis et Profilas*, et de la chanson de *Roland*.

WILLEHALM [1].

Ce poëme n'est qu'une pâle imitation de *la bataille d'Alichance*, de Guillaume de Bapaume [2], l'une des nombreuses branches du roman français de *Guillaume d'Orange*, le marquis au *cort-nez* [3], que le landgrave de Thuringe avait communiquée à Eschenbach [4]. On y retrouve, comme dans toutes les chansons de gestes, ces

[1] Publié par Casparson et par Lachmann; Berlin, 1833.

[2] Qui d'Aliscans et les viers controves
Ot tous ces mots perdus et descriez
Ores les a *Guillaume* restorés
Cil de *Bapaume* qui tant per (compagnon) est séné (sage).
(*Missel de la Bibl. de Berne; collection de Bongars.*)

[3] Suivant quelques auteurs, il devrait être appelé *Guillaume-au-Cornet*, parce qu'il est représenté sur le grand autel de l'abbaye de *Saint-Guillaume-le-Désert* avec un *cornet;* mais le roman dit qu'il se baptisa lui-même *Guillaume-au-Court-Nez*, parce qu'il eut le bout du nez coupé dans son combat avec Conolt.

[4] Cette histoire, dit Eschenbach, m'a été communiquée par le landgrave Herman de Thuringe; elle porte en français ce titre : *Kuns Guillaume de Orangis.*

longues descriptions de combats, cette monotone nomenclature des héros qui y ont pris part, et ces fabuleux récits de leurs exploits sans cesse reproduits dans Ogier, dans Garin, et dans la chanson des Saxons. De pareils sujets pouvaient intéresser Eschenbach et les paladins de son époque, mais il n'en est plus de même aujourd'hui, et il faut se sentir animé d'un courage digne d'un preux de la Table ronde pour affronter l'ennui qu'inspire la lecture des quatorze mille vers du Willehalm.

Au milieu de ces peintures confuses de batailles et de carnage, de ce pêle-mêle d'armes et de chevaux, de ce dédale de noms souvent défigurés, on rencontre cependant çà et là quelques épisodes qui sont comme autant d'oasis où l'imagination aime à se reposer après avoir parcouru tant de pages arides d'idées et de pensées. Mais ici la verve poétique d'Eschenbach semble s'éteindre, et il n'a reproduit que bien faiblement les belles scènes de la *bataille d'Alichance*.

Notre Minnesenger suppose l'histoire de l'enlèvement *d'Orable* et de la prise d'Orange, *trop connue de ses lecteurs pour qu'il soit nécessaire de la leur raconter ;* et il commence son roman à la sanglante bataille que les Français livrent aux Sarrasins dans les plaines d'Alichance ; il passe sous silence le mariage de Raynouard (Rennwart) avec Alice, le combat singulier de Guillaume et de Desrames (Terramer), et interrompt son récit à la disparition de Rennwart après la défaite des Sarrasins.

Vers le milieu du XIIIe siècle, Ulrich de Türheim, le continuateur de Tristan, écrivit *le fort Rennwart* (der starke Rennwart) pour faire suite au Willehalm; mais ce poëme n'est qu'un fatras de mauvais vers qui ne mérite pas d'être tiré de l'oubli où il est resté plongé.

Guillaume au Court Nez [1] avait enlevé l'une des favorites du prince maure Tybald, et s'était réfugié avec elle à Orange; cette jeune dame s'y était convertie à la foi chrétienne, et avait échangé son nom d'Arabelle contre celui de Gyburg. Mais la criminelle passion de Guillaume et de Gyburg fut aussi funeste à la Provence que celle de Pâris et d'Hélène l'avait été jadis pour les Troyens, et ce malheureux pays dut payer au prix de son sang et de ses larmes le bonheur des deux amants.

Tybald appelle sous sa bannière les plus célèbres guerriers de sa nation, et débarque avec eux en France; Guillaume marche aussitôt à sa rencontre suivi de l'élite de la chevalerie provençale, et un combat terrible s'engage entre les deux armées dans la plaine d'Alichance : « *les Français tuit i morurent fors Guillaume al cor*

[1] Guillaume, en allemand *Wilhelm*. Nous emploierons le nom français.

nés [1], qui échappa par la vitesse de son coursier Puzat au fer des musulmans [2].

Après avoir longtemps galopé par monts et par vaux, le cheval de Guillaume s'arrête épuisé de fatigue : « Ah ! mon cher Puzat, lui dit le preux, en caressant de la main le noble animal, je te régalerai moi-même d'orge, d'avoine, et de foin parfumé si tu me fais arriver sain et sauf à Orange [3]. » Comme il prononçait ces mots, il aperçoit à terre l'écu brisé de son neveu Vivian, et, à quelques pas de là, ce jeune chevalier étendu presque sans vie au bord d'un ruisseau, et qui :

Viers damel deu vait sa coupe batant

Guillaume s'approche de lui :

[1] Je continuerai à citer les vers du roman de Guillaume de Bapaume lorsqu'ils rendront bien le sens du texte allemand.

[2] J'ai passé sous silence l'énumération des héros chrétiens et sarrasins qui figurent dans cette bataille et le récit de leurs hauts faits.

[3] Son ceval frote les flancs et les costes
Après la cole (l'embrasse) par mult grandamistes :
Chevaus, dit-il, mult par estes lases, etc.
. . . . . .
De vo serivice vous renc mercis très grès (grand)
Se peuises estre a Orenge portés
Si je montast siele (selle) devant III mois pasés
Mangisies orge qui mult bien fust vanés
. . . . . .
Haucan (c'est le nom du cheval dans le roman français) l'entend si a froncié si a nez.)
Si l'entendi come fust hons senez. (Il le comprend comme l'eût fait un homme sage.)
Il hennit cler et a des piés getes.

Moult doucement le prist a accollé
Sor sa poitrine li mist son cief (tête) posé.
Mult doucement le prist a doctrine
Lors se commence l'enfel (enfant) à confieser.

Le prince d'Orange lui donne l'absolution et remonte ensuite à cheval en emportant dans ses bras le corps inanimé de son neveu; surpris par une troupe d'infidèles, Guillaume est forcé d'abandonner son précieux fardeau pour se défendre. Il met les barbares en fuite, endosse l'armure d'un de leurs chefs, et rentre heureusement à Orange sans avoir été reconnu par les Sarrasins qui campaient sous ses murs. Mais la joie que Guillaume éprouva en revoyant sa chère Gybourg fit bientôt place à un profond découragement lorsqu'il s'aperçut du triste état où les assiégés se trouvaient réduits. C'en était fait d'Orange, cette noble cité allait tomber au pouvoir des infidèles si la chevalerie de France n'accourait à sa défense.

Guillaume prit le seul expédient qui lui restait encore; il remonta sur Puzat, et s'en fut réclamer les secours du roi Louis [1], son beau-frère.

Il trouva le monarque français à Montloon [2], plongé dans l'ivresse des fêtes et des plaisirs.

Li jougleor ont lor vieles (lyres) pris,
Grand fu la noise (bruit) el palais signoris.

[1] Louis le Débonnaire.

[2] Montloom, l'admirable cité.

(*R. d'Ogier*, vers 10,728.)

Les courtisans, qui se doutaient du but de sa visite, firent tous leurs efforts pour l'empêcher d'obtenir audience ; ils jetaient des regards dédaigneux sur ses habits usés et couverts de poussière, et maudissaient, au fond de leur cœur, ce fier chevalier qu'ils eussent voulu envoyer « *dans les déserts brûlants d'Alamansur ou dans les sombres forêts de la Scandinavie.* » L'amant de la belle Gyburg réussit cependant à se frayer un chemin jusque devant le trône où siégeait Louis : « Prince, lui « dit-il, j'ai toujours vaillamment combattu à la tête « de vos preux, j'ai contraint les électeurs par la force « des armes à vous donner l'empire, et vous m'aban- « donnez à la merci des infidèles ! Maudit soit le jour « où je déposai le sceptre dans vos faibles mains ! » — « Qu'oses-tu prétendre ? s'écria la reine, s'il n'eût « dépendu que de toi, tu nous enlèverais bientôt la « fortune et la vie ! »

A l'ouïe de ces paroles, le comte d'Orange, transporté de colère, s'élance sur sa sœur et la traîne par les cheveux hors de la salle[1]. Il tirait déjà son épée pour lui trancher la tête :

Quand Hermengarde sa mère l'ounourée
Sali avant, des puins li a ostée.

[1] L'entrevue du prince d'Orange et du roi est le passage le plus intéressant du poëme français ; elle a été fort mal rendue par Eschenbach. Dans le roman de la *bataille d'Alichance*, Guillaume dit à sa sœur :

Tais-toi, dist-il,
Quant tu manges ta car (viande) et ta peurée
Et bois ton vin à ta coupe dorée

Les exhortations de cette sage princesse apaisent enfin le courroux de Guillaume, et il rend la liberté à la reine, qui s'enfuit *escievelée* et toute tremblante dans ses appartements [1].

Après quelques instants d'un morne silence, le prince d'Orange attira à l'écart son père, le comte de Narbonne, et lui fit le récit de ses cruels revers. Ce digne seigneur faillit se trouver mal en apprenant la mort de Vivian et de tant de braves chevaliers, et il versa des larmes en si *grande abondance, qu'il y eût eu de quoi en remplir trois tonnes!*

Cependant la *gente Alice* n'ayant pu calmer l'effroi de sa mère, courut implorer son pardon aux genoux de Guillaume. Notre héros, en preux chevalier qu'il était, n'avait jamais su résister aux prières d'une femme, surtout quand elle était jeune et belle; il releva sa nièce : *Puis l'accola, IIII fois la baisie*, et se laissa entraîner chez la reine, qui s'efforça de lui faire oublier par mille aimables prévenances les torts dont elle s'était rendue

Clare puiment (pîment) a espice coulée.

. . . . . .

(Prés.) Jouste le feu dedens ta ceminée
Tant que tu ies rousie et escaufée
Petit tencant (peu t'importe) que on venge la blée (si le blé [pousse.)
Des grans batailles et des piemes (mauvaises) iornées
Que nous souffrons en estrange contrée.

Tout ce charmant passage manque dans le roman allemand.

[1] Si est pas mervelle si elle est espoventée.
(*Roman de G. de Bapaume.*)

coupable envers lui. Elle délaça elle-même son harnais de guerre, le revêtit d'habits d'or et de soie et le conduisit par la main dans la salle du festin, où son époux se trouvait déjà assis avec les principaux officiers de sa cour. Le comte d'Orange attendit que l'indolent monarque fût rassasié pour lui réitérer sa demande : « Sire, lui dit-il, je viens vous conjurer encore de songer au salut de la France; les terres et les châteaux que je tiens de vous en fief sont tombés au pouvoir des infidèles.

— Je ne puis mie a ceste fois aler,
Quar mestier ai de ma terre a garder, »

répond Louis.

« Quoi! est-ce bien le fils du grand Charlemagne « qui ose tenir un aussi indigne langage! s'écrie Guil- « laume, emporté par la colère ; si vous ne prenez pas « ici l'engagement de délivrer Orange, sachez que je « me regarderai comme affranchi envers vous de tous « mes devoirs de vassal. »

Louis semblait peu disposé à se rendre aux prières et aux menaces du comte d'Orange ; mais les vives instances de la reine et du comte de Narbonne le décidèrent enfin à déployer l'oriflamme et à appeler ses vassaux sous les armes.

Guillaume se met à leur tête, et s'éloigne de Montloon, au son des clairons et des olifans. Il emmenait avec lui, en qualité d'écuyer, un jeune esclave

arabe, nommé Rennwart[1], qui servait dans les cuisines du roi, et s'était converti depuis peu de temps à la foi chrétienne.

J'omets ici les discussions théologiques que Gybourg engage du haut des remparts d'Orange avec son père Terramer, les combats que se livrent les Français et les Maures, et les exploits de Guillaume, de Rennwart, de Bernard *le floris* et du comte de Narbonne. Tous ces épisodes sont dépourvus d'intérêt, et je me bornerai à en raconter le dénoûment.

Guillaume d'Orange remporte une sanglante victoire sur les infidèles, dans la plaine d'Alichance. Resté maître du champ de bataille, il cherche vainement Rennwart, personne ne peut lui dire quel a été le sort de ce brave écuyer. Alors Guillaume cache sa tête dans ses mains et répand un torrent de larmes.

« Puissant Dieu du ciel ! s'écrie le vieux comte de Narbonne, est-ce bien mon fils que je vois pleurer comme un enfant à la mamelle, au lieu de se réjouir, avec la chevalerie de France, de la défaite des infidèles ! »

[1] Rainouart dans le roman français :

De la cuisine tout taint et mascure.

Les aventures de Rainouart font le sujet d'une autre branche du roman de Guillaume au Court Nez.

TRISTAN.

(Par maître Gottfried de Strasbourg [1].)

Il est peu de héros de roman dont la réputation ait égalé celle de Tristan, et cependant l'*amant de la blonde Yseult* n'était point un de ces chevaliers accomplis qui pourfendaient des géants, s'emparaient à eux tout seuls de châteaux merveilleux, et dispersaient, à grands coups d'épée, des armées entières.

Au lieu de hauts faits et d'aventureux exploits, nous n'aurons à raconter que les fautes et les malheurs de Tristan. Nous retrouverons, dans son histoire, l'histoire de nos faiblesses, de nos passions et du funeste empire qu'elles peuvent exercer sur une âme généreuse; et si un pareil sujet a su plaire dans les temps

[1] Le titre de *maître* ne se donnait qu'aux ménestrels de profession. Le codex Manesse contient plusieurs chansons de Gottfried de Strasbourg. Ce poëme est de 23,200 vers; il a été publié dans *Myllers Sammbung*; et, plus tard, par Groote Berlin, 1821

barbares du moyen âge, c'est que l'étude du cœur humain intéresse tous les âges et tous les siècles.

Le roman de Tristan, originairement écrit en latin ou en gaëlique, avait été déjà reproduit en français par plusieurs trouvères normands et anglo-normands (tels que Luc du Gast et Chrétien de Troyes), lorsque vers la première moitié du XIIIe siècle, Gottfried de Strasbourg entreprit de le traduire en allemand d'après un Thomas de Bretagne, qui n'est connu que par l'éloge que Gottfried lui adresse au commencement de son poëme.

Si notre ménestrel n'a pas pour lui le mérite de l'invention, on ne peut du moins lui refuser d'avoir su tirer habilement parti des sources qu'il avait à sa disposition pour composer une œuvre qui lui assigne le premier rang parmi les romanciers du moyen âge.

On remarque chez lui une connaissance approfondie du cœur humain, et un esprit philosophique et observateur qui s'attache plus au fond qu'à l'apparence des choses[1].

Son style est simple, sans manquer d'une certaine élégance, et il a su éviter à la fois le genre prétentieux des écrivains de son temps et les longueurs de détails qui nuisent à l'ensemble d'un poëme.

On peut cependant lui reprocher de faire jouer à son

[1] C'est ainsi qu'au lieu de décrire l'équipement de Tristan et de ses compagnons d'armes prêts à recevoir l'accolade, il s'écrie que la vertu et la générosité ornent mieux le bouclier et la lance du chevalier que tout l'or et toutes les pierres précieuses du monde.

héros un rôle odieux envers le roi Marc, son bienfaiteur, sans jamais lui inspirer ni haine ni remords. Aussi Dante n'hésite-t-il pas à placer l'âme de Tristan dans les enfers, à côté de celle de Pâris.

La mort vint surprendre maître Gottfried avant qu'il eût achevé son poëme; il fut terminé vers le milieu du XIIIe siècle par un ménestrel suisse, Ulrich de Turheim, à la requête d'un chevalier de Winterstetten, qui voulait en faire hommage à sa dame.

Quelques années après, Henri de Fryberg fit une autre continuation du roman de Tristan, qu'il dédia au chevalier de Lichtenstein. Elle est de beaucoup inférieure à celle de Turheim, dont nous donnerons l'analyse.

« Beaucoup de gens ont lu les aventures de Tristan et « d'Ysolde (c'est Gottfried qui parle), et cependant il en « est peu qui connaissent la véritable histoire de ces « deux amants. Thomas de Bretagne, qui avait recueilli « dans des livres bretons les hauts faits de tous les preux « de son pays, et qui excellait dans l'art de les raconter, « a retracé fidèlement l'histoire de Tristan. Je m'en « suis assuré en feuilletant bien des chroniques latines « et françaises, et je crois avoir enfin découvert le livre « où il a puisé son récit : c'est ce livre que j'ai pris pour « guide en écrivant mon poëme. »

Après une longue et sanglante guerre contre son suzerain, le duc Morgan de Bretagne, Rivalin, roi de Léonais, confia l'administration de ses États à son maréchal Rual, dont la probité et la vertu lui avaient valu le glorieux surnom *li foi tenant*, et se rendit à la cour du roi Marc de Cornouailles, où la renommée de ses fêtes attirait sans cesse à sa cour une foule de paladins et de chevaliers errants.

La beauté de Rivalin, son adresse dans les tournois, sa grâce à la danse, firent une profonde impression sur le cœur de la charmante Blanchefleur, sœur du roi Marc; aussi quelle ne dut pas être sa joie en apprenant de la bouche de cet aimable prince que la passion qu'il lui inspirait était payée du plus tendre retour.

Les nombreuses fêtes que Marc donnait à sa cour fournissaient sans cesse aux deux amants l'occasion de se voir et de s'entretenir de leurs secrètes espérances; un événement imprévu mit le comble à tous leurs vœux au prix de bien des larmes. Rivalin fut blessé dans une sanglante bataille, et on le rapporta mourant au palais du roi à Tintajoël. Les tendres soins que lui prodigua Blanchefleur le rendirent enfin à la vie; en rouvrant les yeux, il aperçoit sa maîtresse qui veillait au chevet de son lit, les cheveux épars, et les yeux tout en larmes. Transporté de reconnaissance il saisit ses belles mains et les couvre de baisers brûlants; la jeune princesse n'ose rien refuser au beau convalescent et approche sans défiance de sa bouche ses lèvres de rose; bientôt l'amour

se met de la partie, et Blanchefleur et Rivalin tombent éperdus dans les bras l'un de l'autre.

A peine remis de ses blessures, le prince de Léonais fut tout à coup rappelé dans ses États par la trahison de Morgan qui, au mépris de la foi jurée, pillait ses châteaux et mettait ses villes à feu et à sang. Lorsqu'il voulu prendre congé de Blanchefleur, celle-ci lui apprit en rougissant qu'elle portait dans son sein un gage de son amour, et le supplia avec de si vives instances de ne pas l'abandonner au mépris de son frère, que Rivalin, touché de son désespoir, viola les droits sacrés de l'hospitalité, et l'enleva secrètement sur son vaisseau ; mais avant de courir les chances de la guerre, il donna une réparation solennelle à l'honneur de Marc, en épousant sa sœur. L'union de ces deux tendres amants fut le terme de leur bonheur ; Rivalin perdit la vie d'un coup de lance, et Blanchefleur, consumée de chagrin, le rejoignit bientôt dans la tombe en mettant au monde un fils qu'elle voulut qu'on appelât Tristan ; *car*, disait-elle : *triste j'accouche, en tristesse l'ai eu, et triste, je meurs.*

Le bon Rual désirant soustraire le jeune prince aux persécutions de Morgan, le fit passer pour son fils, et l'éleva avec la sollicitude du plus tendre des pères. A l'âge de quatorze ans, Tristan avait déjà toutes les connaissances qu'on exigeait d'un chevalier accompli ; il parlait plusieurs langues, savait jouer de la lyre, manier la lance et l'épée, tirer à l'arbalète et diriger un cheval lancé à pleine carrière.

Un jour qu'un vaisseau étranger venait de jeter l'ancre sous les murs du château de Konœl où habitait Rual, le jeune prince, curieux comme on l'est à son âge, courut admirer les armes et les riches étoffes dont il était chargé. Le capitaine du navire, frappé de la grâce et de la beauté de cet enfant, et ignorant d'ailleurs son illustre naissance, résolut de l'enlever pour le vendre à son maître le roi de Norwége; et tandis que Tristan s'amusait à jouer aux échecs avec un des passagers, il déploya ses voiles, et gagna la haute mer.

La disparition du jeune prince causa un deuil général dans tout le pays, et les bonnes gens du Léonais s'écrièrent tristement :

> Béas Tristan, curtois Tristan,
> Ton cors, ta vie à dê comant [1] ! (à Dieu recommande).

Mais le ciel veillait sur les jours de ce héros qu'il appelait à de hautes destinées.

Une violente tempête vient assaillir tout à coup le vaisseau norwégien, et menace à chaque instant de l'engloutir au fond de l'Océan ; le capitaine, glacé de terreur, croit s'être attiré la vengeance divine par l'enlèvement du jeune prince, et fait vœu de le déposer sur le premier rivage qu'il pourra atteindre. Soudain les flots s'apaisent, et une brise légère pousse le navire vers les côtes de Cornouailles. Fidèle à son serment,

[1] Ces vers sont reproduits dans le roman allemand.

le capitaine conduit lui-même son captif à terre, et poursuit ensuite sa route.

Tandis que Tristan délibérait en lui-même sur le parti qu'il devait prendre, il avisa deux vieux pèlerins qui se dirigeaient de son côté : *Dê (Dieu) us sal, beâs âmis*[1], lui disent-ils.

Dè benîe si sainte compagnie[2], répond Tristan, et il chemine pendant quelques instants avec eux ; bientôt les aboiements d'une meute se font entendre, et il voit passer rapidement devant lui les veneurs du roi Marc qui poursuivaient un cerf ; notre héros court aussitôt après eux de toute la vitesse de ses petites jambes, et les rejoint au moment où ils donnaient la curée à leurs chiens.

Les chasseurs, étonnés de rencontrer, seul au milieu des bois, un enfant d'aussi bonne mine, l'engagent à les accompagner au palais, et lui demandent comment il s'appelle.

« Je me nomme Tristan, répond le jeune prince.

— Tristan ! s'écrie le grand veneur ; on eût mieux fait de t'appeler : *Juvente bêle et la riant*[3]. »

Tout en causant ainsi, le fils de Blanchefleur était arrivé au château de Tintajoel avec ses compagnons. A

[1] Dê us sal beâs âmis!
Vil lieber vriunt swer so du sis.
Gottfried a reproduit plusieurs fois des vers français dans son poème.

[2] Roman allemand.

[3] *Idem.*

sa vue, le roi Marc se sent agité d'une secrète émotion dont il ne peut se rendre compte.

Dê us sal roi et sa mehnie, lui dit Tristan avec un doux sourire.

Dê duin dûze aventure
Si dûze crêature [1],

lui répond Marc les larmes aux yeux ; tu es le fils d'un homme du Léonais, et tu te nommes Tristan ?

— Oui, seigneur, *dê us sal.*

— *Dê us sal, beâs vassal*, » dit le roi.

Et tous les courtisans de s'écrier :

Tristan ! Tristan li Parmenois [2]
Cum est bêas et cum curtois !

Un jour que Marc avait invité les dames et les seigneurs de sa cour à venir entendre un célèbre ménestrel gallois, le jeune Tristan s'étant glissé doucement dans la salle, s'assit aux pieds de son maître, et écouta le trouvère avec attention ; puis il saisit à son tour la lyre, et chanta, d'une voix pure et mélodieuse, *en breton, en gaëlique, en latin et en français, les Aventures de la fière Gralandes, de la courtoise Tispé, et l'Histoire de la vieille Babylone.*

[1] Roman allemand.

[2] Le royaume de Léonais en Parménie. — Ces vers français sont encore dans le roman allemand.

Dès ce moment, le roi de Cornouailles se prit d'une vive amitié pour le jeune poëte, et chercha à se l'attacher par ses bienfaits, sans se douter qu'il rencontrerait bientôt en lui un rival redoutable qui abreuverait sa vie de honte et de chagrin.

Tandis que Tristan subjuguait le cœur des belles dames de Cornouailles par son esprit et le charme de sa voix, Rual *li foi tenant*, sous le costume d'un pauvre ribaud, courait le pays à la recherche de son fils adoptif; il rencontre en Danemark les deux pèlerins de Cornouailles qui le mettent sur la bonne voie, et arrive enfin à Tintajël, où il révèle au jeune prince son illustre naissance en présence de Marc.

Grande fut la joie du roi de Cornouailles en retrouvant, dans son protégé, le fils d'une sœur qu'il avait tendrement aimée; il lui conféra aussitôt le baudrier de chevalerie, et fit publier à son de trompe, dans tout son royaume, un tournoi où il devait lui donner solennellement l'accolade.

L'auteur saisit ici l'occasion d'adresser de pompeux éloges aux poëtes favoris de son époque, et de faire parade de ses connaissances mythologiques. « Trente langues telles que la mienne, dit-il, ne sauraient suffire « à raconter le brillant équipement de ce jeune héros. « Il faudrait ici la plume élégante d'un Hartmann « d'Aue, dont les vers sont aussi purs que le cristal, ou « celle de Steinach Blicker, qui sait combiner ses phrases avec l'art de ses habiles brodeuses dont les doigts

« agiles mêlent à leur trame des fils d'or et de soie.

« Ah ! que ne puis-je, comme Veldeck, enfourcher « Pégase et célébrer l'amour par des chants harmo- « nieux. Honneur à ce grand maître, il a cultivé le « premier, en Allemagne, l'arbre de la poésie qui, « grâce à lui, est aujourd'hui couvert de fleurs. Et toi, « Walther de la Vogelweide, prête-moi ta voix mélo- « dieuse qui réjouit les cœurs comme celle d'Orphée. « Hélas ! quand je songe à ces aimables ménestrels, « mon esprit se trouble et s'égare ; il faut, avant de « reprendre ma lyre, que j'implore l'assistance d'A- « pollon et des neuf *sirènes* qui habitent l'Hélicon. »

Lorsque le roi Marc eut entendu la messe, il prit Tristan par la main et le conduisit devant l'autel, où il lui attacha lui-même ses éperons en présence de tous les grands de son royaume : « Neveu Tristan, lui dit- « il, maintenant que te voilà chevalier, songe sans « cesse à l'honneur de ton illustre race, sois toujours « modeste et loyal ; montre-toi compatissant envers « les pauvres, aime et respecte les dames, et n'oublie « pas que la vertu et la générosité orneront mieux ta « lance et ton écu que l'or et les pierres précieuses. »

Peu de jours après cette cérémonie, le célèbre Morhoult d'Irlande vint réclamer à Tintajoël le tribut annuel que son roi Gurnmun avait imposé à Marc ; mais Tristan, indigné de la lâcheté des barons de Cornouailles et de l'insolence de l'Irlandais, défie ce guer-

rier en combat singulier, et jure de vaincre ou de mourir.

Les deux champions, pesamment armés, s'embarquent chacun sur une nacelle et se dirigent vers une petite île déserte où ils s'étaient donné rendez-vous ; la foule qui couvre le rivage les suit des yeux avec anxiété, et accompagne de ses vœux le généreux Tristan, qu'on reconnaissait de loin à la housse blanche de son cheval, et au sanglier noir qu'il portait sur son écu. Descendu le premier à terre, il repousse sa nacelle au large : « Pourquoi l'abandonnes-tu aux vagues de la mer ? lui demande le Morhoult. — La tienne me suffira, » répond fièrement Tristan. L'Irlandais se précipite sur lui et l'atteint d'un coup d'épée au flanc, qui lui arrache un cri de douleur : « Vaillant prince du Léonais, lui dit le Morhoult, ne cherche pas à prolonger une lutte désormais inutile, et rends-toi à merçi ; ma sœur Ysolde, qui a étudié les vertus secrètes des plantes, se chargera de guérir ta blessure. » Mais Tristan, enflammé de colère, a frappé de l'éperon son bon genêt d'Espagne qui vient se heurter contre le cheval du Morhoult, et le fait rouler dans la poussière avec son cavalier. L'Irlandais se relève, prompt comme l'éclair, et déjà il s'élançait en selle lorsqu'un coup d'épée, vigoureusement appliqué, lui abat les deux mains, qu'il appuyait sur ses arçons : « Ah ! Morhoult ! — s'écrie Tristan, tu as maintenant plus besoin que moi de la science magique de ta sœur Ysolde. Dieu t'a puni de ton sot or-

gueil. » Et sautant aussitôt à terre, il lui enfonce avec tant de violence son épée dans la tête, que la pointe de la lame se brise et reste fixée dans le crâne du guerrier expirant [1].

C'était là le dernier effort de Tristan, et il se trouvait si épuisé par le sang qui s'échappait de ses blessures qu'il n'avait plus lui-même qu'un souffle de vie. On eut beau recourir à tous les médecins du royaume, son état ne fit qu'empirer chaque jour, et il prit enfin l'étrange résolution d'aller réclamer les secours de la sœur du Morhoult. Un rapide navire le transporte en peu de temps sur les côtes d'Irlande, et il se présente à la cour de cette princesse comme un pauvre ménestrel du nom de *Tantris*, blessé par des pirates qui lui ont enlevé tout ce qu'il possédait.

L'art magique d'Ysolde lui rendit promptement la santé, mais sa grâce et sa beauté le surprirent plus encore que sa science, et à son retour en Cornouailles il en fit un tableau si ravissant à son oncle, que ce monarque tomba éperdument amoureux de l'aimable Irlandaise et chargea Tristan d'aller de sa part la demander en mariage.

En arrivant à *Weiseforte*, le prince de Léonais entend publier à son de trompe dans toute la ville que le

[1] Quant à Mehort fis la bataille
En l'ile où fui Menez à nage
Por desfandre lo tréufflage
Qu cil devoient de la terre
(*Rom. français le Tristan, publié par F. Michel.*)

roi d'Irlande promettait la main d'Ysolde au chevalier qui tuerait un dragon qu'on avait aperçu dans la forêt. Notre héros endosse aussitôt son armure, pénètre jusqu'au repaire du monstre, l'étend sans vie à ses pieds et s'assied ensuite sous un arbre où il s'endort d'un profond sommeil.

Le maréchal du palais, l'homme le plus vain et le plus fanfaron de l'Irlande, se prétendait fort épris des charmes d'Ysolde. Plusieurs fois déjà il s'était mis en campagne pour attaquer le dragon; mais son courage l'abandonnait dès qu'il se voyait seul, et il détalait au moindre bruit.

Le hasard l'amène sur le lieu du combat; il découvre la bête féroce nageant dans son sang, et s'étant assuré qu'elle ne respirait plus, il court annoncer à Gurnmun qu'il avait tué le monstre.

> Scheveliers damoisèle,
> Ma blunde Isôt, ma bêle [1] !

s'écrie-t-il ivre de joie, j'ai triomphé du dragon; voyez ce que peut le courage lorsqu'il s'allie à l'amour ! »

La reine et sa fille, qui détestaient le maréchal, n'ajoutèrent point foi à ses bravades, et résolurent de s'assurer elles-mêmes de la vérité. Brangin, leur fidèle chambrière, fait seller leurs haquenées, et elles sortent toutes les trois du palais pour se rendre sur le

[1] Roman allemand.

lieu du combat. A peine arrivées à l'entrée de la forêt, elles aperçoivent le chevalier endormi.

« C'est Tantris, le gentil ménestrel ! s'écrie Ysolde. Qu'est-il donc venu faire ici avec ce harnais de guerre ? »

Et, dans son impatience d'entendre l'histoire de ses aventures, elle lui secoue rudement le bras.

Le prince de Léonais entr'ouvre les yeux, et croit voir devant lui trois anges descendus du ciel ; puis, reconnaissant à son tour Ysolde, il lui raconte comment il a tué le dragon, et retourne secrètement au palais avec les deux princesses.

Le lendemain, le grand maréchal vient réclamer de Gurnmun la main d'Ysolde comme prix de sa prétendue victoire, et offre de soutenir son droit en champ clos. La reine accepte le défi, et s'engage à lui opposer, dans trois jours, le véritable libérateur de l'Irlande.

Quelques heures avant le combat, Ysolde, voulant s'assurer elle-même si les armes de son défenseur étaient en bon état, remarqua que le bout de son épée était brisé ; cette particularité lui rappela toutes les circonstances de la mort du Morhoult, et éveilla ses soupçons. Elle essaya d'appliquer à l'extrémité de la lame le morceau qui était resté enfoncé dans le crâne de son frère, et s'aperçut qu'il s'y ajustait exactement. Ce fut pour elle un trait de lumière ; son cœur bondit d'indignation à l'idée qu'elle avait sauvé la vie au meurtrier du Morhoult, et elle courut, l'épée à la main et

les yeux flamboyants de colère, à la recherche de Tristan. Cet aimable chevalier sortait en ce moment du bain, dans le plus simple appareil ; sa beauté, que rien ne dérobait aux regards, désarma le bras de la sœur du Morhoult[1].

« *A bêle Isôt, merzi, merzi*[2] ! s'écria le prince ; la reconnaissance que je vous dois m'a ramené en Irlande, et j'ai affronté votre juste colère pour venir vous offrir une couronne. »

Ce discours acheva de faire oublier à Ysolde ses projets de vengeance, et elle témoigna un si vif désir d'en savoir davantage, que notre héros eut grande peine à obtenir qu'elle lui laissât le temps de se vêtir. Sa toilette terminée, il alla annoncer à Gurumun l'objet de sa mission ; la demande de Marc fut favorablement accueillie, et Ysolde devint la fiancée du roi de Cornouailles.

Sur ces entrefaites, le maréchal du palais, qui ignorait ce qui se tramait contre lui, se présente devant le père de sa maîtresse, armé de pied en cap et l'écu au cou.

« Prince, lui dit-il, puisque le délai fixé pour le

[1] Del bain vûs membre û enz jo sis
Hoc me aviez pris ocis
Merveil grant voliez faire
Quant alastes me espée traire
E quant vus le aviez sachée,
Si la trovastes oschée. (*Rom. franç.*)

[2] Roman allemand

combat s'est écoulé sans qu'aucun champion se soit présenté, je viens réclamer mon droit, et j'apporte la tête du monstre comme gage de ma victoire.

— Impudent menteur ! s'écrie Tristan, en apparaissant tout à coup à ses regards, montre donc aussi la langue du dragon, et je me reconnaîtrai vaincu ; mais tu la chercherais vainement, car j'avais coupé la langue avant que tu eusses coupé la tête. »

Le grand maréchal voulut alors prétendre que les dragons étaient dépourvus de cet organe ; un bruyant éclat de rire accueillit ses paroles, et il se retira confus hors de la salle, poursuivi par les huées de la foule.

Rien ne s'opposant plus au départ de Tristan, il fit appareiller sa nef, et s'embarqua avec Ysolde pour la Cornouailles. Brangin accompagnait sa maîtresse ; c'était à elle que la reine avait confié le célèbre *boire amoureux* qu'elle avait composé elle-même du suc de différentes herbes [1], et qu'elle devait offrir aux deux époux après la cérémonie de leurs fiançailles.

Un jour que la chaleur était accablante, Ysolde remarqua, dans un coin du navire, un hanap [2] plein d'une liqueur qui ressemblait à du vin ; elle ordonna à une jeune servante de le lui apporter, et s'y désaltéra la première, puis elle le passa à Tristan, qui le vida tout

[1] Cil boivres fu faiz à Envers
De plusors herbes divers.
(*Roman français de Tristan, pub. par F. Michel.*)

[2] Vase

d'un trait. Brangin survint en ce moment, et s'aperçut avec effroi que le prince de Léonais avait bu le boire amoureux destiné au bon roi Marc; elle lui arracha aussitôt le vase des mains, et courut le jeter dans la mer, en s'écriant les larmes aux yeux :

« Malheureux amants ! ce breuvage causera votre mort ! »

Maître Gottfried interrompt ici son récit, et entame une longue digression sur l'influence que l'amour exerce dans le monde. Il ajoute que, pour sa part, il a su jusqu'ici se soustraire à son empire, et qu'il n'en compatit cependant pas moins aux peines de deux tendres cœurs.

Brangin remarqua bientôt que le *boire amoureux* avait produit son effet sur Tristan et sur Ysolde ; mais comme elle savait le mal sans remède, elle prit le parti de se tenir à l'écart pendant le reste de la traversée, et de laisser les deux amants se livrer tout à leur aise aux transports de leur passion naissante.

En arrivant en Cornouailles, Ysolde craignit que Marc ne s'aperçût qu'elle avait accordé à un autre ce qui lui revenait de droit en qualité d'époux, et elle engagea Brangin, qui ne connaissait point encore les doux ébats de l'amour, à se glisser à sa place dans la couche nuptiale, la première nuit de ses noces.

Le bon roi Marc ne se douta point de cette ruse ; la passion que lui inspirait Ysolde ne fit qu'augmenter chaque jour, et on l'entendait souvent s'écrier :

Isòt, Isòt la blunde
Marveil de tù le munde [1].

Mais la reine était loin de partager les tendres transports de son époux, et la crainte que Brangin ne lui révélât ce qui s'était passé lui causait une si vive inquiétude, qu'elle résolut de se défaire à tout prix du seul témoin de son déshonneur.

Un beau matin elle se plaignit de violents maux de tête à sa fidèle suivante, et la pria d'aller lui cueillir certaines herbes pour lui en composer un breuvage.

Brangin monte sur sa haquenée et se dirige vers la forêt avec deux écuyers qui avaient l'ordre de la mettre à mort et de rapporter sa langue à Ysolde.

Lorsqu'ils furent arrivés dans un lieu qui semblait favorable à l'exécution de leurs criminels desseins, ils enjoignirent à la jeune fille de descendre de cheval, et lui demandèrent de quel crime elle s'était rendue coupable envers la reine.

« Hélas! mes seigneurs, leur répondit-elle, je lui ai au contraire sacrifié jusqu'à mon honneur ; en quittant l'Irlande , nous avions chacune une chemise d'une éclatante blancheur ; ma dame Ysolde déchira la sienne pendant la traversée, et quand elle dut entrer dans la couche du roi, elle m'emprunta la mienne que j'avais toujours soigneusement gardée [2]. Le ciel m'est témoin

[1] Roman allemand.

[2] Quand madame Yseult partit d'Irlande, elle avait une fleur de lys qu'elle

que je n'ai jamais manqué au respect que je devais à ma maîtresse ; mais, puisqu'elle l'ordonne, ôtez-moi la vie, et que Dieu prenne pitié de mon âme ! »

Les écuyers furent si touchés de la résignation de Brangin, qu'ils ne se sentirent pas le courage de la faire périr ; ils l'attachèrent au pied d'un arbre, en la recommandant à la sainte Vierge, et rapportèrent à la reine une langue de chien.

La perfide Ysolde feignit une violente colère en les voyant revenir sans sa chambrière, et les menaça des derniers supplices s'ils ne la lui ramenaient pas avant la fin du jour. Les écuyers coururent donc chercher Brangin, qui vint se jeter en tremblant aux genoux de sa maîtresse ; sa pâleur et ses larmes inspirèrent à Ysolde un vif repentir de son ingratitude ; elle implora le pardon de son amie et récompensa généreusement les deux écuyers qui lui avaient épargné les remords d'un grand crime.

Vers ce temps-là, un événement étrange mit en émoi toute la cour de Tintajoël : un seigneur irlandais, nommé Gandin, se présente au palais au milieu d'un festin, et, détachant de son épaule une rote[1] étincelante d'or et de pierreries, il se met à chanter un lai de

devait porter au roi Marc, et une de ses dames en avait une autre : madame perdit la sienne, et la demoiselle lui présenta par moy la sienne qu'elle avait bien gardée.

(Analyse du rom. fr. en prose, par le comte de Tressan.

[1] Sorte de lyre.

son pays. A peine sa voix eut-elle cessé de se faire entendre, que Marc l'applaudit avec transport et engagea sa parole royale de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait, s'il consentait à chanter encore un autre lai. Gandin obéit et un sourire moqueur animait sa pâle figure, tandis que ses doigts agiles faisaient vibrer les cordes de sa lyre. Lorsqu'il eut achevé de chanter, il s'inclina respectueusement devant Marc, et le pria de lui laisser emmener Ysolde en Irlande.

La réputation de *couardise* des chevaliers de Cornouailles et le caractère faible et irrésolu de Marc affermirent l'audace du chevalier ; il gravit d'un pas rapide les marches du trône et emporta dans ses bras la tremblante Ysolde sous les yeux de son royal époux, qui resta pétrifié de crainte et d'étonnement.

Tristan apprend à la chasse l'outrage fait à son oncle, et vole aussitôt à la poursuite du ravisseur ; il le rejoint au bord de la mer, lui enlève la belle Ysolde, et la ramène à Tintajoël, en croupe sur son cheval. « Je n'affirmerai « pas, ajoute maître Gottfried, que les deux amants « aient pris le plus court chemin pour retourner au « palais ; peu importe d'ailleurs ce qui se passa en « route, il suffit de savoir que Marc retrouva sa « femme, et qu'il essuya de vifs reproches de la part « de son neveu pour ne l'avoir pas mieux défendue. »

Cependant le boire amoureux continuait à produire son effet, Brangin savait ménager aux deux amants de fréquentes entrevues, et grâce à sa vigilance, personne

ne se doutait de leur secrète intimité. Quant au bon roi Marc, il était heureux et tranquille, comme on l'est toujours en pareil cas. Mais la gloire et le succès de Tristan lui avaient attiré de nombreux ennemis qui épiaient sans cesse l'occasion de le perdre. Mariodo, son frère d'armes, fut le premier à le trahir. S'étant aperçu une nuit que la place que son ami occupait ordinairement à ses côtés était vide, il s'habille à la hâte, et suivant l'empreinte de ses pas sur la neige, arrive à un pavillon solitaire, où il aperçoit Tristan, qui reposait auprès d'Ysolde.

Mariodo n'osa point cependant révéler à Marc sa découverte, dans la crainte d'avoir à combattre Tristan comme accusateur, et il se borna à éveiller adroitement la jalousie du roi sans se compromettre vis-à-vis de son ami. Ses perfides insinuations dessillèrent enfin les yeux de Marc, et ce malheureux prince, impatient de savoir jusqu'à quel point son honneur d'époux se trouvait compromis, chargea le nain Melote d'épier toutes les démarches des deux amants. Bientôt le rusé Melote apprend qu'Ysolde avait donné rendez-vous à Tristan sous un olivier à quelque distance du palais ; il court chercher Marc, et grimpe avec lui sur l'arbre pour surprendre les coupables ; mais ceux-ci aperçoivent de loin leur ombre qui se dessinait à terre, et se séparent en feignant de se quereller.

Cependant ils ne surent pas toujours déjouer l'active surveillance qui s'exerçait sans cesse autour d'eux ;

Marc eut de nouveaux indices de l'infidélité de sa femme, et sur l'avis du sage *évêque de Tamise*, il la condamna à subir à Carléon l'épreuve du fer rouge en présence des barons et des prélats de son royaume.

La reine fait aussitôt prévenir Tristan du danger qui la menace ; celui-ci s'enveloppe de sales haillons, s'enduit le corps du suc de certaines plantes qui le font paraître couvert de plaies dégoûtantes, et sous cet ignoble déguisement, il court se mêler à la foule de curieux qui encombraient le port de Carléon pour assister au débarquement du royal couple. Comme la marée basse empêchait le navire d'approcher du rivage, Tristan se jette à l'eau, et s'offre à porter la reine sur la plage. L'ombrageux Marc n'ayant point reconnu son neveu, lui abandonne sans défiance la belle Ysolde; le prince de Léonais la saisit dans ses bras vigoureux, et la transporte à terre en lui faisant tout bas mille protestations d'amour. Ysolde se présente alors avec assurance devant l'assemblée des prélats, et jure à la face du ciel que son époux et le pauvre pèlerin sont les seuls hommes qui l'aient jamais pressée dans leurs bras ; elle invoque ensuite l'assistance des saints, et sort triomphante de l'épreuve à laquelle on l'avait condamnée.

Mais Tristan et Ysolde ne surent pas contenir en présence de Marc les transports d'une joie indiscrète, et ce prince, justement irrité, les chassa honteusement de son palais [1].

[1] Après le voyage de Carléon, Tristan va passer quelque temps à la cour d'un

L'amour les consola bientôt de leur commune disgrâce, et ils vécurent longtemps heureux et tranquilles dans une caverne écartée qu'on a dès lors appelée : *La fossiure à la gent aimant.*

Un jour que le roi de Cornouailles s'était égaré à la chasse, le hasard l'amena dans la grotte qui servait de refuge aux deux amants, et il les aperçut endormis à côté l'un de l'autre ; une épée nue les séparait en signe du respect que Tristan portait à la reine [1]. Il n'en fallut pas davantage pour convaincre ce bon prince de l'innocence de sa femme ; il ferma soigneusement l'entrée de la caverne avec de l'herbe et des branches d'arbre, de crainte que les rayons du soleil ne pussent incommoder sa chère Ysolde, puis il s'éloigna d'un pas rapide, les yeux baignés de larmes.

Le lendemain la reine et son amant furent rappelés à la cour, et Marc leur rendit toute son affection.

Une nouvelle imprudence d'Ysolde, que nous croyons devoir passer sous silence, vint arracher le trop crédule monarque à ses douces illusions, et ne lui permit plus de douter que son infortune conjugale ne fût à son comble.

duc Hilâne dans le pays de Galles ; il tue en combat singulier le géant Urgan *Li Vilus*, et rapporte à Ysolde un épagneul appelé *Petit cri*, dont Hilâne lui avait fait présent.

[1] Cet usage dont il est souvent fait mention dans les romans de chevalerie paraît emprunté aux Orientaux. On le retrouve dans le conte d'Aladin des *Mille et une Nuits*.

Le prince de Léonais prévint la juste colère de Marc en s'exilant volontairement de sa cour ; il pressa une dernière fois sur son cœur *sa duze amie*, et se retira à Karke, chez le duc d'Arundel.

Ce seigneur était alors en guerre avec Rigolin de Nantes, et Tristan eut plus d'une fois l'occasion de se signaler par des prodiges de valeur ; mais la gloire et les combats ne pouvaient lui faire oublier la *blonde Ysolde;* son nom chéri s'échappait sans cesse de ses lèvres ; et lorsqu'il prenait la lyre, ce n'était encore que pour chanter sa dame et répéter, d'une voix plaintive, un lai dont le refrain était :

Isôt ma druë, Isôt m'âmie
En vûs ma mort, en vûs ma vie [1].

La sœur du duc, qui s'appelait aussi Ysolde (aux blanches mains), s'imagina que c'était à elle que s'adressaient les soupirs du prince de Léonais ; son tendre cœur s'émut de la tristesse de ce beau chevalier dont elle se flattait de connaître la cause, et elle engagea son frère à lui donner à entendre qu'elle était toute disposée à lui accorder sa main. Tristan hésite, il ne sait s'il doit accepter. . . . . .

Ici maître Gottfried termine brusquement son récit en abandonnant son héros à ses incertitudes. Nous re-

[1] Roman allemand.

prenons l'analyse du roman continué par Ulrich de Turheim.

Le prince de Léonais se décide enfin à épouser Ysolde *aux blanches mains, à cause du nom qu'elle porte;* et les tendres caresses de cette jeune princesse achèvent de gagner son cœur.

Un jour qu'il avait accompagné le duc d'Arundel chez la châtelaine de Gamaroch, l'époux de cette dame étant rentré de la chasse plus tôt que de coutume, surprit le duc aux genoux de sa femme, et lui plongea son poignard dans la gorge; le prince de Léonais, blessé d'un coup de lance empoisonnée, eut encore la force d'emporter sur ses épaules le corps de son ami, et de se traîner jusqu'au seuil de son palais, où on le releva évanoui.

Lorsqu'il sentit les premières atteintes de la mort, il envoya un de ses écuyers à Tintajoël pour prier Ysolde de venir le guérir par son art merveilleux; il lui recommanda de mettre une voile blanche à son navire s'il ramenait la reine avec lui, et une voile noire s'il revenait sans elle.

Mais Ysolde *aux blanches mains*, égarée par sa jalousie en voyant revenir le vaisseau qui portait sa rivale, annonce à Tristan qu'elle aperçoit une voile noire à l'horizon, et celui-ci expire aussitôt de douleur.

La reine de Cornouailles rencontre, en débarquant, le cercueil du prince de Léonais qu'on portait en terre, elle étreint dans ses bras son corps inanimé,

et tombe morte à ses pieds sans prononcer une parole [1].

. . . . . .

Les deux amants furent ensevelis à côté l'un de l'autre dans la cour d'un monastère que le roi Marc dota richement; une vigne et un rosier s'élevaient sur leur tombe, et enlaçaient ensemble leurs tendres rameaux. Ainsi l'avait voulu ce bon prince.

[1] Embrace li e si s'estend
Sun espirit aitant rend.
(*Mss. Douce, publié par F. Michel.*)

LA COURONNE D'AVENTURES.

(ABENTEUER KRONE.)

Par Henri de TURLIN [1].

Henri de Türlin commence son poëme en se recommandant à l'indulgence de ses auditeurs.

« Je conviens, dit-il, que mon œuvre est loin d'être « parfaite, mais Homère lui-même n'a-t-il pas ses « endroits faibles? *Interdum dormitat bonus Homerus.* « J'ai traduit du français, aussi bien que j'ai pu, cette

[1] Ce poëme n'est qu'une effrayante accumulation d'aventures merveilleuses et de contes absurdes et souvent obscènes qui semblent sortis d'un cerveau malade ou d'une imagination en délire. Tous ces épisodes sont si confus et si embrouillés que je ne puis en donner ici qu'un court résumé ; mais le lecteur n'y perdra rien.

Je ne connais d'ailleurs la *Couronne d'Aventures* que par l'analyse que le professeur Keller a bien voulu faire faire pour moi d'après le manuscrit de la bibliothèque de Tubingen.

(*Ce poëme est de la première moitié du* XIIIe *siècle.*)

« *histoire d'Arthus* dans le but d'offrir à mes contem-
« porains un *miroir de vertus*, et j'espère qu'elle inter-
« ressera les dames de l'Allemagne. »

Le bon roi Arthus avait convié toute la noblesse de ses États à un grand tournoi pour le jour de Noël; Key, le sénéchal, qui était chargé des préparatifs de cette fête, fit acheter des chevaux en Espagne, des mulets à *Alab* et des soieries d'Orient, dont il voulait vêtir les paladins et décorer le palais. La reine Léonge d'Alexandrie envoya à sa sœur Geneviève des bijoux précieux en la priant de les distribuer de sa part aux demoiselles de sa cour, et elle y joignit une riche tenture où d'habiles brodeuses avaient représenté la prise de Troie et les exploits d'Énée.

Une foule de princes, de comtes et de barons accoururent à cette fête; on rompit force lances en l'honneur des dames, on dansa, on joua aux dés et à la paume; puis la journée se termina par un splendide festin. Au milieu du repas, un chevalier couvert d'une armure en écailles de poisson et monté sur un dauphin ailé, apparut au milieu de la salle, une coupe d'or à la main :

« Sire, dit-il à Arthus, cette coupe a la propriété
« de ne pouvoir servir qu'aux époux et aux amants
« fidèles, le parjure et l'inconstant ne sauraient en
« approcher les lèvres sans qu'elle répande sur eux le
« liquide qu'elle contient; y a-t-il quelqu'un ici, con-
« tinua-t-il, qui soit disposé à en faire l'essai? »

Le roi voulut commencer le premier, et sortit victorieux de l'épreuve; les dames, les chevaliers se passèrent ensuite l'un à l'autre le vase mystérieux, mais tous furent aspergés de vin, et de bruyants éclats de rire accueillirent chaque nouvelle défaite.

« A mon tour! s'écria le vaniteux Key en portant la « coupe à sa bouche : vous allez admirer la pureté de « mon cœur! »

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il fut inondé des pieds à la tête comme s'il fût sorti du bain; l'inconnu le saisit alors par les cheveux, le traîna jusqu'à la porte du palais et disparut sur son dauphin.

. . . . . .

Le lendemain Arthus rentra tout mouillé de la chasse et s'assit devant le feu en se plaignant du froid :

« Voilà, dit Geneviève d'un air de dédain, un étrange « paladin qui grelotte au moindre souffle de vent! vous « ne ressemblez guère à un preux de ma connaissance, « qui se promène été et hiver en chemise le long de « *la Gaudine.* »

« Oh! oh! pensa Arthus, ma femme parle avec « bien de l'enthousiasme de ce chevalier; aurait-elle « du faible pour lui? il faut que je sache à quoi m'en « tenir là-dessus. »

Et remontant à cheval, il vole à la recherche du paladin. Les deux rivaux se rencontrent au bord d'une rivière, et Arthus demande à l'inconnu son nom :

« Je m'appelle Gazozin de Dragoz, lui répond le preux ; j'ai été l'amant de Geneviève, et je prétends te l'enlever la lance au poing. Acceptes-tu mon défi ?

— Soit, dit Arthus, trouve-toi dans trois jours à Karidol, nous combattrons l'un contre l'autre en champ clos, et Geneviève sera le prix de la victoire. »

Au terme fixé, Gazozin se présente à l'entrée de la lice, monté sur un cheval aussi blanc qu'une hermine ; mais au lieu de parer les coups de son adversaire, il les évite en se jetant brusquement de côté.

« Des paladins tels que nous, dit-il à Arthus, n'ont plus besoin de donner des preuves de leur valeur ; remettons donc nos épées dans le fourreau, et que la reine choisisse entre nous !

— Je ne connais point ce chevalier, balbutia Geneviève du haut de la tribune où elle se tenait assise ; il n'a jamais eu aucun droit à mon amour.

— Il suffit, madame, repartit froidement Gazozin : je n'insisterai pas, puisque vous avez si courte mémoire ! »

Et, saluant le roi et ses officiers, il donna de l'éperon et s'éloigna au galop.

En ce moment Gauvain revenait d'une expédition lointaine contre un célèbre géant ; il court à la poursuite de Gazozin, combat avec lui pendant un jour entier, et l'oblige à proclamer l'innocence de la reine. Après ce premier haut fait, il délivre bon nombre de demoiselles, désarçonne force paladins, tue des es-

saims de monstres et de dragons, s'empare à lui seul d'un château merveilleux, et rejoint enfin Arthus à Caridole.

Un soir, pendant le souper du roi, un chevalier monté sur un boue blanc se présente tout à coup à l'entrée de la salle, et agitant en l'air un gant brodé d'or :

« Qui veut, dit-il, éprouver ce talisman? celui qui le porte à la main devient invisible, et il ne reste à découvert que la partie du corps par laquelle il a péché. »

Personne n'osa s'y refuser ; les dames l'essayèrent d'abord ; puis elles le passèrent aux chevaliers. Hélas ! que de péchés secrets, que de défauts jusqu'alors ignorés, furent mis au jour par le fatal gant ! Chez l'un, on vit poindre les oreilles ; chez un autre, la bouche ; chez un troisième, on aperçut les yeux ; chez un quatrième, le cœur : bref, il n'y eut qu'Arthus et Gauvain qui restèrent invisibles. L'inconnu reprit ensuite son gant, et s'éloigna avec son boue.

Peu de temps après cette étrange aventure, Gauvain se sépara de son oncle pour aller à la recherche du Saint-Graal.

Il arrive dans le château de Mont-Sauveur, où il est témoin des mêmes cérémonies qui avaient tant étonné Parcival [1] ; mais il ne garda point comme lui le silence,

[1] J'ai déjà reproduit dans Parcival l'histoire du Graal et les fêtes de Mont-Sauveur.

et au moment où le page apportait la lance ensanglantée, il se retourna vers son hôte, et le pria de lui expliquer ce mystère.

A peine eut-il achevé de parler, que tout le palais retentit de cris de joie.

« Sire chevalier, lui dit Anfortas, vous venez par cette seule question de rendre la vie à une innombrable quantité de morts qui languissaient au fond de leurs cercueils, en attendant qu'un paladin osât m'interroger ainsi que vous l'avez fait.

« Acceptez cette épée qui vous donnera une force invincible, et remerciez Dieu de vous avoir permis de contempler le Saint-Graal. »

A ces mots le vieil Anfortas et les habitants du château disparurent soudain aux yeux de Gauvain, et notre héros retourna raconter à Karidol le nouvel exploit qu'il venait d'accomplir.

WIGAMUR

OU LE CHEVALIER A L'AIGLE.[1]

Ce poëme appartient à la fin du XIIIe siècle et se rattache au cycle d'Arthus et à l'école de W. d'Eschenbach. Son auteur n'est pas connu et paraît s'être peu soucié de l'être ; du moins a-t-il dédaigné l'expédient usité en pareil cas chez les écrivains de son temps pour tirer leur nom de l'oubli. Cet expédient consistait dans une sorte de naïve *réclame*, où le poëte cherchait à ramener sans cesse sur lui l'attention de ses lecteurs, en les initiant à sa vie, à ses goûts, à ses habitudes, ou en excitant leur compassion par d'adroites allusions à sa pauvreté et à la dureté des temps. Mais il lui importait

[1] De 6,100 vers, publiés dans Hagens und Buschings Sammlung.

surtout de combler d'éloges et de flatteries outrées les autres ménestrels qui le lui rendaient ensuite à la première occasion. Par un excès de modestie qu'il est rare de rencontrer chez un poëte, l'auteur de Wigamur ne fait pas plus mention de lui que des romanciers ses contemporains, et ceux-ci ont gardé à son égard le même silence pour se venger peut-être de l'indifférence qu'il leur témoignait.

Titurel est, je crois, le seul poëme où Wigamur soit cité.

Le commencement de ce roman rappelle celui de Lancelot du Lac : Paltriot, roi de Lendric, s'était rendu avec sa femme à Karidol, à un splendide tournoi où Arthus avait convié les preux de tous les pays chrétiens. Une sirène emporta, pendant son absence, son jeune fils Wigamur dans un palais de corail qu'elle s'était construit au fond de l'Océan, et le donna pour compagnon de jeux à sa fille. Dès ce moment, elle traita le petit prince comme son enfant, et lui prodigua les soins d'une tendre mère.

Il y avait déjà plusieurs années que Wigamur habitait cette retraite inaccessible, lorsque la sirène revint un jour de la chasse en traînant après elle un vieux

monstre marin qu'elle avait surpris dans les profondeurs de la mer ; elle l'enchaîna à l'entrée de sa grotte et s'en fut à terre consulter l'*homme des bois* sur les moyens de se défaire de son prisonnier, qu'elle accusait, à tort ou à raison, d'être le meurtrier de son époux.

Comme elle traversait une forêt, elle rencontra inopinément les meutes du roi Paltriot, qui se mirent aussitôt à sa poursuite ; la pauvre sirène tenta vainement de leur échapper, les forces lui manquèrent et elle tomba au pouvoir de Paltriot. Ce prince, qui savait que son fils lui avait été enlevé par elle, l'oblige, sous peine de mort, à le conduire dans le palais où elle le tenait renfermé. Ils descendent tous deux au fond de l'Océan et appellent Wigamur à grands cris. Mais l'enfant avait disparu avec le monstre marin, et sa jeune compagne était étendue sans vie à l'entrée de la grotte. A cette vue, la malheureuse mère se brise la tête contre les rochers, et Paltriot remonte comme un triton à la surface des eaux, le cœur dévoré d'inquiétude sur le sort de son fils.

Tandis que Paltriot cherchait Wigamur par mer et par terre, l'homme marin, en digne émule du centaure Chiron, consacrait ses soins à l'éducation de ce jeune héros et s'appliquait à en faire un nouvel Achille. Il lui apprit à manier la lyre et l'épée, à lutter, à tirer de l'arc, et s'efforça surtout de graver dans son cœur les principes d'honneur et de loyauté dont tout bon

chevalier ne doit jamais se départir. Lorsque ce sage vieillard jugea que son élève en savait assez pour jouer dans le monde un rôle digne de sa naissance et de son rang, il le conduisit dans le pays des *Dologiens* et se sépara de lui, le visage baigné de larmes.

Wigamur erre pendant quelques jours à l'aventure et arrive enfin devant une forteresse assiégée par une nombreuse armée ; ses défenseurs, épuisés par la famine, sont forcés de se rendre, et les vainqueurs s'éloignent avec leurs prisonniers, après avoir mis le feu au château.

« Ah ! s'écrie le jeune enfant tout étonné de ce qu'il vient de voir, ces gens-là s'amusent à un drôle de jeu qui me semble bien dangereux [1].

Persuadé, dans sa naïve ignorance, qu'ils recommenceraient bientôt, notre héros va errer parmi les décombres fumants de la forteresse en attendant leur retour.

Un cheval tout harnaché était resté attaché dans la cour avec un casque et une épée suspendus aux arçons ; le jeune prince saute en selle, et le fier coursier part aussitôt au galop ; Wigamur, qui ne savait point le diriger, se cramponne des deux mains aux crins et le laisse aller ou bon lui semble. Maintes fois le pauvre bachelier faillit perdre l'équilibre, *et il eût*

[1] Ain schoenes spil.
Doch wæn ich es vil wee tuol.

suffi, pour le faire choir, qu'un oiseau l'effleurât du bout de l'aile.

Un chevalier, qui portait le nom peu harmonieux de *Glakotelesfloyr*, le voyant venir à lui bride abattue, crut qu'il avait à faire à quelque intrépide jouteur, et mettant aussitôt la lance en arrêt, il courut à pleine carrière à sa rencontre. Les deux chevaux se heurtent violemment et roulent dans la poussière avec leurs cavaliers. Ceux-ci se relèvent prompts comme l'éclair et s'attaquent l'épée à la main. Après un combat de douze heures, Glakotelesfloyr tombe à genoux et demande grâce et merci; mais Wigamur était trop irrité contre lui pour l'écouter, et il se disposait à lui enfoncer son épée dans la gorge, lorsque Glakotelesfloyr lui représenta que les choses ne se passaient point ainsi entre chevaliers, et que la coutume voulait que le vainqueur laissât la vie à son adversaire dès que celui-ci s'était reconnu son vassal et homme lige. Wigamur renonça d'assez mauvaise grâce à la vengeance qu'il se promettait, et retourna au château sans daigner recevoir le serment de Glakotelesfloyr.

Là il rencontra une jeune demoiselle éplorée qui avait nom Piolès et était fille d'un roi Rillanz; son amant avait été emmené captif avec les défenseurs de la forteresse, et elle était dans une vive inquiétude sur son sort. Wigamur cherche vainement à la consoler, et la quitte au bout de deux jours pour aller à la quête de nouvelles aventures.

Son cheval le conduit au bord de la célèbre fontaine d'*Aptor*, qui avait l'étrange propriété de se transformer en un étang fangeux à l'approche d'un voluptueux, d'un envieux ou d'un médisant, tandis que les personnes dont le cœur était pur de toute souillure et de tout vice y puisaient la force et la santé.

Le jeune prince, accablé de chaleur, se dépouille de ses habits et se plonge dans le bassin de cristal de cette fontaine merveilleuse; aussitôt deux dames d'une admirable beauté sortent d'un bosquet de roses et s'avancent vers lui d'un air modeste pour le servir au bain. A leur vue, le feu monte au visage du preux chevalier, et il s'indigne de la transparence de l'eau qui révèle indiscrètement aux jeunes inconnues ce que sa pudeur alarmée cherche inutilement à leur cacher. Dans cette extrémité, il arrache une branche d'arbre, la place devant lui et s'élance hors de l'eau ; mais à peine avait-il atteint le bord du bassin, que les deux dames l'enveloppent d'un drap parfumé, lui essuient tout le corps avec leurs mains blanches et délicates et l'invitent à se reposer sur des coussins moelleux qu'elles avaient étendus au pied d'un arbre. Une foule de chevaliers et de valets viennent lui présenter à genoux du vin et des ragoûts épicés, l'aident à passer une robe de soie bordée d'hermine et le conduisent en triomphe vers un magnifique château où tout semblait déjà disposé pour le recevoir. Le jeune paladin y étudia pendant un mois entier le noble métier de la che-

valerie et se rendit ensuite à la cour d'Arthus à Karidol.

Chemin faisant il delivre des serres d'un vautour un jeune aigle qui s'attache à son libérateur et devient, dès ce moment, son compagnon de fortune et de gloire. Plus loin, notre héros rencontre une jeune dame nommée Eydès de Symbein; elle lui apprend qu'un de ses cousins s'est injustement emparé de la fontaine merveilleuse qui lui appartenait depuis dix ans, et qu'il en serait reconnu légitime possesseur, si avant l'espace de neuf jours, aucun chevalier ne se présentait à Karidol pour combattre contre lui en champ clos.

Wigamur se déclare aussitôt le champion de la belle Eydès et l'accompagne à son château, où elle lui accorde l'hospitalité.

Le lendemain, dès l'aube, ils se rendent ensemble à la cour d'Arthus; cinquante jeunes filles, vêtues de robes de soie cramoisie, les suivaient sur de blanches haquenées, dont les selles étaient garnies de pierres précieuses et de clochettes d'argent; mille chevaliers, armés de pied en cap et le faucon au poing, fermaient la marche de ce brillant cortége.

On arrive à Karidol; Wigamur se présente dans la lice, et terrasse son adversaire Dyadorforgant de Triasoltrifextrant, au milieu des applaudissements d'Arthus et des preux de la Table ronde; puis il se dérobe aux remercîments de la belle Eydès, et vole à un tournoi auquel le roi devait assister.

Là il se signale encore par tant de prouesses, qu'Arthus lui offre, comme le juste prix de sa valeur, la couronne de *Deleprosat*; mais Wigamur, que nous appellerons désormais le chevalier à l'aigle, lui répond modestement que l'obscurité de sa naissance ne lui permettait pas de monter sur un trône, et il consent seulement à accepter un cheval de bataille dont le roi d'Angleterre Belfomore avait fait hommage à Arthus.

A quelque temps de là, Ysope, reine de Holdraflus, se présente à la cour du preux des preux pour implorer son secours contre le roi des Sarrasins, qui voulait la contraindre à l'épouser.

Arthus envoie aussitôt à ce prince un défi conçu en ces termes :

« Arthus, roi de Bretagne, à Marroch Tufran, roi « des Sarrasins.

« Comment oses-tu t'arroger un titre que tu es in- « digne de porter? Tu t'appelles roi, et tu ignores « que l'honneur et la justice doivent diriger toutes les « actions d'un roi? Ce n'est pas en guerroyant celle « que tu aimes que tu réussiras à lui plaire. Souviens- « toi d'ailleurs qu'il est défendu à un païen d'épouser « une chrétienne, et que je saurai bien t'empêcher « d'accomplir un aussi grand crime. »

Le chevalier à l'aigle se distingue dans cette guerre, à la tête des armées chrétiennes; il pourfend, désarçonne, massacre, taille en pièces les infidèles, et amène

captif, aux pieds de la gracieuse Ysope, son redoutable ennemi, Marroch Tufran en personne.

La jeune reine comble son libérateur des plus flatteuses louanges, le compare à Hector, à Demophron, et le tirant ensuite à part, lui fait certaines insinuations dont le sens n'eût point échappé à tout autre qu'à Wigamur ; mais notre trop candide héros ne sut point les comprendre, et se sépara d'Ysope, sans se douter des tendres sentiments qu'il lui inspirait.

Vers cette époque, Atroclas de Rerat et Paltriot, le père de Wigamur, qui étaient depuis longtemps en guerre, convinrent de vider leur différend par un combat singulier. Atroclas, qui avait entendu parler des exploits du chevalier à l'aigle, le fait prier de lui servir de champion, en lui offrant la main de sa fille, *Doulce-Fleur*, pour prix de la victoire.

Au jour fixé, Paltriot se présente lui-même dans la lice contre Wigamur; mais avant de se mesurer avec lui, il lui demande s'il est chevalier ou écuyer, vassal ou homme d'armes. Le jeune preux ôte alors son casque, lui raconte son enlèvement, les soins qu'il avait reçus de la sirène et du monstre marin, et les hauts faits qu'il avait accomplis.

A ce récit, Paltriot pousse un cri de joie, et, s'élançant vers Wigamur, pétrifié d'étonnement, il le presse dans ses bras, en lui prodiguant les plus tendres caresses.

« Que le ciel soit béni ! s'écrie-t-il enfin, j'ai retrouvé dans ce vaillant chevalier un fils que je n'espérais plus revoir[1] ! »

Cette scène touchante fut suivie de la réconciliation de Paltriot et d'Atroclas, et le chevalier à l'aigle devint l'heureux époux de la belle Doulce-Fleur.

Après les fiançailles, Wigamur se rendit à Mussegrat, où la reine de Dymsogar donnait un grand tournoi.

Les joutes étaient presque terminées, lorsque la reine, apercevant parmi les combattants Gurgalet, le meurtrier de son père, appelle ses hérauts d'armes, et leur ordonne de chasser hors de l'arène ce chevalier félon. Gurgalet proteste à haute voix qu'il est innocent du crime dont on l'accuse, et jette son gantelet à terre en signe de défi. Wigamur le relève aussitôt. La foule s'écarte, et une lutte terrible s'engage entre les deux chevaliers. Tout à coup l'épée de Wigamur se brise sur le casque de Gurgalet, et celui-ci lui crie de se rendre; mais au même instant notre héros lui saute à la gorge, et l'étreint si fortement dans ses mains que le sang jaillit hors de la bouche de Gurgalet, qui tombe à terre sans connaissance.

Revenu à lui, le traître s'esquive tout confus hors de l'arène, et gagne le large. Il rencontre Doulce-Fleur

[1] Eur muter ist mein weyb,
Euer vater das bin ich.
(*Vers*, 4148.)

qui venait au-devant de son époux, et l'emmène de force avec lui pour se venger sur elle de sa défaite.

La suivante de Doulce-Fleur court avertir le chevalier à l'aigle du danger qui menace sa maîtresse. Wigamur monte aussitôt à cheval, et vole à la poursuite du ravisseur.

Comme il sortait des murs de la ville, le roi de Nardein s'approche de lui d'un air triste et pensif, et lui apprend que sa fiancée, la belle Piolès, lui avait aussi été enlevée, et qu'il était dans une mortelle inquiétude sur son sort. Le bon Wigamur oublie ses propres malheurs pour obliger son ami, et le conduit vers la forteresse ruinée, où il avait laissé cette jeune dame, et où ils la retrouvent encore. Ils étaient à peine arrivés, qu'ils aperçoivent Gurgalet chevauchant tranquillement à côté de Doulce-Fleur. Piquer des deux, désarçonner le traître et lui passer sa lance au travers du corps fut pour Wigamur l'affaire d'un instant.

Doulce-Fleur, se jetant dans les bras de son époux, lui jura qu'elle lui était restée fidèle, et que son honneur n'avait point été compromis. Wigamur la crut, et lui rendit toute son affection.

Nous nous abstiendrons de faire à ce sujet aucune réflexion désobligeante qui puisse troubler la joie de notre héros, et nous le laisserons retourner en paix,

avec la belle Doulce-Fleur, dans le royaume de Lendrie, où ils furent tous deux reçus au milieu des acclamations du peuple, qui se pressait en foule sur leurs pas.

FLORÈS ET BLANCHEFLEUR

PAR

CONRADE FLECK [1].

Conrade Fleck, ami et contemporain de Rodolphe d'Ems, n'a fait que traduire Florès et Blanchefleur du poëme français d'un *Robert d'Orbent* qui, à ce que je crois, n'a pas été retrouvé jusqu'ici. Ce conte diffère peu de celui dont M. de Tressan a donné l'analyse dans sa *Bibliothèque des Romans,* et le sujet en est d'ailleurs trop connu pour devoir nous arrêter longtemps. . .

. . . . . .

« La tâche du poëte est de donner de sages ensei-

[1] De 7,900 vers; publié par Myller, et récemment par Zaemann dans la *Bibl. der deutschen National-Litteratur*, t. XII.

« gnements à ses lecteurs et de leur montrer le che-
« min de la vertu. Ce chemin serait, je crois, plus fré-
« quenté s'il était moins rude et moins escarpé ; mais
« on doit affronter jusqu'à la mort pour atteindre ce
« noble but, et il n'y a que les cœurs lâches et sans
« énergie qui préfèrent la voie large et facile du
« vice.

« L'amour est un des plus puissants mobiles de la
« vertu ; vous le reconnaîtrez aussi quand vous aurez
« entendu l'histoire des touchantes aventures de Flo-
« rès et de Blanchefleur. Robert d'Orbent les a écrites
« en français et je ne fais que les traduire en vers alle-
« mands. »

Par une belle journée de printemps [1] une foule de dames et de chevaliers prenaient leurs ébats dans un riant verger ; l'air était embaumé du parfum des fleurs naissantes ; la fauvette et le rossignol gazouillaient sous la ramée ; tout dans la nature invitait au plaisir et à l'amour, et les nobles convives obéissant à cette douce influence, erraient çà et là, par couples, comme des tourtereaux, en échangeant de tendres propos.

Une jeune demoiselle de grand parage [2], fille d'un roi de Carthage, annonça qu'elle allait raconter une

[1] Le commencement de ce récit rappelle celui de *Berthe aux grands pieds*.
[2] *Von grosser parage*.

histoire ; elle s'assit sur la verte pelouse, chacun se pressa autour d'elle, et après un moment de silence elle prit la parole en ces termes :

« Jeunes amants, soyez toujours fidèles à l'objet de « vos affections, car il faut souvent passer par de lon- « gues et cruelles épreuves avant de voir sa constance « récompensée. Ayez sans cesse présent à l'esprit « l'exemple de Florès et de Blanchefleur ; aucun péril, « aucun danger ne purent leur faire oublier la foi qu'ils « s'étaient jurée ; ils triomphèrent de tous les obstacles « qui semblaient s'opposer à leur union et jouirent en- « suite d'un bonheur sans nuage. *Berthe aux grands pieds* « fut le fruit de leurs amours, elle devint l'épouse de « Pépin et donna le jour au célèbre Charlemagne. »

« Un roi d'Espagne nommé Venix[1] avait ramené d'une sanglante expédition contre les chrétiens une jeune dame française[2] qui se rendait en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. La compassion que ses malheurs inspiraient à la reine se changea bientôt en un tendre intérêt, lorsque celle-ci s'aperçut qu'elle était comme elle dans un état de grossesse fort avancé. Dès ce moment la jeune étrangère devint sa compagne favorite ; elle la fit loger près d'elle dans son palais et voulut *apprendre la langue de son pays qu'elle trouvait douce et harmonieuse*. Le jour de Pâques-fleuries, la reine eut

[1] Dans le roman français en prose, le père de Florès est Félix, roi de Murcie.

[2] Dans le roman français elle se nomme Topaze

un fils qu'elle appela Florès, et son amie une fille qu'elle nomma Blanchefleur, en mémoire de la fête chrétienne où elle l'avait mise au monde. Les deux enfants furent élevés ensemble et s'aimèrent d'abord comme frère et sœur ; mais un soir qu'ils prenaient leurs ébats dans le jardin, les lèvres de Florès effleurèrent les joues de Blanchefleur et cet incident imprévu provoqua de part et d'autre les plus tendres aveux :

« Ah ! chère Blanchefleur ! s'écria le petit prince, « je ne sais ce que j'éprouve, je me sens tout « ému.

— Doux ami, répliqua la jeune fille en rougissant, « rien ne me rend plus heureuse qu'un baiser de votre « bouche. »

Et en disant ces mots, elle l'embrassa à son tour.

Le bonheur de ces deux aimables enfants fut de courte durée. Venix surprit le secret de leur cœur, et alarmé d'un amour qui pouvait être funeste à l'avenir de son fils, il l'envoya à Montorio chez sa belle-sœur Sybille et vendit Blanchefleur à des marchands de Babylone qui lui donnèrent en échange des étoffes précieuses et une coupe d'or où un artiste habile avait représenté le Jugement de Pâris et l'Histoire de la Guerre de Troie [1].

[1] Le poëte allemand n'a point reproduit différents épisodes, tels que celui de l'anneau magique, du combat singulier de Florès contre Ajoub, qui avait accusé Blanchefleur d'avoir voulu empoisonner le roi.

Peu de temps après le départ de la jeune fille, Florès revient à la cour de son père et demande où est sa compagne d'enfance. A cette question, l'embarras se peint sur tous les visages, et le roi feignant une profonde affliction, prend Florès par la main et lui montre un superbe mausolée où on lisait en lettres d'or :

Ici repose Blanchefleur, la fidèle amie de Florès.

Le jeune prince se recueillit quelques instants puis il s'agenouilla en versant un torrent de larmes devant la tombe de sa maîtresse, et il se serait percé le cœur de son épée si les officiers de Venix ne s'étaient jetés sur lui pour le désarmer; Florès, brisé par l'excès de sa douleur, n'opposa aucune résistance; ses forces l'abandonnèrent et on le rapporta presque mourant au palais.

Cependant la reine ne voulut pas prolonger une épreuve qui menaçait les jours de son fils, et elle lui avoua la cruelle ruse à laquelle on avait eu recours, dans l'espoir de le guérir de son amour.

Cette nouvelle inattendue rendit à Florès la vie et la santé, et il quitta dès le lendemain la cour de son père pour aller à la recherche de Blanchefleur.

En arrivant à Babylone, le jeune prince apprend que sa maîtresse avait été vendue à l'amiral de cette ville, qui la retenait captive au fond d'une des tours de son palais, jusqu'à ce qu'elle fût d'âge à se marier. Il se promène pendant plusieurs jours devant la prison de

Blanchefleur avec l'espoir de la voir paraître à sa fenêtre, mais sa patience fut mal récompensée; au lieu de la belle captive, il n'aperçut que la figure rébarbative d'un geôlier qui l'invita brutalement à s'éloigner.

« Ne vous fâchez pas, mon ami, lui dit Florès, j'examinais attentivement ce donjon pour m'en faire construire un pareil quand je serai de retour dans ma patrie.

— On reconnaît à votre langage et à vos manières, reprit le geôlier, que vous n'êtes pas un espion comme je me l'étais d'abord imaginé. Venez chez moi, mon bel étranger, nous jouerons aux échecs; ça fera passer le temps. »

Florès, le cœur plein d'une douce émotion, entre dans le château qui renfermait sa chère Blanchefleur. La partie s'engage; il gagne tous les trésors du cerbère, et lui offre ensuite de les lui rendre s'il consentait à l'introduire auprès de sa maîtresse. L'entreprise était difficile et périlleuse; mais l'avare geôlier n'hésita pas à braver la colère de l'amiral pour rentrer en possession de son or. Il cacha Florès dans une corbeille qu'il recouvrit de roses, et le fit porter ainsi à l'appartement de la jeune captive [1].

L'amiral surprit ces imprudents amants, et, n'écou-

[1] Dans le roman français Florès abjure le paganisme aux pieds de sa maîtresse.

tant que sa colère, il tira son épée et voulut les en frapper tous deux.

« Seigneur, lui dit Florès en pressant sa bien-aimée sur son cœur, j'ai franchi les mers pour aller à la recherche de Blanchefleur qu'on avait enlevée à la cour de mon père ; j'ai appris qu'elle était retenue prisonnière dans cette tour, et j'y ai pénétré à son insu : c'est moi seul qui suis coupable. Disposez de ma vie ; mais épargnez cette jeune fille.

— Non ! s'écria Blanchefleur, j'ai mérité la mort en osant aimer le fils d'un roi ; car je ne suis qu'une pauvre esclave, et jamais je n'aurais pu devenir sa femme. »

Les larmes de Blanchefleur et les prières d'un *saint évêque* qui survint fort à propos en ce moment, désarmèrent le bras du tyran. Il releva d'un air ému les deux enfants, et, plaçant leurs mains l'une dans l'autre :

« Jeunes amants, leur dit-il, soyez donc unis pour la vie, et que Dieu vous accorde le bonheur que mérite une aussi belle constance ! »

Pendant les fêtes du mariage de Florès et de Blanchefleur, un chevalier vint annoncer au prince d'Espagne la mort de son père et son élection au trône. Florès prit congé du généreux amiral, et retourna dans sa

patrie avec sa chère Blanchefleur. De pieux missionnaires le convertirent à la foi chrétienne; et, après un règne long et heureux, les deux époux s'éteignirent le même jour et à la même heure dans les bras l'un de l'autre [1].

[1] Dans le roman français, Florès et Blanchefleur se rendent d'abord à Rome où ils reçoivent du pape la couronne impériale.

BARLAAM ET JOSAPHAT [1].

LE BON GÉRARD. — GUILLAUME D'ORLÉANS,

Par Rodolphe d'Ems, vassal de Montfort.

Barlaam et *saint Georges* [2] annoncent déjà ce retour aux idées mystiques et à la ferveur religieuse des premiers âges du christianisme, qui forme, à la fin du XIIIe siècle, un si singulier contraste avec les pompes de la chevalerie. Durant cette époque, les romans et les légendes se partagent la faveur des cours et des châteaux, et les joyeux *Minnesenger* chantent tour à tour les beaux yeux de leur dame et le martyre des saints.

Rodolphe d'Ems a obéi aux nouvelles tendances de son siècle ; après avoir longtemps célébré l'amour dans ses vers, il résolut de puiser ses inspirations à une

[1] Publié par Ch. Kopke. Kœnigsberg, 1818.

[2] L'analyse de ce roman suit celle des poëmes de Rodolphe d'Ems.

source moins profane, et écrivit l'histoire de *Barlaam et de Josaphat*.

« Cette histoire, dit-il, fut d'abord composée en grec [1]; un pieux seigneur, nommé Jean de Damas, la traduisit en latin pour l'édification de son prochain. L'abbé Wido de Capelle, de l'ordre de Cîteaux, rapporta cet ouvrage en Allemagne, et j'ai entrepris de le traduire à mon tour dans ma langue natale, afin d'expier les coupables écarts de ma muse. »

Ce poëme n'est qu'une légende rimée, dénuée de tout intérêt, mais où l'on remarque cependant une morale pure et élevée, et une connaissance de l'histoire sacrée et de la mythologie grecque, qu'on est surpris de rencontrer dans un siècle où les auteurs les plus célèbres se faisaient gloire de ne savoir ni lire ni écrire [2].

La joie régnait à la cour d'*Avenaire*, roi des Indes;

[1] C'est le poëme grec attribué à saint Jean de Damascène.

— Il existe à la bibliothèque Royale de Paris plusieurs légendes sur Barlaam et Josaphat. L'un de ces manuscrits, qui a appartenu à Blanche de Savoie (n° 6847), finit ainsi :

Celui qui cest livre scrit
Beneoit soit de par Jehu-Christ
Privoir estoit de Saint-Jache
De son propre nom Laurenz *de la Roche*.

[2] Eschenbach et Lichtenstein, les Minnesenger les plus renommés de l'Allemagne.

des flots de peuple envahissaient les avenues du palais, en faisant retentir l'air de leurs acclamations ; les soldats dressaient de vastes bûchers sur les places publiques ; les prêtres répandaient de l'encens au pied des autels, et une foule de dames, de seigneurs, de ménestrels et de chevaliers se pressaient pêle-mêle aux portes de la demeure royale.

Or, voici quelle était la cause de cette grande allégresse : La reine venait de mettre au monde un fils beau comme le jour, et qu'on appela *Josaphat*. Avenaire célébrait cet heureux événement par un splendide tournoi ; et, pour que rien ne manquât à la fête, il faisait brûler vifs tous les chrétiens qui se trouvaient dans la ville.

Pendant ces rejouissances, Avenaire manda secrètement ses astrologues auprès de lui, et leur ordonna de lui tirer l'horoscope de son enfant. L'un annonça qu'il serait un grand conquérant, un autre qu'il acquerrait d'immenses trésors, un troisième qu'il atteindrait un âge avancé; bref, c'était à qui prédirait le plus bel avenir au jeune prince.

Le roi ne se sentait pas d'aise de tout ce qu'il entendait, et il se disposait déjà à congédier les doctes compères, lorsque l'un d'eux, qui n'avait point encore ouvert la bouche, prit la parole en ces termes :

« Maître, dit-il, j'ignore si ce que je vais te révéler doit te déplaire ; mais ma conscience me fait un devoir de t'en instruire :

« Ton fils ne montera jamais sur le trône de l'Inde; il échangera ce royaume contre un autre plus puissant et plus durable, que tu dédaignes aujourd'hui; il protégera les chrétiens que tu persécutes; il bénira le nom du Christ que tu maudis, et renversera les idoles des dieux que tu adores. »

Avenaire, qui détestait les chrétiens, mit tout en œuvre pour empêcher l'accomplissement de cette prophétie. Sur l'avis des astrologues, il fit construire un palais fortifié, et y enferma son fils avec quelques serviteurs dévoués, auxquels il défendit, sous peine de mort, d'y jamais laisser entrer personne d'autre que lui.

Or, vers ce temps-là, un saint ermite, nommé Barlaam, qui habitait depuis plusieurs années l'île déserte de *Sennar*, reçut de Dieu l'ordre de se rendre dans les Indes pour y convertir le fils du roi.

Le sage anachorète se présente à la porte du palais de Josaphat sous le costume d'un marchand, et réussit à tromper, par cette *pieuse ruse*, la vigilance des gardiens du prince.

« J'ai sur moi, leur dit-il, une pierre de grand prix que je voudrais offrir à votre maître.

— Montre-nous donc ce trésor, lui répondirent-ils.

— Il n'y a que celui dont le cœur est pur qui puisse la voir, reprit le saint homme. Quant à ses vertus, elle guérit les sourds et rend la vue aux aveugles. »

Les valets n'insistèrent pas, et introduisirent Barlaam auprès du jeune prince.

Nous passons sous silence les pieux enseignements que l'ermite adressa à son disciple, et ne mentionnerons qu'une allégorie qui semble empruntée à quelque conte arabe.

« Un vieux monarque voulut un jour mettre la sagesse de ses fils à l'épreuve ; il fit faire deux coffrets en or et deux en bois noir, remplit les premiers d'ossements et de cendres, et plaça dans les deux autres des bijoux, de la myrrhe et des parfums précieux; puis, ayant appelé les jeunes princes, il leur demanda lesquels de ces écrins ils préféraient. On devine ceux qu'ils choisirent. Le vieillard leur montrant alors le contenu des quatre coffrets, leur adressa une sévère réprimande.

« Que cette leçon, ajouta-t-il, vous apprenne à ne jamais vous laisser séduire par de brillantes apparences ; un chevalier, paré de riches habits, a souvent moins de mérite qu'un pauvre bachelier dont la vertu est le seul apanage. »

Josaphat pria ensuite Balaam de lui donner la pierre précieuse qu'il lui avait promise.

« Cette pierre, lui répond l'ermite, c'est le christianisme. »

Sur quoi il lui raconte la création de l'homme, les prédictions des prophètes, l'histoire de la Vierge et du Christ, et la parabole des dix vierges; puis il administre le baptême au jeune prince, et se sépare de lui,

en implorant, par une fervente prière, les bénédictions de Dieu sur son disciple.

Avenaire, ayant appris la conversion de Josaphat, chargea des docteurs chaldéens, grecs, juifs et égyptiens de combattre, en présence de ses barons, les nouvelles doctrines de son fils. Mais le jeune prince sortit vainqueur de cette joute théologique, et réduisit les savants au silence.

Un enchanteur, témoin de la défaite des docteurs, jugea qu'il fallait employer d'autres armes que celles de la raison pour triompher de la vertu de Josaphat, et il donna au roi le perfide conseil d'introduire dans la prison du prince les plus belles jeunes filles de son royaume, et de leur laisser faire le reste; « car l'amour, lui dit-il, est un puissant remède, et personne ne saurait résister longtemps à son empire. »

Au seul nom de l'amour, la muse du Minnesenger sent se réveiller ses instincts d'autrefois, et la voilà qui quitte ses graves allures, et s'oublie à chanter les dames et les tendres sentiments qu'elles inspirent; mais Rodolphe d'Ems la tance vertement, et l'oblige à poursuivre le cours de son pieux récit.

Josaphat lutte avec l'énergie de la foi contre les dangereuses séductions de ces jeunes sirènes, et l'enchanteur, se reconnaissant vaincu, brûle ses livres de magie, endosse le froc, et se fait consacrer prêtre.

Après cette dernière tentative, le roi des Indes perdit tout espoir de ramener son fils à l'idolâtrie; il lui

abandonna la moitié de ses Etats, et lui défendit de jamais reparaître en sa présence. Mais le ciel châtia enfin le coupable aveuglement de ce prince, en lui envoyant une cruelle maladie qui le mit aux portes du tombeau. Au milieu de ses souffrances, Avenaire croit voir la main de Dieu qui le frappe, et, saisi de remords et d'effroi, il embrasse la croix, et se retire dans le désert.

Josaphat ne tarda pas à suivre le pieux exemple de son père, et échangeant la pourpre royale contre le froc d'ermite, il rejoignit son ami Barlaam au fond d'une épaisse forêt où il passa le reste de sa vie loin des séductions du monde.

« Les dépouilles mortelles de ce saint confesseur « furent transportées, en grande pompe, dans les « Indes, et il ne s'écoule pas de jour qu'elles n'opèrent « quelque miracle. »

LE BON GÉRARD [1].

L'empereur Othon, à la barbe rouge, se trouvant un jour à Cologne, manda auprès de lui un riche marchand de cette ville, qu'on appelait le *Bon Gérard;* et, l'ayant forcé à s'asseoir à ses côtés, il le pria de lui apprendre à quelle occasion il avait reçu ce surnom *de bon.*

Gérard s'en défendit avec modestie, et protesta qu'il était indigne de porter un pareil titre; mais l'empereur lui fit de si vives instances, qu'il se décida enfin à obéir, et prit la parole en ces termes :

« A mon retour d'un voyage à Ninive et à Damas, mon vaisseau fut poussé par la tempête sur les côtes du Maroc. Le soudan m'accueillit avec courtoisie [2], et me demanda d'abord si je comprenais le français [3].

[1] Publié par Haupt 1840.

[2] Kurteis.

[3] Franceis.

« Oui, seigneur, lui dis-je ; j'ai parcouru la France, et j'en sais parler la langue.

— En ce cas, répondit-il, soyez le bienvenu ici [1]. »

A quoi je répliquai : « *Gramarzi beâ sir.* »

« Le soudan, qui se nommait Stranmûr, me pria ensuite de lui raconter toute l'histoire de ma vie. Lorsqu'il sut que j'étais chrétien, il me proposa d'échanger avec lui les marchandises que j'avais à bord, contre plusieurs esclaves de ma religion, qui pourraient me payer plus tard une forte rançon. Le sort de ces pauvres captifs m'intéressa si vivement que j'oubliai les intérêts de mon commerce pour ne songer qu'à la délivrance de mes frères en Jésus-Christ. J'acceptai l'offre de Stranmûr, et je fis aussitôt conduire ces malheureux sur mon navire.

« La fille du roi de Norwége, fiancée de Guillaume d'Angleterre, se trouvait au nombre des prisonniers, avec quelques chevaliers anglais. Dès que je fus arrivé en Europe, je rendis la liberté à ces nobles seigneurs, et je conseillai à la jeune princesse de rester chez moi, à Cologne, jusqu'à ce que son père ou son époux fussent venus l'y chercher.

« Nous les attendîmes vainement pendant plusieurs années : je les crus morts tous deux ; et afin d'assurer le sort de la belle orpheline, je l'engageai à accepter la main de mon fils, qui l'aimait depuis longtemps. Elle

[1] So sint gesalvieret. Ces mots français indiquent l'origine de ce poëme.

me pria de lui laisser encore un an avant de se decider ; puis, lorsque ce terme fut écoulé et qu'elle eut perdu l'espoir de jamais revoir son fiancé, elle m'annonça enfin qu'elle consentait à s'unir à mon fils.

« Le jour de ses noces, je donnai un splendide tournoi auquel je conviai toute la noblesse du pays. Pendant la fête, je remarquai, en face de la tribune où la jeune princesse se trouvait assise, un pauvre mendiant dont les regards se portaient sans cesse vers elle ; il semblait si triste et si malheureux, que je m'approchai de lui pour lui demander la cause de son chagrin et lui offrir une aumône.

« Mon ami, lui dis-je en lui frappant sur l'épaule, votre besace ne me paraît pas trop bien garnie ; venez vous la faire remplir chez moi.

« L'inconnu se retourna de mon côté en tressaillant, et me répondit d'un voix douce :

« Je vous remercie, seigneur, je n'ai pas faim.

« J'y mis tant d'instance, qu'il consentit cependant à me suivre. Je refermai la porte sur nous ; et, m'asseyant en face de lui :

« Messire, continuai-je, il est inutile de feindre davantage avec moi. Malgré vos haillons, on s'aperçoit aisément que vous n'êtes pas ce que vous voulez paraître.

— Eh bien, sachez donc, reprit l'inconnu que je suis Guillaume d'Angleterre, le fiancé de la belle Irène. Peu de jours après avoir quitté la cour de mon père,

une violente tempête sépara mon navire de celui qui portait ma dame bien-aimée ; tous mes chevaliers périrent dans le naufrage, et je revins seul en Angleterre, où mes barons s'étaient révoltés contre moi pendant mon absence. Je parcourais le monde depuis quatre ans à la recherche de ma fiancée, lorsque le malheureux destin qui me poursuit m'a conduit à cette fête, où j'ai vu s'anéantir mon dernier espoir de bonheur. »

« En prononçant ces mots, Guillaume se leva brusquement, et voulut s'éloigner ; mais je le retins presque malgré lui. Mon parti était pris ; j'appelai mon fils, et je l'engageai à renoncer à la main de la belle Irène en faveur du prince qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer.

« Je mis mes trésors à la disposition de Guillaume pour soumettre ses sujets révoltés, et je retournai ensuite à Cologne dans mon humble retraite, sans vouloir accepter les brillantes récompenses qu'il me destinait. »

. . . . . .

Cette histoire, ajoute Rodolphe d'Ems, a été apportée au *sire de Steinach* par une personne qui venait d'Autriche, et j'ai été chargé par ce seigneur de la mettre en vers.

GUILLAUME D'ORLÉANS[1].

Guillaume d'Orléans, que le vassal de Montfort n'a fait que traduire du français, est une sorte de *roman de mœurs* des beaux temps de la féodalité, où l'on rencontre une foule de détails curieux sur les coutumes de la chevalerie. L'auteur y dépeint le genre de vie des cours et des châteaux, les usages des tournois, l'équipement des paladins, la forme et la dimension de leurs tentes, la manière dont ils exposaient leurs écus blasonnés devant leur pavillon, la veille de la joute, le cri du héraut d'armes[2], les récompenses offertes au vainqueur et les devoirs du chevalier envers sa dame.

[1] Ce roman est de 16,000 vers.

[2] Avoy! nu kumet er aber hie.
. . . . . .
Wich wich la wichen
La die zen ander Strichen, etc.

Au point de vue poétique, *Guillaume d'Orléans* est, selon nous, inférieur au *Bon Gérard*. Ses plus belles pages (comme la mort d'Ylye et les amours de Guillaume et d'Amélie) paraissent imitées de *Blanchefleur* et de *Tristan*, et le style en est souvent d'une naïveté qui va jusqu'au trivial. Cependant on le lirait encore avec intérêt sans les longues et fatigantes digressions que Rodolphe y accumule à tout propos.

Ce roman n'a pas été imprimé jusqu'ici, et j'en ai fait l'analyse d'après un manuscrit du treizième siècle, que le *baron Joseph de Lassberg* a bien voulu mettre à ma disposition.

Guillaume d'Orléans, sire de Hennegau, vivait, depuis de longues années, en hostilité avec son voisin, Geoffroy de Brabant. Le roi Philippe de France était plusieurs fois intervenu pour rétablir la paix entre ces deux princes; mais la haine qui les animait avait fait échouer tous ses efforts.

Comme il importait cependant de mettre un terme à cette guerre désastreuse, Guillaume et Geoffroy firent planter sur un tertre, aux frontières du Hennegau et

du Brabant, une lance ornée d'un drapeau rouge, et convinrent que celui d'entre eux qui pourrait s'en rendre maître deviendrait le légitime possesseur des États du vaincu.

Ces préparatifs achevés, les deux rivaux se présentent chacun sur le champ de bataille, avec leurs alliés[1] et leurs hommes d'armes; puis le combat s'engage[2] au son des harpes[3] et des flûtes. Mais il ne s'agissait pas, hélas! de danses et de coraules, et cette douce musique devait coûter des torrents de larmes à bien des nobles châtelaines. Le prince d'Orléans, qu'on reconnaissait au tapis d'hermine et au lion de martre qui recouvrait son bouclier, s'élance à la tête de ses preux contre les escadrons ennemis, et en fait un horrible carnage; l'arène est jonchée de cadavres, et la mort moissonne sans pitié les plus beaux paladins de France et d'Allemagne.

Au plus fort de la mêlée, Geoffroy et ses chevaliers, saisis d'une terreur panique, se jettent hors des rangs et gagnent brusquement le large. Le duc d'Orléans les poursuit à bride abattue, frappe d'estoc et de taille chevaux et cavaliers, et pénètre pêle-mêle avec les

[1] Rodolphe d'Ems fait ici une longue énumération des princes et des barons qui prirent part à ce combat; on y trouve entre autres *li duc Gentil de Lorens*. Tous ces noms sont tellement défigurés par le poëte allemand que je renonce à les citer ici.

[2] Avant de livrer bataille ils prirent *un petit mangier*

[3] Waelscher Videlaere.

fuyards dans les murs de Nivelle. En ce moment la herse retombe derrière lui, et il se trouve presque seul à la merci des Brabançons. Ceux-ci se ruent de toute part sur le malheureux prince, le foulent aux pieds, brisent son armure et le mettent en pièces, malgré les cris et les menaces de Geoffroy, qui cherche vainement à se faire jour jusqu'à lui. Les fidèles écuyers de Guillaume, couverts eux-mêmes de sang et de blessures, arrachent enfin son corps des mains de la populace, et s'éloignent tristement de Nivelle avec leur précieux fardeau.

Un soir que la belle Ylye d'Orléans se tenait assise à une des fenêtres de son château, les yeux fixés sur le chemin par où devait revenir son bien-aimé Guillaume, elle aperçoit tout à coup à l'horizon la bannière du Hennegau :

« C'est lui ! s'écrie-t-elle ; que le ciel soit béni ! »

Et, saisissant son jeune fils dans ses bras, elle vole à la rencontre de son époux ; mais à la vue du cortége funèbre ses forces l'abandonnent, et elle tombe expirante sur le cadavre du prince d'Orléans.

« Vraiment, *dame Aventure*, interrompt ici le poëte,
« vous auriez dû vous adresser à de plus habiles que
« moi pour raconter l'histoire de Guillaume d'Orléans.
« Comment n'avez-vous pas songé au sire de Veldeck,
« à qui vous avez déjà de si grandes obligations, ou
« bien encore à Hartmann d'Aue, à Eschenbach et à
« tant d'autres qui eussent été plus dignes que moi de

« vous servir d'interprètes? Cependant, puisque vous « m'accordez la préférence, je tâcherai de m'acquitter « de ce travail de manière à satisfaire le noble échan- « son Conrad de Winterstetten, qui m'en a chargé, « et la gracieuse dame à laquelle il compte en faire « hommage [1]. »

Dès que le duc de Brabant eut appris la mort de la belle Ylye, il se rendit à Paris, à la cour de Philippe, et conjura ce prince de lui permettre de réparer le meurtre involontaire de Guillaume, en adoptant son enfant comme son fils et son héritier. Philippe, touché de l'affliction de son digne vassal, ne crut pas devoir lui refuser sa demande, et Geoffroy emmena en Brabant le jeune orphelin.

Un jour que Guillaume jouait au palet avec d'autres enfants de son âge, devant le château du duc, il aperçut sur la route un pauvre écuyer qui semblait épuisé de fatigue et de faim ; le petit prince l'appela, et courut aussitôt lui chercher de quoi manger.

« Ah ! gentil damoiseau, lui dit l'écuyer les larmes aux yeux, vous avez hérité de toutes les vertus de votre noble père, et deviendrez, comme lui, un *miroir de vraie chevalerie*.

— Tu l'as donc connu? s'écria Guillaume.

[1] C'est encore pour le chevalier de Winterstetten qu'Ulrich de Turheim termina le roman de *Tristan*, que Gottfried de Strasbourg avait laissé inachevé. Le titre d'*echanson impérial* était héréditaire dans la famille de Winterstetten.

— Et qui ne l'a pas connu, reprit l'écuyer; qui n'a pas entendu raconter les exploits de ce héros!

— Ecoute, interrompit vivement le jeune prince, je voudrais aussi acquérir de la gloire et mériter les faveurs des dames. Que faut-il faire pour cela?

— Si telle est votre intention, repartit l'écuyer, il n'est pas de pays au monde où vous puissiez mieux apprendre le métier des armes qu'à la cour du roi d'Angleterre. »

Lorsque l'étranger se fut éloigné, Guillaume alla annoncer à son père adoptif la résolution qu'il venait de prendre.

« Mon enfant, lui dit le duc en l'embrassant tendrement, je ne mettrai point obstacle à ta noble ambition, bien qu'il m'en coûte de me séparer de toi. Va donc à la cour d'Angleterre, et souviens-toi que le devoir d'un bon chevalier est de se montrer toujours doux et modeste, de craindre Dieu et d'honorer les dames.

Quelques semaines après, Guillaume et ses écuyers faisaient leur entrée à Londres, au milieu d'une foule de peuple qui se pressait autour d'eux, en admirant la richesse de leurs costumes et leur air martial et distingué.

Le roi accueillit gracieusement le gentil bachelier [1], et voulut qu'il devînt le compagnon de jeux de sa fille Amélie.

Mit Kurtosyn

Les deux enfants s'aimèrent bientôt avec l'innocent abandon de leur âge ; ils ne pouvaient goûter aucun plaisir sans le partager ensemble, et, lorsqu'on les séparait, ils trouvaient mille ingénieux prétextes pour se rejoindre. Tantôt c'était la petite princesse qui venait montrer sa poupée à son ami, tantôt c'était Guillaume qui voulait lui faire admirer le chant de son rossignol ou le vol rapide de son faucon.

Plusieurs années se passèrent ainsi, et rien n'eût manqué au bonheur de ces aimables enfants, si dame Vénus n'eût pris fantaisie de se mêler de leurs amusements ; un trouble, une agitation secrète qu'ils n'avaient point ressentis jusqu'alors, s'empare peu à peu de leur cœur ; le jeune prince découvre le premier que l'amour est cause de ses peines, et il en fait l'aveu à sa maîtresse.

« Guillaume, lui dit-elle en rougissant d'indignation, l'intimité qui existait entre nous doit désormais cesser, puisque vous respectez si peu mon honneur. »

A ces mots, elle s'éloigna brusquement, sans vouloir écouter ses tendres protestations.

Rodolphe d'Ems s'engage à cette occasion dans une longue digression sur les peines et les plaisirs de l'amour ; il reproche aux dames de ne se pas faire le moindre scrupule d'abréger la vie de leurs chevaliers par d'injustes rigueurs, et il les exhorte à se montrer plus traitables à l'avenir ; après quoi il revient à son héros.

Le pauvre Guillaume avait fait vœu, dans un accès de désespoir, de ne prendre aucune nourriture tant que sa maîtresse ne lui aurait pas accordé son pardon, et il tint si consciencieusement son serment qu'il en tomba dangereusement malade. Cet événement mit la cour et la ville en émoi ; chaque baron s'imagina voir en lui un rival éconduit ; chaque dame se flatta d'être la cause de ses peines, et l'on ne rencontrait partout que pages et varlets courant chercher des nouvelles de l'intéressant bachelier. La belle Amélie elle-même s'en émut, et se rendit en secret auprès de lui.

« Fidèle ami, lui dit-elle en déposant un baiser sur ses lèvres brûlantes, votre désespoir a touché mon cœur, et vous n'aurez plus à vous plaindre de mes dédains. »

A peine eut-elle prononcé ces mots, que Guillaume sembla renaître comme une fleur qui s'épanouit aux rayons bienfaisants du soleil [1].

« Ah ! bien-aimée dame ! s'écria-t-il, votre présence m'a rendu la vie, et tous mes chagrins sont oubliés.

— Adieu, dit Amélie en l'embrassant encore, je vous attends chez moi quand vous serez rétabli. »

Et elle prit brusquement la fuite, pour cacher à son amant le trouble qui l'agitait.

Dès que Guillaume se trouva seul, il s'élança hors de son lit, et, s'abandonnant aux transports immodérés

[1] Das alles sin gemuete
Bluet in [illegible] blu[illegible]

de sa joie, il se mit à sauter et à gambader en chemise dans sa chambre, au grand étonnement de ses serviteurs ; puis il demanda ses plus beaux habits, et courut au palais. Amélie l'attendait ; le jeune varlet s'assit à ses côtés, la contempla pendant quelques instants en silence, et lui dit enfin d'une voix tremblante d'émotion :

« Dame, n'achevez-vous pas de me guérir en m'accordant vos faveurs?

— Mon ami, lui répondit-elle, je donnerais volontiers ma vie pour toi ; mais n'espère pas que je te sacrifie jamais mon honneur. Ce ne sera qu'au pied des autels que je consentirai à t'aimer.

— Hélas ! s'écria Guillaume, mon vœu le plus cher est que nous soyions unis ensemble devant Dieu.

— Puisqu'il en est ainsi, repartit la jeune fille, tu seras désormais mon chevalier. Retourne en Brabant ; signale-toi dans les tournois et les batailles, et prouve-moi, par tes nombreux exploits, que tu n'étais pas indigne de mon choix.

— Ainsi ferai, noble dame, dit Guillaume, et je reviendrai en Angleterre avant que le souffle glacé des ouragans d'hiver agite les flots de l'Océan.

— Doux ami, reprit la belle Amélie, détache toi-même cette agrafe de rubis qui comprime les battements de mon cœur [1], et garde-la en souvenir de

[1] . . . . Dis fiurspan
Das ruerte mine blossen hut.

moi ; mon page *Petitpas* ira souvent te porter de mes nouvelles. »

Guillaume ne fut pas plutôt arrivé en Brabant, qu'il pria le bon duc Geoffroy de l'armer chevalier, et se rendit ensuite, avec une nombreuse escorte d'écuyers et de varlets, au tournoi de *Komarzi*, où tous les preux de France et d'Espagne s'étaient donné rendez-vous. Comme il se disposait à entrer en lice, *Petitpas* lui apporta un message de sa maîtresse, et lui demanda la permission d'assister à cette fête avant de repartir. Notre héros, animé par la présence du confident de sa dame, rompit dix lances avec les plus célèbres paladins de France, désarçonna le roi d'Aragon, et reçut de la main d'une princesse un faucon qu'Amélie avait envoyé pour être offert au vainqueur. La joute terminée, il se retira chez le duc Bernard de Normandie, et le page retourna en Angleterre raconter à la fille du roi les prouesses de son chevalier.

Peu de temps après, Guillaume vit revenir *Petitpas* avec une seconde lettre de la belle Amélie, qu'il ouvrit en tremblant.

« Doux ami, lui disait-elle, c'en est fait de notre amour, je suis la fiancée d'Avenis, roi d'Espagne. Mon père m'a conduite à *Partenis*, où j'attends l'arrivée de l'époux qu'il me destine. Adieu, mon fidèle chevalier : j'arrose ce papier de mes larmes. »

Le jeune duc court aussitôt à Partenis, pénètre pendant la nuit dans le palais, et emporte sa maîtresse en

croupe sur son fier destrier. Une des femmes de la reine le voit franchir le pont-levis, et se hâte d'en prévenir Avenis.

« A moi, mes vaillants barons ! » s'écrie l'Espagnol.

Et, s'élançant à cheval, il broche de l'éperon, et disparaît avec eux au milieu d'un nuage de poussière.

Les deux rivaux se rejoignent au bord d'une rivière, fondent l'un sur l'autre à bride abattue, et se heurtent si violemment, que chevaux et cavaliers roulent ensemble à terre. Leurs écuyers, s'apercevant qu'ils ne donnaient plus signe de vie, courent les relever, et les ramènent évanouis au château. Avenis s'était cassé une jambe en tombant, et Guillaume avait reçu un coup de lance dont le fer était resté engagé dans les côtes.

« Ah ! sire duc, lui dit le roi d'Angleterre lorsqu'il eut repris ses sens, c'est donc ainsi que vous violez la foi que vous m'aviez jurée ! Sortez de mon palais, je vous rends la liberté ; mais j'exige, en punition de votre félonie, que vous laissiez ce fer de lance dans votre corps, et que vous gardiez le silence jusqu'à ce que ma fille vous relève elle-même du vœu que je vous impose. Ce qui n'arrivera jamais, sachez-le bien ; car je ferai en sorte que vous ne la revoyiez plus de votre vie. »

Un jour que le jeune duc errait tristement dans la campagne, il rencontra un brillant chevalier qui chercha à lier conversation avec lui. L'inconnu comprit à

ses gestes qu'il lui était interdit de parler, et l'invita à le suivre à la cour de Cornouailles. Là, notre héros devient l'objet des soins les plus empressés ; les dames surtout s'intéressent à son sort ; elles lui demandent le sujet de son affliction, le but de son voyage, le nom de la cruelle beauté qui lui a imposé une aussi dure pénitence, et Guillaume ne répond à leurs questions que par des soupirs.

« Mon ami, lui dit la princesse Duzabèle de Norwége, ne pourrions-nous pas du moins apporter quelques soulagements à vos maux ? »

Et elle lui fait de si vives instances, qu'il lui montre enfin du doigt sa blessure. Aussitôt les compagnes de la jeune fille entourent le pauvre muet ; chacune veut lui ôter la lance qu'elle croit être l'unique cause de ses souffrances : le paladin résiste, supplie, et repousse les bras d'albâtre qui se tendent vers lui. Mais Duzabèle a déjà enfoncé sa blanche main dans la plaie, et en retire le fer ensanglanté. Les autres dames le portent elles-mêmes au lit et d'habiles médecins achèvent sa guérison. Dès qu'il eut recouvert la santé, Duzabèle l'emmena avec elle en Norwége.

Tandis que Guillaume et sa belle protectrice voguaient ensemble au gré des vents, Amélie résistait à toutes les instances que lui faisait son père pour l'engager à épouser Avenis : sa tristesse et ses larmes finirent par émouvoir ce prince.

« Sire, dit-il au roi, je préférerais encore me faire

moine plutôt que d'avoir une femme qui passerait sa vie à pleurer. Adieu ! je renonce à votre fille, et retourne en Espagne, où j'espère trouver des beautés moins rebelles. »

. . . . . .

. . . . . .

Au commencement d'avril, lorsque les prés se couvrent de fleurs parfumées et que le rossignol chante sous la ramée [1], Witekin, roi de Danemark, envoya son héraut déclarer la guerre à Amelot de Norwége. Guillaume signala sa valeur dans de glorieux combats, et amena Witekin prisonnier à la cour de son hôte ; celui-ci accueillit le monarque danois avec les égards que l'on doit au malheur, et fit tout pour le distraire des ennuis d'une longue captivité ; mais *dame Vénus s'apprêtait à lui forger de nouveaux fers*. Witekin ne put se défendre des charmes de la belle Duzabèle, et tomba éperdûment amoureux de cette jeune princesse ; les fêtes, les tournois n'apportaient aucun soulagement à

[1] Do der aberelle kam
Und in den walden [illegible]
[illegible]

ses peines, et il errait des nuits entières dans les bocages solitaires, en s'écriant douloureusement :

Ay ! Duzabele
Ay ! bea buzele [1] !

Sur ces entrefaites, l'abbesse *Sevine*, tante d'Amélie, vint réclamer les secours du roi de Norwége contre Alan d'Irlande. Guillaume s'embarque aussitôt avec quelques intrépides chevaliers, livre bataille à l'Irlandais, et l'oblige à restituer à l'abbesse les terres et les châteaux qu'il lui avait enlevés.

La paix conclue, Sevine se rend à la cour d'Angleterre, où Amélie lui avoue en confidence que le vainqueur d'Alan était le jeune bachelier à qui elle avait donné son cœur. La bonne abbesse eut pitié de sa douleur ; et, prenant le roi à part :

« Mon bien-aimé frère, lui dit-elle, il faut que ma nièce m'accompagne dans mon île Desyvloys [2] ; elle est dans un état de langueur qui laisse peu d'espoir si on n'y porte promptement remède ; or, tu sais que mon couvent possède des reliques dont l'efficacité pourra la guérir.

— Emmène donc avec toi cette chère enfant, répondit le roi, et que Dieu la prenne en sa sainte garde ! »

[1] *Buzele* pour pucelle.

[2] An isel die man nande
Ysel Desylvoys.....

Les deux amies s'embarquent secrètement pour la Norwége, et arrivent au palais d'Amelot pendant qu'il était à table. A la vue de sa maîtresse, Guillaume pousse une exclamation de joie, et court se jeter à ses pieds.

« Doux ami, lui dit la jeune fille, je te relève de ton vœu ; parle, Amélie te l'ordonne [1].

— Ah ! gentille dame ! s'écrie le duc d'Orléans, je remercie le Christ qui vous a conduit vers moi.

— Que signifie ce langage ? interrompt Duzabèle en pâlissant de colère. Ce seigneur est mon chevalier ; c'est moi qui lui ai rendu la vie, et il n'appartient qu'à moi de le relever de son vœu.

— Dame, dit Amélie, je suis sa fiancée, et nous nous connaissons dès notre enfance.

— Eh bien ! ajoute Duzabèle, qu'il prononce donc entre nous !

— Il faut avant tout, interrompt sèchement Amelot en s'adressant à Amélie, que nous sachions qui vous êtes ?

— Sire, répond la jeune princesse, je suis la fille du roi d'Angleterre, et ce seigneur était varlet à la cour de mon père ; je n'avais encore que sept ans lorsqu'il se mit à mon service, et c'est pour moi qu'il a reçu cette blessure.

— Ah ! noble demoiselle ! s'écrie Amelot, soyez la

[1] Das heiset Amalye dich.

bien-venue dans mon château ; je rends grâce au Ciel de m'avoir amené une princesse aussi illustre ; et vous, brave chevalier, poursuivit le roi en se tournant vers Guillaume, consentirez-vous à m'apprendre à qui je dois ma couronne?

— Guillaume de Brabant est mon nom, repartit le duc : on m'appelle aussi Guillaume d'Orléans. »

A peine eut-il achevé ces mots qu'Amelot, ne pouvant maîtriser plus longtemps son émotion, pressa le jeune héros dans ses bras.

« Rien ne manque plus à mon bonheur, s'écria-t-il les larmes aux yeux, maintenant que je puis enfin serrer sur mon cœur le fils de mon bien-aimé frère d'armes ! »

. . . . . .

Le lendemain, Guillaume et Witekin conduisaient chacun à l'autel la dame de leur pensée.

Rodolphe d'Ems raconte ensuite la réconciliation du duc d'Orléans avec le père d'Amélie ; les fêtes splendides données à Londres en l'honneur des deux époux, et la mort du roi qui reconnaît Guillaume pour son successeur au trône d'Angleterre ; puis il termine ainsi son poëme :

Le vaillant chevalier *Conrade de Winterstetten* a

chargé un écuyer de traduire en allemand l'histoire du duc d'Orléans, que le comte Johann de Ratisbonne avait rapportée de France et qu'il voulait offrir à sa maîtresse. L'écuyer, auquel il a confié ce travail se nomme *Rodolphe, vassal du sire de Montfort* »

SAINT GEORGES[1].

PAR

REINBOT DE DORN

Ce poëme doit être emprunté à une tradition antérieure au douzième siècle ; car il n'y est point fait mention du combat de saint Georges avec le dragon qui figure, dès cette époque, dans toutes les légendes[2]. M. de Hagen[3] croit avec raison que l'ignorance des croisés a, la première, accrédité cette fable, en traduisant à la lettre un symbole déjà répandu chez les Grecs, du temps de Constantin, et qui représentait saint

[1] Publié par Hagen.

[2] L'auteur y fait seulement allusion dans ces deux vers :

Er slet lewen und bern
Trachen gros und lintworme (465).

[3] Deutsche gedichte des Mittelalters von Hagen und Büsching Tom I

Georges terrassant les ennemis de la foi chrétienne, sous la forme allégorique du dragon de l'Apocalypse.

Toujours est-il que la plus ancienne légende qui existe sur ce saint personnage [1] ne parle point de son combat contre le dragon, qui lui a valu une si grande réputation pendant le moyen âge. Elle nous apprend seulement que saint Georges était un *tribun militaire* qui souffrit le martyre à Nicomédie, sous le règne de Dioclétien, et que son corps fut transporté par son écuyer en Palestine [2].

L'auteur du roman allemand était attaché en qualité de ménestrel à la cour d'Othon Ier, duc de Bavière, qui vivait au commencement du treizième siècle; ce fut par ordre de son maître qu'il composa l'histoire de saint Georges, d'après un ancien poëme que ce prince lui avait confié. Reinbot ne dit point dans quelle langue était écrit ce poëme; mais les mots français qu'il a souvent employés laissent peu de doute sur son origine [3].

[1] Saint André, archevêque de Candie, qui vivait à la fin du VIIe siècle, cite cette chronique, qui doit être du Ve ou VIe siècle. Le concile tenu à Rome en 494 sous le pontificat de Gélase a rejeté les actes de saint Georges comme une pièce écrite par des hérétiques. (Tillemont. tom. V, p. 186.)

[2] Georges était le fils d'un pauvre marchand de Cappadoce selon Gibbon. (Tom. IV, chap. 23.)

[3] Der nokklier (nautonnier); à la terre, à la terre! avoy; âme; party, kompanie; kurtois; roys et autres mots qu'on rencontre dans *Parcival* et dans les romans traduits du français

« Le très-illustre duc de Bavière, comte palatin du Rhin, et sa vertueuse épouse, me dirent un jour :

« Reinbot, fais-nous en vers allemands l'histoire de « monseigneur saint Georges.

— « Prince, et vous, ma noble dame, soyez assu- « rés que je m'efforcerai de parler de ce saint d'une « façon qui vous satisfasse pleinement. La mort, à « qui personne n'échappe, pourra seule m'empê- « cher d'accomplir cette tâche[1]. » . . . . . .

. . . . . .

Puis, s'adressant à ses lecteurs :

« Que personne ne s'avise de mépriser ce livre[2], car « il ne contient que des choses vraies. Il m'eût été fa- « cile de l'orner de fables piquantes et ingénieuses ; « mais mon maître, le noble duc, me l'a défendu. « Je me flatte néanmoins d'avoir su donner assez d'in- « térêt à ce récit pour qu'il ait du succès dans toute « l'Allemagne, depuis le Tyrol jusqu'à Brême, et « même depuis Presbourg jusqu'à Metz.

« Puissant saint Georges ! toi que tout bon cheva- « lier doit invoquer avant de lacer son casque et de « dégaîner son épée, daigne me soutenir et m'aider

Das ist nicht dan der tot
Dem niemant wol entrynnen kan (Vers 32 und 33)

Dis buchs sol niemant spotten.

« dans la tâche difficile que je me suis imposée de ra-
« conter les miracles que le Ciel a accomplis par ton
« entremise ! »

Au temps où Dioclétien inondait l'Orient du sang des martyrs, Dieu rappela à lui le plus vaillant champion de la foi chrétienne, Georges, margrave de Palestine, vieux guerrier blanchi dans les combats, et dont les païens ne pouvaient prononcer le nom sans trembler. Ce prince laissait trois fils qui, dès leur enfance, s'étaient signalés contre les Sarrasins, *comme de jeunes faucons parmi des roitelets.*

Lorsque leur père s'en fut allé goûter les joies du paradis, Théodore et Démétrius renoncèrent à leur part d'héritage en faveur de Georges, leur frère cadet, et passèrent en Espagne, où le roi se préparait à une expédition contre le sultan du Maroc.

Vers cette époque, le féroce Dacian arriva en Orient avec la mission d'y rétablir le paganisme, et il publia un édit qui ordonnait à tous les adorateurs du Christ de venir sacrifier aux idoles en sa présence, sous peine des plus cruels supplices s'ils se refusaient à abjurer leurs croyances.

Georges, qui convoitait la couronne du martyre, rappela aussitôt son frère Démétrius, lui confia la défense de la Palestine, et se rendit à Constantinople, à la cour du tyran.

Un jour que Dacian, entouré des comtes et barons de l'Empire, assistait à une de ces sanglantes exécu-

tions, un guerrier, couvert d'armes étincelantes, s'avance à travers la foule jusque devant le trône du tyran. L'écu qu'il portait suspendu au cou était encore plus beau que le célèbre bouclier de Fairefiss [1]; une large croix rouge, ornée de deux cents rubis, gros chacun comme la moitié d'un œuf, le traversait dans toute sa longueur, sur champ mi-parti de gueule et d'argent.

« Prince! s'écrie l'inconnu d'une voix assurée, moi, chevalier et serviteur du Christ, défie à pied ou à cheval, avec ou sans armes, quiconque osera blasphémer en ma présence le nom de Dieu ou de la sainte Vierge.

— Georges de Palestine lui-même ne tiendrait pas un langage plus audacieux, répond Dacian en rougissant de colère.

— Aussi est-ce lui qui te parle, » reprend fièrement le jeune guerrier.

A ces mots le païen s'élance de son trône, et presse Georges dans ses bras, en le sollicitant avec instance d'abjurer sa religion; mais lorsqu'il vit que rien ne pouvait ébranler sa foi, il jeta brusquement le masque, et ordonna de conduire Georges en prison.

Le Christ vint lui-même ranimer le courage du saint homme :

« *Pax tibi*, mon fidèle Georges, lui dit-il; supporte

[1] Dans le roman de *Parcival* de W. d'Eschenbach

patiemment les épreuves que le Ciel t envoie, et garde-toi de renier mon nom. »

Et il disparaît au même instant dans une nuée éblouissante, qui formait comme une auréole de feu au-dessus de la tour où languissait le pieux martyr.

Dace, témoin de ce miracle, se fait amener son prisonnier.

« Que signifie, lui demande-t-il, cette lueur magique? As-tu étudié la sorcellerie et appris à conjurer le diable [1]?

— Non, répond Georges, j'attends de Dieu seul aide et protection. »

La noble franchise du saint homme alluma la colère du païen, et, sans vouloir en entendre davantage, il le fit battre de verges et enfermer dans une misérable chaumière *où les chats et les souris n'auraient pas même trouvé de quoi se nourrir.*

Ici le poëte saisit adroitement l'occasion d'émouvoir en sa faveur la pitié du public; et après avoir décrit cette pauvre demeure :

« Insensé que je suis! s'écrie-t-il, pourquoi vais-je « m'aviser d'imiter le singe qui se moque de ses sem- « blables; mon logis ne vaut guère mieux que la chau- « mière dont je parle, et l'on pourrait bien se railler « aussi de moi; mais laissons-là ma misère, et reve- « nons à saint Georges. »

[1] Ir habit *caracteres* gelesen. (Vers. 1821.)

A peine avait-il mis le pied dans sa nouvelle prison, qu'une musique céleste retentit autour de lui ; les cloisons de planches se transforment en arbres majestueux, qui déploient au-dessus de sa tête leurs rameaux chargés de fruits savoureux ; des oiseaux au plumage éclatant y font entendre leurs doux gazouillements, et la chaumière devient comme une oasis de fleurs et de verdure au milieu de la campagne couverte de neige.

« Quel habile enchanteur que ce Jésus de Nazareth ! s'écrie Dace, Apollon ne sait rien lui refuser ! »

En achevant ces mots, il court vers la prison pour être témoin du miracle ; aussitôt les arbres sèchent, les oiseaux s'envolent, et la nature reprend son blanc linceul.

« Prince, lui dit saint Georges d'un air inspiré, si vous pouvez obtenir de vos idoles qu'elles ramènent le printemps autour de vous, j'irai dans leur temple et je leur offrirai un sacrifice. »

Dace se jette à genoux et fait à haute voix une invocation à Hercule, à Tervigan, à Jupiter, à Mahomet et à Apollon ; mais la nature ne se ranime point à sa voix ; l'Olympe reste muet, et le ciel, en se couvrant d'épais nuages, augmente encore la confusion du païen.

Saint Georges convertit ensuite une pauvre femme, guérit un paralytique, et ordonne à la statue d'Apollon de comparaître devant lui. Le faux dieu, qui prévoyait sa défaite, fit quelque façon pour obéir, et sortit de son temple d'un pas lent et irrésolu.

« Apollon, lui dit Georges en jetant sur lui un regard sévère, je te somme, au nom du Christ, de déclarer ici, en présence du prince, qui tu es et d'où tu viens.

— Seigneur! Seigneur! s'écria aussitôt la statue, pourquoi m'as-tu chassé du paradis? J'étais un ange, et je ne suis plus maintenant qu'un démon [1]. Je souffre dans l'enfer de cruels supplices, et mon empire ici-bas serait détruit sans le secours de *dame Superbia;* mais, grâce à cette fidèle alliée, j'ai encore de nombreux sujets parmi les rois, les barons et les prélats. »

Après ce triste aveu, l'idole pousse un profond soupir, et se brise en pièces.

La reine Alexandra, frappée de ce prodige, demande au saint homme de l'instruire dans sa religion. Georges, qui était grand discoureur de sa nature, se met en devoir de lui raconter toute l'histoire du Christ et des prophètes, en commençant par la création du monde.

Alexandra abjure ensuite le paganisme, et son époux la fait aussitôt conduire au supplice.

« Quant à toi, dit-il au chevalier chrétien, tu vas recevoir le châtiment que tu mérites pour avoir séduit ma femme par tes sortiléges, *comme Pâris de Troie a séduit la belle Hélène.*

Au signe du tyran, le bourreau se saisit de saint Georges, et l'attache à une roue qui tournait autour

[1] Nu heissen wir teffel and wihi

de sept épées bien affilées; mais un ange, vêtu d'une robe d'une éclatante blancheur, se tient debout à côté de l'instrument du supplice, et préserve de tout mal le généreux athlète du Christ, qui s'endort d'un doux sommeil.

Le lendemain, saint Georges ressuscite des morts, et s'entretient pendant quelques instants, avec eux, en présence de Dace; puis il les invite à rentrer dans leur cercueil, *et les charge de saluer de sa part la reine Alexandra, le Père éternel, les anges et les archanges, et surtout la vierge Marie et Jésus-Christ* [1].

Huit mille personnes, témoins de ce miracle, se convertissent à la foi chrétienne, et Dace, furieux de voir les lumières de la croix triompher de tous ses efforts, invente un cruel supplice pour se défaire du saint homme. On plante sous ses ongles des épines imprégnées d'un poison subtil, et on l'enferme ensuite dans un bœuf d'airain garni intérieurement de pointes de fer, qu'on précipite du haut d'une montagne.

La statue bondit de rocher en rocher, s'y brise en mille pièces, et le confesseur de Dieu reparaît sain et sauf, agenouillé sur un moelleux tapis de fleurs. Mais l'heure était venue où saint Georges allait recevoir la couronne du martyre. Dace s'aperçut enfin de l'impuis-

[1] Grusst in des Himmels sal
Von mir die massenie
Den willig lichen dynst myn
Dem core cherubin, etc (518 b.)

sance de ses tortures, et fit trancher la tête au saint homme par la main du bourreau.

« Or, tandis que l'âme du chevalier chrétien s'en-
« volait vers les cieux, le roi et tous les païens, qui
« assistaient à son supplice, furent étouffés dans les
« flammes et jetés au fond de l'enfer.

« Ici se termine mon livre; heureux qui pourra le
« comprendre (et remarquez-le bien!) tout réussira à
« qui trouvera du plaisir à le lire. Que Dieu accorde
« les faveurs de sa bénédiction au duc et à la duchesse
« dont Reinbot de Dorn est le ménestrel [1]. Amen!

[1] Hie sol das buch ein ende han
Er ist selig der es kan verstan
Wer es lieb hat, wisset das
Im gelinget desto bas. (V. 6,09v.)

LE CHEVALIER AU CYGNE[1]. — OTHON-LE-BARBU[2]. — LA RÉCOMPENSE DU MONDE,

par

CONRADE DE WÜRZBURG.

Conrade de Würzburg a joui, comme poëte, d'une grande réputation pendant le moyen âge; les minnesenger et les romanciers du temps ne tarissent pas en éloges sur son compte; ils admirent la fraîcheur de son imagination, l'originalité de son esprit et la vigueur de son style; car, disent-ils, *il n'imite pas le chat qui tourne autour de la bouillie brûlante: il va droit au but.* Ses ouvrages ne semblent cependant pas justifier la faveur dont il a joui, et on y chercherait en vain les brillantes qualités que ses contemporains lui attribuent. La poésie

[1] Alt, Deutsche Wælder von Grimm, tom. III.

[2] Publié par K. A. Hahn dans la Bibl. der D. N. Literatur.

n'était pour lui qu'un métier qu'il exploitait de son mieux, bien qu'il prétende *ressembler au rossignol qui ne chante que par plaisir*. Des seigneurs, de riches bourgeois le chargeaient de traduire ou de composer un poëme sur un sujet qu'ils lui indiquaient, et il se mettait aussitôt à la besogne, sans consulter ses forces ou les dispositions de son esprit. C'est ainsi qu'il écrivit la *Légende d'Alexis*, la *Guerre de Troie* et le *Conte d'Othon le barbu*, à la demande de quelques chevaliers et prélats de Bâle et de Strasbourg. Plus tard, il composa une hymne à la Vierge, la *Forge d'or* (die goldene Schmiede) [1].

On ne connaît aucun détail sur a vie de Conrade ; il était né vers le milieu du XIIIe siècle à Würzbourg, d'où il a pris le nom de Conrade de Würzbourg, à Fribourg, et mourut en Brisgau, en 1287.

Le *Chevalier au Cygne*, qu'on doit encore à la plume de cet infatigable écrivain, est traduit d'un poëme français, qui semble emprunté à la même légende que le Lohengrein.

. . . . . .

Un jour que Charlemagne tenait cour plénière à

[1] « Que ne puis-je forger dans mon cœur une chanson d'or incrustée de « pierres précieuses en ton honneur, puissante impératrice du ciel (himmels « kaiserin), dit-il en commençant ce poëme, mais je ne sais pas, hélas ! ma- « nier le marteau de la parole comme il le faudrait pour chanter tes louanges. »

Nimégue, il aperçut, des fenêtres de son palais, un cygne qui voguait sur les flots limpides du Rhin, en traînant après lui, par une chaîne d'argent, une nacelle au fond de laquelle reposait un beau chevalier armé de pied en cap[1]. Dès que le frêle esquif eut atteint le rivage, l'inconnu, se réveillant brusquement, s'élança à terre et vint se prosterner aux pieds du monarque, tandis que le cygne s'éloignait avec la nacelle. En ce moment la veuve du duc de Brabant, accompagnée de sa fille, se présentait en habits de deuil devant Charlemagne, et lui demandait justice contre le duc de Saxe qui l'avait expulsée de ses États.

« Les coutumes de Brabant ne permettent pas aux femmes de régner, interrompit le duc, qui se trouvait assis à côté de l'empereur; je suis prêt à soutenir mes droits en champ clos!

— Dame, s'écria tout à coup le chevalier au cygne en s'adressant à la duchesse, je suis venu pour vous défendre et vous protéger; avec l'aide de Dieu et de mon épée, vous rentrerez dès aujourd'hui dans vos États. »

L'empereur ayant accordé le combat, les deux champions s'avancent à cheval au milieu de la lice, et s'attaquent avec impétuosité; le chevalier au cygne plonge son épée dans la gorge du prince saxon; et, en récom-

[1] « Au col une caainne toute blance d'argent
Et virent en la nef un chevalier gisant.
Manuscrit français cité par Grimm dans ses *Deutsche Heldensagen*, p. 43.

pense de sa victoire, la duchesse de Brabant lui accorde la main de sa fille [1].

. . . . . .

. . . . . .

« Seigneur, lui dit la duchesse, je n'ai que trop de motifs de m'affliger : j'ai mis au monde deux beaux enfants, et je ne sais point encore quel est le nom de leur père.

— Vous m'aviez promis, interrompit tristement le chevalier au cygne, de ne m'adresser aucune question à ce sujet ; votre indiscrétion me coûte plus que la vie... il faut que je m'éloigne. Adieu ! lui dit-il en l'embrassant tendrement, un sort cruel nous sépare à jamais ; que Dieu vous ait en sa sainte garde ! »

A ces mots il revêtit sa brillante armure, et s'élança sur sa nacelle, qui l'attendait aux portes du palais. Le cygne prit dans son bec la chaîne d'argent, et la malheureuse duchesse le vit bientôt disparaître avec l'époux bien aimé qu'un mystérieux arrêt du destin lui enlevait pour toujours.

[1] Il y a ici une lacune dans le manuscrit publié par Grimm, *Deutsche Walder*.

OTHON LE-BARBU.

(Otto mit dem Barte.)

Jadis régnait en Allemagne un puissant empereur nommé Othon; c'était bien le plus farouche tyran qui ait jamais porté le sceptre; son esprit cruel et soupçonneux faisait la terreur de ses sujets, et on ne s'approchait de lui qu'en tremblant. La laideur de son corps égalait celle son âme; il avait de petits yeux gris, des cheveux rouges et une longue barbe qu'il entretenait avec beaucoup de soin, et dont il était très-vain. Tout ce qu il jurait par elle devait s'accomplir, et lorsqu'il disait : *Tu me le paieras de par ma barbe!* chacun tremblait, car il venait de prononcer un arrêt de mort.

Un jour de Pâques qu'il avait invité à sa cour, à Babenberg, les barons et les prélats de son royaume, le jeune duc de Souabe se glissa, pendant qu'il était à la messe, dans la salle où l'on préparait le festin, et déroba un gâteau sur la table royale. L'échanson le prit en faute, et le frappa si violemment à la tête, que le sang inonda aussitôt sa figure. L'enfant courut se réfugier en pleu-

rant auprès de Henri de Kempten, son gouverneur, et celui-ci reprocha vivement à l'échanson d'avoir osé porter la main sur un prince.

« Laissez vos airs menaçants, répondit l'officier, je vous redoute aussi peu que le faucon craint la poule. »

— L'insulte que tu as faite à mon seigneur, s'écria Henri de Kempten, doit se laver dans ton sang. »

Et il lui brisa le crâne comme une coquille d'œuf.

En ce moment Othon entra, suivi de tous ses convives.

« De par ma barbe, dit-il, ce chevalier paiera cher le meurtre de mon fidèle serviteur. »

A peine avait-il prononcé ce redoutable serment, que le sire de Kempten le saisit par sa longue barbe, et le renversa sur la table au milieu des ragoûts et des brocs de vin.

« Jure-moi, lui cria-t-il, de me donner un sauf-conduit pour m'éloigner d'ici, ou tu ne sortiras pas vivant de mes mains. »

Et en disant ces mots, il le secouait si rudement, que l'empereur se hâta de lui faire signe qu'il lui accorderait tout ce qu'il voudrait. Alors le hardi chevalier permit au tyran de se relever; celui-ci passa douloureusement les doigts dans sa barbe, rajusta son manteau royal; et s'adressant au sire de Kempten :

« Retire-toi, murmura-t-il d'une voix étouffée, puisque je t'ai promis ta grâce; mais ne te présente plus jamais devant mes yeux. »

Quelques années après, Kempten reçut de l'évêque, dont il était vassal, l'ordre de rejoindre l'armée impériale, sous peine de perdre le fief qu'il tenait de lui. Ce chevalier, qui avait une nombreuse famille à nourrir, n'osa pas braver la menace de son suzerain, et se rendit au camp de l'empereur, en ayant soin de faire dresser ses tentes hors de sa vue.

Un jour qu'il se baignait dans un cuvier (zubere) à l'ombre d'un arbre, il entendit tout à coup un grand cliquetis d'épées, et aperçut Othon se défendant seul contre une troupe de soldats ennemis qui l'avaient surpris loin de ses gens. Il saisit aussitôt sa lance, courut délivrer l'empereur, et retourna se plonger dans son cuvier.

Dès qu'Othon fut rentré au camp, il appela les principaux chefs de son armée, et leur demanda s'ils connaissaient le chevalier qui l'avait si vaillamment secouru.

« Hélas! sire, lui dit un de ses officiers, l'homme à qui vous devez la vie est le même qui vous a grièvement offensé il y a quelques années.

— Je veux le voir, repartit Othon ; qu'on l'amène en ma présence. »

Un héraut d'armes courut chercher Henri de Kempten, et le conduisit auprès de l'empereur.

« C'est donc toi, lui dit Othon, qui m'as arraché la barbe sans rasoir (ane scharsahs)? Comment as-tu osé

te présenter dans mon camp? ajouta-t-il en fronçant le sourcil d'un air terrible.

— C'est bien malgré moi que j'y suis venu, répondit Kempten, et si mon seigneur l'évêque ne m'y avait pas forcé, je serais à l'heure qu'il est tranquillement établi au coin de mon feu.

— Digne et brave chevalier, s'écria l'empereur en riant, j'ai voulu vous effrayer un instant pour venger l'affront que vous avez fait à ma barbe; mais je ne verrai désormais en vous que mon libérateur et le plus fidèle, le plus courageux de mes serviteurs. »

En achevant ces mots, il s'élança de son trône, et pressa dans ses bras le sire de Kempten, encore tout interdit de ce brusque changement.

Dès ce jour, Othon ne voulut plus se séparer de son brave défenseur, et il lui donna, à la fin de la campagne, un fief qui lui rapporta deux cents marcs par an.

« Sires chevaliers, prenez pour exemple Henri de « Kempten, et souvenez-vous que le courage et la « loyauté sont toujours le plus sûr garant de bonheur. « Il ne me reste maintenant plus rien à dire : j'ai achevé « de rimer en allemand ce poëme latin. Le sire de « Tiersberk, chanoine de la bonne ville de Strasbourg, « m'avait chargé de ce travail. Que Dieu récompense, « comme il le mérite, ce digne et généreux seigneur « qui s'est toujours montré si libéral envers moi, « Conrade de Würzbourg. »

LA RÉCOMPENSE DU MONDE[1].

(Der Werlte lôn.)

Écoutez, je vous prie, l'étrange aventure récemment arrivée à un brave chevalier qui s'était toujours montré fort épris de la gloire et des plaisirs du monde.

Ce seigneur, nommé Wirnt de Grafenberg[2], lisait un jour, dans une salle écartée de son manoir, un roman où l'amour jouait un grand rôle ; cette lecture l'absorba si vivement, que l'heure des vêpres sonna sans qu'il s'en aperçût. En ce moment la porte s'ouvre, et *une dame, plus belle que Vénus, Pallas et les autres déesses de l'antiquité,* se présente tout à coup à ses regards. Malgré l'effroi que lui causait cette brusque apparition, notre galant chevalier se leva de son siége avec courtoisie, et offrit d'une voix tremblante, ses services à l'aimable inconnue.

« Rassure-toi, lui dit-elle, je suis celle à qui tu t'es

[1] Ce conte est imité de celui de Walther de la *Vogelweide*, où le monde est représenté sous les traits d'une femme qui dessert une hôtellerie appartenant au diable.

[2] Ce sire de Grafenberg résidait près de Nuremberg ; il prit part à la dernière expédition des croisés allemands en 1228

voué corps et âme, et je veux te faire admirer de plus près les grâces et les perfections de mon corps, en récompense de l'attachement que tu m'as constamment témoigné.

— Noble dame, lui répond le sire de Grafenberg, si j'avais obtenu la faveur d'être votre chevalier, vos attraits ne se seraient pas de si tôt effacés de ma mémoire.

— Tu ne dois point rougir de m'avoir connue, reprit l'inconnue : empereurs, rois, ducs, comtes, barons et prélats ont tous fléchi le genou devant moi ; je m'appelle le *Monde!* »

L'inconnue se retourna en achevant ces mots, et le sire de Grafenberg s'aperçut seulement alors que son dos était couvert de serpents, de crapauds, d'ordures et de vermine.

Dès ce jour, ce galant chevalier renonça à jamais aux plaisirs et aux affections d'ici bas ; il se sépara de sa femme, de ses enfants, marqua ses vêtements d'une croix, et s'en fut combattre les infidèles en Palestine.

« Dames et seigneurs ! ne soyez pas les esclaves du « monde si vous voulez sauver votre âme : c'est Conrade « de Würzbourg qui vous donne ce conseil. »

LE COURSIER.

(Der Renner.)

PAR HUGO DE TRIMBERG[1].

Hugo de Trimberg, maître d'école à Bamberg, était né vers le milieu du treizième siècle, dans le village de Trimberg, dont il a pris le nom. A l'âge de cinquante ans, il se sentit tout à coup des velléités poétiques :

« Je commence à devenir sourd, et je vois déjà trou-
« ble, dit-il en commençant son ouvrage ; je veux ce-
« pendant écrire un petit livre que je dédie à mes
« amis, afin qu'ils se souviennent de moi, et qu'ils
« prient pour le salut de mon âme. Ce livre s'appel-
« lera le *Coursier*, parce qu'il doit courir et se répan-
« dre dans le monde entier. »

[1] Publié à Bamberg, 1833, par la Société historique.

La prédiction d'Hugo s'est accomplie, et son *Renner* a joui, pendant le moyen âge, d'une assez grande réputation.

Cet ouvrage n'est qu'un mélange de contes satiriques et d'apologues dans le genre des fabliaux de Rutebœuf, moins remarquables par leur esprit et leur originalité que par l'audace de leurs attaques contre la noblesse, et surtout contre le clergé. Notre maître d'école ne respecte ni la pourpre ni la tiare; il fait comparaître tour à tour devant lui les grands et les petits, les puissants et les faibles, moines, évêques, papes, cardinaux; il n'oublie et n'épargne personne. D'abord il les attaque avec des armes courtoises, puis, emporté par son indignation, il se jette sur cette sainte et redoutable milice et la flagelle sans pitié; railleries, menaces, insultes, peu lui importe, pourvu qu'il frappe :

Dieu, dit-il, donna sa bénédiction à saint Pierre et lui ordonna de paître ses brebis, en lui recommandant de ne pas les tondre de trop près ; mais les moines les tondent volontiers et le pape travaille à se faire une bonne provision de laine. . . . . .

. . . . . .

« Les premiers fondateurs de Rome étaient des vo-
« leurs et des assassins, tels sont aujourd'hui les chan-

« celiers, les secrétaires, les chambellans et ceux qui « délivrent les bulles du pape. A Rome, les indul- « gences, les évêchés, les abbayes se vendent à l'en- « chère ; vous pouvez y acheter saint Pierre et l'on vous « donnera encore saint Paul par-dessus le marché. « Une feuille de parchemin et un morceau de plomb « ont le privilége de rendre le calme et le bonheur « dans l'âme d'un meurtrier ; le plomb est la monnaie « de Rome ; elle l'échange contre l'or et l'argent [1]. »

Cependant, tout en attaquant les vices du clergé, Hugo de Trimberg témoigne constamment du respect pour la religion :

« Prêtres et moines, vous donnez un mauvais exem- « ple à la chrétienté, et, cependant, qui devons-nous « prendre pour modèle lorsque vous menez une pa- « reille vie? — N'est-ce pas vous, cardinaux, qui êtes « la cause de cette longue guerre qui nous a laissés « pendant trois ans sans pontife ? — Il vaudrait mieux « que l'empire restât dix années sans chef, que la chré- « tienté sans pape pendant un an seulement. »

Maître Hugo déplore ensuite la dureté des seigneurs envers leurs vassaux et prodigue des consolations à ces pauvres opprimés ; puis il leur explique d'une manière étrange l'origine de cette différence de castes :

« Un jour que je passais à cheval dans un village, un « paysan m'aborda et entra en conversation avec moi.

[1] Allusion aux bulles du pape.

« — Pourquoi, cher maître, y a-t-il des esclaves « et des hommes libres, des nobles et des roturiers? « me demanda-t-il.

« Mille ans après la mort d'Adam, répliqua le ma- « gister, vivait un homme dévoué à Dieu et qui se « nommait Noé. Sem, Cham et Japhet étaient ses trois « fils. Sem et Japhet furent libres et nobles, tandis que « la postérité de *Cham* fut maudite. Maintenant écoutez « pourquoi il en advint ainsi : Cham surprit son père « dans l'ivresse, il dormait et était entièrement nu ; il « appela ses frères et se moqua de celui qui leur avait « donné le jour. Ceux-ci, au contraire, couvrirent leur « père d'un manteau, en détournant la tête. Noé s'étant « réveillé, maudit la descendance de Cham et la voua « à l'esclavage. Cette malédiction ne s'étend pas seule- « ment sur les paysans, mais encore sur les juifs, les « sorciers, les païens et les mauvais chrétiens qui déso- « béissent aux volontés de Dieu ; remarquez bien ce- « pendant, ajoute maître Hugo, que saint Pierre n'était « qu'un pauvre pêcheur, et qu'il est cependant au- « dessus d'Alexandre, du roi Arthus, de Turnus, « d'Énée et d'Évandre, de Priam et de Darius, de « Crésus, de Pepin, de Julien, d'Octavien, d'Abyme- « leck, d'Adrast et d'Adombesech.

« Croyez-moi, pauvres gens, vous avez plus de chance « d'entrer au paradis que les seigneurs qui vous tyran- « nisent. C'est ainsi que je les consolais ! »

Notre pédagogue veut bien qu'il y ait une noblesse

au monde, mais il la veut de bon aloi, grande et généreuse, et il se moque des roturiers qui cherchent à se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas. A cette occasion il raconte la fable *du roi des animaux tenant cour plénière* :

« Noble lion fit un jour comparaître tous ses sujets « devant lui. Lorsque vint le tour du mulet, il lui de- « manda comment il s'appelait.

« — Sire, lui répondit le mulet, en redressant fière- « ment la tête : vous avez sans doute entendu parler du « célèbre destrier du chevalier *de Bacherat*? Eh bien ! « ce beau coursier était mon oncle ; ma mère a long- « temps mangé au même ratelier que lui.

« — Mais, interrompit le lion, les yeux étincelants « de colère, quelque noble que soit ta mère, je ne « saurai pas encore qui tu es, si tu ne m'apprends le « nom de ton père.

« Le mulet se tut et baissa tristement la tête. Alors « le renard se leva et dit au roi :

« — Sire, il a oublié d'ajouter qu'il devait le jour à « l'âne du meunier. »

Cet âne, dit Hugo, avait fait comme tant de roturiers qui ont la sotte vanité de s'allier à la noblesse ; en voici un exemple :

« Un page (Edelknappe) entre un jour chez une pay- « sanne qui l'apercevait pour la première fois :

« Comment vous portez-vous, chère cousine? lui « dit-il.

« — Bien, cher seigneur.

« — Me reconnaissez-vous ?

« — Non, seigneur.

« — Je suis pourtant votre parent. Votre oncle « vit-il encore ?

« — Oui ; je l'ai rencontré hier.

« — Que fait votre fils Ruprecht?

« — C'est un brave garçon ; tenez, le voyez-vous « là-bas ; il porte aujourd'hui sa première épée ; je lui « ai donné un chapeau et des gants, et il s'amuse à « chanter pour faire danser les jeunes filles.

« — Eh bien, reprend le page, il est temps de le « marier ; je connais une demoiselle qui lui conviendra, j'en suis sûr. Mais il se fait tard, il faut que je « parte ; adieu, chère cousine, venez me voir un jour, « nous parlerons de cette affaire. Ah ! donnez-moi, je « vous prie, un poulet et un peu d'avoine pour mon « cheval.

« Sept jours après, la bonne femme arrive avec son « fils chez son prétendu cousin et lui apporte en présent quatre fromages, deux poulets et deux poissons. « On fait venir la jeune fille ; nous ne dirons pas ce « qu'elle pensa du manant.

« — Mon cher Ruprecht, reprit le page, voici la « demoiselle dont j'ai parlé hier à ta mère ; elle se « nomme Geppa ; je la chéris tendrement, car elle est « ma nièce ; promets-moi donc de la rendre heureuse !

« Et Ruprecht épouse Geppa. Et Geppa accouche « peu de jours après la noce ! »

Qu'on me permette de citer encore un conte qu'Hugo a emprunté au roman des *Sept Sages*, et qui rappelle une des plus jolies scènes de Georges Dandin :

Bien fou qui veut apprivoiser un lièvre ou garder une femme ; croyez-moi, ne mettez jamais la vôtre sous clé ; l'amour inspire tant de ruses, que ce serait peine perdue.

Un riche vieillard avait épousé une belle femme qu'il aimait si passionnément qu'il la tenait nuit et jour enfermée, et lorsqu'il se mettait au lit, il déposait la clé de la maison sous son oreiller.

Une nuit la dame, profitant du sommeil de son jaloux, s'empare de la clé, s'échappe de la maison et rejoint son amant. Sur ces entrefaites le mari se réveille ; il ne peut plus douter de son malheur et court fermer aux verroux l'entrée de la maison. Bientôt après la dame revient et cherche vainement à ouvrir la porte :

« Tu prends là une peine inutile, lui crie le mari depuis sa fenêtre ; il faut te résigner à passer le reste de la nuit dehors ; demain je ferai appeler nos amis pour qu'ils soient témoins de ta honte.

« — Eh bien ! s'écrie la dame, je vais me noyer pour sauver mon honneur[1] ! »

[1] Sire, dist la dame, si vous ne m'ouvrez l'uis, jo me lerrai cheoir en cel puch (puits), et je aime mieus à morir qu'à endurer si grand vergoigne.

Et s'élançant vers une citerne, elle y jette une grosse pierre. A ce bruit, le pauvre mari s'imagine qu'elle a exécuté son funeste projet, et court en chemise l'arracher à la mort. Pendant ce temps, la dame qui le guettait, entre dans la maison et referme la porte sur elle. Cette fois ce fut le mari qui se trouva pris :

« — Ouvrez! ouvrez! infâme coquine, s'écrie-t-il.

« — A qui donc en voulez-vous? lui répond la dame; ah! je ne vous suffisais pas, et vous alliez en tapinois faire l'amour avec d'autres femmes. Vous passerez, s'il vous plaît, le reste de la nuit à la belle étoile, jusqu'à ce que nos amis aient pu s'assurer de votre inconduite [1]! »

[1] Mal vais lechieres or est aperte et connue vostre ribauderie; n'estoi-je pas assés bele en droit de vous?

(Roman des *Sept Sages*.)

LE CHEVALIER DE STAUFFENBERG [1].

Petermann de Temringen, de la race des sires de Stauffenberg, dans la forêt Noire, était un brave chevalier, grand admirateur des dames, en l'honneur desquelles il avait rompu plus d'une lance, et fervent adorateur de la sainte Vierge, qu'il priait matin et soir. On eût difficilement trouvé un meilleur ménestrel et un plus habile joueur d'échecs que ce digne seigneur; *il savait aussi lire et écrire,* et n'avait pas son égal dans l'art de la vénerie.

Un jour de Pâques, que le sire de Stauffenberg, accompagné d'un seul écuyer, s'en allait entendre la messe dans un village voisin de son donjon, il aperçut

[1] Publié par Christian Moritz Engelhart. Strasbourg, 1823. Ce poëme, de 1,192 vers, paraît remonter à la fin du XIIIe siècle; l'auteur en est inconnu.

une jeune dame revêtue d'une robe d'une éclatante blancheur, qui se tenait assise sur une pierre, au bord du chemin. Le châtelain, tout émerveillé de sa beauté, descendit aussitôt de cheval, et lui demanda avec courtoisie s'il pouvait lui être utile en quelque chose :

« Je t'attendais, lui répondit l'étrangère d'une voix douce.

« — Me connaissez-vous donc, noble dame? reprit le chevalier.

« — Bien que tu ne m'aies jamais rencontrée, dit la dame, je n'ai pas cessé de veiller sur toi et de te protéger dès ton enfance. »

A l'ouïe de ces paroles, Stauffenberg, cédant à la rapide impulsion de son cœur, tomba aux genoux de sa belle protectrice et la conjura, dans les termes les plus passionnés, de lui accorder ses faveurs, si elle ne voulait pas le voir expirer à ses pieds.

« J'y consens, reprit la dame; toutes les fois que tu prononceras mon nom, je viendrai vers toi; mais n'oublie pas que si tu m'es infidèle, tu mourras au bout de trois jours. »

Quelque temps après cette étrange apparition, le sire de Stauffenberg se rendit à Francfort pour assister au couronnement de l'empereur. Sa grâce, sa beauté, son adresse dans les tournois attirèrent sur lui les regards du roi, qui le fit aussitôt appeler au palais :

« Brave et digne chevalier, lui dit-il, je veux que vous épousiez ma nièce, la princesse de Karinthie. »

La proposition de l'empereur jeta le pauvre Stauffenberg dans une étrange perplexité, car il craignait à la fois de violer le vœu que lui avait imposé l'inconnue et de refuser la main de la nièce du roi. Il objecta d'abord l'obscurité de sa naissance, puis il fut obligé de révéler au monarque l'engagement qu'il avait contracté envers sa bienfaitrice.

« Malheureux ! s'écria le chapelain de l'empereur, vous avez été séduit par le diable, qui vous est apparu sous les traits d'une femme ; hâtez-vous de rompre avec elle, si vous voulez échapper aux flammes de l'enfer ! »

Dès ce moment, Stauffenberg n'hésita plus, et ses fiançailles furent fixées au lendemain.

La nuit venue, l'inconnue se présenta tout à coup au chevet de son lit ; elle était triste et abattue :

« Doux ami, lui dit-elle, c'en est fait de notre amour, nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois. Lorsque *mon pied* t'apparaîtra, demande le saint sacrement, car l'heure de ta mort aura sonné. »

Le jour suivant, Stauffenberg conduisit sa fiancée à l'autel, en présence d'une foule de dames et de chevaliers ; un saint évêque bénit l'union des deux époux, et le cortége les suivit ensuite au palais, où le roi avait fait préparer un grand festin en leur honneur. A la fin du repas, les convives remarquèrent avec étonnement une jambe de femme qui semblait sortir du plafond. Le sire de Stauffenberg ne l'eut pas plus tôt aperçue, que

sa figure se couvrit de taches livides, et serrant tendrement sa jeune femme sur son cœur :

« Adieu, lui dit-il, adieu, ma dame bien aimée ! ma compagne chérie, Dieu me rappelle à lui. Vierge Marie, aie pitié de moi ! »

Un instant après il avait cessé de vivre.

LE GRAND JARDIN DE ROSES.

(Der grosse Rosengarten [1].)

Le *Rosengarten* (jardin de roses), qui se rattache encore au cycle des Nibelungen, n'est qu'une imitation de *Biterolf*, qui doit remonter à la fin du XIIIe siècle.

Ce n'étaient déjà plus ces beaux temps du *minnesang*, où les poètes voyaient s'ouvrir devant eux les portes des palais et des châteaux. On fêtait alors leur présence comme celle d'un hôte illustre ; les dames leur préparaient elles-mêmes des bains parfumés ; les chevaliers les faisaient asseoir à la place d'honneur, et leur offraient de leur meilleur vin ; puis ils partaient, magnifiquement vêtus, et montés sur un bon cheval, pour aller quêter ailleurs de nouveaux tributs d'éloges.

A l'époque où le *Rosengarten* parut, la poésie, qui avait d'abord été le partage presque exclusif de la no-

[1] Publié par Hagen.

blesse, n'était déjà plus exploitée que par de pauvres et obscurs ménestrels qui s'en allaient pieds nus, et la viole pendue au cou comme les *jongleurs* en France, redire sur les tréteaux des foires d'anciennes chansons qu'ils avaient façonnées aux goûts vulgaires de leurs auditeurs.

Nulle part on ne remarque mieux, que dans le *Jardin de roses*, ce mélange d'esprit chevaleresque du *minnesang* et du genre trivial et burlesque des poëtes populaires. Tout en maniant la lance et l'épée en vrais paladins, les personnages de ce roman pensent et s'expriment comme de bons bourgeois de Francfort ou de Nuremberg; on dirait que l'auteur a pris à tâche de dépouiller les héros des Nibelungen de leur brillante auréole, et qu'il a voulu nous donner la parodie de ce beau poëme. Rien n'est sacré pour lui, et il montre déjà cet esprit satirique et frondeur qui se raillait de la noblesse, de la chevalerie, du clergé, et annonçait l'aurore de la réforme religieuse.

Le sujet du *Jardin de roses* paraît remonter à quelque ancienne tradition. On montre encore, dans une île du Rhin, à peu de distance de Worms, la place qu'occupait le parterre des rois de Bourgogne; plusieurs autres villes des bords du Rhin, comme Gernsheim, Manheim et Mayence, ont aussi eu leur Jardin de roses pendant le moyen âge. Il est fait mention, dans une charte de 1525, de celui de Mayence, *Hortus Rosarum*.

Vers le milieu du XVe siècle, Gaspard von der Rohn a publié le *Rosengarten* dans son *Heldenbuch;* mais il a complètement défiguré ce poëme en voulant l'abréger.

. . . . . .

Gippich, roi de Bourgogne et père de la belle Krimehilde, possédait au bord du Rhin, près de son palais de Worms, de vastes jardins où il avait rassemblé, à grands frais, toutes les merveilles de la nature et tous les prodiges de l'art. Il serait trop long d'énumérer ici les chefs-d'œuvre qu'ils renfermaient, et nous nous bornerons à constater que c'est là qu'on voyait ce célèbre tilleul peuplé d'une innombrable quantité d'oiseaux au plumage éclatant, qui se mettaient à chanter et à battre des ailes dès qu'on approchait les lèvres d'un trou pratiqué au tronc de cet arbre. Cinq cents jeunes vierges étaient retenues captives dans ce lieu enchanteur, qu'on appelait dans le pays le *Jardin de roses;* douze vaillants guerriers en défendaient constamment l'entrée. On remarquait parmi eux Siegfried, le héros des Nibelungen, toujours armé de la célèbre *Balmung;* le ménestrel Volker, qui brisait les casques et les cuirasses sous les coups de sa pesante lyre; Hagen, au regard d'aigle, et le célèbre géant Asprian, qui ne com-

battait jamais qu'avec une épée dans chaque main.

Gippich eut un jour la fantaisie d'envoyer défier le puissant Attila : il s'engageait à lui prêter foi et hommage, et à lui abandonner le Jardin de roses, si douze de ses preux réussissaient à en forcer le passage.

« Allons donc en Bourgogne cueillir des roses ; j'en ferai une couronne pour Ute, ma compagne chérie, s'écrie aussitôt le vieil Hildebrand, animé d'une juvénile ardeur.

— Est-il pour un vainqueur une plus douce récompense que des roses et des baisers de jeunes vierges? ajoute Théodoric de Vérone.

— Que le diable les embrasse ! interrompt Wolfart ; nous avons bien assez de vierges et de roses sans qu'il faille en aller chercher en Bourgogne, au risque de nous faire casser la tête. »

Hildebrand, Théodoric, le bon Roger de Bechalaren, Heime, Hartung, roi de Russie, le prince de Danemark, Dietleib de Styrie, Wolfart, le vaillant Sigstap, le brave prince grec Dietrich et Wittich se présentent pour tenter l'aventure du Jardin de Roses ; on choisit comme douzième champion le célèbre guerrier Ilsan, qui s'était retiré depuis trente-deux ans de la scène orageuse du monde, pour vivre de jeûnes et d'abstinences dans le couvent d'Embourg. Hildebrand se piquait d'être assez incrédule sur le chapitre du renoncement des moines aux choses d'ici-bas, et il voulut se charger de la mission difficile d'aller arracher le saint personnage à sa solitude.

Il monte donc à cheval, et court frapper à la porte du monastère.

« Ouvrez, s'écrie-t-il, je veux me faire moine. »

Ilsan reconnaît Hildebrand, et s'avance à sa rencontre.

« *Benedicite*, lui dit le chevalier en se signant dévotement.

— C'est le diable qui t'envoie ici, interrompt brusquement Islan. »

Le messager d'Attila ne lui eût pas plus tôt exposé le motif de sa visite, qu'il déchire son froc et se montre, aux yeux étonnés d'Hildebrand, revêtu de son armure et l'épée au côté.

« Allons, allons, je te suis, s'écrie-t-il. »

Et il s'éloigne du couvent avec son ami. Les moines courent après lui en l'accablant de leurs malédictions.

« Enfin, dit un vieux religieux, nous voilà débarrassés de ce méchant homme, qui s'amusait à me tirer sans cesse les oreilles! Depuis qu'il était parmi nous, je vivais dans de continuelles alarmes. »

Les douze preux arrivent, au bout de vingt jours de marche, sur les bords du Rhin. Ilsan offre d'aller demander passage au marinier Norprecht. S'il s'avise de faire des façons, dit-il, j'aurai recours aux moyens de persuasion qu'on emploie avec les ânes lorsqu'ils refusent de porter le sac ; je le rosserai d'importance en lui criant : Conduis-nous de l'autre côté du fleuve ; et que le diable, ton cher maître, te récompense!

« Holà! marinier, s'écrie-t-il en s'avançant seul sur le rivage, veux-tu prendre un pauvre moine dans ta nacelle? »

Le bon Norprecht s'empresse d'accourir; mais il n'a pas plus tôt reconnu le costume de guerre du prétendu moine, qu'il lui assène sur la tête un grand coup d'aviron.

« Méchant imposteur, lui dit-il, est ce que les moines de ton pays combattent la lance au poing pour l'avancement du règne de Dieu?

Ilsan, pour toute réponse, l'étreint dans ses bras vigoureux, et le renverse lourdement à terre.

« *In nomine Domini, amen*! s'écrie Norprecht, je n'ai jamais rencontré un aussi vigoureux diable que toi! »

En disant ces mots, il reprend son aviron, et conduit les douze preux de l'autre côté du Rhin. Le lendemain matin, ceux-ci se présentent à l'entrée du Jardin de roses, et une brayante fanfare annonce l'ouverture de la joûte.

Wolfart, monté sur un coursier plus blanc que la neige, s'élance le premier dans l'arène contre Hagen de Tronec; il l'attaque avec fureur, et le héros bourguignon est emmené tout sanglant hors de la lice.

Le géant Asprian parait ensuite comme *tenant;* sa taille athlétique, sa figure sombre et farouche, en imposent tellement aux chevaliers Huns, qu'aucun d'eux n'ose le combattre. Hildebrand à beau haranguer le brave Wittich et lui représenter qu'il est seul

digne de leur tête à un pareil adversaire, le guerrier Hun décline ce dangereux honneur.

— Ah ! vieil Hildebrand, s'écrie-t-il, ai-je donc tué ton père ou tes frères pour que tu t'acharnes ainsi à m'envoyer à une mort certaine ?

— Wittich, lui dit alors Théodoric, je te promets mon coursier Scheming si tu remportes la victoire.

L'appât d'une si belle récompense triomphe de la répugnance du chevalier Hun ; il saisit sa lance et son écu, et pénètre résolument dans le Jardin de Roses : mais, étourdi des coups que lui porte Asprian, on le voit bientôt reculer jusqu'à l'entrée de la lice.

— Wittich, lui crie Hildebrand, tu ne te souciés donc plus du beau coursier Scheming ?

A l'ouïe de ces paroles, Wittich fond avec l'agilité du tigre sur son ennemi et lui abat une main. Le géant rugit de douleur, et lui assène de l'autre main un coup d'épée qui fait voler son casque en éclat. Wittich fléchit un instant sur ses genoux, puis il s'élance entre les jambes d'Asprian, lui brise un pied et l'étend tout de son long dans la poussière. Mais Krimehilde demande grâce pour la vie de son serviteur, et on l'emporte mourant hors de l'arène.

Six preux bourguignons et le roi Gonthier lui-même se présentent tour à tour en champ clos, sans avoir plus de succès. Le moine Ilian terrasse Volker et une lutte terrible s'engage entre ces deux vaillants guerriers. Krimehilde voyant [illegible] de succom-

ber, accourt dans la lice et sépare encore les combattants.

— Eh bien! Volker, lui demande le moine, tu as voulu te confesser à moi, et je t'ai imposé une dure pénitence.

— Que le diable brûle ton couvent et t'emporte en enfer, toi et les tiens! lui répond Volker en se relevant tout sanglant.

— Où es-tu, Siegfried? s'écrie alors le roi Gippich, prends tes armes et viens venger l'honneur des chevaliers de Bourgogne : la main de Krimehilde sera le prix de ta victoire.

Aussitôt le preux saisit la terrible *Balmung*, et s'inclinant devant sa dame :

— Belle Krimehilde, lui dit-il, avec l'aide de Dieu et de ma bonne épée, ce jour comblera mes vœux les plus chers.

Hildebrand appelle à son tour Théodoric. A ce nom redouté, tous les regards se tournent vers le prince de Vérone, qui demeure calme et immobile à sa place.

— Je n'ai jamais reculé devant un adversaire fait comme moi de chair et d'os, réplique-t-il au vieux guerrier; mais pourquoi veux-tu que j'aille me mesurer avec un homme dont le corps est invulnérable [1] ?

— Où est-il donc, ce prince de Vérone qu'on disait si brave ? s'écrie Hildebrand ; je ne vois ici qu'un lâche qui nous couvre de honte.

[1] Voir la chanson de *Siegfried à la peau cornée*,

— Tais-toi, vieux radoteur, reprend Théodoric en le faisant rouler d'un coup de poing dans la poussière. Que ceci t'apprenne à ne plus insulter ton suzerain !

En disant ces mots, le prince de Vérone s'avance à l'entrée du jardin et envoie défier Siegfried. Ces intrépides guerriers fondent l'un sur l'autre comme deux taureaux furieux. L'air retentit au loin du choc de leurs armes, la terre résonne sous leurs pas et une pluie d'étincelles voltige sans cesse autour d'eux. Mais le fer s'émousse sur la *peau cornée* de Siegfried sans pouvoir l'entamer, tandis que l'amatn de la belle Krimehilde brise la cuirasse de Théodoric avec la redoutable *Balmung*, et inonde l'arène de son sang. Le chevalier Hun, épuisé de fatigue, ne se défendait déjà plus que faiblement, lorsque la voix aigre et stridente du vieil Hildebrand le rappelle à lui. Rassemblant alors toutes ses forces, il saisit son épée des deux mains, et en assène à Siegfried un coup terrible qui fait voler son armure en éclats et pénètre profondément dans ses chairs.

A la vue du danger qui menace son amant, Krimehilde s'élance, pâle et tremblante, de la tribune où elle était assise avec les dames de sa cour ; elle supplie Théodoric de mettre fin au combat et entraîne Siegfried hors de la lice.

— On dit que le diable s'enfuit dès qu'il aperçoit une croix, disait le chevalier bourguignon ; si j'avais mieux connu le prince de Vérone, je me serais bien

gardé de me mesurer avec lui ; il n'y a que Satan qui puisse lui tenir tête.

— A ton tour, vieux fanfaron ! crie Théodoric à Hildebrand, viens déployer ton courage et ta force contre le roi Gippich. Le vétéran s'élance aussitôt dans l'arène ; il fait pleuvoir une grêle de coups sur le prince bourguignon, et l'oblige bientôt à s'avouer vaincu. Ainsi finit cette mémorable joute.

Les chevaliers huns pénétrèrent de toutes parts dans le jardin de roses pour y récolter des fleurs et des baisers ; on voit le moine Ilsan s'essouffler à poursuivre les jeunes filles, en leur promettant l'absolution si elles veulent consentir à se laisser embrasser par lui ; mais rien ne peut leur faire surmonter le dégoût que leur inspire sa longue barbe.

Les autres preux recueillent sans peine le prix de leur conquête, et les bocages retentissent de rires et de cris de joie. Les Huns prennent ensuite congé de leurs hôtes et retournent dans leurs foyers avec un bouquet de roses attaché à leur casque, comme trophée de leur victoire.

GUILLAUME D'AUTRICHE[1],

PAR

JOHANN L'ÉCRIVAIN.

Ce roman n'est qu'un prodigieux amas de contes et d'aventures merveilleuses que les croisés avaient empruntés aux Arabes ; on y retrouve toutes les idées superstitieuses et la naïve ignorance du siècle de la féodalité ; l'auteur ajoute une foi implicite à l'astrologie et à la magie ; il confond Mahomet avec les dieux du paganisme, et fait du calife de Bagdad le pape des infidèles.

Ce Johann l'écrivain, comme il l'appelle, nous dit avoir traduit son livre du latin, mais certains noms français

[1] D'après un manuscrit du XIVe siècle de la Bibliothèque de La Haye. Ce roman n'a pas encore été imprimé.

fréquemment reproduits[1]; l'embarquement du duc d'Autriche à Marseille; l'apparition de *Merlin*, qui ne se trouve guère cité que dans les romans français du cycle d'Arthus; enfin l'énumération des prélats français qui assistèrent à la bataille livrée aux Sarrasins, me porteraient à croire que ce poëme avait été écrit en français, et que Johann l'*écrivain* s'est borné à changer le nom du héros. Il y a ajouté, selon l'habitude des traducteurs de son temps, un éloge pompeux des princes et des seigneurs dont il ambitionnait les faveurs. Il paraît d'ailleurs qu'il n'avait pas à se louer de leur libéralité, car, dit-il en terminant son roman :

« *La noblesse ne me donne qu'un gramarzi pour toute récompense.* » . . . . . .

. . . . . .

Léopold, duc d'Autriche, aurait été le plus heureux prince de la terre si le ciel lui eût accordé un enfant; mais il avait beau se prosterner devant l'image de monseigneur saint Jean, les années s'écoulaient, ses

[1] Tels qu'Amys, amie, grand-mercy, noble-terre, etc.

cheveux grisonnaient, et rien n'annonçait encore l'intervention du saint. Léopold résolut alors de se rendre en pèlerinage au tombeau de cet apôtre, à Éphèse. Il fait ses adieux à la duchesse et part pour Marseille, où il se'embarqua. Une violente tempête jette son navire sur les côtes du royaume de Zizia, non loin de Smyrne. Agrant, sultan de ce pays, l'invite à s'asseoir à sa table et lui demande les motifs de son voyage :

« Je vais visiter à Éphèse le tombeau de saint Jean l'évangéliste, et prier ce saint de m'accorder un fils, répond le duc.

— Puisque saint Jean peut donner des enfants à ceux qui en désirent, lui dit le barbare, je veux aller prier avec toi. »

Au retour de leur pèlerinage, le duc eut un fils qu'on appela *Guillaume*, et le sultan une fille qu'il baptisa Aglie sur l'autel d'Apollon.

On apprit à Guillaume à manier la lance et l'épée, à monter à cheval, à chanter en s'accompagnant de la lyre, et on lui enseigna les arts libéraux (*in artibus*) et la philosophie. Enfin Vénus se chargea de l'initier aux secrets plaisirs de l'amour, en offrant à ses regards, pendant plusieurs nuits de suite, l'image de la belle Aglie. Le jeune prince ordonna à d'habiles peintres de lui faire le portrait de toutes les plus belles filles du royaume, mais aucun ne ressemblait à celui de l'inconnue qu'il avait vue en songe, et il se décida à s'embarquer sur le Danube, pour aller lui-même à sa recherche. Au mi-

lieu de la mer Noire (*mare ponticum*), il descend dans une île ; cette île n'était autre qu'une vieille baleine, sur le dos de laquelle avait poussé une épaisse forêt. L'animal, qui dormait, se réveille, fend les eaux, et gagne, avec son fardeau, les côtes de Zizia ; un des officiers d'Agrant rencontre Guillaume et le conduit au palais de son souverain, où notre héros reconnaît, dans la fille du sultan, la beauté de ses rêves. Celle-ci ne tarda pas à répondre à ses tendres sentiments, et une douce intimité s'établit entre le jeune chevalier et l'aimable Africaine. Mais Agrant surprit un jour le secret de leur passion naissante et enferma aussitôt Aglie dans une tour. Guillaume, qui se faisait passer pour un pauvre écuyer nommé Rial, eût aisément pu changer les dispositions du sultan à son égard, en lui révélant son illustre naissance. Cependant il n'en fit rien et préféra recourir aux ingénieuses ressources que l'amour lui inspirait.

Il se plaça d'abord sous les fenêtres de la belle prisonnière et lui exprima, par une pantomime vive et expressive, la douleur qu'il éprouvait de se voir séparé d'elle, puis il correspondit avec sa chère Aglie par le moyen d'une balle à laquelle ils attachaient une lettre, et qu'ils se lançaient l'un à l'autre. Je ne trahirai point les secrets de cette tendre correspondance, et mes lecteurs me sauront sans doute gré de ma réserve.

L'arrivée du roi Walwan accrut encore les tourments du faux Rial. Ce prince avait entendu parler

de la beauté d'Aglie et venait demander sa main à son père ; mais une guerre avec le roi Melchinor de Maroc le rappela brusquement dans ses États avant que son mariage eût été conclu ; à la prière d'Agrant, il emmena avec lui son jeune rival et le chargea de porter sa lettre de défi à Melchinor.

En approchant du terme de son voyage, Guillaume rencontre, au milieu d'une forêt, dame Aventure aux pieds de lion et aux blanches ailes, et cette déesse lui fait cadeau d'un braque qui conduisait partout où il y avait à tenter quelque glorieuse entreprise.

Le duc, précédé de son chien, pénètre par une porte d'airain dans une sombre vallée entourée de montagnes qui vomissaient des flammes. Là, un chevalier, nommé Joraphim, se présente pour le combattre; notre héros le désarçonne au premier choc et l'oblige à le mener dans son palais de feu. Joraphim lui donne un casque, une lance et un bouclier de peau de salamandre, puis il l'accompagne jusqu'à la porte d'airain par laquelle il était entré dans la vallée mystérieuse.

Après s'être séparé de son hôte, Guillaume délivre une jeune dame que Darius, roi des Mèdes, avait chargée d'aller défier Melchinor, et que ce prince envoyait pendre.

« Seigneur, lui dit alors l'étrangère, la reconnaissance que je vous dois me fait un devoir de vous prévenir que Walwan vous a confié la même mission que celle que j'avais reçue de Darius, parce qu'il savait que

Melchinor condamne aux plus cruels supplices les chrétiens qui se rendent à sa cour. Si vous m'en croyez, vous rebrousserez chemin et m'accompagnerez dans mon château, où je vous offre, de grand cœur, l'hospitalité.

— Noble dame, répliqua Guillaume, je vous remercie de l'intérêt que vous me portez, mais les lois de la chevalerie m'obligent à accomplir à tout prix l'engagement que j'ai contracté sous la foi du serment. »

En achevant ces mots, il salua la belle inconnue et poursuivit sa route vers le Maroc.

Sur le déclin du jour, le jeune duc arrive près d'un tilleul au pied duquel était *un trône d'or du Caucase ;* il s'y jette épuisé de fatigue, et au même instant le trône s'élève dans les nues jusqu'à la hauteur des étoiles.

« Ah ! se dit à lui-même le paladin, les pécheurs entrent donc au ciel sans expier leurs fautes ? »

Et n'espérant plus revoir Aglie, il lui fait tout haut de tendres adieux. La nuit se passa ainsi. Le lendemain, les gardiens du château du roi de Maroc annoncent à son de trompe le lever du soleil, selon la coutume du pays. Guillaume se croit au jugement dernier :

« C'est Dieu qui invite les âmes à comparaître devant lui ! » s'écrie-t-il [1] ; et il embouche aussitôt son cor d'i-

[1] Ich denke das man welle
Vor got hie die sele laden.

voire et en somme de toute la force de ses poumons pour prévenir les anges de sa présence.

A ce bruit, Melchinor s'élance en sursaut de son lit :

« Qui a osé s'asseoir sur mon trône ? demande-t-il en écumant de fureur. Ce ne peut être qu'un nécromancien ou un chevalier.

— Beau sire, répond Guillaume, je serai très-disposé à en descendre, si vous voulez bien m'indiquer comment il faut s'y prendre?

— Rien n'est plus facile, dit Melchinor, vous n'avez qu'à dérouler l'échelle de soie qui est attachée au siége merveilleux ; hâtez-vous, cher seigneur, et ne laissez pas refroidir le bon repas qui vous attend. »

Notre paladin, dont le voyage aérien avait aiguisé l'appétit, ne se fit pas répéter deux fois la gracieuse invitation du sultan; mais à peine son pied eut-il touché le dernier échelon, que les soldats de Melchinor l'enlevèrent dans leurs bras et le menèrent en prison. Cela fait, le sultan dépêcha un message à Bagdad pour demander à *Kalif*, *le pape*, quel châtiment il devait infliger à son captif. Et le pape répondit :

« Laissez-lui la vie, s'il consent à combattre sous les drapeaux de Mahomet. »

Guillaume, qui ne pouvait oublier la perfidie de Walwan et d'Agrant, accepta les offres du sultan et conduisit ses armées à l'ennemi.

En approchant de Smyrne, il charge un de ses écu-

yers d'aller annoncer à Aglie qu'il venait la délivrer, et celle-ci lui envoie à son tour un tendre billet qu'elle attache sous l'aile d'une colombe. Le faucon de Guillaume enlève l'oiseau dans ses serres, et lui apporte la douce messagère de sa dame bien-aimée.

La noble constance que lui témoignait Aglie inspire au jeune héros un courage invincible, et il s'élance avec intrépidité sur l'ennemi à la tête de ses gens d'armes. Walwan succombe, Smyrne est prise, et Agrant n'obtient la vie qu'en accordant la main d'Aglie au sultan du Maroc. Mais le duc d'Autriche tue ce prince en combat singulier, et se voit condamné à mort comme coupable de meurtre.

Tandis qu'on le mène au supplice, Parklise, fille du célèbre enchanteur *Dédale* qui lui avait enseigné à lire *dans le livre noir*, se présente à cheval sur un dragon à la cour d'Agrant, et lui ordonne, au nom de son dieu Mahomet, de lui livrer son prisonnier qu'il voulait sacrifier à *Merlin le fils du diable*. Le sultan n'ose pas résister aux volontés de Mahomet, et Parklise disparaît avec l'amant d'Aglie.

Nous nous garderons bien de suivre notre héros dans le monde magique où il va accomplir les plus fabuleux exploits, et nous nous bornerons à tracer à la hâte le dénoûment de ses aventures. Guillaume pourfend l'enchanteur Merlin, délivre de captivité la princesse Crispine de Delgalgan, et retourne à Smyrne où il enlève la belle Aglie. Serré de près par les officiers

qu'Agrant envoyait à sa poursuite, il se réfugie avec sa compagne chez Crispine dans le château de *Noble-Terre*, et les infidèles viennent aussitôt y mettre le siége. Léopold d'Autriche, qui était alors aux croisades, apprend par un pauvre pèlerin le danger où se trouve son fils. Il rassemble les plus célèbres chevaliers de l'armée [1] et court le délivrer. Les barbares sont mis en pleine déroute et Agrant abjure le paganisme sur le champ de bataille.

Quelques jours après, Guillaume est tué à la chasse par des soldats du sultan de Maroc; son écuyer se fraye, l'épée à la main, un passage au travers de l'ennemi et rapporte son corps à Smyrne. Aglie reconnaît de loin le cadavre de son époux bien-aimé, elle pousse un cri de douleur et tombe expirante dans les bras d'Agrant.

« Moi, Johann l'écrivain, j'ai trouvé cette histoire écrite en latin sous le titre de : *Agrant de Zizia :* je l'ai

[1] On distinguait parmi ces preux : le roi Philippe de France, les évêques de Metz, de Cambrai, de Paris et maint autre de la Provence. Tous ces prélats combattaient comme des lions :

Von Costenz, von Baden,
Von Basel und von Spier
Sie gaben freche wunden.

traduite en allemand pour offrir aux dames et aux chevaliers de mon pays un modèle d'honneur et de vertus. C'est en l'année 1514 que j'ai entrepris ce travail, et je l'ai terminé dans la semaine de Pâques lorsqu'on faisait le siége d'Asberg. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
La poésie allemande au moyen âge, ses développements, sa décadence.	1
Les Nibelungen.	1
Poëmes du cycle des Nibelungen.	31
Siegfried à la Peau cornée	34
Otnit.	41
Wolf Dietrich.	48
Les Aventures d'Ecke	54
Le Géant Signot	58
Le Nain Laurain ou le Petit Jardin de Roses	61
La Cour d'Attila.	67
Théodoric et ses Compagnons.	72
La Généalogie de Théodoric et sa Fuite chez les Huns	77
La Bataille de Ravenne.	83
Gudrune.	90
Rother	101
Salomon et Morolf.	116
Dialogue de Salomon et Morolf	130
Biterolf.	136
Le Pauvre Henri	146
Saint Grégoire.	153
Yvain, ou le Chevalier au Lion	155
Le duc Ernest.	174
Eraclius.	189

Pages.

Alexandre. 201
La Guerre de Troie. 209
Wigalois 221
Parcival. 236
Willehalm. 271
Tristan. 280
La Couronne d'Aventures 306
Wigamur, ou le Chevalier à l'Aigle 312
Florès et Blanchefleur 325
Barlaam et Josaphat. 332
Le Bon Gérard. 338
Guillaume d'Orléans 343
Saint Georges. 360
Le Chevalier au Cygne. 370
Othon-le-Barbu. 374
La Récompense du Monde 378
Le Coursier 380
Le Chevalier de Stauffenberg. 388
Le Grand Jardin de Roses 392
Guillaume d'Autriche. 402

FIN DE LA TABLE.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PT
202
B65

Bonstetten, Gustave, baron de
Romans et épopées chevaler-
esques de l'Allemagne au Moyen
Age